Hans - Joachim **Zillmer**



Les découvertes des Amériques avant COLOMB

Ce livre bouleverse les bases de notre savoir historique

Professeur **Wolfgang Kundt**, Université de Bonn

Le jardin des Livres

INTEMPOREL

Hans - Joachim **Zillmer**

Les découvertes des Amériques avant COLOMB

Après des recherches approfondies, Hans-Joachim Zillmer se consacre à ces civilisations audacieuses qui n'ont pas laissé assez de témoignages pour rentrer dans l'Histoire officielle, mais qui avaient découvert le « *nouveau monde* ». Et comme avec ses deux ouvrages précédents, les preuves sont abandantes.

Dans ce livre, il présente les inscriptions en ogham ancien sur les têtes colossales des Olmèques au Mexique, et prouve en outre que les Vikings ont peuplé le Groenland quand celui-ci était encore verdoyant et quand les Normands importaient du bois.

Les mégalithes présents un peu partout dans le monde, les tours de signalisation et le vaste réseau routier qui reliaient en ligne droite les villes mayas témoignent-ils de racines communes ? Par exemple, pourquoi les Incas avaient-ils la peau claire avec des cheveux blonds ? A tous ces points, Hans-Joachim Zillmer apporte tant de réponses, qu'on en reste admiratif.

Le jardin des Livres

INTEMPOREL

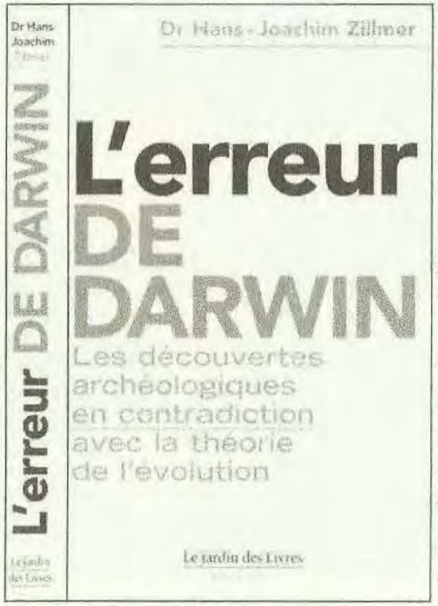
www.lejardindeslivres.fr

9 782914 569835

24,90 €

Couverture : Patrice Servage — Imprimé en France

Également au Jardin des Livres



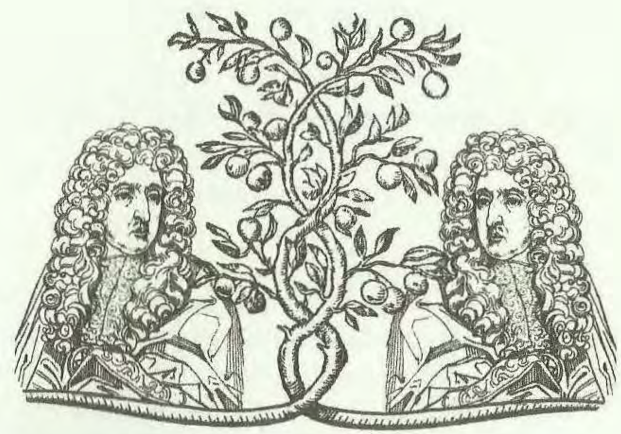
Spécialisé dans l'archéologie pré-diluvienne, le Dr Zillmer nous emmène dans une enquête aux quatre coins du monde pour nous montrer que les archéologues classiques ont toujours triché, en laissant de côté les découvertes " bizarres " qui ne collaient pas à la chronologie darwinienne ! Comment en effet expliquer la présence d'outils humains dans des strates aussi vieilles que celles du dernier Âge glaciaire ? Pourquoi l'Antarctique n'était-il pas recouvert de glace auparavant ? Et surtout comment expliquer que les côtes de l'Antarctique figurent sur les cartes maritimes anciennes, comme si elles n'avaient jamais été recouvertes de glace ? Comment expliquer aussi ce sceau sumérien, vieux de 4500 ans, qui montre l'emplacement de toutes les planètes du système solaire alors qu'à l'époque on ne pouvait même pas les distinguer à l'œil nu ? Et comment justifier les traces de pas humains à côté de celles d'un dinosaure, découvertes par centaines dans les plaines texanes de la Paluxy River et ailleurs dans le monde ? A toutes ces questions qui embarrassent la science politiquement correcte d'aujourd'hui, et à bien d'autres, ce livre répond de manière extraordinaire en mettent en pièces la théorie de Darwin. Car le Dr Zillmer a été forcé de le reconnaître grâce à toutes les découvertes "bizarres" du XX[e] et XXI[e] siècles : la théorie de Darwin ne tient pas... Le Dr Hans-Joachim Zillmer est paléontologue-géologue de réputation mondiale, et membre de l'Académie des Sciences de New York.

Hans-Joachim Zilmmer

Les découvertes des Amériques avant Colomb

traduit de l'allemand par

Marc Géraud



Le jardin des Livres
Paris

AUTRE LIVRE DU Dr ZILLMER :

- L'Erreur de Darwin, Ed. Jardin des Livres, 2009
- Le Mensonge de l'évolution, Ed. Jardin des Livres 2010

243 bis, Boulevard Pereire – Paris 75827 Cedex 17
tel : 01 44 09 08 78
www.lejardindeslivres.fr

~ Prologue ~

Des découvertes et des connaissance qu'il est de plus en plus impossible de concilier avec l'opinion savante orthodoxe font paraître toujours plus problématique l'image scientifique de l'histoire humaine. Il semble que tout se soit passé de manière radicalement différente de ce que l'on dit. Dans ce livre, nous rassemblons des argumentations circonstanciées qui aboutissent à l'idée que l'histoire de notre terre et de l'humanité s'est déroulée, depuis la fin du déluge il y a quelques milliers d'années, de façon tout à fait différente de ce qu'affirment les livres d'histoire officiels. La formule qui sert à influencer, « *N'importe quel enfant sait que...* » fera partie du passé pour les lecteurs de ce livre, car beaucoup de prétendues évidences de l'histoire de la terre et de l'humanité sont démasquées comme étant des coquilles verbales vides. Après avoir examiné dans *l'Erreur de Darwin* et *Le Mensonge de l'évolution* des scénarios pour la période précédant le déluge et contemporaine de celui-ci, et les avoir éclairés avec une lumière différente de la lumière habituelle, nous étudions maintenant l'influence des modifications du climat et du petit âge glaciaire au XIVe siècle sur l'histoire précoce de notre civilisation, qui, comme la courbe du climat, se déroule par sauts, et non uniquement de façon uniforme, ce que la science postulait auparavant. Dans ce livre, j'essaie pour la première fois, en faisant œuvre d'historiographie expérimentale, de montrer que le développement culturel de l'humanité dans l'Ancien et le Nouveau Monde est fait de développements dépendant l'un de l'autre et se déroulant donc de façon parallèle – en biffant ou en abrégeant des périodes temporelles que la géologie, l'archéologie et/ou les documents établissent depuis le déluge.

Encore une fois, de nouvelles questions *brûlantes* sont saisies et discutées de façon controversée. On présente des théories nouvelles, souvent aussi d'aspect aventureux, qui éclairent pourtant des relations entre des faits qui, considérés jusqu'à présent comme isolés, paraissaient obscurs comme des énigmes. Des artéfacts datant typiquement de l'âge de pierre ou de l'âge du bronze, provenant de l'Ancien Monde, ont été découverts dans le Nouveau Monde, souvent même par des institutions officielles comme la *Smithsonian Institution*. Plus tôt, on croyait qu'il devait y avoir eu une civilisation ancienne, inconnue, qui serait responsable de tout ce qui a été découvert. Mais cette civilisation aurait dû provenir d'autres continents. Comme Colomb en tout cas est censé (doit) avoir découvert le premier l'Amérique, il a néces-

sairement fallu se tourner vers la seule théorie que l'on puisse considérer comme une solution, à savoir que tout les objets d'aspect mégalithique et celte sont unanimement considérés comme ayant une origine proto-indienne. Lors de mes recherches en Amérique, j'ai eu entre les mains le livre *Fantastic Archaeologie* écrit par le célèbre professeur d'archéologie et d'ethnologie au *Peabody Museum* de l'*Université de Harvard*, Stephen Williams. En 407 pages, il essaie, avec des arguments insuffisants, de discréditer son collègue à l'*Université de Harvard*, Barry Fell, et d'autres auteurs. L'argument prétendument frappant de Stephen Williams est que des degrés de civilisation comparables dans l'Ancien et le Nouveau monde se sont développés en deux *horizons temporels différents* et que de ce fait – pour lui et pour d'autres – il ne pouvait y avoir ni contact transatlantique ni contact transpacifique. Point à la ligne. Effectivement, il existe un vaste trou béant par exemple entre l'époque des Celtes qui construisaient des tumulus (funéraires) en Europe et les cultures Adena et Hopewell, qui ont construit dans la région de l'Ohio des tumulus plus jeunes (mounds) (bien que les Vikings eux aussi aient construit des tumulus). Vu que toutes les preuves, les découvertes et les études comparatives sont pour toujours progressivement contournées par les archéologues, même en ce qui concerne les découvertes futures, avec l'argument simple et commode qu'il y a des cultures comparables qui ne datent pas de la même époque dans l'Ancien et le Nouveau monde, je voudrais suivre une nouvelle voie. Au lieu de présenter des artéfacts et des textes innombrables, originaires de l'ancienne Europe et trouvés en Amérique, j'examinerai de façon critique dans ce livre d'abord le développement culturel en Europe en ce qui concerne les erreurs d'interprétations, pour comparer ensuite le résultat avec la chaîne temporelle des cultures américaines et les découvertes controversées.

L'histoire de la civilisation s'est-elle vraiment déroulée de façon toujours aussi harmonieuse que nous le racontent les historiens ? Y a-t-il eu éventuellement depuis le déluge (= fin de la période glaciaire selon le point de vue officiel) de grandes catastrophes naturelles qui ont coupé le fil du temps, dont le déroulement était en apparence uniforme, qui fut ensuite mal rabouté dans les simples souvenirs des cultures suivantes, éventuellement aussi exprès pour atteindre certains buts ? En d'autres termes : l'histoire de la civilisation de l'Ancien Monde en Europe, soutenue par la science scolaire, est-elle trop longue ?

La volonté d'entrer dans notre passé présuppose l'aptitude à abstraire des événements et des connaissances, et même des idées de valeur, et à les rendre ainsi maniables. Plus ces idées de valeur sont durcies et monumentales, plus il paraît difficile de passer par dessus le bord spirituel de notre niveau de savoir, précisément délimité comme par un spot lumineux brillant. C'est pourquoi il est non seulement facile pour les chercheurs en ethnologie et en archéologie d'extraire de cette prépondérance spirituelle, culturelle et civilisée (apparente) de ce qui est ressenti comme bien ou plus-value supérieure, mais aussi *de traiter des cultures antérieures le plus possibles comme des civilisations étrangères*. Car l'écart confère des dimensions abstraites, dans les frontières desquelles on peut édifier des constructions considérées isolément et déployées artistiquement. Le fait aussi – ou justement – que ce simple contact de ces cultures avec notre civilisation ait éliminé des peuples entiers, par génocide, par l'esclavage ou aussi au nom de la religion ou d'une idéologie, sera encore discuté. Nous devrions sauter au-dessus de notre propre ombre jusqu'à ce que, dans la lumière éclatante de plusieurs projecteurs illuminant l'histoire de tous côtés, nous ne voyons plus d'ombre. Les développements qui suivent ne doivent pas servir à mettre en place de nouveaux *dogmes* ou de nouvelles *vérités*. Tout au contraire, le lecteur est invité à tirer lui-même ses propres conclusions et à réfléchir sur des connexions. L'ébauche de révision de notre histoire, exposée dans ce livre, largement fondée, ne peut qu'être un premier pas hésitant dans une autre direction, afin que notre passé – et, ce qui en découle, la maîtrise de notre futur – puisse être mieux compris. Cette démarche, qui semble révolutionnaire, devra sûrement être corrigée à l'avenir, mais il ne faudra pas la retirer en tant que tout pour que d'autres puissent suivre. C'est toujours le vainqueur qui écrit l'histoire – regardons plus précisément l'histoire du perdant...

~1~
Découvertes européennes anciennes en Amérique

« Ici se trouve un poignard et un casque avec des inscriptions du temps d'Alexandre le Grand, qui ont été trouvés dans l'embouchure du Rio de la Plata en Argentine. En outre une arme romaine au Pérou. Ces découvertes, qui ont aussi été publiées, auraient vraiment dû avoir un effet sensationnel, et pourtant, dans le brouillard du quotidien et des opinions bloquées par les préjugés, elles n'ont pas même été remarquées » : le professeur Marcel F. Homet[1] *nous donne à réfléchir.*

Romains ou Grecs en Amérique

Les Romains ont-ils visité le Nouveau Monde 1300 ans déjà avant Colomb ? Une découverte, dégagée dans la Toluca Valley au Mexique et retrouvée dans un musée de la ville de Mexico, représentant une tête d'homme avec une barbe (photo 58) faite en terre cuite rouge foncé, est considérée par l'anthropologue Roman Hristov comme un artefact romain typique[2]. Comme le confirment des experts en art, la tête se distingue déjà par sa forme d'autres œuvres d'art précolombiennes connues. Le *Max-Planck-Institut de physique nucléaire* a daté les échantillons de matériau, avec le processus de la thermoluminescence, à un âge de 1800 ans. Betty Meggers, anthropologue du *Musée National d'Histoire Naturelle* à Washington D.C., qui, en se basant sur des découvertes de céramiques, part de l'idée qu'il y a eu aussi des contacts précoces entre l'Équateur d'aujourd'hui et le Japon, estime : « *Je ne vois aucune raison pour que cette rencontre précoce n'ait pas eu lieu* »[3].

Avec un détecteur de métal, on a trouvé sur *Dane Street Beach*, à Beverly (Massachusetts), à moins de 100 mètres de distance, quatre pièces de monnaie romaine antique, qui dateraient du IVe siècle et pourraient avoir été amenées jusqu'à la terre après le naufrage d'un navire[4].

Dans le livre *Natural and Aboriginal History of Tennessee* de John Haywood, paru au début du XIXe siècle, l'auteur décrit beaucoup de découvertes de monnaies romaines dans le Tennessee et les territoires environnant. Mais des fermiers ont aussi trouvé des monnaies de Ca-

1 1958, p. 264.
2 « New Scientist », 12.2.2000.
3 BdW, 11.2.2000.
4 Fell, 1989, 319 sq.

naan, vieilles d'environ 2000 ans, dans le Kentucky et dans la région de Louisville, Hopkinsville et Clay City. Il y a, résidant dans le Tennessee, un groupe d'hommes à la peau sombre, qui n'ont pas d'ascendance ni indienne ni négroïde, mais plutôt caucasienne.

Le professeur Paul P. Scherz de l'Université du Wisconsin m'a donné à Vienne une petite documentation sur plusieurs monnaies de style romain, trouvées par Fred Kingman dans les années soixante-dix avec un détecteur de métaux sur la rive de la Wisconsin River. Cette région est aujourd'hui submergée en raison de la construction du *Castle Rock Damm*. On trouve, parmi ces monnaies, une pièce avec l'inscription *Tetricus*. Il s'agit d'une pièce rare de monnaie romaine.

Pius Esuvius Tetricus I (règne de 271 à 274) était le dernier de ce que l'on appelle les empereurs gaulois ; en tant qu'Empereur spécial de la Gaule, il déplaça sa résidence à Trèves, capitale de l'empire gaulois, et parfois aussi à Cologne. Il régnait sur la Gaule, des parties de la Germanie et de la Grande-Bretagne, se prétendant Romain, avec des soldats romains, et s'opposa à la puissance centrale de Rome. En d'autres termes, il doit y avoir eu deux empires romains parallèles. En 274, l'empereur Aurélien vainquit les troupes de Tetricus aux champs catalauniques et élimina l'empire gaulois. Peut-être ne s'agit-il pas d'un roi romain, mais plutôt gaulois (= celte) sur un territoire gaulois ?

En Jamaïque, en juin 1692, la grande ville portuaire des pirates, Port Royal, fut détruite par de violents tremblements de terre. On croit que trois mille bâtiments de pierre et de tuiles ont été emportés dans la mer par des vagues violentes (tsunamis). Plus de cinq mille hommes ont trouvé la mort. Lors de fouilles de 1969 à 1970, ont exhuma peut-être 5% des artéfacts. On trouva parmi eux une plaque de pierre portant des lettres latines (photo 66) que l'on a considéré comme romaines[5].

Il y a aussi des découvertes intéressantes en Amérique du Sud. Le magazine brésilien *Manchette* publiait en 1976 un rapport sur des amphores grecques du IIe siècle récupérées par le plongeur Roberto Teixeira dans une épave de bateau, dans la *Baie de Guanabara* (Brésil) (photos 68 et 69).

Figure 1 : Pièces de monnaie. Sur la plage de Beverly (Massachusetts) ont été trouvées quatre pièces romaines (celtes) du IVe siècle.

5 Marx, 1992, 203 sq.



Une lampe à huile en céramique, de style méditerranéen, a été découverte dans un site indien à Manchester dans le New Hampshire, et son âge est estimé à 2300 ans. Un garçon de Clinton (Massachusetts) apporta à l'archéologue Frank Glynn toute une boîte emplie de trouvailles indiennes, qu'il avait exhumée il y a plusieurs années dans un tas de déchets de coquillages indien. Un artéfact, pris pour une pipe indienne, se révéla, après un examen plus minutieux par Cahill et des archéologues britanniques, être une lampe à huile vieille de plus de 1200 ans, provenant de l'est de la région méditerranéenne[6].

* *Africains de l'Ouest en Amérique*



En visitant divers musées dans tout le Mexique, j'ai dû constater que l'on expose sans cesse des reproductions de têtes qui présentent des caractéristiques typique de l'Afrique de l'Ouest. On a même reproduit des lèvres à plateau. À Oaxaca (Mexique) on trouve un récipient d'argile avec la reproduction tout à fait classique d'un Africain noir de l'empire Mandingue : lèvres pleines, crâne de structure vigoureuse, nez plutôt plat avec des narines larges. Les fiches dans les oreilles, taillées dans du bambou ou de l'ivoire, et le sommet plat de la tête correspondent à des formes d'ornementation de l'Afrique de l'Ouest.

Dans le *temple des guerriers,* à Chichén Itzá au Yucatan (Mexique) on a trouvé des œuvres d'art des Mayas sur lesquelles sont représentés des hommes dont la couleur de peau diffère : rouge (Indiens), blanche avec des cheveux blonds (Européens du Nord) et noire (Africains ?).

Lors de fouilles dans l'Île des Vierges dans les Caraïbes, des collaborateurs de la *Smithsonian Institution* ont découvert les squelettes de deux hommes négroïdes qui se trouvaient dans une couche du sol datée de 1250. Les fouilles ont été abandonnées après que l'on eût trouvé

6 Cahill, 1993, p. 14 sq.

un clou de fer, censé prouver que le site provient de l'époque coloniale. Mais en Nubie (Afrique), le métier de la forge du fer était florissant, on peut le prouver, déjà au VII[e] siècle.

*** Phéniciens en Amérique**

En 1889, on a fait à *Loudon County* (Tennessee) une trouvaille sensationnelle. Dans le tumulus funéraire intact de *Bat Creek Mound* (numéro 3), des archéologues de la *Smithsonian Institution* (« XIIe rapport annuel ») découvrirent, sous la tête d'un squelette, une pierre avec une inscription, ainsi que des colliers de métal et des boucles d'oreille en bois. Cyrus Thomas, curateur de la *Smithsonian Institution*, déclara que la *pierre de Bat Creek* était un artéfact indien. Les lettres sur la pierre, documentées sans nul doute scientifiquement, furent d'abord interprétées comme une inscription Cherokee, et furent donc considérées comme ne datant que du début du XIX[e] siècle. C'est évident, car il ne doit pas y avoir d'écritures anciennes en Amérique. Pendant plus de soixante-dix ans, on ne prêta aucune attention à la pierre.

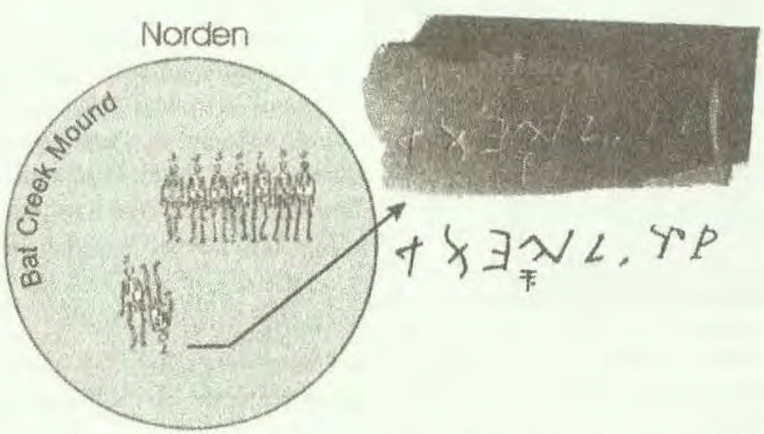


Figure 3 : De l'hébreux en Amérique. Lors d'une fouille scientifique dirigée par la Smithsonian Institution (« Douzième rapport annuel ») dans le Tennessee, on a trouvé en 1889 une ancienne inscription hébraïque vieille de presque 2000 ans sous la tête du squelette (numéro 1) couché en direction du sud.

Puis le Dr Joseph B. Mahan eut l'idée de lire l'inscription de droite à gauche, donc en sens inverse, contrairement à l'hypothèse de la *Smithsonian Institution*. On obtient en hébreux les lettres LYHWD. Ce texte constitué uniquement de consonnes – on n'écrivait pas les voyelles dans l'écriture Ogham – fut daté par Cyrus Gordon (1971),

expert en hébreux de la *Brandeis University*, du I[er] ou du II[e] siècle, et fut traduit ainsi : « *A comet for the Jews* » (une comète pour les Juifs). Cette détermination temporelle fut approximativement confirmée, car en 1988 on entreprit à la demande de la *Smithsonian Institution* une datation des boucles d'oreille de bois trouvées dans le *Bat Creek Mound*. L'examen en Suisse livra un âge de 1605 ans, avec une marge de 160 ans[7]. Même si, comme je le crois, les mesures de datation peuvent donner des résultats faux, il apparaît sans équivoque que les Indiens Cherokee ne sont pas les constructeurs du tertre funéraire ni les auteurs du texte hébraïque. Longtemps avant Colomb, on peut penser que les auteurs sont les Phéniciens – une population vivant depuis le IIe siècle en Canaan, parlant une langue sémite – qui étaient aussi présents au Mexique.

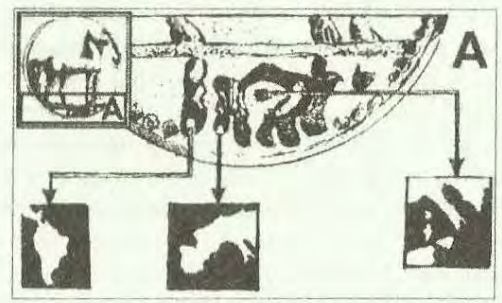


Figure 4 : Pièce phénicienne avec carte du monde. Image A : Un agrandissement de la partie de la pièce qui se trouve sous la représentation d'un cheval montre l'Amérique du Sud, l'Europe, l'Italie et l'Inde. Eli Libson (« A A », 17/197, p. 20 sq.).

À Tihosuco au Yucatan (Mexique) on a trouvé, dans les ruines d'une église bâtie au XVI[e] siècle, une pierre curieuse, qui est prise dans l'encadrement de l'entrée. On suppose qu'elle date du temps des Mayas. Mais en regardant précisément, on peut découvrir une inscription étrange, qui pourrait être d'origine phénicienne. La partie supérieure de l'inscription semble avoir été rendue méconnaissable (photo 65). Qui a gravé cette inscription utilisant des lettres très ancienne, et à quelle époque ? À côté de la rivière Chattahoochee à Columbus (Géorgie), on aurait trouvé en 1957 une monnaie commerciale carthaginoise. Une pièce identique a été découverte en 1983 grâce à un détecteur de métaux sur un terrain non bâti de la *Third Avenue* à Columbus. Les deux pièces se trouvaient à proximité d'un ancien passage

7 « Tennessee Anthropologist », automne 1988.

commercial, mais elles ont depuis lors disparu. Il en existe encore de bonnes photographies à l'*Institut d'étude des cultures américaines* de Columbus. Dès 1946, Theodore Arnovich trouvait dans son jardin une pièce *romaine*, qui se trouve toujours en sa possession. Manfred Metcalf a trouvé en 1967 un bloc de grès dans la région de Chattahoochee, qui porte une inscription en minoen linéaire A. Cet objet fut exposé pendant six mois au musée de Jamestown (Virginie).

Dans le livre *Carthaginian Gold and Electrum Coins*[8], on trouve la reproduction d'une pièce que le Dr Marc McMenamin (1996), professeur de géologie et de paléontologie au *Mount Holyoke College,* a examinée plus précisément. La pièce, qui fait 18 millimètres, présente comme grand motif un cheval. Mais on trouve au bord inférieur à une hauteur de huit millimètres, à une taille microscopique, une carte du monde. Dans la partie gauche de cette carte vieille peut-être de 2000 ans, on reconnaît sans équivoque la figuration du continent américain. Même les Rocky Mountains sont signalées par une coloration grise. Les Phéniciens étaient-ils déjà chez eux dans toutes les mers du monde ? Les pierres mégalithiques érigées sur tous les continents semblent prouver la thèse que les marins de l'Antiquité était capables de réaliser ces exploits. Le directeur du musée national du Brésil publia en 1874 la copie de l'inscription d'une pierre, qui a été exhumée sur la côte atlantique de la ville de Parahaiba (aujourd'hui : Joao Pessoa). L'original est perdu. D'après des recherches récentes, Cyrus Gordon considère le texte phénicien comme authentique : « *Nous sommes les fils de Canaan de Sidon, la ville du roi...* »

Quand nous demandâmes à la directrice du Musée de l'or de Bogota de mettre à notre disposition des pièces de sa collection pour l'exposition *Unsolved Mysteries* à Vienne, son visage s'assombrit quand nous en vînmes à parler des drogues dans l'ancienne Égypte, sujet abordé dans *Le mystère des momies contenant de la cocaïne* (ORF le 3.7.1997).

Michelle Lescot, du *Musée d'Histoire Naturelle* de Paris, a mis en évidence, dans les bandages de la momie de Ramsès II, des fragments de plantes et des cristaux de tabac. Svetla Balabanova (*Institut de médecine médico-légale de l'Université d'Ulm*), dans le cadre d'un projet de recherche à l'Université de Munich, a entrepris un examen d'une momie égyptienne (XXIe dynastie) acquise au début du XIXe siècle par le roi de Bavière Louis I. Elle a mis en évidence par un examen des cheveux – admis comme élément de preuve en médecine médico-légale – des stupéfiants qui devaient avoir été consommés du vivant de la momie.

8 Jenkins/Lewis, 1963.

Conclusion : les anciens Égyptiens consommaient du tabac et de la cocaïne. Or comme plante aux effets stupéfiants, la cocaïne se trouve exclusivement dans la région du Pérou, donc en Amérique du Sud. Il doit déjà avoir existé il y a quelques milliers d'années un commerce transatlantique de drogues.

Il ne s'agit pas non plus d'un cas isolé, car d'autres investigations sur des restes humains confirment l'usage de la cocaïne et de la nicotine au Soudan (Afrique), qui a aussi pu être mis en évidence en Asie (Chine) et en Europe (Allemagne, Autriche). Même longtemps avant Colomb, le tabac en provenance du Mexique était connu en Asie, en Afrique et en Europe. Mais relativement tôt déjà, le tabac avait été exporté depuis l'Amérique du Sud en Asie du Sud et dans l'espace pacifique, et il avait été cultivé.

Mais il existe d'autres preuves de contacts précoces avec l'Amérique. À Pompéi, on peut voir non seulement la reproduction d'un animal ressemblant à un plésiosaure[9], mais aussi un ananas provenant d'Amérique. Il y a 2000 ans déjà, on connaissait en Chine les arachides qui viennent d'Amérique, et en Inde du Sud, on a trouvé une statue qui tient dans ses mains un épis de maïs. D'après l'opinion orthodoxe, c'est Colomb qui a apporté pour la première fois le maïs en Europe. Mais il était déjà connu avant dans l'Ancien Monde, en Angleterre sous le nom de *welsh corn* (blé gallois), et dans d'autres pays sous le nom de *blé turc* et de *blé égyptien*, alors qu'il s'appelle en Égypte *millet syrien*. Déjà, Peter Martyr décrit dans son livre *De Orbe Novo* (1511-1530) le maïs, qui poussait à proximité de Séville en Espagne. Le médecin et botaniste Jacob Theodor – appelé aussi, selon la mode à l'époque nouvelle de prendre des noms latins, Tabernaemontanus – distinguait en 1588 en se basant sur des examens taxonométriques le blé turc des grains nouvellement importés du Nouveau monde au XVIe siècle.



Figure 5 : Comparaison d'écritures. Toute une série de signes graphologiques de l'île de Pâques (en haut) correspondent précisément à ceux de Mohenjo-Daro et de Harappa dans la vallée de l'Indus (Inde) de l'autre côté de la terre.

Il y a déjà 7000 ans, les éleveurs auraient transformé la composition génétique du maïs en Amérique[10]. Le maïs, provenant d'Amé-

9 Photographie dans « L'Erreur de Darwin », Zillmer, 2003.

10 BdW, 20.03.1999.

rique, était aussi connu en Inde, comme l'a prouvé le Dr Carl L. Johannessen, professeur à l'*Université de l'Orégon*[11]. Il existe au moins trois représentations de maïs éternisées dans la pierre et datant de la dynastie Hoysala en Inde (1300-1346).

Mais même les reproductions de tournesol dans des temples indiens anciens du XIIe et du XIIIe siècle constituent une énigme[12]. Car les tournesols proviennent de l'Amérique du Nord, et y furent avant le début de l'ère cultivés avec diverses espèces de courge et de sureaux des marécages.

Le maïs est-il arrivé d'Amérique via l'Inde en Europe, ou par voie directe par l'Atlantique ? Des commerçants arabes et/ou des navigateurs phéniciens ont-ils amené le maïs sur leurs bateaux ? On voit représenté, sur la stèle maya placée dans le terrain de jeu de balle, à *Chichén Itzá,* un homme barbu, d'aspect sémitique (photo 67). Une sculpture en céramique provenant de *Tres Zapotes* porte une barbe et un couvre-chef typique des navigateurs phéniciens, et ne représente sûrement pas un Indien (voir figure 43). Elle a été découverte lors des fouilles de la culture la plus ancienne de l'Amérique : la culture olmèque. À *Tres Zapotes* (Mexique), on a aussi découvert un jouet qui était monté sur quatre roues. Or les Indiens sont censés n'avoir jamais utilisé la roue. Comme on a trouvé des jouets similaires en d'autres endroits, on peut éventuellement se poser la question de savoir si des bateaux de commerce phéniciens n'ont pas laissé en Amérique des marchandises convoitées, dont font partie les jouets, qui étaient utilisées comme objet d'échange.

Est-ce que les fruits et les plantes exotiques n'ont été transportés que par les Modernes dans l'Ancien Monde ? Non, il y a aussi des exemples contraires. Dans la région de la côte est de l'Amérique du Nord, Jacques Cartier (1491-1567), dont les voyages d'exploration ont permis à la France d'élever des prétentions sur le Canada, avait déjà trouvé des pommes et des vignes. Verrazano fait état d'oranges et d'amandes au Nord de la Floride, et Colomb de rhubarbe dans l'île d'Hispaniola. Or tout cela provient en fait de l'Ancien Monde. Qui a apporté ces plantes avant Colomb, par delà l'océan, en Amérique ?

* *Africains du Nord en Amérique*

Jean François Champollion (1790-1832) a déchiffré en 1822 les hiéroglyphes égyptiens. Dès avant cette date, il apparaissait en Amérique des hiéroglyphes qui sont semblables aux égyptiens par leur aspect et leur signification. L'abbé Maillard établissait en 1738 déjà, pour ses agneaux convertis, les Indiens Algonquins des États de Nouvelle Angleterre, des textes chrétiens rédigés avec ce que l'on appelle les *hiéroglyphes micmac.* Selon l'opinion officielle, Maillard inventa cette écriture figurée spécialement dans ce but, car selon lui les Indiens pouvaient apprendre plus facilement avec des images qu'avec des lettres latines. Cet homme doit avoir été un clairvoyant. Car 84 ans avant que les hiéroglyphes égyptiens aient été déchiffrés, Maillard a soi-disant inventé une écriture imagée qui dans beaucoup de cas était semblable, et dans des cas fréquents comparable, aux hiéroglyphes égyptiens. Cela n'est jusque-là pas contesté. Mais si Maillard n'était pas un clairvoyant, la vérité désagréable et simple doit être la suivante : ces Indiens Algonquins connaissaient les hiéroglyphes égyptiens. D'un autre côté, leur langue présente une similitude frappante avec le celte. Par exemple, le mot *Amoskeag* peut être ramené au mot celte *Ammoiasgag*[13]. *Ammo* signifie *fleuve* et *iasgag* (gaélique *iasg*) *petits poissons.*

Les premiers scientifiques américains ont été étonnés de la similitude des tombes à cistes des Indiens Algonquins, disposées le long de la Delaware River, avec celles du Danemark (Du Chaillu, 1889) – voir photo 85. Une des tribus algonquine s'appelle Wabanaki – la signification de ce nom est : les hommes de l'Est...

À côté de ces similitudes verbales avec le gaélique (figure 6), on trouve même dans la langue des tribus du nord-est des locutions qui ressemblent à celles du vieux nordique, la langue des Vikings. Tous les Vikings parlaient au début une langue similaire, presque la même partout, qu'ils appelaient *danois. Le vent souffle* se dit en algonquin *wejoosuk,* et chez les Vikings *vejret sukker.* Un autre exemple : *je vais bien* se dit en algonquin, selon Barry Fell[14], *wel-ae* et en vieux nordique *vel aero.* Mais la parenté entre les langues algonquines et celles de l'Ancien Monde n'est pas un phénomène unique. Comme le montre Barry Fell, la langue de la tribu des Zuni au Nouveau Mexique contient elle aussi des éléments de l'Ancien Monde, qui sont apparentés étymologiquement avec des dialectes nord-africains, ce que confirme l'*Annual Report of American Ethnology*[15] (n° 23). Est-ce un hasard, si les pueblos des Indiens, dans le sud-ouest des États-Unis, ressemblent aux maisons des Berbères en Afrique du Nord ? Il s'agit dans les deux cas d'une architecture en pisé ou en tuiles d'argile (architecture d'adobe) avec des maisons sans fenêtres.

11 Johannessen/Parker, « Economic Botany », 43/1989, 164-80.
12 Johannessen, 1998.

13 Fell, 1976.
14 1976, p. 238 sq.
15 Stevenson, 1904.



Figure 7 : Libyen. L'image supérieure montre une inscription libyenne qui a été découverte dans le sud de la Californie. Une autre inscription parmi plusieurs inscriptions anciennes fut découverte en 1874 dans l'Iowa. On ne s'est aperçu qu'en 1973 que ces textes étaient lisibles, car c'est à cette date que Barry Fell déchiffra l'écriture libyenne. Celle-ci semble aussi être identique avec l'ancien maori dans la région du Pacifique. Est-ce que la pipe à tabac trouvée dans le mound de Davenport (photo de Putnam, 1885) représente un éléphant africain ou un mastodonte, prétendument éteint depuis la période glaciaire ?

Il y a en Afrique du Nord un dialecte mixte ancien : le libyen. En 1973, Barry Fell a déchiffré cette langue à l'aide d'une plaque trouvée en 1888 à Long Island, portant une inscription bilingue, des textes en libyen et en égyptien. Le texte dit : « *L'équipage des marins de la Haute Égypte a dressé cette stèle à l'occasion de leur expédition* ». Le libyen/berbère, langue hamitique de l'Afrique du Nord, est apparenté à la langue sémitique et aussi à la langue égyptienne ancienne. Le plus ancien texte bilingue phénicien-libyen/ berbère date de -139. On a découvert, en plusieurs endroits d'Amérique du Nord – comme le Québec, le New Hampshire, la Pennsylvanie et l'Oklahoma – et de l'Amérique du Sud (figure 45, p. 253) d'anciennes inscriptions qui jusqu'à maintenant ne pouvaient être déchiffrées, mais se ressemblaient. En 1874 déjà, on avait documenté dans l'Iowa des inscriptions qui n'avaient pas même été reconnues comme une écriture (figure 7). Il s'agit de signes libyens.

On ne peut dire que ces inscriptions anciennes sont des faux, comme l'affirment bien des spécialistes, car jusqu'au déchiffrement de cette écriture en 1973, on les considérait comme des signes indiens apparemment dépourvus de sens, griffonnés par une imagination prolifique. Cependant, les signes écrits libyens sont non seulement identiques à ceux de l'Amérique, mais aussi selon Barry Fell (1976) à un type d'écriture que l'on trouve dans le domaine du Pacifique (vieux maori). Les marins libyens ont ils traversé non seulement l'Atlantique, mais aussi le Pacifique[16] ? Le Dr Edward J. Pullman a découvert une inscription libyenne sur un rocher du désert des Mojaves dans la Californie du Sud (figure 7). Le texte, constitué de consonnes, donne selon Barry Fell[17] « S R-Z, R-Z, W-R Z-MT » (« *Tous les hommes, faites attention, faites attention. Grand désert* »). Ces gens sont-ils arrivés à la côte ouest de l'Amérique du Nord en passant par le Pacifique ?

Des colons libyens ont-ils laissé, en plus des inscriptions dans l'Iowa, des artéfacts avec des motifs nord-africains ? Dans les années 1870, on a exhumé, dans le mound de Davenport, une pipe qui représente un animal semblable à un éléphant, avec une trompe (figure 7). On a même trouvé, dans les environs, plusieurs de ces artéfacts, que Charles Putnam a considérés comme authentiques dans un livre datant de 1885 qui a été édité par le *Musée de Sciences Naturelles* de Davenport (Iowa)[18]. Mais il est vrai qu'il identifia les *éléphants* comme des *mastodontes* ressemblant aux éléphants, qui se seraient éteints à la fin de la période glaciaire. Avant, la *Smithsonian Institution* avait classé ces découvertes dans les falsifications modernes, car des cultures vieilles tout au plus de 3000 ans ne peuvent pas avoir connu des mastodontes, qui sont censés s'être éteints il y a 10 000 ans. Mais l'on dispose de preuves de la coexistence de l'homme et des mastodontes. En mai 1839, le Dr Albert C. Kochs a trouvé, le long du Mississippi dans le Missouri, des os carbonisés accompagnés de haches de pierre et de pointes de flèches. L'autre solution pourrait être la suivante : des colons libyen ont remonté le Mississippi et ont laissé derrière eux dans l'Iowa non seulement des inscriptions libyennes, mais aussi des reproductions d'éléphants, qu'ils connaissaient parce qu'ils avaient leur patrie en Afrique.

Le mastodonte (*Mammut americanum*), qui n'a qu'une relation de parenté lointaine avec le mammouth, s'est éteint en Amérique du Nord, officiellement, après 3,75 Ma d'existence, il y a 10 000 ans (temps officiel), avec le tigre à dent de sabre, le tapir, le cheval, les castors géants, le chameau et d'autres espèces d'animaux, pour des raisons jusqu'à présent obscures. On affirmait volontiers autrefois que la fin de la période glaciaire était responsable de la mort en masse des animaux. Mais ceux-ci meurent plutôt au début, et non à la fin d'une période de froid. Une autre affirmation absurde : les hommes ont éradiqué tous ces animaux. Il paraît plus évident qu'un changement climatique dras-

16 Cf. photographies 29 et 31.
17 1976, p. 182.
18 Putnam, 1885.

tique a été le responsable de cette extinction. En fait, ce dernier a eu lieu plusieurs milliers d'années plus tard que ce que l'on admettait jusque-là, ce qui est prouvé par les trouvailles décrites.

* *Écossais et Templiers en Amérique du Nord*

Le navigateur vénitien Nicolo Zeno traversa l'Atlantique Nord jusqu'à l'Islande et le Groenland, tandis que son frère, après la mort du premier, poussa encore vers l'ouest, jusqu'à ce qu'il atteigne en 1398 l'*Estotiland*. *Scot*, la racine verbale d'*Estotiland*, était un vieux mot pour « *Irlandais* ». La vieille carte de Zeno (rééditée en 1558) montre non seulement la représentation jusqu'à ce jour la plus exacte de la côte du Groenland, mais encore les îles Estotiland et Drogio correspondent dans leurs contours à Terre-Neuve et à la Nouvelle Écosse. Dans d'anciennes lettres, *Antonio Zeno* rapporte qu'il était au service d'un certain *Prince Zichmni*. En 1786 déjà, Johann Reinhold Forster affirmait que le *Prince Zichmni* devait être identique au *Prince Henry Sinclair*, comte d'Orkney. Il n'y avait, à la fin du XIVe siècle, personne d'autre dans cette région qui dispose d'une flotte importante. Selon le rapport ancien d'un pêcheur, datant de 1370, quatre canots furent drossés sur l'île d'*Estotiland*, laquelle serait plus petite que l'Islande, mais plus fertile. On prétend que la bibliothèque du roi se composait aussi de livres en langue latine. En se basant sur ce rapport, la flotte du Prince Henry Sinclair avec Antonio Zeno fit cap vers l'ouest, perdit dans une tempête son orientation et atteignit un port naturel sur la côte ouest, *Drogios*.

On lit dans le rapport de Zeno : « *Depuis notre port, nous voyions dans le lointain une grande montagne, d'où s'élevait de la fumée. Un groupe de reconnaissance fut envoyé et rapporta que la fumée provenait d'un feu à l'intérieur de la montagne, d'où sortait la masse poisseuse qui s'écoulait dans la mer.* » On avait même vu des animaux sauvages vivant dans des cavernes. Sur la côte Est du Canada, il n'y a qu'un endroit où apparaissent de l'asphalte naturel et du charbon facilement inflammable : Pictou County en Nova Scotia. On a même retrouvé les cavernes qui étaient décrites. On estime que le Prince Henry a accosté avec sa flotte dans ce qui est aujourd'hui le *Guysborough Harbour*, sur le sommet sud-ouest de la Nova Scotia. Le climat était clément, le pays fertile, et ainsi le *Prince Henry Sinclair* décida d'y passer l'hiver, mais de faire rentrer sa flotte sous le commandement d'*Antonio Zeno*. Chez les Indiens Micmac qui vivent aujourd'hui encore, on trouve la légende d'un prince blanc nommé *Glooscap*, qui serait venu de l'Est par la mer « *sur une île pierreuse avec des arbres* » et aurait passé un hiver chez eux. Il aurait vécu

dans une ville sur l'île, et les Blancs auraient eu comme armes des épées tranchantes. Sinclair a-t-il, après le retour de sa flotte, visité sans attendre les côtes du Massachusetts ? Lors de ma chasse aux dinosaures, j'eus l'attention attirée par une découverte unique, à peine mentionnée : la pierre tombale d'un chevalier avec son épée et son armure. Elle est difficile à trouver, et se situe directement dans la Depot Street, à côté de la petite localité de Westford, au nord-ouest de Boston. Sur la pierre, déjà connue depuis la fin du XIXe siècle, les contours d'un chevalier avec son casque, son bouclier et son manteau sont gravés – avec le type de reproduction que l'on connait, datant du XIVe siècle en Europe. Les traces de ciseau permirent de dater l'autel de pierre approximativement de 600 ans. L'importance des dégradations font maintenant que l'on ne peut visualiser les contours de l'ensemble de la forme qu'avec un procédé spécial. On peut reconnaître sur le bouclier les vagues contours des armoiries de Sinclair.



Figure 8 : Templiers. L'auteur à côté de la tombe d'un Templier à Westford (Massachusetts). L'épée brisée montre que son propriétaire est mort. L'image C montre le chevalier qui apparaît avec son épée et son bouclier sur la dalle funéraire, après que Marriana Lines ait rendu visible le relief en 1991, avec un procédé spécial. L'image D montre en comparaison un Templier (dessin de Frank Glynn). Image A : pierre tombale à Klimatin (Écosse) avec la représentation d'une épée du XIVe siècle.

Les indigènes sont convaincus qu'en 1399, le Prince Sinclair a entrepris une expédition à l'intérieur des terres, jusqu'au Prospect Hill, afin d'avoir une meilleure vision globale du pays environnant. Il est possible que le frère de Sinclair, David, qui ne faisait pas partie de ceux qui étaient retournés après l'expédition en Europe, ait perdu la vie à cet endroit. Il se pourrait qu'il soit mort et enterré ici, car l'épée figurée est brisée, signe que son propriétaire était mort. Dans la crypte de Rosslyn, le site dont provient la famille Sinclair en Écosse, on a trouvé une pierre tombale de William Sinclair, à côté de la représentation d'une épée et d'une coupe. L'épée montre qu'il était un Templier,

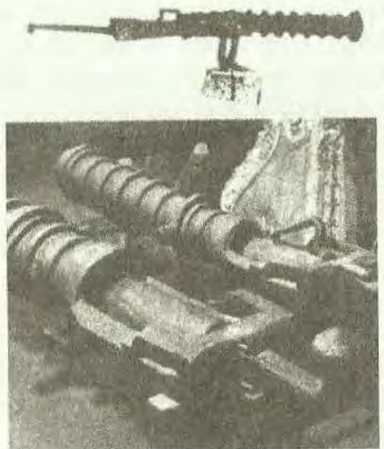


Figure 9 : *Canon de bastingage. Le canon trouvé à Louisburg, Hambourg (Canada) (en haut), et des canons de même fabrication du XVe et XVIe siècles dans le musée militaire de Lisbonne (en bas).*

et la coupe représente le Saint Graal. Après leur interdiction en France en 1312, les Templiers se réfugièrent au Portugal et purent fonder l'ordre du Christ Seigneur, qui reçut en 1317 l'ensemble des possessions des Templiers du Portugal. Pour permettre de les distinguer, on intégra dans la croix rouge une petite croix blanche. Le Portugal doit aux Templiers son accès au rang de puissance navale au XIVe et au XVe siècles. Mais une autre partie des Templiers fuit dans les régions celtes : sur la côte nord de l'Irlande et surtout vers l'Écosse[19]. Car les clans celtes en Écosse se défendirent jusqu'en 1745 contre les tentatives de christianisation de l'Église, comme nous le verrons plus tard. À mon avis, la flotte du Prince Sinclair – qui comptait quand même douze navires – représente une partie de la légendaire flotte des templiers, qui, emplis à ras bord de trésors, quittèrent la France pour une destination inconnue. La Rosslyn Chapel (Écosse) était en tout cas l'un des centres importants des Templiers. Ils étaient la puissance navale dominante en Europe au XIIIe siècle, ils avaient donc aussi, après la destruction de leur ordre, la puissance et l'argent nécessaires pour aller en Amérique. Malgré des efforts intenses, je n'ai pu dénicher où se trouvait une découverte sensationnelle, qui a été faite à Louisburg Harbour et était censée se trouver dans un *Musée de Louisburg* en Nouvelle Écosse. Il s'agit probablement d'un serpent ou d'une serpentine – opposée aux bombardes, plus petites. Cette arme postée au bastingage, produite selon la technique traditionnelle du travail du fer, appelée aussi canon pivotant, reposait sur une fourche et pouvait être dirigée dans toutes les directions. Les premiers rapports sur des armes à feu utilisées comme armement de navire datent de 1350, soit quelques décennies avant le voyage de Sinclair et de Zeno[20].

19 Baigent/Leigh, 1991.
20 Aufheimer, 1983.

* *Des Celtes en Amérique du Nord*

Peu après 1900, le Dr C. A. Kershaw a découvert à Merrimackport (Massachusetts) un poignard en bronze de type celte, qui se trouve aujourd'hui au *Peabody Museum* à Andover. Il est fort possible que des centaines de sites mégalithiques, aux États-Unis et au Canada, à quelques exceptions près, soient restés inconnus. Les cercles universitaires ne se sont jusqu'à présent immiscés dans la discussion sur les menhirs (pierre dressée) et les dolmens (tombeaux mégalithiques) en Amérique que pour gêner cette discussion et la tourner en ridicule. Pour autant que l'on n'attribue pas les érections de ces pierres mégalithiques dans leur position précaire au caprice de la dernière période glaciaire, elles et d'autres trouvailles de l'âge de pierre, du bronze et du fer sont attribuées au commerce en apparence constant des colons du XVIIIe siècle provenant de l'Europe – ou mieux : elles lui sont imputées. Comme si ces colons, qui veulent construire une nouvelle existence, n'avaient rien eu de mieux à faire qu'édifier des tombeaux mégalithiques !



Figure 10 : Poignards. Comparaison de deux poignards de bronze de type celte trouvés en Amérique du Nord (A) et en Espagne (B). A : Peabody Museum d'Andover, B : Peabody Museum de l'Université de Harvard.

On rencontre des dolmens presque partout, en particulier en Allemagne, en Irlande et en Angleterre, mais *aussi en Amérique*. Tout près de la ville de New York, j'ai visité le *Balanced Rock* (rocher en équilibre), un grand dolmen au Nord de Salem. Il est constitué d'un bloc de granit qui pèse environ 60 tonnes (photo 28). Or il n'y a pas de granit dans cette région. Si ce dolmen se trouvait en Irlande, il serait un fleuron du temps des Mégalithiques ou des Celtes.

Le *Balanced Rock* repose sur des pierres en calcaire en forme de quille, qui sont rangées en quatre groupes. La mesure de l'écart moyen des trois appuis calcaires extérieurs donne la proportion de 2,99 sur 1,98 sur 3,00 yards mégalithiques, un système de mesure que les Mégalithiques utilisaient en Europe. Mais ce système de mesure n'est incontesté que depuis Alexander Thom (1967). L'archéologue et directeur du *Middletown Archaeological Research Center* de New York, Salvatore Michael Trento, a pris dans les années 70 des photographies aériennes du domaine entourant le *Balanced Rock* et a découvert des décolorations de la terre qui constituaient trois anneaux circulaires[21].

21 Trento, 1978.



Figure 11 : Ramures. On a trouvé dans le mound Spiro (Oklahoma) un masque de bois, qui rappelle les bas reliefs du dieu celte de l'abondance, le maître des animaux, Cernunnos, représenté sur une coupe au Musée national de Copenhague.

Il pourrait s'agir ici, au Nord de Salem, d'un ancien complexe qui proviendrait d'une époque précédant de beaucoup l'arrivée des colons européens.

Une fois mis sur la voie, j'entrepris de chercher d'autres dolmens. J'eus des résultats à Westport. Il s'y trouve une plaque de pierre reposant sur quatre appuis. Il y a aussi de plus grands exemplaires à Barlett (New Hampshire) et Lynn (Massachusetts).

* *Stonehenge d'Amérique*

Mais rien que le nom de *Stonehenge d'Amérique* m'électrisait déjà. Ce site lui aussi n'est connu que par quelques gens, il ne l'est guère des habitants qui vivent à proximité, comme mes investigations me l'ont fait constater. Sur dix hectares de terrain privé, on trouve, au Nord de Salem (New Hampshire) un complexe de pierres d'aspect mégalithique, avec 22 constructions de pierre, pierres dressées et sombres chambres de pierre (appelées *root cellars*) ainsi que des tunnels avec des parois de pierre qui sont en partie recouvertes encore par des plaques de pierre. Quelques pierres portent des inscriptions anciennes, qui selon Barry Fell[22] peuvent être mises en relation avec le dieu phénicien du soleil, Baal, alors que d'autre payent le tribut au celtique Bel – qui est sans doute identique à Baal. Une inscription qui doit être lue de droite à gauche et se compose de signes verbaux ibériques donne : « *To Baal of the Canaanites (Phoenicians), this in dedication* »[23]. Ce qui peut être traduit librement par : Dédié à Baal, le dieu des Phéniciens.

Les Phéniciens vivaient dans la contrée historique qui est située sur la côte de la Méditerranée, à peu près entre Latakia (Syrie) et Akko (Israël), et que l'on connaît aussi sous le nom de Canaan. La population cananéenne qui vit ici au moins depuis -2 millénaires, et qui parle une langue sémitique, pratiquait un commerce actif à partir des villes les plus importantes : Byblos, Tyr, Sidon et Beruta (aujourd'hui Beyrouth). Dans plusieurs États fédéraux US, on a aussi trouvé des textes

22 Barry Fell, 1976/1989.

23 Fell, 1989, p. 91.

hébraïques anciens, comme dans la *Hidden Mountain* près d'Albuquerque au Nouveau Mexique. On croit que l'écriture hébraïque – et l'écriture araméenne – a été développée à partir de l'alphabet phénicien.

Quoi qu'il en soit, dans le site de l'*American Stonehenge,* comme en plusieurs endroits dans le domaine des États de la Nouvelle Angleterre, on a découvert des textes celtes en écriture oghamique. Barry Fell étaye son opinion sur beaucoup de trouvailles similaires en Amérique[24] : « *Il devient évident que les anciens Celtes construisaient des chambres mégalithiques dans les États de Nouvelle Angleterre et que des marins phéniciens étaient des visiteurs bienvenus.* »

Je me range à l'opinion défendue par John J. White dans le livre *The Celtic Connection* et basée sur beaucoup de données relevées, selon laquelle « *la survenue fréquente d'inscriptions similaires à l'ogham et répandues dans le monde entier, dans des cas (dont on peut démontrer la multiplicité) de sociétés dont quelques membres avaient une relation avec une culture phénicienne, est étendue. En plus, la dissémination dans le monde entier de l'écriture oghamique, par des membres de cultures qui entretenaient une relation avec les Celtes, a été clairement reconnue* »[25].

Mais quelle finalité les pierres qui ont été érigées dans l'*America's Stonehenge* servent-elles ? Si l'on considère les monolithes triangulaires frappants, et d'autres points marquants à partir d'une position centrale, alors quelques uns semblent s'orienter selon le soleil, notamment pour les solstices et les équinoxes. Ces points temporels peuvent aujourd'hui encore être suivis au moyen de la situation des pierres. C'est pour cette raison que le site d'aspect mégalithique porte à juste titre son nom : *America's Stonehenge*[26].

La religion des anciens Européens, mais aussi de la population américaine originelle, était complètement indissociable de l'astronomie – parallèles purement fortuits ? Des recherches plus récentes soulignent les particularités de ce complexe au niveau du calendrier : elles semblent instaurer une harmonie entre Terre et Ciel, ce qui est un principe fondamental de la religion païenne, mais aussi, comme nous le verrons plus tard, de la religion chrétienne des Celtes.

La pierre la plus connue de l'*America's Stonehenge* est ce que l'on appelle la table du sacrifice. Il s'agit d'une plaque de granite de la taille d'un homme, soutenue, avec des rainures ciselées. La table est reliée par un porte-voix à une chambre de pierre souterraine faite de

24 1989, p. 91.

25 White III, 1996, p. 139.

26 Kingston, 1996.

murs de pierres sèches. S'agit-il d'un site consacré aux oracles, tel que ceux que nous connaissons dans les pays de l'ancienne Europe ? Éventuellement, c'était une *table de fertilité,* un tribut à l'ancienne déesse de la terre. En tout cas, il y a au Portugal plusieurs *tables* similaires, qui présentent également des rainures ciselées.

* *Tholos et Root Cellar*

Un phénomène officiellement non discuté, sur lequel je n'ai rien trouvé dans la littérature allemande que j'ai pu consulter, m'a fasciné après que j'en eu pris connaissance pendant mes recherches. Dans les États de la Nouvelle Angleterre, il y aurait peut-être des centaines de construction qui portent le nom de *root cellar* (littéralement : cave racine). Il s'agit de pièces faites de murs de pierres sèches (chambers) qui le plus souvent sont entièrement situées sous la terre.

Les visiter pose un problème, parce qu'elles se trouvent souvent sur des terrains privés. Il y en a fondamentalement deux types : circulaire, et carré. On m'avait parlé d'un *root cellar* circulaire qui était à Upton (Massachusetts). Mais à Upton, aucun passant ne connaissait cette construction. J'allais abandonner quand j'entrai dans le bureau de poste. Et de fait, quelqu'un ici connaissait le nom de la parcelle de terrain. Nous – ma femme et moi-même – fûmes annoncés au téléphone, et cordialement reçus par Jim Laucis et son épouse. Il existe bien un *root cellar.* Il se trouve isolé dans un terrain privé dans la forêt, à proximité d'un étang.

Il fallut ramper dans un conduit aux murs en pierres sèches, puis on se trouva dans une chambre de pierre circulaire, dont la forme ressemblait à un igloo, édifiée comme une coupole de ruche avec une fausse voûte. Tout de suite, ce bâtiment me rappela une tholos. Ces bâtiments cultuels de la Grèce antique, construits en forme circulaire, furent élevés avant l'ère chrétienne au-dessus de tombes. D'un autre côté, il s'agit d'éléments typiques d'une colonie monacale, en particulier les cellules consacrées à la prière, faites de murs de pierres sèches prenant la forme d'une ruche avec une fausse voûte.

La petite ville d'Upton est habitée depuis 1735, et les premières notations historiques mentionnent déjà cette ruche de pierre. Mon hôte confirma que sa famille avait sans interruption la propriété de la parcelle depuis presque deux siècles, et que la construction souterraine avait toujours été là. Il n'y a pas non plus d'indices du constructeur. Officiellement, les archéologues ne signalent pas ces bâtiments intéressants. Ils ne sont pas non plus cartographiés, car il doit s'agir de caves à provision qui ont été bâties par des colons européens à partir

du XVIII[e] siècle. Pourquoi bâtit-on ce genre de construction, aussi éloignée sur un terrain boisé, et encore dans une cuvette de la vallée, pourquoi creuse-t-on d'abord un trou pour construire un bâtiment en pierre sèches que l'on recouvre ensuite de terre ? Je regardai autour de moi et je remarquai le mur de pierre entre les parcelles, qui s'étend obliquement à travers la forêt jusqu'au *root cellar,* dans lequel sont assemblés des carrés de pierre géants, d'aspect mégalithique – un véritable mur cyclopéen. Même avec l'intervention de lourdes machines, on aurait eu des problèmes pour transporter ces blocs de pierre dans la forêt épaisse et pour les disposer à mi-hauteur de la colline. Les visiteurs qui roulent sur les routes campagnardes des États de la Nouvelle Angleterre ont sûrement vu les murs de pierre qui servent apparemment de limite des parcelles, et qui sont faits de blocs de pierres ; ceux-ci sont le plus souvent maniables, mais peuvent aussi être très gros.

Je n'avais jamais réfléchi à ce sujet, bien qu'à vrai dire les Américains clôturent très rarement leur terrain. Je demandai alors à Jim si c'était lui qui avait construit le mur de pierres. La réponse me surprit, car ce mur avait toujours été là, et personne ne savait qui l'avait fait. Existait-il en Nouvelle Angleterre des murs de pierre en grand nombre longtemps avant l'arrivée de Colomb ? Si l'on compte le nombre de toutes ces pierres, on arrive à des quantités faramineuses. Ma première pensée : quelqu'un, un jour, a rassemblé les pierres pour ainsi dire semées dans le paysage et a construit des centaines, et même vraisemblablement des milliers de kilomètres de murs de pierre. On ne rapporte que rarement dans les anciens documents des colons un travail de ce genre. Même dans le site de l'*American's Stonehenge*, on trouve une quantité énorme de murs de pierres de ce genre, qui semblent relier des *root cellars* singuliers.

Je me rappelai qu'en Allemagne aussi, mais également en Angleterre et en particulier en Écosse, il existe des murs de pierres que je n'avais pas remarqués, et qui sont souvent placés le long des chemins. Ils datent en particulier de l'époque des Celtes. Chez nous aussi en Europe centrale, il y a encore des murs de pierres à peine remarqués, situés dans des régions forestières où il n'y a rien à délimiter. Ma recherche dans la littérature m'a montré que ce phénomène était parfaitement connu. Nombre de ces murs de pierre sont considérés comme des « *clôturages d'un lieu de pèlerinage* », et l'on aperçoit des parallèles de leur caractère cultuel avec les allées de pierre d'Angleterre du Sud et de la Bretagne[27].

27 Theudt, 1931, p. 162 sq.

Le bâtiment d'Upton, semblable à une tholos, n'est pas le seul en son genre. John Dunlap me conduisit dans le Vermont jusqu'à plusieurs caves de pierre au tracé carré, et ce qui était frappant, c'est qu'elles étaient recouvertes par de grandes et lourdes plaques de pierre qui étaient difficilement transportables par la seule force des muscles, sans utilisation de machines. Il était aussi impossible de savoir d'où ces grands blocs de pierre pouvaient provenir.

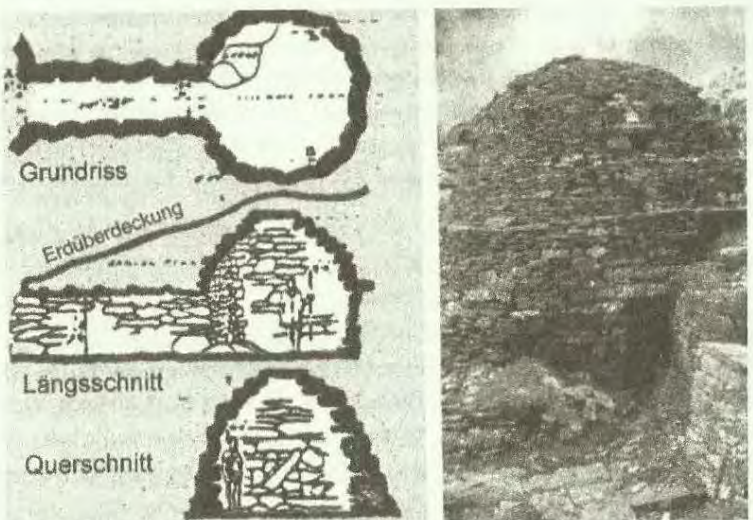


Figure 12 : cellules de prière. À Upton (Massachusetts), on a trouvé une cave de pierre en forme de ruche, construite un peu comme un tholos ; c'est la plus grande en Amérique du Nord. Elle rappelle les cellules monacales d'Irlande, construites avec des murs sans mortier – à droite : sur l'îlot Skellig Michael.

John me montra ensuite trois bâtiments qui étaient cachés dans des propriétés privées et ressemblaient aux tholos. Un arbre vigoureux avait poussé ses racines sur l'un d'entre eux. Pour deux coupoles de ruche, je dus rentrer à quatre pattes.

À South Royalton (Vermont), on trouve, à proximité d'une cave souterraine faite d'un mur en pierre sèche, aujourd'hui dépourvue de toit, une pierre sur le bord de laquelle se trouve un signe semblable à un damier, qui est connu en Europe où il date de l'âge du bronze ; il est censé avoir une signification astronomique. Sur les parois rocheuses de Chachao da Rapa, dans le Nord du Portugal, on a découvert le même signe, associé à des inscriptions puniques et oghamiques.

* *Site de Calendar II*

Cet assemblage se trouve à 20 miles au nord de South Woodstock (Vermont), près de la *Morgan Hill Road*. Depuis les années soixante dix, avec la participation du professeur d'histoire Warren L. Cook (1986), on mène des recherches sur les orientations astronomique d'un complexe qui se compose de collines, d'une plate-forme faite d'une couche de pierre, d'un *root cellar* et de plusieurs murs de pierre avec deux pierres burinées dressées debout ainsi que d'autres repères[28]. En tout, plus de vingt orientations vers la lune, différentes étoiles et le soleil etc. sont marquées, entre autres vers les levers et les couchers du soleil lors des solstices d'été et d'hiver ainsi que les équinoxes du printemps et de l'automne. Ce qui est intéressant, c'est qu'on trouve ici aussi une des nombreuses chambres de pierre à contour carré, qui est recouverte de grandes plaques de pierre et qui, avec une longueur utile (interne) de 5,80 mètres et une largeur de bien 2,90 mètres, fait partie des plus grandes dans le domaine des États de la Nouvelle Angleterre. L'ensemble de la construction est, comme la plupart des autres, recouvert de terre, et se trouve donc dans une colline. L'axe de symétrie le plus long, qui passe par la porte, est orienté vers le point du solstice d'hiver, tout comme celui de la plateforme de pierre. Juste à quelques mètres de la cave de pierre se trouve une fosse rectangulaire qui semble avoir peu suscité l'intérêt. Il s'agit toutefois ici, à mon avis, d'une construction typique des fondations en pierre d'une maison, faites d'un mur de pierres sèches et enfoncées dans le sol. Au-dessus a été édifiée la maison proprement dite, une construction de bois, qui ensuite – comme le pratiquaient encore les Vikings au Groenland et en Terre-Neuve – était partiellement ou totalement recouverte de gazon. Je ne pus découvrir aucun reste de la construction en bois. Mon guide, John Dunlap, me montra alors quelque chose de sensationnel : en effet, une partie de cet ensemble est une sorte de grand bloc erratique en position couchée. Il était recouvert de mousse, si bien qu'à vrai dire, on ne pouvait rien reconnaître. John enleva la mousse, et des signes oghamiques celtiques apparurent.

* *Cercles de pierre en Amérique du Nord*

Selon Barry Fell[29], les groupes de pierres faits de pierres placées verticalement (menhirs) doivent avoir existé sur différents sommets de montagne des États de la Nouvelle Angleterre, entre autres près de South Woodstock dans le New Hampshire.

28 Dix, 1978 ; Cook, 1986.
29 1982, p. 206.

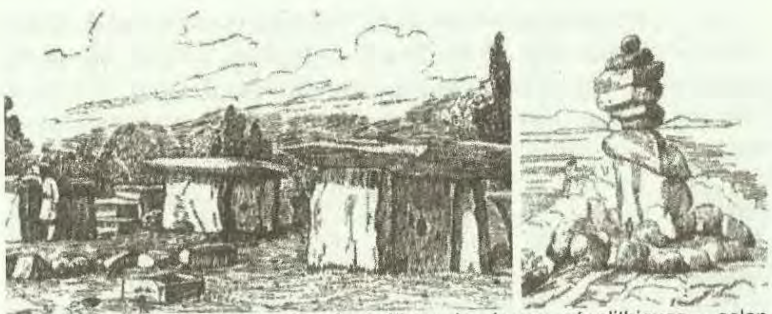


Figure 13 : Inde. On trouve des dispositions de pierres mégalithiques – selon Taylor : celtes – de toute sorte en Inde du Sud sur le plateau du Dekkan (à gauche : près de Rajunkolloor, à droite : Shorapor Hill), là où vivent aussi les Dravidiens à peau sombre, dont la langue présente des mots identiques à ceux du basque. D'un autre côté, les Dravidiens maîtrisaient aussi le sanscrit indo-européen. Immédiatement à côté des dispositions de pierres mégalithiques, des Scythes sont représentés avec leurs chevaux dans plusieurs temples de Hampi (à partir du XIVe siècle) (cf. photographies 8 et 10).

Au cours de mes recherches, j'ai fait la connaissance de Colgate Gilbert, qui avec d'autres étudiait depuis 1997 un sommet de montagne qui se distinguait par plusieurs menhirs et points de visée. Ce lieu mystérieux se trouve sur le *Burnt Hill* dans le Massachusetts, un lieu qui n'est porté sur aucune carte que je connaisse, mais il est mentionné dès 1740. Colgate vint de loin pour me montrer la voie qui mène au site, et passe par des chemins non goudronnés. Puis il m'expliqua le complexe et me confia des résultats d'examens, qui montraient qu'il y avait aussi autour du complexe d'autres pierres dressées et d'autres points de repère, qui du point de vue de l'astronomie sont dirigés entre autres vers les points des solstices (photo 46, 47).

Comme ce complexe se trouve excentré par rapport aux voies de communication, et n'a pas non plus été décrit dans la littérature, mon esprit de chercheur s'éveilla. Du point de vue officiel, ce sont des Indiens qui ont érigé ces lieux de culte. Selon les développements qui précèdent, il semble que des Mégalithiques ou des Celtes aient été à l'œuvre en Amérique. Une question m'occupe depuis longtemps : qui sont vraiment ces Mégalithiques ? Y a-t-il eu en général un peuple de ce genre ?

On ne sait rien des Mégalithiques, on ne connaît que leurs constructions en partie monumentales. Ils utilisaient des blocs de pierre, qui pesaient jusqu'à plusieurs centaines de tonnes comme si c'était des boites en carton. Bien qu'ils aient été de grands architectes,

on n'a trouvé aucun indice d'une quelconque colonisation ou de maisons. D'un autre côté, les Celtes ont laissé des camps et des colonies semblables à des villes – nommées *oppida* –, pour lesquels ils choisissaient toujours le voisinage immédiat des monuments mégalithiques. Alors que les Mégalithiques esquissaient les plans de constructions funéraires d'envergure et les exécutaient, nous ne trouvons guère de tombes de Celtes, sauf quand ceux-ci ont ouvert et réutilisé les tombes mégalithiques existant prétendument depuis longtemps, bien que l'on ne puisse pas normalement mettre en évidence des remaniements des couches géologiques – un phénomène qui concerne aussi les mounds américains.

Curieusement, l'érection de dolmens mégalithiques, à côté de ceux que nous avons décrits en Amérique, en Corée ou en Inde, date en Europe plutôt de la période des Celtes. Lors de ma visite en Inde, j'ai fait l'acquisition d'une documentation scientifique ancienne de la *Royal Asiatic Society* de 1851-52 ainsi que de la *Royal Irish Academy* de 1862. On y considère que les bâtisseurs des monuments mégalithiques que l'on trouve dans le Sud de l'Inde, que j'ai pu visiter en partie personnellement et qui sont identiques à ceux de l'Europe, sont des *peuples celtes*[30].

Le problème de la différence de datation de monuments comparables dans diverses parties du monde est confirmé dans le livre *A History of South India*. Tandis que l'âge des restes mégalithiques comparables en Europe est évalué à -2000 et dans le Caucase à -1500, ils sont datés en Inde de la période allant de -300 jusqu'à approximativement le milieu du Ier siècle de l'ère chrétienne[31], même si D.H. Gordon s'efforce de déterminer la période allant de -700 à -400. Pourtant, cette datation plus précoce correspond à son tour à l'âge des restes mégalithiques de la culture Adena et Hopewell en Amérique (-800 à +400).

En Corée, l'érection des dolmens est aussi située au milieu du Ier siècle avant notre ère[32], alors que cette phase est située au Japon de -250 à +650[33], avec une apogée des tertres funéraires à +500[34].

En Asie (Inde, Corée et Japon), on estime que l'activité des Mégalithiques (ou Celtes) est contemporaine de l'existence de l'empire romain mondial autour de la Méditerranée. Si l'on croit que les Celtes ont accosté dans le Sud de l'Inde avec des navires de haute mer du

30 Taylor, 1851/52 et 1862 : réimpression 1989, p. 120.
31 Sastri, 2002, p. 50.
32 Joussaumes, 1985, p. 348.
33 Joussaumes, 1985, p. 349 sq.
34 Kidder, 1959, p. 1341-191.

temps des Romains, on se demande d'où ils venaient. Ou bien les Romains étaient-ils en réalité des Celtes ? Alors il n'y aurait pas de problème et les découvertes en Asie, mais aussi en Océanie et en Amérique paraitraient temporellement conséquentes et comme le résultat d'une expansion celte il y a bien 2000 ans pendant la prétendue domination des Romains (qu'il nous reste à discuter).

Le trilithe Haamonga-A-Maui aux Tonga dans la mer australe est daté du XIIe siècle. C'est un monument en trois parties fait de pétrification de corail, pesant pludirutd tonnes, qui a la forme d'un portail ; il semble mégalithique. Cette impression est renforcée si l'on prend en compte aussi les positions de pierres mégalithiques que l'on trouve sur d'autres îles australes ainsi qu'en Australie et quasiment dans le monde entier (Amérique du Sud), comme j'ai pu le constater moi-même. Des peuples dressant des monuments mégalithiques étaient-ils même actifs dans la mer australe il y a quelque centaines d'années ? D'où venaient-ils ? D'Asie et/ou d'Amérique du Sud ?

Comment détermine-t-on, comment date-t-on en général l'âge des dolmens, des cromlechs et des sépultures en Inde ? Très simplement, car ici, la particularité des tombes qui sont des monuments mégalithiques est de se présenter définitivement comme des restes de l'âge de fer – au contraire de l'Europe. En Corée, des dolmens ont été construits en même temps qu'apparaissaient des objets de bronze, alors qu'au Japon on trouvait avec eux des travaux de pierre, de bronze et de fer. Donc une joyeuse juxtaposition de stades culturels (européens), qui sont en Europe très proprement séparés d'un point de vue temporel et sont disposés en tant que maillons singuliers l'un après l'autre dans une chaîne évolutive.

En Europe, la période mégalithique est déplacée dans le temps à l'âge de pierre, on date d'une autre période les découvertes de reliquats en fer, que l'on attribue aux Celtes qui ont prétendument vécu environ 1500 ans plus tard. N'y a-t-il pas là une bulle temporelle qu'il s'agit de crever ? Plusieurs siècles obscurs fécondés par l'imagination, gonflés comme des ballons, s'évadent-ils peut-être en représentants méconnus de l'effet d'une catastrophe naturelle ?

Je voudrais souligner que d'après Sastri[35], les cultures mégalithiques de l'Inde du Sud « doivent sûrement êtres venues de l'Ouest jusqu'à la mer, au cas où il ne s'agit pas d'une culture indienne totalement indépendante ». Il semble que la thèse selon laquelle les Mégalithiques ont colonisé l'espace du Pacifique de l'Ouest à l'Est – comme

35 2002, p. 51.

les Portugais au début du XVIe siècle – jusqu'à l'Amérique est confirmée. Je sais que cela va contre l'apparence et la conception générale, mais je voudrais évoquer une autre possibilité : les Mégalithiques (Celtes) vinrent-ils du Nord par le détroit de Béring non glacé, et/ou depuis le Sud par le détroit de Magellan, qui à l'époque n'était pas officiellement découvert, dans le Pacifique ? Dans la suite de ce livre, nous examinerons les suppositions requises pour pouvoir éventuellement répondre à ces questions.

Mais je voudrais souligner qu'il peut être trop simple d'identifier les Mégalithiques avec les Celtes ou avec une race du nord de l'Atlantique[36]. Car le style de construction, le système de mesure topographique, et la religion des Mégalithiques peuvent avoir été adoptés et propagés par d'autres peuples, même si Louis Carpentier constate que les dolmens apparaissent dans les régions dans lesquelles le groupe sanguin O survient avec un pourcentage élevé[37]. On voit en effet surgir les questions des hommes de Cro Magnon, qui selon Wirth, tout comme la race d'Aurignac (culture du néolithique dans le Sud-Ouest de la France), ne représentent que des formes mixtes de la race atlantique nordique et d'autres non nordiques.

Mais je rejette le concept de race comme étant une idée confuse, et je me range à l'opinion du Dr Horst Friedrich : « *L'idée de " races " humaines qui prétendument existeraient et seraient séparées n'a été imposée à la culture occidentale que récemment...* »[38]. Dans ce sens, les Celtes et au moins une partie des Mégalithiques constituaient peut-être le même peuple, ne se différenciant que par d'autres habitudes (culture, architecture), de même que le peuple allemand a été en apparence séparé en trois peuples différents dans la culture et le style architectural, comme avec des coupures profondes (= deux guerres mondiales).

Mais il y avait encore une autre culture, plus ancienne, non celte, le long de la côte atlantique de l'Europe et de l'Afrique du Nord, qui érigeait des complexes mégalithiques.

36 Wirth, 1928, p. 27.
37 Carpentier, 1986, p. 66 sq.
38 Friedrich, 1995, p. 26.

~ 2 ~
Routes celtes et tours de signalisation

« Le jugement porté sur la contribution irlandaise à l'édification de la culture occidentale au Moyen-Âge précoce a souffert de partialité »[39]. *Et Leo Weisgerber*[40] *projeta un programme très étendu concernant l'étude des relations langagières Irlande-Allemagne au Moyen Âge. L'Église iro-écossaise était une Église indépendante dans le domaine des zones colonisées par les Celtes, en particulier l'Irlande et l'Écosse. Elle soutenait un christianisme redéveloppé à partir du paganisme et envoya des missionnaires à partir du Ve siècle en rayonnant depuis les îles Britanniques dans toutes les directions accessibles, par exemple par le « chemin irlandais de la Bourgogne par-delà la région du Haut-Rhin et le lac de Constance vers la Bavière intérieure, qui était constitué par le réseau de routes de l'époque romaine qui avait laissé sa marque dans beaucoup de fondations de cloîtres en Bavière... »*[41] *Mais les moines iro-écossais accomplissaient aussi leur mission par bateau, jusqu'à l'Amérique...*

* *Des Celtes dans l'Atlantique Nord*

Avant l'arrivée des Vikings en Islande vers 875, il y avait déjà ici au moins depuis le début du IXe siècle une colonie de moines iro-écossais qui, selon d'anciens rapports, avaient été présents aussi avant les Vikings au Groenland. Les cloîtres irlandais jouent dans l'histoire du christianisme précoce un rôle exposé. L'Irlande et l'Écosse n'ont jamais fait partie de l'empire romain et ce n'est que relativement tard que l'Église papale y a envoyé des missionnaires – après qu'un autre christianisme, indépendant, s'y soit développé.

L'Église iro-écossaise (celtique), formée avant que l'Église romaine papale ne brigue le pouvoir, n'avait pas de hiérarchie monarchique. Il n'y avait pas d'Églises officielles supérieures, car elles auraient contredit la structure sociale des Celtes. Les centres ecclésiastiques étaient constitués par des cloîtres opérant de façon décentralisée (Église monacale) à la différence de l'Église papale, organisée de façon centralisée. Contrairement à la conception générale, l'Église monacale n'a jamais été un rejeton de l'Église papale. C'est pourquoi il y avait une lutte de concurrence de la foi, qui est tombée dans l'oubli. Sans cette guerre de la foi, nous aurions aujourd'hui un autre système poli-

---

39 Reifenstein, 1958, p. 50.
40 1952, p. 8-41.
41 Reifenstein, 1958, p. 32.

tique et une autre culture, une autre conception de la foi, structurée de façon celte.

Beaucoup de chercheurs placent les origines celtes au moment du surgissement de la culture de La-Tène dans certaines parties de l'Allemagne, de l'ouest de la France et quelques régions attenantes. On partait et on part en partie encore de l'idée que les langues celtiques se sont étendues à partir de ces régions avec les migrations des peuples. Mais Simon James constate : « *Il est presque sûr qu'il existait déjà bien avant des langues celtes* »[42]. Et ils assoit cette conception : « *D'abord, les découvertes archéologiques en Grande Bretagne et en Irlande indiquent une continuité marquée avec les traditions indigène de l'âge du bronze ; des migrations de Celtes importantes ne sont pas attestées ici. D'autre part, les hommes parlant celte étaient déjà dispersés sur de vastes territoires au VIe siècle avant JC. Ainsi, des inscriptions sur des pierres font supposer que la " culture Golasecca " (dominant au bord des Alpes en Italie entre le IXe et le Ve siècle avant JC) parlait celte.* » Les Celtes se composaient de diverses tribus, qui toutefois pouvaient toutes se comprendre réciproquement dans le monde entier, bien que la langue se soit développée de manière différente en fonction de la région. Mais il faut dire que cette conception n'est pas généralement partagée.

Les Celtes ne connaissaient pas les États avec des frontières fixées, mais étaient organisés en associations de tribus et de familles. Faut-il voir dans la constitution de formations étatiques monstrueuses – comme nous les connaissons aujourd'hui – un progrès ou même un avantage par rapport aux cultures dirigées de façon décentralisée ? Sûrement pas, tant qu'il y a des règles et que le pays nourrit la population. La monumentale étude sur les Celtes, *The Celts – the Origins of Europe* affirmait « *que l'Europe d'aujourd'hui, en complément de son passé romain et chrétien, est enracinée dans son héritage celte* ». La question se pose de savoir si le prétendu complément ne représente pas plutôt l'origine en soi, et si le passé romain chrétien n'était pas un plagiat modifié, quasiment une nouvelle mode propagée de façon relativement tardive et touchant à la politique de la société et du pouvoir.

Les rois des clans celtes gouvernaient le pays de façon décentralisée et n'étaient soumis qu'à leur propre loi, ce qui est représenté dans des films (Brave Heart). Après plusieurs soulèvements, qui culminèrent en 1746 dans la révolte célèbre sous Bonnie Prince Charlie, la domination des clans celtes en Écosse fut définitivement détruite.

42 James, 1998, p. 21.

Outre des représailles sanglantes, une autre chose agit de façon encore plus destructrice : l'interdiction de la manière de vivre traditionnelle – et entre autres, ce qui n'est pas le moins important, les querelles privées et les razzias. Les Highlander, soumis uniquement à leur loi, se distinguaient des Lowlander par leur *langue celte (gaélique)* et leur mode de vie libre. La pays de Gales a perdu son indépendance avec la répression en 1410 d'un soulèvement qui avait été mené par Owen Glendower. Une grande partie de la culture celte fut ruinée par l'abolition du droit gallois au XVIe siècle.

** Religion et guerre de croyance*

En Irlande, le bastion celte le plus important, il se produisit un tournant au XVIe siècle quand Henri IV et Elizabeth I purent imposer l'autorité royale. À partir de ce moment, les chefs irlandais ne possédèrent plus leur terre par un droit propre, mais comme fief du roi d'Angleterre – une expropriation formelle des Celtes libres. Après l'échec du soulèvement d'Ulster (1593-1603) et la fuite de la noblesse gaélique (1607), quelques 100 000 Écossais presbytériens furent à partir de 1609 installés en Ulster. Les lois pénales, promulguées par la suite contre la religion de la population irlandaise, eurent pour conséquence que la langue celte perdit de plus en plus de terrain dans les cercles dominants. La première pierre de la construction des deux États en Irlande, mais aussi de la guerre des croyances, qui dure aujourd'hui encore, fut posée quand le roi catholique démis, Jacob II, fut vaincu en 1690 lors de la bataille de Boyne par le nouveau roi protestant William III. Le conflit en Irlande du Nord, encore actif de nos jours, tourne moins autour de la religion que plutôt, en fait, autour de la politique, du pays, du pouvoir et plutôt de la concurrence des systèmes. Le soulèvement des propriétaires terriens celtes expropriés en Ulster contre la politique de colonisation anglaise, réprimé par Cromwell en 1649-1652, conduisit à une restructuration complète des conditions de propriété et de domination en Irlande : les paysans irlandais se virent dépossédés de leur terre qui fut donnée aux nouveaux colons protestants. L'extension de la loi pénale anglaise aux Irlandais catholiques (Celtes) signifiait aussi la privation de droit politique.

La guerre de religion en Irlande du Nord, qui nous paraît aujourd'hui irrationnelle, est fondée dans le fait qu'il s'agit ici d'une guerre des systèmes de société et de la poursuite du combat pour l'existence du christianisme celte en Irlande, qui lui est lié. Cette guerre commença quand Henri II passa en 1171 avec son armée en Irlande. C'est pourquoi les Irlandais du Nord luttent encore pour que les Anglais protestants ne décident pas pour les Irlandais catholiques.

La puissance dirigeante chez les Celtes était exercée par la caste des prêtres, les druides. Les *chieftains* leur laissaient leur fils pour suivre une éducation qui durait quelques années. Un vaste savoir fut transmis, entre autres des connaissances astronomiques très exactes. La base de l'érudition des druides résidait dans l'initiation à une religion qui était prétendument cryptée, constituant une doctrine secrète transmise oralement. On a admis qu'une *religion monothéiste pré-celtique* avait trouvé ici une porte d'entrée.

À vrai dire, il existe une grande différence entre la croyance de l'Église papale qui ne s'est étendue dans l'espace qu'au Moyen Âge, et la foi chrétienne des peuples prédominants en Europe dans le premier siècle, celto-germanique, vieux nordique, gothique et scythe. Dans presque toutes les *religions monothéistes* connues, ce n'est pas un dieu personnalisé qui est l'objet de la vénération, mais un principe divin, considérant ainsi dieu quasiment comme un être neutre sans corps ou corporéité, donc pas comme une *personne*. En Chine, le taoïsme (daoïsme) extrêmement ancien édifie sa métaphysique et son éthique sur les concepts de tao (*voie*) et *te* (vertu). *Tao*, l'absolu, produit l'univers et les choses du monde – le principe divin suprême. *Te* est l'action du *Tao* dans le monde. De ce fait, le *Te* représente pour l'homme la norme de son comportement éthique et politique. Dans ce sens, dieu doit être considéré comme une enveloppe de concept qui peut être emplie par différentes représentations.

L'homme de la préhistoire – même dans le Nouveau Monde – vivait formellement une interaction entre cosmos, nature et homme comme un principe divin. La source de la vie est pour ainsi dire *dieu*. Cette position n'était pas seulement de nature spirituelle-philosophique, mais fut reproduite corporellement d'une façon harmonieuse sous forme de bâtiments dans la nature (par exemple cours annuel du soleil et de la lune).

On reconnaît maintenant que par exemple les Celtes païens *n'avaient aucun problème extraordinaire avec le christianisme nouvellement entré en scène, si Dieu n'était pas en fin de compte une personne, mais seulement une enveloppe conceptuelle pour un principe divin*. L'ancienne religion des druides ne fut à proprement parler elle non plus pas modifiée, car d'après ce point de vue, on croit toujours déjà en dieu.

À cela s'ajoute l'aspect de la croyance européenne ancienne à la Mère, la religion primordiale de la Mère primitive ou totale. En conséquence, l'ère préhistorique de la communauté primordiale occidentale était l'ère des mères[43]. Les bonnes mœurs de la communauté de clan

43 Wirth, 1980, p. 229.

reposent sur le droit naturel, et le début initial du droit est l'ordre familial en tant que droit né d'une habitude. La mère des anciens représentait la Toute Mère (divine) dans la communauté (clan) comme le résultat du matriarcat cultuel des mères, voyantes et conservatrices du droit.

Sans vouloir discuter ici plus avant les facettes singulières et la pratique différente de la croyance en la mère, on voit se cristalliser la raison pour laquelle une forme spécifique du christianisme pouvait faire son entrée chez les Celtes et ce *sans confrontations violentes*. À mon avis, pour les raisons que j'ai indiquées, cette nouvelle foi chrétienne primordiale ne se distinguait extérieurement guère de la religion populaire traditionnelle (païenne), car « Dieu » n'était pas personnifié, et la Toute Mère – nom original dans l'ancienne Europe : Ana – continuait à vivre en Anna, la mère de celle qui donnait naissance à Dieu, Maria, ou aussi en Maria elle-même.

On connaît sous le nom d'Arianisme une direction particulière du christianisme : Dieu n'est pas une trinité, mais une unité, et est lui-même considéré comme non créé et sans origine. Dans le premier millénaire après JC, l'arianisme était l'orientation prédominante de la foi en Europe. Ce christianisme spécial a été *prétendument*, lors du concile contesté de Nicée (aucun document n'est disponible), en 325 (date controversée), interdit en tant qu'hérésie arianiste. « *Au Ve siècle, l'activité missionnaire de l'arianisme était vive (elle était uniquement pacifique !) dans la communauté gothique. Presque toutes les tribus germaniques qui étaient venues lors de leur migration par l'Europe du Sud-Est, furent gagnées au fil du Ve siècle par l'arianisme* »[44]. Les Irlandais ont, d'après l'étude d'Ingo Rafenstein[45], « *contribué à forger la langue de l'Église officielle, rattachable aux langues du Sud de l'Allemagne et au vieux haut-allemand* » et « *ont repris le vocabulaire arianiste-gothique* ». On suppose que toute une série de mots vieux haut-allemand, dans le domaine du christianisme (Noël, Pâques), ont une origine gothique. Cela s'applique par exemple au mot vieux haut-allemand *anst* (grâce) qui est utilisé dans des sources très anciennes influencées par le bavarois, et correspond précisément au gothique *ansts*[46].

Il y avait encore d'autres courants de foi non catholiques qui étaient chrétiens, comme la doctrine de Nestor (381-451), patriarche de Constantinople. Sa thèse principale était la doctrine stricte des deux natures : le Logos divin et la nature humaine de Jésus seraient étroite-

44 Reifenstein, 1952, p. 19.

45 1958,p. 22.

46 Eggers, 1963, p. 154 sq.

ment liés, mais ne se mêleraient pas, et Marie n'a pas mis au monde Dieu, mais le Christ réuni avec Dieu. La doctrine fut condamnée ainsi que Nestor en 431 au concile d'Éphèse. Les nestoriens émigrèrent alors dans l'empire des Sassanides (dynastie perse ayant régné de 224 à 651). L'extension vers l'Inde (chrétiens de saint Thomas) et l'Asie centrale (apogée au XIIIe/XIVe siècles) est intéressante. L'invasion par les Mongols menés par le grand kahn Timur (Tamerlan) entraina la destruction de l'Église nestorienne en 1380. Une partie réussit en 1553 à s'accorder avec Rome (Église chaldéenne) ; d'autres (Église assyrienne) se fondirent dans l'Église russe orthodoxe. Il est intéressant de noter qu'entre la prétendue date de l'interdiction et celle de l'apogée de cette foi en Asie centrale, il s'est écoulé environ mille ans – un laps de temps étendu arbitrairement par falsification de l'histoire, une bulle temporelle ?

* *Falsification de l'histoire*

Surtout au haut Moyen Âge et à la Renaissance, on s'est livré à une falsification systématique de l'histoire, que Wilhelm Kammeier (1935) a stigmatisée comme une *grande action* dans son livre *La falsification de l'histoire allemande*. Cette action a déjà été découverte en 1693 par Jean Hardouin et au début du XIXe siècle par Robert Baldauf (1902/1903). D'après cette opinion, l'histoire de l'Europe a été librement inventée par l'Église catholique (papauté) et les humanistes du Moyen Âge, dans la mesure où ils se basaient sur des sources littéraires prétendues antiques. De la sorte, des sources souvent citées comme *La guerre des Gaules de César* et la *Germania* de Tacite sont à ce qu'il paraît des falsifications médiévales – au moins partielles – qui ont aussi des répercussion sur l'histoire précédente.

L'ouvrage de Tacite, prétendument paru en +100, est falsifié, ou ne fut achevé à la demande du secrétaire du Pape Poggio Bracciolini (1380-1459) qu'après le concile de Constance (1414-18). Le rouleau de parchemin disparut, dit-on, en 1460 sans laisser de traces, puis ce fut le cas de la copie. De cette copie, qui parut imprimée en 1470, proviennent les rejetons maintenant encore conservés des manuscrits – 1370 ans après la publication de la soi-disant « Germanie primordiale » disparue longtemps auparavant. Il y a déjà 100 ans que ces faits ont été mis au jour par Robert Baldauf[47] de l'*Université de Bâle*.

Selon le Dr Heribert Illig[48], 297 ans d'histoire médiévale précoce sont, en tant que siècles obscurs avec une absence d'histoire relative à

47 Baldauf, 1902.

48 1996, 1998.

des noms, une pure invention de l'Église. À son avis, le Xe siècle s'enchaîne immédiatement au VIIe siècle. L'argumentation présentée de façon impressionnante par Illig prouve au moins que beaucoup de *vérités* historiques tétées avec le lait maternel doivent être pensées à neuf, ou être effacées de l'histoire parce qu'elles sont des contes inventés : Charlemagne n'a pas existé ou à mon avis sous une forme plus simple, il a peut-être existé à une époque ultérieure. Peut-être s'agit-il aussi d'un mélange artificiel de plusieurs autres *Charles*.

La quantité de preuves incroyablement condensées contre l'existence de Charles, d'un point de vue architectonique, d'un point de vue de technique de l'administration, d'un point de vue organisatoire, est écrasante.

L'argumentation d'Illig, en particulier dans la mesure où elle se base sur une forme de calendrier et donc sur des événements astronomiques, ne doit absolument pas être utilisée pour fonder la manière de considérer les choses présentée dans ce livre.

Cette indication est importante, car Heribert Illig raccourcit d'exactement 297 ans de temps-fantôme médiéval, en renvoyant au passage du calendrier julien au calendrier grégorien en 1582 et à des réflexions qui se basent là-dessus. Car comme l'ancien calendrier était trop lent, il fut déterminé entre autres par la bulle de Grégoire que le 4 octobre 1582 était suivi directement par le 15 octobre, soit-disant pour rétablir l'état à l'époque du concile de Nicée en 325.

Les cercles de scientifiques orthodoxes poussèrent un soupir de soulagement quand Franz Krojer (2001) essaya de démontrer, en se basant sur d'anciennes descriptions d'événements astronomiques (éclipses de soleil et de lune), qu'il n'existe pas de temps-fantôme correspondant au Moyen-Âge. Mais il écrit lui-même sur internet :

« Si l'on biffait 300 ans de temps-fantôme dans le Moyen Âge, les événements de l'antiquité classique se rapprocheraient certes de nous de 300 ans, ce qui devrait être pris en compte dans les rectifications de ces périodes obscures, mais nous pourrions dans beaucoup de cas pourtant constater de nouveau une coïncidence du calcul et de la tradition, si l'on peut chercher des concordances au-delà de plusieurs années et siècles, et dans l'ensemble de l'espace méditerranéen... Contrairement à la conception largement répandue et souvent exprimée spontanément, selon laquelle des obscurités permettraient de réfuter per se le temps-fantôme médiéval d'Illig, on voit à la place de cela que dans de nombreux cas les obscurités transmises peuvent coïncider à volonté avec les calculs rétrogrades modernes, et qu'ils ne sont donc pas propres en général à la vérification des 300 ans prétendument fictifs. Mais pas dans tous les cas. »

Mais Krojer a-t-il raison avec ces quelques cas qu'il interprète mal et considère comme authentiques ? Les présuppositions de ses considérations sont-elles en général correctes ? Il ne doit pas toujours en être allé ainsi si l'axe de la terre vacille toujours de façon homogène, irrégulièrement (précession et nutation). On sait que l'axe polaire, pris exactement, aujourd'hui encore n'est fixe ni dans l'espace ni dans sa direction, et que l'écliptique n'est pas fixe dans l'espace (nutation).

Peut-être que les révisions calendaires se basent aussi sur des oscillations extraordinaires de l'axe terrestre dans le passé ? Les choses seraient plus complexes si le compte des années, celui que nous pouvons lire dans les livres d'histoire, reposait en réalité pour le premier millénaire et aussi pour toutes les périodes précédentes sur des créations littéraires ou sur des événements enjolivés comme des contes, et représentait donc scientifiquement une fiction.

Car personne n'a jamais, où que ce soit, daté avant le IXe siècle selon la datation chrétienne et affirmé qu'il vivait par exemple en l'an 325 après JC, naturellement pas (cela va de soi) quand il s'agit de temps précédant la naissance du Christ, ou quand il s'agit de nombres historiques arabes ou chinois. Krojer lui-même cite une éclipse de soleil qui a eu lieu à Antakja le 23 du mois *Kanun al-Thany* en l'an 1212 de *Dhu al-Quarnain* (c'est à dire Alexandre IV) ce qui est l'année 1224 après la mort d'al-Iskander (c'est-à-dire Alexandre III le Grand). Il y a donc beaucoup de séries de dates de diverses cultures dans des régions en partie spatialement très éloignées. Ces dates, qui se basent aussi sur des systèmes calendaires différents, n'ont été rassemblées que tardivement au cours du 2ème millénaires en une liste de chiffres d'années. La question se pose de savoir si la liste des dates historiques qui nous est familière a été en général exactement composée pour des périodes précédant le XVe siècle, et en particulier pour la période précédant l'an 1000, ou bien, ce qui est encore plus important, si en général des événements réels et des années de souveraineté sont documentés. En d'autres termes, des événements, des personnalités ou des civilisations entières prétendument historiques sont-elles en partie purement littéraires, et les obscurités décrites dans ce contexte sont-elles fictives au sens scientifique ?

Heriberg Illig extirpe comme un chirurgien en milieu stérile exactement 297 ans (614-911) de l'époque médiévale précoce, et il laisse subsister par ailleurs l'Antiquité classique à l'Occident ainsi que le haut Moyen Âge, sauf de petites corrections. La période d'Illig est-elle d'un côté qualitativement justifiée, mais d'un autre côté trop tranchée ?

Il faut examiner si au IXe siècle il peut s'être passé une série de catastrophes ayant un effet traumatique (inondations, tremblements de terre, épidémies), qui pourraient laisser paraître presque toute détermination de temps historique – en particulier avant, mais aussi après ces événements – comme à peine vérifiables, et fait se fondre les limites temporelles posées par Illig, en particulier pour l'année 614, d'une manière quasiment nébuleuse dans le passé. Ainsi les rares exemples d'obscurités présentés par Franz Krojer, qui doivent s'être produits exactement dans une année déterminée, un jour particulier longtemps avant le IXe siècles, seraient temporellement non fixables.

Mais, dira-t-on, il y a bien des documents médiévaux ? Non, on n'a, de ces temps-là et d'autres époques avant le Xe siècle, aucun document authentique, de même que par ailleurs il n'y a presque pas d'originaux médiévaux, mais en fait que des copies de copies, qui quant au contenu et même en ce qui concerne les données enregistrées, se contredisent parfois de façon éclatante. C'est pourquoi il a fallu que des historiens entreprennent officiellement de procéder à quelques corrections et datations plus précoces.

Pourquoi et comment des documents ont-ils été falsifiés ? Comment a-t-il été possible en général de réécrire tout bonnement l'histoire de l'Europe ? Considérons d'abord quelques interprétations erronées de *vérités* relatives aux Celtes.

* Routes des Celtes

Jusqu'à il y a 4000 ans, à côté des voies commerciales modernes, beaucoup de ces voies anciennes se sont conservées[49]. Les points de départ les plus anciens se trouvent au nord et au sud du Schleswig, et s'accompagnent de murs et de fortifications. On mentionnera en particulier, parmi les barrières, le *Danewerk* près de Schleswig (voir photographie 77). Sur trente kilomètres de longueur, des murs constitués d'empilement barrent la porte côtière du royaume du Danemark. Cet ouvrage, sans cesse remanié entre 690 et 1182 et même à une époque récente de 1861 à 1864 et encore en 1945, est le plus grand monument archéologique de l'Europe du Nord. Il n'y a jamais eu de Romains dans ces régions.

Y avait-il des *voies romaines* ? Il est certain qu'il y a d'anciennes voies, apparemment dans toute l'Europe – et aussi en Irlande, comme on l'a découvert fortuitement en 1989 à la grande surprise des scientifiques[50]. Or il n'y a jamais eu de Romains dans cette région celtique

49 SpW, 27.7.2003.
50 BdW, 3.3.1989.

ancienne, à aucune période ! Les voies romaines sont-elles des voies celtes ? « *Le réseau à longue distance était orienté à partir de Rome* »[51]. C'est pourquoi l'on s'attend à ce que, comme le dit un proverbe, toutes les routes mènent à Rome, et les dénominations sur les bornes milliaires étaient unanimement relatives à Rome. Mais « *elles comptent à partir du début de la route, du dernier village un peu grand ou de la capitale de la province* »[52], en tout cas pas de Rome, ce que l'on aurait pourtant attendu. Toutes les routes conduisaient à la prochaine ville administrative. Ou bien appelait-on ces villes administratives en général Rome[53] ? On appelait aussi Roma Secunda Trèves et Aix-la-Chapelle.

Une variante plus éclairante pourrait être : il y avait des routes romaines *avant* l'invasion des Romains ! Il s'agit alors de routes celtes (peut-être même encore plus anciennes, pré-celtes), dont la longueur totale aurait été de 80.000 kilomètres, y compris les chemins latéraux[54]. Car on avait absolument besoin d'un bon système de route, qui puisse ne pas servir uniquement aux voitures attelées à quatre roues des Celtes !

Mais au Nord des Alpes, il n'y avait pour nous que des barbares chasseurs, couchés paresseusement sur des peaux d'ours en buvant de la bière (met), si l'on en croit en tout cas les indications des historiographes romains. Quand on regarde dans les musées l'art très développé des Celtes (Germains), on remarque que les rapports sur les Germains (on ne distinguait pas les Celtes, les Gaulois et les Germains) ont été trafiqués. Ils représentent de véritables contes, des écrits de propagande inventés.

L'historien romain Gaius Plinius Secundus, connu sous le nom de Pline l'Ancien (23/24-79), est censé avoir écrit en détail sur le pays et les habitants de la Germanie. L'historiographe romain Livius (-59 jusqu'à +17) a écrit une histoire romaine en 142 livres (« Ab urbe condita libri »), qui n'est que *partiellement* conservée. Un de ses livres écrit sur les guerres germaniques a disparu sans laisser de traces, ainsi que celui sur les Germains.

S'agit-il de hasards regrettables, quand de tels ouvrages disparaissent sans laisser de traces ? Selon Kammier (2000), ces sources antiques devaient être détruites, « *pour que les divagations incultes de la Germania falsifiée ne soient pas reconnues comme ce qu'elles sont, à savoir des descriptions imaginaires de la corporation des faussaires du Moyen Âge tardif* »[55]. Est-ce que c'est pour cela que les bibliothèques antiques (entre autres à Alexandrie), si tant est qu'elles aient jamais existé, *devaient* brûler?

51 Fischer, 2001, p. 99 sq.

52 Fischer, 2001, p. 100.

53 Geise, 1977.

54 Irmscher, 1984, p. 548.

Si *ces* ouvrages antiques, auxquels on fait expressément référence, n'ont pas existé, une preuve qui va contre les indications des ouvrages classiques de César et de la *Germania* est impossible. En conséquent, la *Germania*, cette source romaine prétendument *unique*, est conservée entièrement, alors que d'autres sources *anciennes* – auxquelles on fait expressément référence – disparaissaient partiellement ou même sans laisser de traces de la surface de la terre. En dépit d'énigmes, de contradictions et d'inepties croissantes, qui ne peuvent que faire hausser les épaules, la *Germania* est considérée comme une source indispensable pour les historiens et les philologues. D'un autre côté, tout ne doit pas être falsifié, au moins dans la mesure où la description de données réelles ne gênaient pas le but à atteindre. Ainsi, le rapport de César (troisième livre, chapitre 14) sur 220 bateaux gaulois qui ont pris la mer est crédible, et quand on le lit, on s'étonne qu'ils soient de construction plus haute que les romains et *supérieurs* à eux.

Mais il n'existe ni manuscrits originaux, ni premières copies. Maintenant, si nous supposons que la *Germania* correspond à un ouvrage antique non falsifié, original, alors nous devons définitivement nous résigner à penser que nos prédécesseurs étaient des tribus semi-sauvages ou sauvages. Or des découvertes de terrain concrètes s'opposent aux indications de Tacite et César sur l'inculture des Germains. Déjà, au prétendu âge du bronze, donc peut-être 1000 ans avant Tacite, il y avait des colonies villageoises semblables à des villes, et de plus grandes villes commerciales, *sur* lesquelles on construisit ensuite des bâtiments. À l'époque déjà, les paysans cultivant des champs, situés à un niveau culturel supérieur, utilisaient une charrue à roue, alors que les Romains s'épuisaient encore avec une araire datant de l'âge de pierre. En réalité, les Celtes n'étaient pas des barbares, mais créaient des œuvres d'art nobles, ils savaient lire et écrire. L'abêtissement et l'appauvrissement de la population intervint après la catastrophe du XIVe siècle, qu'il nous faudra encore aborder, et la christianisation. Il est aussi remarquable que presque toutes les inventions avant l'an 1400 sont anonymes. Ce n'est qu'à partir de ce moment que les livres citent des noms d'inventeurs, par exemple pour l'imprimerie Johannes Gutenberg (vers 1440), la première affiche William Paxton (1477), le globe Martin Behaim (1492), la poste Franz von Taxis (1500), le béton Bramante (1500) et la montre de poche Peter

55 Kammeier, 2000, p. 271.

Henlein (vers 1510). Celui qui par exemple croit que Tacite est peut-être même allé en Germanie et que son rapport se fonde sur des constatations personnelles se trompe. « *La connaissance que nous avons personnellement acquise, ne montre rien* » confirme l'« *Histoire de la littérature romaine* »[56]. Et les rapports de César que l'on célèbre ? Lui aussi ne tirait apparemment son savoir que de livres. Il semble ne rester qu'une hypothèse, à savoir que César, Hérodote et Tacite « *ont tiré leur savoir d'une source commune* »[57].

Cette source commune doit avoir été une centrale de propagande. Car « *utiliser pleinement le char et différencier les types de chars, seuls les romains qui utilisaient en partie des innovations celtes en étaient capables* »[58]. Au contraire des Romains, qui copiaient tout objet et toute personne, les prétendus barbares étaient créatifs et innovants.

* *Armées romaines celtes*

Pour pouvoir entrer en Germanie, il aurait fallu recruter des mercenaires. « *Sous César la force numérique des légions comptait 3000-4000 hommes, à cela s'ajoutaient à chaque légion 2000-3000 cavaliers, et il y avait en outre dans son armée 4000-5000 cavaliers de provenance gauloise* »[59]. Les Romains n'établissaient pas de différence entre Gaulois et Celtes, appelaient les Celtes Gaulois alors que de nos jours au contraire les Gaulois sont considérés comme des Celtes. Sous César, l'armée se composait donc en grande partie de Celtes. Les « *Germains emplissaient les légions et s'élevèrent jusqu'aux plus hautes fonctions* »[60]. Fort étrange !

Mais, demandera-t-on, les officiers et les commandants étaient bien d'*authentiques* Romains ? Apparemment pas : la plupart des chefs d'armée romains étaient des Germains[61], et même, au plus tard vers 255, ils l'étaient tous[62].

Nous préférons ne pas poser la question du financement d'une puissante armé par un État-ville comme Rome, car d'où pouvait venir l'or ou l'argent destiné à payer les légionnaires à Rome ? Uniquement de conquêtes ? En revanche, les Celtes étaient riches et construisaient des bâtiments, si l'on en croit Diodore, qui vivait en Sicile vers -80

56 Teuffel, 1913, p.24.
57 « Historische Vierteljahrsschrift », 24, 1929, p. 151.
58 Irmscher, 1983, p. 605.
59 Irmscher, 1984, p. 316.
60 Pinnow, 1929, p. 14.
61 Browning, 1992,p. 13.
62 Elbe, 1984, p. 15.

jusqu'à -20 et a écrit quarante livres, dont on n'a conservé que les cinq premiers et les volumes 11-20, car « *il n'y a pas d'argent en Gaule, mais il y a en revanche de grandes quantités d'or... Dans les temples, l'or est visible partout...* »[63]. Mais il y avait le limes, une route qui s'étendait depuis la fin du premier siècle à la frontière romaine, gardée par des militaires, qui constituait une limite de l'empire ; apparemment, un système militairement organisé de consolidation frontalière avec des remparts, des fossés, des tours de guet, des palissades et des forts. Le limes était long d'environ 550 kilomètres, et pour le défendre il fallait, d'après des indications antérieures seulement, jusqu'à 100.000 hommes[64]. Aujourd'hui, on part plutôt de tout au plus 30.000 hommes – une présence militaire très faible pour un rempart frontalier. Le « véritable arrière-pays du limes semble par ailleurs avoir été défriché par une colonie de vétérans des guerres de Trajan contre les Daces »[65]. On prétend avoir soumis la Dacie qui se trouvait sur la presqu'île des Balkans, « *l'avoir asservie en 101/102, l'avoir reconquise en 105-106 et l'avoir déclarée province romaine en 107* »[66]. Après ces guerres violentes, les vétérans adversaires défrichèrent par gratitude, comme si c'était évident, un arrière-pays marécageux derrière le limes, pour les Romains. Pourquoi n'ont-ils pas reconstruit leur propre pays ?

Il y avait des deux côtés du limes (naturellement) des Germains, puisqu'ils habitaient là avant son édification. Les « *provinces frontalières où l'on recrutait le renfort des parties des stationnées ici et dont l'économie devait assumer elle-même l'approvisionnement des garnisons frontalières* »[67] sont sous la férule ferme des germains.

Quelle fonction avait effectivement le limes ? Une clôture de palissades haute de deux mètres avec une garde dispersée serait censée repousser ou effrayer des attaques par des barbares ? La muraille de Chine, foncièrement mieux consolidée, n'y a pas réussi. Le limes était-il seulement un rempart frontalier ? On confirme dans le livre *Les Romains en Bavière* : « *Les troupes nécessaires pour passer la frontière étaient stationnées dans des forts de diverse taille dans l'arrière-pays immédiat du limes. Selon la situation géographique, elles se tenaient à distance visible de la frontière ou (surtout dans la partie orientale du limes rhétien) un peu en arrière. Même ces forts, quand on les examine plus précisément, contribuent peu à donner au limes une fonction de consolidation défensive. Car les camps et les forts*

63 Diodore, Histoire du monde V, 27.
64 Gehl, 1938, p. 14.
65 Czysz et al., 1995, p. 80.
66 Irmscher, 1984, p. 580.
67 Czysz et al., 1995, p. 119.

de la période impériale précoce et moyenne n'étaient pas des dispositifs au sens des citadelles médiévales, ou des fortifications modernes, mais des casernes protégées de façon relativement faible par des fossés, des murs et des tours, d'où les troupes étaient censées mener des opérations mobiles. On n'avait pas prévu un siège plus long par des adversaires supérieurs en nombre »[68].

Comme on n'a trouvé les *routes romaines* presque uniquement à l'ouest et au sud du limes, on peut mettre ma thèse à l'épreuve et déterminer si l'on peut imaginer que les régions en *pays ennemi* étaient relativement infranchissables, et consistaient en surfaces d'eau, et surtout en marécages ou le cas échéant en marais ? Le limes se constituait aussi d'une route qui s'étendait sur le sommet du rempart de terre. On peut donc supposer que « *la route elle-même était le limes et que le barrage (fait de fossés et de palissades, HJZ) n'était qu'un ouvrage secondaire* »[69]. Si par conséquence la fonction de « *limite protectrice* » n'est pas le but principal, peut-être s'agit-il alors d'une route à péage permettant de traverser des régions impraticables ?

Une étude scientifique à peine remarquée confirme que dans la courte période de sécheresse de -120 à 180 (temps gallo-romain) les pays constitués par « *la Gaule, la Germanie et la Grande Bretagne... ne perdirent pas leur caractère marécageux* », et le fait que dans la période suivante jusqu'à 350, « *les marais de Hollande, d'Allemagne du Nord et du Danemark ont fortement grandi, est prouvé par la stratification des cadavres des premiers germains enfouis dans les marais...* »[70]. Selon Gümbel (1861), on avait installé à Sassauer Filz à Übersee un chemin de madriers romain, qui dut être refait une fois, et qui était placé sur une couche de tourbe de trois mètres de haut ; mais d'un autre côté, il est *recouvert* aussi par une couche de ce genre, d'une épaisseur d'un demi-mètre.

Je suis persuadé que le limes avait une toute autre fonction, car il se trouvait sur le bord d'une zone autrefois inondée, qui à cette époque comprenait encore de grandes surfaces marécageuse. Le limes pourrait avoir servi à l'observation de la zone menacée par les inondations et était en même temps une route de liaison probablement payante, qui était maintenue en état par des soldats. C'est pourquoi seul un effectif minime de *troupes frontalières* était nécessaire. Les entrées d'argent pourraient avoir servi à financer l'entretien des *troupes frontalières*. Qui autrement les auraient payées ?

** Union celto-germanique*

68 Cszysz et al., 1995, p. 116 sq.

69 Cszysz et al., 1995, p. 114 sq.

70 Gams/Nordhagen, 1923, p. 306.

Il n'y a pas eu de peuple composé de Germains constituant une branche de l'arbre généalogique des Indoeuropéens, la population en question représente manifestement des Celtes. Les notions de Celtes, de Gaulois et de Germains ont une étymologie obscure[71]. L'antiquité ne connaissait que quatre grands peuples barbares originaux autour de la Méditerranée : à l'ouest les Celtes, au nord les Scythes, à l'est les Indiens et au sud les Libyens (Nord-Africains).

Dans les ouvrages scientifiques avant 1650, il n'est pas encore question de Germains[72]. Comme aussi « Pezeron prouve que tous les Européens, sauf les Grecs et les Romains, sont appelés Celtes »[73], je voudrais désormais appeler le mélimélo des Celtes (= Gaulois) et des Germains (ainsi que les Germains de l'est et du nord) les *Celtogermains*. Ceux-ci ont aussi été définis plus exactement, dans d'anciennes sources grecques, comme des *Celtoscythes*, car il n'était pas encore question à l'époque des Germains, qui ont été inventés nettement plus tard. Mais même la culture celte constitue, quand quand on en prend une vue générale, une représentation incertaine, quasiment un substrat entremêlé, différemment constitué, qui est soustrait à nos regards par une mince couche opaque de romanisation, et qui a été rendu complètement inconnaissable par le délire indo-germano/indo-européen du XXe siècle, de sorte que l'on ne peut plus repérer directement des concordances. Les Vandales, originalement installés au Jutland (Danemark), puis entre l'Oder, la Weichsel et les Carpathes, constituaient prétendument des mercenaires de l'armée *romaine*, dont le général le plus influent était Stilicho[74].

Les Vandales et les Alains conquirent sous le roi Geiserich (428-477), dans les années 429-439, l'*Afrique du Nord romaine*. Après la prise de Carthage (439), les Vandales fondèrent un empire souverain portant les traits d'une structure pré-féodale[75]. Il s'agirait du premier État germain indépendant sur territoire *romain. Les Vandales dominèrent avec leur flotte la Méditerranée et conquirent les Baléares, la Sardaigne et la Corse, et enfin en 455 Rome.*

Les Celtes, en tant que vecteurs de la culture de La Tène, constituaient déjà une grande civilisation alors que les Romains n'existaient pas. D'un autre côté, les tribus celtes, appelées par les Grecs *Galates*, envahirent, selon la datation officielle au IIIe siècle avant JC, l'Asie mi-

71 Rieckhof/Biel, 2001, p. 21.

72 Cf. Egenolff, 1735, Partie I, 98 sq.

73 Ibid., p. 104.

74 Irmscher 1984, p. 591.

75 Irmscher, 1984, p. 184.

neure (Anatolie centrale) et choisirent comme capitale l'actuelle Ankara, qui avait avant eux été fondée par les Phrygiens sous le nom d'Ankyra. Les Galates furent vaincus par les Égyptiens et devinrent alors soi-disant une province romaine (Galatie).

S'il n'y a pas de Germains, alors on peut considérer les Vandales comme une tribu celtogermanique. Johann August Egenolff[76] a-t-il raison, quand il appelle les Galates « Celtes ou Européens » ? Les Celtes se seraient donc établis depuis l'Europe via l'Afrique du Nord et l'Anatolie, ainsi que la Perse, jusqu'en Inde ? Zedler cite, dans son Lexikon de 1735, Strabon XV : « Les germains sont comme les philosophes en Inde, de même qu'il y a là-bas les Brahmanes ». L'historiographe grec Hérodote décrit les *Germains* comme une des trois *tribus perses* pratiquant l'agriculture[77].

Au IIe millénaire avant JC, des *Indo-européens* dont on a une connaissance plutôt nébuleuse ont amené la langue grecque dans ce qui est aujourd'hui la Grèce, qui refoula les langues qu'y parlaient auparavant la population pré-grecque (Pélasges, Lélèges)[78]. La provenance de ces peuples envahisseurs n'est pas élucidée. Les Doriens, immigrés en Grèce à partir du Nord avec la dernière poussée de la migration dorienne à la fin du IIème millénaire avant JC (datation officielle), provenaient de régions plus nordiques de l'Europe.

Ammianus Marcellinus (vers 391) rapporte que « *les Doriens furent chassés hors de leur patrie, les îles les plus extrêmes et les régions situées au-delà du Rhin (c'est-à-dire à l'ouest du Rhin), en raison de longues guerres et d'inondations importantes dues à une mer déchaînée, et ils émigrèrent vers la Grèce* »[79]. La mention de catastrophes naturelles dévastatrices est intéressante. En tout cas, les Doriens colonisèrent la Grèce centrale et le Péloponnèse, les îles de la Crête, de Rhode, de Kos, le sud de l'Asie mineure ainsi qu'*avant* les Romains, le bas de l'Italie et la Sicile. Il y avait aussi des zones de colonies grecques fermées dans le sud de la France, à l'est et à l'ouest de Massilia (Marseille), et dans la péninsule ibérique. Le fait que les lettres du grec ancien ressemblent aux runes plus anciennes apparaît plutôt comme une conséquence obligatoire.

* *Parlait-on grec ?*

Les immigrants doriens apportèrent avec eux en Grèce l'écriture runique du Nord de l'Europe. Même les lettres étrusques ressemblent

76 1735, Partie I, p. 98.

77 Histoires, Livre 1, 125.

78 Irmscher, 1984, p. 206.

79 Ammianus Marcellinus Lib. XV, 9.

à celle de l'ancienne Grèce, alors que l'écriture grecque à son tour correspond dans l'ordre des signes et leur valeur de chiffre à l'écriture phénicienne. Mais à mon avis, même les Étrusques (c'est controversé) et les Phéniciens provenaient à l'origine de régions du nord des Alpes. Pourquoi ne sait-on pas *d'où précisément au Nord* les Doriens *indo-européens* émigrèrent vers la Grèce ? On suppose qu'ils sont venus de la région côtière albano-dalmatienne[80]. La raison se trouve-t-elle dans le fait problématique que les *Doriens parlaient grec* ? C'est pourquoi, selon notre vision du monde, ils ne devraient pas provenir de régions trop nordiques.

On peut penser « *que le livre VII de Strabon n'avait pas tort quand il dit à cet endroit que les Grecs se composaient autrefois de Phrygiens et de Scythes, qui se rassemblèrent en Grèce et, à partir de leurs dialectes, naquit ensuite la langue grecque* », et que le Suédois Olai Runckii affirme vers 1770 « *que même les Grecs ont d'abord reçu leurs lettres des hyperboréens (hyperboréen = habitants du nord) et des anciens Scythes* ».

Du fait que les Doriens, entrés en Grèce et parlant grec, venaient de régions bien plus nordiques, pourrait signifier que c'est *à partir de la langue des Scythes* (Goths) ou des *Celto-germains que s'est développée la vieille langue grecque comme une langue dialectale mêlée. La ressemblance entre les anciennes runes et les lettres du grec ancien apparaît maintenant plausible, et même franchement contraignante.*

Même les Mycéniens, qui occupaient prétendument la Grèce avant les Doriens, parlaient déjà grec. Mais ce peuple venait également du Nord et s'implanta en Attique, en Béotie et dans le Péloponnèse. Le nom de Mycéniens est à son tour une notion archéologique, forgée par Heinrich Schliemann après des fouilles à Mycène. Ce groupe de population est aussi appelé par Homère Achéens ou Danéens. Ces Grecs précoces, peut-être identiques avec nos ancêtres de l'Europe centrale et du Nord, parlaient-ils un dialecte celtique, vieux-germain ou vieux-nordique similaire au grec ancien ? Quoi qu'il en soit, selon la conception officielle, le grec, le germanique et le celte appartiennent au groupe linguistique indo-européen. Est-on en présence de mots empruntés au grec, quand on trouve dans les dictionnaires du vieux haut-allemand des concepts vieux grecs de même signification – ce à quoi l'on ne s'attendait pas –, ou les choses sont-elles précisément inversées ?

Les premiers Grecs, qui s'établirent dans la partie du pays allant de Delphes à Ptoion, venaient-ils entre autres du Danemark ? Kaiti

80 Meyers Lexicon.

Demakopoulou écrit[81] : « *Manifestement, les premiers Indoeuropéens pré-grecs se sont installés ici ; les premiers Grecs, les Danéens* ». Selon les récits d'Homère, les Danéens (en grec Danaoi) sont identifiés comme un nom général de tous les Grecs. Mais les *Indoeuropéens* immigrés constituaient, eux, les *véritables* Grecs, et ils apportèrent la langue grecque en Grèce. Comme dans l'Iliade d'Homère on ne parle jamais que des navires des Danéens, ils serait plus logique de penser que la Grèce a été conquise par des bateaux, à partir de la mer.

La deuxième attaque des peuples de la mer sur l'Égypte est documentée au moyen d'images puissantes par Ramsès III dans *Medinet Habu*. Tous les peuples de la mer sont cités par le nom constitué seulement de consonnes de leurs noms hiéroglyphiques. Le peuple dénommé DNN est depuis James Henry Breasted (1936) identifié aux Danéens, qui après la défaite contre les Égyptiens on vaincu en tant que Doriens la Grèce mycénienne[82]. Les peuples des mers, représentés par des navires de haute mer, des épées à poignée non-méditerranéennes, des casques à cornes et des vêtements nord-européens datant de l'âge du bronze, sont datés par Spanuth (1980) de -1200 et par le Dr Horst Friedrich de -700.

Du fait qu'Immanuel Velikovsky (1978), en se basant sur de vastes démonstrations, identifie Ramsès III à Nektanebos I (380-362), ce pharaon devrait *en même temps* que les peuples de la mer qui l'attaquaient, être placé au -IVe siècle, où le situaient aussi Gunner Heinsohn et Heriber Illig (1990). De même, l'indication de catastrophes naturelles dans les *textes de Medinet Habu* cadrent mieux avec cette datation (Illig, 1991, p. 54).

Contrairement à l'interprétation des textes du *Medinet Habu* par Velikovsky, TRS et TKR devraient plutôt être Tusker, Étrusques, Thyréniens[83]. La puissance maritime des Étrusques, dont la provenance n'est *pas* officiellement élucidée, pourrait avoir trouvé après la bataille perdue en Égypte une nouvelle patrie dans l'Italie centrale, dont le surgissement au -XIIe siècle à l'époque de Ramsès constituerait autrement un anachronisme, puisque la date se situe en Italie *avant le début officiel de l'empire Étrusque*. Il faut se rendre compte que le contingent nordique des Peuples de la mer pénétrait avec *femme, enfant et bagages* dans les zones entourant la Méditerranée pour chercher une nouvelle patrie, et non pour conduire des guerres de conquête.

81 Dans « Archeologisches Museum », 1981, p. 11 : Les Danéens.

82 Friedrich, 1990, p. 44.

83 Illig, 1991, p. 51.

Des tremblements de terre, des inondations et la famine avaient chassés ces peuples de leur patrie. Dans les représentation du *Medinet Habu*, les PLST (Philistins, de provenance non sémite) qui se sont installés plus tard dans les régions de l'actuelle Palestine, sont identiques aux DNN (Danéens), ce qui démontre l'origine nordique. De ce point de vue, l'origine énigmatique de divers peuples aux traditions et à l'aspect nordiques ne serait plus une énigme. Les Étrusques, les anciens Grecs et les Phéniciens utilisaient des alphabets similaires et des lettres presque identiques, qui, semblables dans la forme aux runes plus anciennes (ce que l'on appelle l'ancien FUThARK-alphabet runique), était aussi en usage chez les Celtogermains. Comment auraient-ils pu se comprendre s'ils n'avaient pas eu de langue commune ? Dans une langue similaire au vieux grec, car les Danéens (nom désignant chez Homère tous les Grecs) parlaient grec.

Les anciens Grecs s'installèrent aussi en Grande Grèce (bas de l'Italie et Sicile) dans un voisinage – souvent hostile – avec les Étrusques, et il y avait sans doute dans beaucoup de villes un mélange bigarré des populations. Or, il ne reste là – uniquement pour des raisons géographiques – que peu d'espace pour une Rome *romaine,* car ce ne sont pas les Romains qui l'ont fondée, mais les Étrusques sur les ruines encore plus anciennes d'une Rome primitive, qui à mon avis ont été causées par le déchaînement de catastrophes naturelles du -IVe siècle (datation expérimentale), soit selon la datation conventionnelle vers -1200.

Après cette catastrophe naturelle, avec une gigantesque inondation des régions, jusqu'alors sèches et habitées, de l'actuelle Mer du Nord entre la Norvège, l'Angleterre et la côte européenne de la mer du Nord (Dogger Bank), il faut aussi prendre en considération une recolonisation des régions dépeuplées du Nord, et ainsi le retour de la culture grecque et des styles de construction gréco-étrusque (= romaine). Nous parlerons plus tard davantage du scénario des catastrophe naturelles. Mais des Grecs vivaient-ils en général en Europe centrale ?

L'historiographe romain Solinus écrivait que dans la capitale païenne Lumne/Lumneta (Aggersborg, Danemark), il y avait le *feu grégeois*, et l'historiographe chrétien et chanoine Adam von Bremen écrit en 1075 à propos de cette ville : « *Il y habite, en dehors des Grecs et des indigènes, des gens de toute l'Europe*. » Lors de la fouille du rempart entourant la ville d'Aggersborg, on a trouvé dans les décombres des pièces byzantines...



Figure 14 : Sans patrie. Un convoi de chars des peuples de la mer avec des femmes et des enfants ainsi de des hommes portant une couronne rayonnante, est attaqué par des guerriers égyptiens accompagnés de troupes auxiliaires.

« *Ainsi lit-on aussi dans les histoires danoises que les premiers et plus anciens rois de ce peuple s'appelaient Humrer, de sorte que sans nul doute ils faisaient à Homère l'honneur d'être le père de leur clan* »[84]. Les Doriens parlant grec étaient-ils l'un des peuples de la mer du nord ? Il ne serait plus étonnant alors que non seulement les sanctuaires grecs, mais aussi nordiques, soient célèbres pour leurs oracles[85]. Le point de vue de Johann August Egenolff est intéressant : « *Les premiers habitants de l'Italie sont les Umbri, nom qui est sans doute forgé à partir du nom d'Homère, avec abandon du G.* »[86]. L'Italie a-t-elle elle aussi été colonisée par des peuples du Nord ? « *On écrivait en grec à différentes époques dans presque tous les pays entourant la Méditerranée... Le grec est la plus ancienne langue mondiale européenne, et ce au sens le plus moderne du mot. Dès avant l'extension du latin, elle avait une importance intercontinentale en tant que langue de commerce et de culture, dans les communautés européennes, dans les régions asiatiques (jusque dans le Caucase et l'Inde du Nord-Ouest) et en Afrique (Égypte)* »[87]. On inventa ensuite, à partir des lettres du grec ancien, les lettres latines et cyrilliques. Les écritures slaves, la plus récente cyrillique et la plus ancienne glagolitique, ont été créées au cours de la christianisation par des missionnaires, en s'appuyant sur l'écriture grecque[88], pour transposer les évangiles du grec en slave d'église. Pourquoi des missionnaires développent-ils deux écritures différentes pour une région ? Pour effacer une ancienne écriture barbare déjà présente ? L'écriture glagolitique pourrait être la continuation d'un alphabet runique. Elle ressemble d'un autre côté à l'écriture minuscule byzantino-

84 Egenolff, 1735, p. 100.

85 Développement exhaustifs in Hansen, 1985, p. 205 sq.

86 Egenolff, 1735, Partie I, p. 101.

87 Haarmann, 1991, p. 423.

88 Cf. Haarman, 1991, p. 443.

grecque (IXe-Xe siècle). Pourquoi les missionnaires n'utilisaient-ils pas l'écriture latine ?

* *La civilisation majeure des Celtes*

« *Les Celtes du continent utilisèrent au cours des deux premiers siècles avant JC l'alphabet grec et aussi latin* »[89]. Mais la culture ne serait prétendument parvenue que par le truchement des Romains aux barbares de l'Europe centrale et du Nord. Toutefois, on laissa persister « *des structures déjà existantes et développées dans la mesure où elles ne contredisaient pas leurs intérêts...* »[90] D'après Ptolémée (2, 13 sq.) – et Pline – il y avait aussi des villes pré-romaines, qui selon l'opinion officielle étaient moins des villes dans le sens que nous connaissons, que des places de marchés.

Les ornements funéraires des Celtes, découverts jusque-là, ont une grande valeur artistique et témoignent d'un haut degré de civilisation. Mais non, il s'agit d'ustensiles *romains volés* par les Celtes – assure-t-on sérieusement. Qui pourrait contredire les affirmations des historiographes romains ? En effet, on trouve même dans l'Irlande celtique primitive des ornements en or très artistiquement construits, bien que cette île n'ait jamais été romaine.

À Hallstatt (connue par la culture d'Hallstatt) et dans ses environs, les Celtes et leurs prédécesseurs ont extrait du sel dans des mines du VIIIe au VIe siècle. « *Ces parties de la montagne où l'on a mis au jour des restes d'anciens radoubs, de copeaux brûlés, ainsi que des fragments d'instruments, étaient appelées " montagne aux païens " – car les hommes qui dans la lointaine préhistoire avaient travaillé ici devaient avoir été des " païens "* »[91]. L'extraction du sel s'accompagne, jusqu'à notre époque, d'une grande prospérité des barbares, et l'on devait transporter le sel dans d'autres régions, mais comment ?

On connaît les chars à quatre roues des Celtes, avec leurs ornements artistiques. On les a trouvés dans des fosses du -VIIIe au -VIe siècle avec des accessoires funéraires, enterrés sous de grands tertres. Il faut suggérer officiellement que ces chars n'ont pas été utilisés, et n'étaient pas obligés de rouler *partout*[92]. La raison de cette affirmation réside dans le fait que les chars à quatre roues nécessitent des chemins « raisonnables », au moins bien construits, qui selon l'opinion officielle ne sont censés avoir été construits que *plusieurs centaines d'années plus*

89 « Atlas illustré des langues », 1998, p. 190.

90 Czysz et al., 1995, p. 80.

91 Kromer, 1964, p. 104.

92 Cf. Rieckhoff/Biel, 2001, tableau 15.

tard par les envahisseurs romains. La solution des historiens, aussi simple qu'illogique, donne, quand on en précise la pointe : les Celtes conservaient précautionneusement leurs chars jusqu'à ce que les Romains, dans la suite de la conquête, construisent pour eux les routes nécessaires. Celui qui mourrait pendant cette attente se voyait enterré avec son char. Mais au moment où l'on mettait déjà ces chars cultuels dans les tombes, constituant les ornements funéraires de la période d'Hallstatt, Rome venait juste d'être fondée.

Une découverte sensationnelle pour les archéologues pourrait introduire un changement de pensée dans le sens de l'interprétation que je propose, car des chercheurs ont découvert, quand ils prélevaient les échantillons d'un ouvrage fortifié celte dans le Sud-Ouest de l'Irlande, de façon étonnante, une route pavée datant de l'âge du fer en Irlande. Cet ouvrage de terre, long de 22 km, est flanqué des deux côtés par un fossé, et les *routes romaines* nous avaient préparés à l'existence de ces constructions. L'archéologue Barry Raftery (*University College Dublin*) y voit le premier indice que déjà, *dans cette période précoce en Irlande, des chars avec des roues étaient en usage sur ces routes pavées, tout comme en Angleterre*[93].

Plusieurs fermes celtes de la culture d'Hallstatt étaient au moment du rapt des Sabines déjà « *en usage depuis plus de 200 ans, ce qui signe une agriculture florissante... Malheureusement, en raison de l'érosion dans la région, aucune division en parcelles datant de l'âge du fer n'est conservée...* »[94]. Sur un bas-relief de la Gaule barbare, on voit même représentée une machine à faucher avec des couteaux sur roues, datant du Ier siècle, et au IIIe siècle, les travailleurs auraient été peu nombreux en Gaule[95]. La culture d'Hallstatt et les Celtes en général possédaient des chars de grande valeur technique, mais prétendument pas de routes. Ne devons nous pas inverser notre pensée, et considérer des chemins et des routes constitués comme la présupposition d'une *culture du char* ? Si une culture possédait un vaste système de routes, il y avait aussi un échange actif de marchandises. Mais un commerce lointain correspondant exige cependant un moyen de paiement reconnu. Les Celtes avaient-ils un système de monnaie, alors qu'ils étaient plutôt organisés en communautés de tribus, comme notre Union Européenne, et introduisirent-ils déjà dans de vastes parties de l'Europe un *euro celte* ?

93 BdW, 3.3.1989.

94 Rieckhoff/Biel, 2001, p. 115.

95 Irmscher, 1984, p. 334.

* *Le système monétaire de l'ancienne Europe*

Le premier euro européen était déjà en circulation il y a plus de 3000 ans ; il était constitué par une monnaie-hache avec lequel comptaient les Germains, les Gaulois, les Celtes, d'Angleterre jusqu'en Slavonie. Selon le professeur Felix Müller, directeur du Musée de Brème, les innombrables mini-haches que l'on a trouvées étaient émoussées et trop légères pour pouvoir servir d'outil. La découverte de monnaie-hache à Hénon en Bretagne est mondialement connue : un tas de 600 pièces. Les Celtes prétendument barbares commencèrent ensuite il y a à peine 2300 ans à forger des monnaies, soi-disant selon un modèle grec – ce qui confirme de nouveau le lien : « *À partir de la moitié du IIe siècle avant JC... il y avait des numéraires suffisamment différents avec des poids spécifiques pour que l'on parle d'un système monétaire. Mais celui-ci fonctionnait sur de plus grandes distances, parce que le standard de poids n'était soumis sur de grands espaces qu'à des oscillations minimes... Dans l'ensemble, le système monétaire celtique était bien plus développé que celui des Étrusque, et correspondait dans sa standardisation un peu au système grec* »[96]. Je souligne la constatation que les Celtes et les Grecs avaient un système monétaire similaire, très développé. Comme les Galates (Celtes) étaient installés même en Asie Mineure, on peut voir, dans le commerce lointain, un système d'échange de marchandises qui fonctionnait depuis l'Espagne jusqu'à la Turquie ou aussi, au-delà, jusqu'à l'Afrique.

La normalisation, donc la fabrication standardisée de monnaie dans une vaste région (commerce lointain), témoignent du fonctionnement de l'échange de marchandises et donc de l'existence d'une civilisation développée avant les Romains.

Contrairement aux Celtes dotés d'un système de monnaie normalisée pour le commerce lointain, Rome n'a eu, dans le domaine monétaire, aucune uniformité (pièces homogènes = système monétaire). Seul l'empereur Dioclétien, dont le règne notablement plus tardif s'est étendu de 284 à 305, est connu pour une réforme monétaire. Jusqu'à cette époque, il régnait « *un pluralisme de spectres monétaires provinciaux, auxquels l'élément romain prenait part de façon très différente selon le cas* »[97]. Malgré cela, contre toute logique, l'argent romain est censé avoir fonctionné comme une monnaie de réserve, bien que « *pendant des siècles, on visait moins une unification selon les critères romains que la satisfaction des besoins concrets de leurs troupes* »[98].

96 Riekhoff/Biel, 2001, p. 217.

97 Fischer, 2001, p. 214.

98 Fischer, 2001, p. 214.

Aha ! Quoi que cela puisse signifier : comment un commerce lointain peut-il fonctionner sans système monétaire ou sans un taux d'échange établi pour les différents systèmes de monnaie ? Dans la littérature, ces contradictions patentes sont entourées d'un nuage verbeux et fondées d'une manière bien trop subtile.

Au contraire des Romains, les Celtes avaient un système monétaire fonctionnant aussi dans le commerce lointain, dans lequel, malgré des éléments communs, on pouvait reconnaître l'origine géographique des pièces, selon qu'elles provenaient des campagnes d'Espagne ou de France, des côtes de l'Angleterre, du Rhin, du Danube moyen ou de l'intérieur de l'Asie Mineure[99]. Mais vu que l'on considère les Romains comme des membres d'une civilisation élevée et les Celtes prétendument illettrés comme des barbares, les monnaies celtes sont regardées comme des *imitations* des romaines et classées en conséquences comme des *frappes de barbares*...

Comprenne qui pourra. Il est clair que l'on confond ici la cause et l'effet. Les choses sont précisément inversées, et les pièces considérées comme romaines sont en réalité d'origine celte et/ou grecque, comme nous l'expliquerons encore plus tard.

Mais on a trouvé en Amérique aussi, dans différents pays, des pièces celtes, qui dans la majorité des cas ont été considérées comme d'origine *romaine*. Quoi qu'il en soit, un empire romain mondial peut-il avoir perduré sans un système monétaire uniforme ? En outre, bien des pièces classées romaines ne peuvent être distinguées par leur style de celles de la Sicile grecque (Syracuse), entre autres avec le motif biga/quadriga (char à deux ou quatre chevaux).

* *Système celtique d'information*

Le système monétaire des Celtes témoigne de la structure extrêmement décentralisée de ce qui touche à l'organisation et à l'administration. Une structure de ce genre, quand elle fonctionne, est plus efficiente par la brièveté des différentes étapes qu'un système étatique à gestion centrale, comme doit l'avoir été l'empire romain mondial. Un système monétaire fonctionnant sur de vastes régions exige un système de communication qui le chapeaute. Celui-ci serait nécessaire en tout premier lieu pour pouvoir installer un système monétaire acceptable dans le commerce lointain, et pour pouvoir standardiser et contrôler la frappe de la monnaie.

99 Kroha, 1997, p. 237.

La Société européenne pour la technologie précoce et les zones marginales de la science EFODON[100] a non seulement découvert le système grâce auquel les Celtes transmettaient leurs information, mais il l'a expérimentalement mis en évidence. Bien que Gernot L. Geise ait documenté dans son livre[101] de 1996 les premières connaissances de cette société, la science n'a pourtant nullement pris note de ces découvertes. Un peuple qui est, selon des historiographes romains, barbare, ne peut tout simplement pas avoir eu de système d'information.

Mais c'est un fait que le pays des Celtes et des Germains était équipé d'un réseau d'informations sensationnelles, que l'on peut mettre en partie en évidence aujourd'hui encore[102]. Il s'agit d'un âtre initialement non fixé, appelé places des ludres. Celles-ci se constituaient d'une place pour le feu, qui était entourée, pour être délimitée, par un cercle de pierre allant approximativement de deux à dix mètres de diamètre. Le feu était continuellement entretenu, afin qu'en quelques secondes on puisse produire une flamme très haute, en cas d'alarme. La communication avec des signaux utilisant du feu rappelle les Indiens des prairies de l'Amérique du Nord, qui communiquaient de la même manière.

Les foyers, au-début non fortifiés, furent plus tard dotés de *tours de guet*. Chacun des foyers était relié aux autres par ce que l'on appelle hellweg. Le plus connu s'étendait en direction Est-Ouest le long de l'actuelle Bundesstrasse B1 en Rhénanie du Nord/Westphalie[103].

Les Celtes, prétendument barbares, se servaient déjà de produits en verre très spécialisés, et avaient des ateliers de verre « *qui leur permettaient de maîtriser la production techniquement complexe d'anneaux sans soudure (!) avec des ornements plastiques et multicolores, ainsi que la composition chimique des matières colorées... Les Romains ne connaissaient que des anneaux collés ensemble, et les imitations modernes n'atteignaient pas, et de loin, l'élégance des modèles* »[104].

Les Celtes introduisirent des boules de verre pour transmettre les nouvelles. On les connaît aujourd'hui sous le nom de boules de cordonnier, parce qu'elles étaient utilisées dans les cordonneries avant l'introduction de l'électricité. Avec une flamme de chandelle positionnée derrière la boule de verre emplie d'eau, les cordonniers produisaient un rayon lumineux concentré, semblable à celui d'un phare,

100 Association déclarée www.efodon.de
101 « Le système d'information celtique redécouvert ».
102 Renseignements exhaustifs dans : Geise, 1996 ; plus récent : 2002.
103 Geise, 1996, p. 61.
104 Rieckhoff/Biel, 2001, p. 241.

pour éclairer à la demande le lieu de travail, et c'est ce que faisaient les Celtes pour transmettre à distance des informations avec la station d'information suivante.

L'EFODON a entrepris des essais pratiques, et a sans problème envoyé des signaux lumineux à sept kilomètres. Toute la journée, quand le soleil brille, les signaux peuvent aussi être envoyés avec un miroir ou sous forme de signaux de fumée. L'utilisation de boules de verre emplies d'eau s'accompagnait vraisemblablement de la construction de tours de signalisation, puisque pour transmettre une information sur plusieurs kilomètres, il faut d'un côté un foyer orienté et fixe, et d'un autre côté, le feu en plein air doit être protégé du vent.

Les stations de signaux, qui servaient aussi avant la christianisation à la transmission acoustique de nouvelles, virent plus tard, dans bien des cas, leur fonction transformée en clocher d'église.

Nos anciens clochers d'église sont souvent des bâtiments celtiques, qui ont un style différent de celui du corps d'église qui l'a complété par la suite. Il n'est pas rare même de voir encore dans ces clochers les ouvertures des portes qui ont été ajoutées plus tard. Car les tours à signaux celtiques n'avaient aucune entrée de plain-pied, vu qu'en cas d'urgence, la transmission de nouvelles devait absolument être maintenue et construites ainsi, les tours étaient difficile à prendre lors de conflits tribaux. Le personnel était hissé avec des paniers sur la plateforme supérieure. On empêchait aussi de cette manière les falsifications de l'information. Les missionnaires de l'Église Romaine papale transformèrent la fonction des tours à signaux des pays païens en clochers d'églises (continuité de la place de culte) et anéantirent ainsi le système d'information hostile des prétendus païens, ou continuèrent à l'utiliser partiellement de façon habituelle, puisque les anciens clochers occupés étaient toujours en contact visuel[105].

* *Tours de signalisation transatlantique*

Uwe Topper m'a raconté ses anciennes découvertes de tour sans porte au niveau du sol, qui sont réparties sur toute la péninsule ibérique jusqu'aux Pyrénées. Elles semblent appartenir à deux systèmes distincts, d'âge différent. Pour le système le plus ancien, Topper pense à des systèmes celtiques, celto-ibériques ou pré-celtiques, pour les plus jeunes à des systèmes islamiques[106].

Selon des sources byzantines, il y aurait eu au IXe siècle une liaison par signaux optiques traversant l'Asie Mineure jusqu'à Constantinople. La fonction principale des tours originales n'avait pas encore été officiellement reconnue. Déjà, les Grecs avaient introduit dans le système militaire des signaux optiques et acoustiques pour transmettre des informations. Par exemple, l'approche de troupes ennemies était indiquée le jour par des signaux de fumée et la nuit par des signaux utilisant du feu. Le *Dictionnaire de l'Antiquité* confirme que la côte méditerranéenne de l'Asie Mineure, de l'Espagne et de l'Afrique du Nord était dotée de stations de signaux[107] – dans des régions qui étaient autrefois celtes.

Dans un cas au moins, on reconnaît dans le pays celte lui aussi un système d'information fonctionnel, mais déclaré romain. Dans le *Dictionnaire de l'histoire de Bertelsmann*[108], on peut lire : « *Le principe stratégique majeur du limes n'était pas seulement son caractère de rempart, mais sa fonction de communication. Car le limes était une ligne d'observation dotée de tours de guet qui se situaient à distance visible (200-1000 mètres), mais servaient aussi à transmettre des informations au moyen de signaux, de fumée et de lumière.* »

Si les tours de signalisation, utilisées plus tard comme des clochers, servaient effectivement de transmission optique des informations, elles doivent avoir été construites à des distances déterminées, permettant d'être aperçues à vue d'œil.

Goslar Carstens (1982) a examiné la situation de quelques mille anciennes églises de Scandinavie et d'Allemagne du Nord. Les distances entre les anciennes églises se répétaient constamment. Le titre de l'investigation, *La construction planifiée des sanctuaires païens chez les Scandinaves, les Frisons et les Saxons*[109] souligne le caractère suprarégional de la planification et de l'arpentage, que l'on n'aurait pas pu attribuer, même sous forme d'ébauche, aux barbares de l'Europe du Nord et centrale. L'Église romaine papale a sans doute dressé de nouvelles églises sur les anciens lieux sacrés, mais les anciennes tours en question, dont la fonction a plus tard été transformée en clocher, existaient déjà longtemps avant le début du féodalisme, et étaient quasiment une *partie intégrante* des anciens lieux de culte.

Il y a aussi en Amérique des tours de signalisation accessibles uniquement par le haut. Dans le *Gallina Canyon*, au Nord-Ouest de l'État fédéral US du Nouveau Mexique, il se trouve environ 500 tours

105 Geise, 2000.
106 Topper, 1977, p. 171 sq.
107 Irmscher, 1984, p. 520.
108 1996, p. 484.
109 Carstens, 1982.

de pierre dans une zone de 56 kilomètres sur 80. Frank C. Hibben de l'*Université du Nouveau Mexique* a publié le 9 décembre 1944 un article sur « *Le mystère des tours de pierre* » dans le Saturday Evening Post, qui tire à plusieurs millions. Ces tours de pierre se trouvaient isolées ou en groupes, toujours sur des éminences, comme « *des citadelles le long d'une arête rocheuse* ».

On a appelé les constructeur de ces tours *Peuple de Gallina*. Jusqu'à présent, on ne sait pas grand chose sur la *culture Largo-Gallina*. C'est seulement en 1979 que parut un nouvel article de James Mackey et Roger C. Green sur les tours[110]. On m'a fait parvenir, de l'*Arizona State University,* une recherche sur des squelettes avec des os brisés et en partie brûlés[111].

Dans son ouvrage standard, *Archéologie du Sud-Ouest*, John McGregor souligne la *phase Gallina*, atypique pour cette région, et reconnaît la particularité de la construction des tours. Effectivement, ces tours défensives ont une ressemblance avec les tours de signalisation des Celtes : elles ont une forme le plus souvent quadrangulaire, plus rarement avec des angles arrondis – mais en tout cas sans porte ! Le seul moyen d'y entrer était de monter avec une échelle sur le toit puis de descendre à l'intérieur de nouveau avec une échelle.

Déjà, Kendrick Frazier indiquait en 1986 que des tumulus (mounds) et des points topographiques appropriés avaient été utilisés pour communiquer des signaux. D'autres (Ellis en 1991) ont examiné les tours Gallina quant à leur possibilité de transmettre des informations, et Linda Cordell (1989) a étudié le rapport entre les anciennes routes nord-américaines, et les stations de signalisation.

Une préhistorienne, la professeure Roger C. Green (*Université d'Aukland*) a daté il y a peu la « poorly understood (peu comprise) culture Largo-Gallina » du XIIe ou du XIIIe siècle. Comment en vient-elle à cette date ? Des comparaisons de pots destinés à la vente suggèrent des relations avec la région du Mississippi, qui était facile à atteindre par l'Atlantique en bateau.

Dans le Sud-Ouest des États-Unis, une culture presque inconnue a aussi construit un système de routes en forme de pieuvre. Les *Great Houses* (grandes maisons), des demeures préhistoriques à plusieurs étages « étaient liées à des lieux éloignés et à d'autres grands habitats par un réseau de routes soigneusement planifié, comme par un ingénieur ; ces routes s'étendent sur des centaines de miles[112] ».

110 American Antiquity, vol. 44, p. 144-154.

111 Turner et al., 1993.

112 Archeology, vol. 52, 1.1999.

Dans la vallée de la Chaco River, on trouve encore presque cent segments de routes tracées à la fin du XIe siècle et au XIIe, dans le quadrant déterminé par les États fédéraux US d'aujourd'hui, l'Utah, le Colorado, l'Arizona et le Nouveau Mexique. On ne sait pas même comment cette culture urbaine développée s'appelait elle-même : le nom Anasazi est emprunté à la langue des Indiens Navajos, et signifie à peu près « les ancêtres ». À côté de maisons de pierre à plusieurs étages, ils ont construit, dans la région de Hovenweep dans l'Utah, des tours de pierre rondes, en forme de D ou carrées, à plusieurs étages, dont l'utilisation a suscité plusieurs théories. Cette structure a été habitée depuis l'an 900 jusqu'au début de la grande sécheresse en 1276.

** Des barbares qui savent écrire*

Bien que l'on prétende que les Celtes ne savaient pas écrire, comme on l'affirme catégoriquement, des découvertes archéologiques (instruments d'écriture) sont restées conservées dans un oppidum de la rive droite du Rhin. De même, la remarque de César sur les archives des Helvètes[113] qui vivaient en Allemagne du Sud-Ouest avant sa prétendue arrivée, permettent de penser qu'il y avait une administration développée consistant en documents écrits avant la conquête romaine de ces régions[114].

Pour transmettre des informations au moyen de signaux lumineux, sonores ou utilisant la fumée, une sorte d'alphabet morse est nécessaire. Les Celtes pouvaient-ils *« morser »* ? En théorie, oui, car ils connaissaient ce que l'on appelle l'*écriture oghamique*[115]. Il s'agit d'une écriture alphabétique, qui est documentée sur les plus anciens monuments portant des inscriptions de l'Irlande (du IVe siècle), et qui présente une grande ressemblance avec l'alphabet morse. On ne sait pas avec certitude quel âge a réellement l'écriture oghamique. En Écosse, j'ai examiné plusieurs pierres pictiques qui affichent le même style que les inscriptions oghamiques de l'Irlande. Mais comme nous ne connaissons rien de la langue pictique, toutes les entreprises de traduction sont restées vaines jusqu'à maintenant.

Les 20 signes de l'alphabet oghamique consistent en cinq encoches ou traits, qui sont ordonné(e)s par rapport à une ligne médiane, par exemple le bord vertical d'une pierre dressée. L'écriture oghamique est souvent mentionnée, même dans les anciens mythes irlandais. Se-

113 Bellum Gallicum, 1.29, 1.

114 Rieckhoff/Biel, 2001, p. 220.

115 Geise, 2000, p. 124.

lon une copie de l'*Immrain Brain* (« Le voyage de Bran ») datant du VIII[e] siècle, l'histoire étant d'origine nettement pré-chrétienne, Bran avait rédigé cinquante ou soixante poèmes de quatre lignes en ogham. Dans le *Táin Bó Cuailnge* (La Rafle des Vaches de Cooley), Cúhulain envoie à ses ennemis des mises en garde et des défis en ogham[116].

Comme on ne prend déjà pas au sérieux l'écriture oghamique des Celtes en Europe, des découvertes de ce genre en Amérique ne sont pas même enregistrées ou commentées en tant que telles. Jusqu'à il y a peu, donc longtemps après les découvertes en question, on tenait cette écriture pour des graffitis dépourvus de sens. Même des dessins au trait, gravures rupestres représentant fréquemment des hommes ou des animaux souvent stylisés, portent des textes en écriture oghamique – ce que l'on ne reconnut que longtemps après les premières découvertes.

À l'origine, l'écriture oghamique consistait en 15 consonnes. Les cinq voyelles (A, U, O, E, I) n'ont été rajoutées que plusieurs siècles après, par les moines bénédictins, pour avoir une plus grande concordance avec les alphabets grec et latin. Chose intéressante et importante, les inscriptions oghamique que l'on trouve souvent surtout dans les États de la Nouvelle Angleterre, de l'Orégon, de Washington et du Névada (USA) ainsi qu'en Colombie britannique (Canada) consistent en consonnes, sans les cinq voyelles ajoutées plus tard par les bénédictins.

Près de Peterborough dans l'Ontario (Canada), on peut voir des centaines de dessins rupestres, qui montrent des images de l'ancienne mythologie nordique. On y trouve même un bateau avec un soleil, qui correspond à celui d'une représentation datant de l'âge du bronze et située en Suède. Chose intéressante, le *site de Peterborough* contient, à côté d'inscriptions oghamiques, des inscriptions en tifinagh. Bien que cette écriture soit aujourd'hui encore utilisée par les Berbères dans le massif de l'Atlas, elle constitue en fait une ancienne écriture nordique. Elle se trouve aussi bien sur des images rupestres scandinaves du début de l'âge du bronze que sur des images rupestres nord-américaines et canadiennes datées d'environ -1700 ans. Après la résistance victorieuse de l'Égypte (Ramsès III) contre les attaques de la coalition des peuples de la mer du Nord et des Libyen vers -1200 (= -4 siècles selon la datation expérimentale), certaines parties des peuples de la mer se sont sédentarisées sur les vastes côtes de l'Afrique du Nord et du Levant.

116 Cf. Ellis, 1996, p. 180.

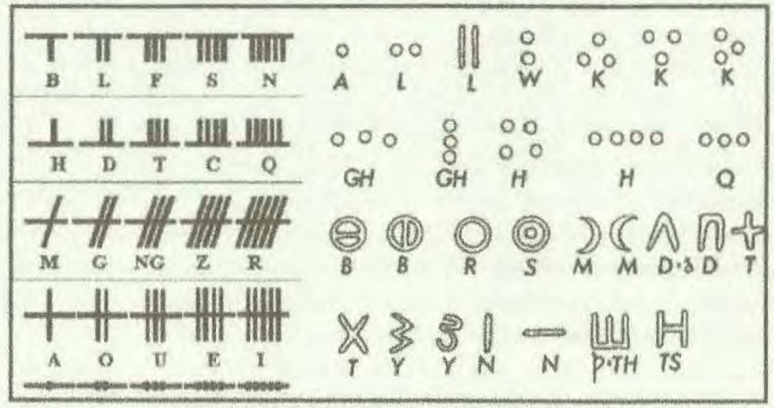




Figure 15 : Ogham. L'écriture ogham récente avec des voyelles (à gauche) et l'écriture tifinag des berbères, exprimant le vieux nordique que l'on peut trouver en Allemagne (en haut à droite). Dans la Penobscot Bay à Crow Island (Maine), on connaît depuis de longues années une inscription qui ne fut identifiée qu'en 1981 comme une écriture tifinag nordique (en bas à droite : extrait de Fell, 1982, p. 117).

Furent-ils aussi rejetés vers l'Amérique ? À Rocky Neck, près de Gloucester, sur la côte atlantique du Massachusetts, on a trouvé une hache de guerre nordique, portant une inscription en tifinagh (photo 22). La hache se trouvait dans la *Goodwin Collection* à Hartford (Connecticut).

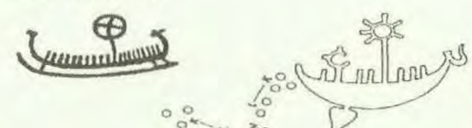


Figure 16 : bateaux au soleil. On a trouvé, dans le site de Peterborough dans l'Ontario (Canada), parmi des centaines de prétendues peintures rupestres, un bateau (à droite) qui ressemble à une représentation (à gauche) correspondante à Bohuslän (Suède). L'inscription en tifinagh sur le bateau canadien de l'âge du bronze peut être lue « Kjol ve logi » (bâteau d'aspect brillant) (Fell, 1986, p. 307).

On a trouvé des inscriptions même en Amérique du Sud : « *Ruth Verril a trouvé à 240 km de Cuzco, dans les Andes boliviennes, une inscription proto-inca, qu'elle définit comme la forme d'une écriture linéaire archaïque, qui devait dater de l'époque de Ménès, soit à peu près 2900 ans avant Jésus-Christ. Une partie de l'ins-*

cription dit que dans le " pays du crépuscule... sous la conduite de Gin-Ti, avec l'accompagnement du dieu du feu Men de la colonie de la vallée de l'Indus... " Ces inscriptions sont sumériennes, proviennent donc de l'Europe centrale et sont ainsi... apparentées avec la langue sémitique » écrit l'ancien professeur d'arabe classique Marcel F. Homet[117], et plus loin (p. 283) : « *Je voudrais mentionner simplement en passant le fait que, abstraction faite de tous les idéogrammes, il se trouve, sur 75 signes graphiques brésiliens préhistoriques, encore 15 signes qui sont identiques aux crétois, et 19 autres qui ont une grande ressemblance avec eux.* » Il est vrai qu'Homet estime que les signes graphiques brésiliens sont de cinq à six mille ans plus anciens que ceux des pays méditerranéens.

Le professeur Karl Stolp a découvert une inscription libyenne à Santiago de Chili. Stolp a publié des détails dans un journal scientifique local, en langue allemande[118]. Les hommes qui écrivaient avec des signes libyens en Amérique du Sud parlaient manifestement la langue hamitique de l'Afrique du Nord.

Si les peuples de la mer, ceux du Nord et ceux de la Méditerranée, ont fait voile jusqu'en Amérique, si les Celtes avaient une civilisation développée avec sa propre écriture et un commerce lointain allant jusque dans l'espace méditerranéen et nord-africain, permettant ainsi de ne plus les considérer comme des barbares contrairement à l'opinion romaine, et s'ils étaient les concepteurs et les constructeurs des routes romaines, alors la question cruciale se pose : qui étaient réellement les Romains ?

117 1958, p. 263.
118 Stolp, 1989.

~ 3 ~
L'énigme de Rome

Le professeur Marcel F. Homet (Université d'Alger) rapporte à propos de son voyage de recherche dans la région de l'Amazonie : « Mais ces urnes, que nous avons découvertes pour la première fois dans le Nord de l'Amazonie, sont en outre identiques avec celles des Étrusques d'Italie et celles de l'Allemagne, qui ont été trouvées en Lusace. Elles ressemblent également aux urnes de la Bretagne française, à l'époque celtique. Et toutes ces urnes sont les sœurs des urnes crétoises préhistoriques qui ont été fabriquées au moins 3000 ans avant Jésus-Christ. En comparant ces récipients commerciaux, je ne pus que me rappeler les découvertes de mon ami, le chercheur Waterlot, qui avait trouvé, en 1905, au Dahomé (Bénin en Afrique, HJZ), *une urne anthropomorphe. Elle se trouve maintenant au Musée de l'homme à Paris et présente une ressemblance incontestable avec les urnes que nous avons découvertes récemment en Amazonie*[119].

* *L'antique champ de ruines*

Au Moyen Âge, Rome, la ville éternelle, fut par moments inhabitée et finit par être réduite en cendre et en décombres par un puissant tremblement de terre au milieu du XIVe siècle. Après que l'Église catholique eut quitté Avignon (France) et placé son siège à Rome, le pape Martin V fit entreprendre des fouilles à partir de 1417 pour mettre au jour la Rome antique.

Même des villes en Italie, en Europe du Nord y compris au Groenland, mais aussi en Grèce, et dans tous les pays autour de la Méditerranée, furent touchées par des catastrophes naturelles. Sur la côte de la mer du Nord, des inondations engloutirent voracement des îles et des parties de la côte. On a l'impression que les bouleversements violents se suivent constamment depuis 1348 jusqu'à environ 1360. Par exemple, la ville de Bâle, auparavant romaine, fut détruite par plusieurs tremblements en 1356. Des tremblements de terre de ce genre – répartis sur un plus grand laps de temps – expliquent la destruction importante des monuments antiques autour de la Méditerranée. Avec le déchaînement des catastrophes naturelles, la peste décima de grandes parties de la population de l'Europe, de l'Asie Mineure et de l'Afrique du Nord.

Rome est censée avoir inéluctablement sombré après l'invasion des Goths en 410. Après avoir été prise par Constantinople en 552,

119 Homet, 1958, p. 258.

Rome fut réduite « *de plus en plus vite en ruines* [120] ». En 600, sous Grégoire I, la ville s'acheminait elle-même « *sans possibilité d'être sauvée, chaque jour davantage, vers la ruine*[121] ». Ensuite, « *Rome resta à terre, scorie brûlée de l'histoire* »[122]. D'après le *Dictionnaire historique de Bertelsmann*, la population comptait, en 1530, 30.000 habitants en tout. Les aqueducs ne fonctionnaient plus, et des tas de décombres ainsi que des zones désertiques prenaient place à l'intérieur des murs de la ville, bien trop larges[123]. Rome ne devint qu'en 1871 la capitale de l'Italie. Pendant combien de temps Rome vacilla-t-elle comme un champ de ruines antiques, dépourvues d'histoire, à travers les siècles ?

Comme un éclair, Rome paraît alors soudainement dans une lumière brillante, qui rayonne comme un spot lumineux au milieu du champ de ruines : le pape Léon III couronna Charlemagne Empereur romain le 25.12.800. On ne peut s'empêcher de se demander ce qu'il en est effectivement. Sans le couronnement de Charlemagne comme Empereur romain, en 800, Rome serait sans doute restée une obscure ville en ruines, inhabitée.

Le roi Charles V, qui a régné de 1364 à 1380 en France, créa un véritable culte autour de Charlemagne (Karl der Grosse), et ce plus de 550 ans après la mort de ce dernier[124] ! La véritable raison de cette mise en scène systématique peut être reconnue à la lumière crue du déploiement de la puissance papale à Rome, que nous avons esquissée, et qui n'a lieu qu'au début du deuxième – et non du premier ! – millénaire ; nous aurons encore à en discuter. Pour affiner le scénario, les humanistes trouvèrent alors aussi un peu partout, *par hasard, après des siècles*, des manuscrits inconnus, dispersés, qui sont censés prouver l'existence de Charlemagne. Selon le docteur Heribert Illig (1996), la période de 614 à 911, qui d'un point de vue historique est relativement dépourvue d'événements, représente une *ère-fantôme*, qui doit être rayée de l'histoire européenne. Une étude micro-historique d'une petite région autour de Cluny montre qu'en l'an 1000, la société antique est brusquement portée en tombe, et la société féodale est tenue sur les fonts baptismaux[125]. Le Bas Moyen Âge devrait en conséquence disparaître, et l'antiquité tardive s'enchaînerait en occident au Haut Moyen Âge qui, selon la manière de voir conventionnelle, commence en 1000. Les documents médiévaux portent trop souvent des dates

120 Gregorovius, 1978 I, p. 231.
121 Gregovorius, 1978 I, p. 282.
122 Gregovorius, 1978 I, p. 291.
123 Duncan, 1998, p. 265.
124 Lejeune/Stiennon, 1967, p. 225.
125 Bois, 1993, p. 115.

fausses ou modifiées. Wilhelm Kammeier (1889-1959) considérait l'ensemble du Moyen Âge avant 1300 pour falsifié ou au moins faussé ; il aurait été créé au XVe siècle par des humanistes fidèles à l'Église. La nouvelle ascencion ou le début virginal de Rome n'interviennent également qu'au début de la Renaissance, favorisés par les puissants papes amateurs de splendeur, Alexandre VI (1492-1503), Jules II (1503-1513), Léon X (1513-1521), et Clément VII (1523-1534).

* *La Rome étrusque*

Comme Livius le montre avec la légende celte de Bellovesus et Segevesus[126], les Celtes s'installèrent dès -600 dans les vallées des Alpes, donc en même temps que la fondation de Rome.

On attribue aux Étrusques la refondation de Rome du -VIIe au -VIe siècle, sur des restes encore plus anciens de peuplement. Le fait de « l'expansion étrusque vers le Sud, dans l'espace du Latium et de la Campanie » eut pour conséquence que « des peuplements déjà existant en tant que villes furent refondés ou réorganisés (entre autres Rome, Praeneste, Capoue, Pompéi) »[127]. En outre, seuls les Étrusques possédaient les connaissances techniques pour assécher le forum en -600. Entre -575 et -470, ce n'est pas la race romaine, mais la race *étrusque* des Tarquiniens qui revêt la royauté à Rome. « *L'organisation urbaine que nous voyons dans l'histoire politique la plus ancienne de Rome, la période des rois, ne peut pas s'être constituée sans l'aide des Étrusques. Car nous trouvons depuis les siècles -IX à -VIII la forme de peuplement caractérisée par la cité immédiatement au Nord de Rome, c'est-à-dire en Étrurie ; la première ville grecque en revanche se trouvait à des centaines de kilomètres loin au Sud (Kyme sur la rive nordique du golfe de Naples). Le nom Roma lui aussi est étrusque, dérivé d'une lignée étrusque de Romuliens ; le fondateur mythique de la ville, Romulus, est donc un Romulius. Sont aussi étrusques les insignes du souverain, la couronne d'or, la tunique pourpre brodée d'or, et le manteau pourpre orné de la même manière, les chaussures à la poulaine, le faisceau de verges avec la hache (fasces) et la chaire pliante (sella curulis), en outre les aides dans l'exercice des fonctions, les licteurs, et la coutume du triomphe ainsi que la prise en compte pour l'ensemble de l'État des augures, qui permettaient de connaître la volonté des dieux... Après cela, nous devons admettre avec une probabilité qui confine à la certitude que la véritable fondation de la ville (Rome, HJZ) a été l'œuvre d'un Étrusque, qui était le souverain dirigeant la nouvelle entité politique. La date de cet acte politique devrait se situer au -VII*^e^

126 V, 33-35.
127 Bertelsmann Lexicon der Geschichte, p. 228.

siècle »[128]. D'un point de vue politico-militaire, « *la Rome précoce était articulée en trois grandes associations, les tribus des Ramnes, des Tities et des Luceres, donc en unités qui portaient des noms étrusques* »[129]. Le développement dans l'Étrurie centrale et celle du Nord semble intervenir plus tard, en tant que *deuxième colonisation* de la plaine du Pô, et se distingue ainsi de celui du Sud, auquel appartient Rome[130].

Les Étrusques, organisés en confédération, l'alliance des douze villes (Dodekapolis) ne sont guère connus ni par leurs propres témoignages écrits, ni par les informations des auteurs grecs et romains, bien qu'il existât à l'époque une abondante littérature étrusque. Ils se signalent plutôt par les œuvres d'art très précieuses qu'ils ont laissées, et qui paraissent stylistiquement *proto-romaines*. Bien que la langue étrusque soit restée conservée dans à peu près 10.000 inscriptions, et que l'alphabet soit lui aussi connu, on ne réussit pas à la traduire définitivement. Est-ce parce que l'on choisit un mauvais abord pour résoudre ce problème[131] ? La langue étrusque représente un corps étranger dans l'environnement parlant italien. Sur le sol italien, il n'y a que dans le domaine des Rhètes, dans l'espace alpin du Nord de l'Italie, que l'on documente une langue qui de la même manière est étrangère. « Il y a des preuves supplémentaires à Limos, une île de la mer Égée. Les archéologues y ont trouvé des inscriptions datant du VIe siècle avant JC, dont la langue est proche de la langue étrusque »[132].

L'étrusque rappelle le basque, une langue du sommet occidental hispano-français (au nord et au sud des Pyrénées) parlée par environ 600.000 personnes ; elle est le reliquat d'une langue primordiale pré-indoeuropéenne en Europe qui au contraire de la langue étrusque a échappé à l'anéantissement par la christianisation et représente un îlot linguistique.

Le comte de Charency (non daté) constate : « Le berbère, le tamatscheq (langue des Touaregs du Sahara), l'euskara (la langue basque) et certains mots de l'ancien gaulois ont une parenté indéniable avec les dialectes indiens d'Amérique du Nord et du Sud »[133]. Ce sont là de remarquables constatations sur *les parallèles linguistiques anciens en Amérique et en Europe*. Des tests-ADN pratiqués sur des peuples jamais romanisés, les Basques, les Gallois et les Irlandais, indiquent des an-

128 Bleicken, 1982, p. 13 sq.
129Christ, 1979, p. 16.
130 Torelli, 1998, p. 208.
131 Cf. Knauer, 1998.
132 BdW, 8/2002, p. 71.
133 Cité in : Homet, 1958, p. 48.

cêtres communs[134]. « *Selon des études génétiques, l'Europe du Nord et de l'Ouest fut après la période glaciaire, colonisée à partir d'une zone ibéro-sud-française... trois quarts des Européens d'aujourd'hui proviennent en ligne maternelle directe des anciens européens... (et) sont étroitement apparentés au basque* »[135]. Contrairement à ce que l'on pense aujourd'hui, il s'agissait d'un substrat de peuplement européen homogène.

* *Les Étrusques peuple marin*

Officiellement, la provenance des Étrusques n'est pas élucidée. Avec la composition des *peuples de la mer*, connus grâce à des sources égyptiennes, qui après leur défaite face à Ramsès III repartirent sur leurs bateaux, des tribus des peuples de la mer doivent selon quelques savants être identifiées aux Tyrséniens, aux Tyrrhéniens ou aux Étrusques. Même la date qu'Hérodote indique pour l'immigration des Lydiens en Italie concorde avec cette supposition.

Il est établi que les Étrusques étaient fortement hellénisés, et pourtant très différents. Dans les champs de tombes (nécropoles) étrusques, on a trouvé abrités *beaucoup plus de vases grecs que dans bien des tombes grecques*. Les Étrusques étaient des maîtres dans l'art de travailler le métal, surtout l'or. Ils héritèrent prétendument des Romains l'appareil d'arpentage nommé groma (latin : *gromaticus*) qui leur permit de définir des lignes droites et des angles droits. Constituent d'autres exportations culturelles techniques des Étrusques l'art de construire les ports et les routes, une espèce de balance hydrostatique, le travail de la terre cuite, la construction des ponts et les systèmes d'évacuation souterraine.

En fait, il s'agit d'indices et de conquêtes typiquement *romains*. Même l'assèchement du forum romain par la construction de l'impressionnante *cloaca maxima* était une entreprise typiquement étrusque. « Les envahisseurs et les visiteurs étrusques, dont le séjour dans la ville est confirmé par l'existence de la route étrusque, ont fait en sorte que Rome se développe progressivement en une ville étrusque et en un État-Cité étrusque. Mais malgré tout, Rome n'était pas une colonie étrusque... »[136]. Naturellement, car Rome avait été de nouveau fondée par les Étrusques sur des ruines existantes. « L'influence étrusque s'est profondément imposée dans la société romaine. Dans le quartier sacré de Sant-Omobono, à proximité du port, se dressaient des statues

134 Proceedings of the National Academy of Sciences, 24.4.2001, vol. 98, p. 4830-4832.
135 SpW, Mai 2002, p. 44.
136 Grant, 1995, p. 109.

étrusques datant du VI[e] siècle, et le temple de Jupiter, de Junon et de Minerve était le plus grand temple de style étrusque qu'il y ait jamais eu »[137].

On peut se demander s'il n'y a pas ici quelque chose qui a été radicalement confondu. Au moment de la fondation de Rome, les Étrusques bâtissaient des routes et des conduites d'eau. D'autre part, l'art romain lui aussi était fortement inspiré par des modèles étrusques et grecs. « *Dans l'art plastique régnaient la simple reprise, la copie ou la transformation de chefs-d'œuvre grecs dans un but décoratif, si bien qu'outre la passion de la collection, les points de vue représentatifs et un snobisme pur transformèrent Rome en un musée d'art grec* »[138]. Il faut se le mettre en tête : Rome *musée* antique d'art grec.



Figure 17 : Cloaca Maxima. Le plus grand canal d'épuration de Rome a été dirigé sous forme d'une canalisation voutée par les Étrusques vers le Tibre. L'art de la construction des voutes n'est pas une conquête. romaine

L'historiographie romaine fourmille de contradictions et d'exagérations manifestement démesurées. Je me suis toujours demandé pourquoi le général carthaginois Hannibal (-247/246 à -183), pendant la deuxième guerre Punique en -218, était passé avec ses éléphants par les cols glacés des Alpes, mais ne fit pas confiance à sa forte flotte et n'attaqua pas Rome par la mer ou n'accosta pas en un quelconque endroit de la côte.

Pourquoi Carthage, une puissance maritime dominante, a-t-elle conclu des traités avec la puissance provinciale de Rome, insignifiante à cette époque, définissant des zones interdites jusqu'à Gibraltar, s'il n'y avait *pas encore de flotte romaine importante* ? Car celle-ci ne fut construite qu'en -260, copiant prétendument un bateau punique produit en série qui servit de modèle. En d'autres termes : les Romains naviguaient avec des navires d'apparence phénicienne. Mais, comme il fallait s'y attendre, la nation Rome qui, comme Phénix, se relevait de ses cendres, vainquit la puissance maritime qui exerçait alors la domination.

Mais les Romains construisirent-ils vraiment des navires selon un modèle punique ? N'y a-t-il pas un risque de confusion quand on trouve ce genre de bateaux au fond de la mer ? Ou bien s'agit-il d'un

137 Grant, 1995, p. 110.
138 Irmscher, 1984, p. 483.

coup habile d'historiographes plus tardifs ? Car si un peuple, les cas échéant une civilisation, ne constitue qu'un produit artificiel, quasiment un mirage, alors le falsificateur intéressé doit procurer à la nation concernée des originaux. Ceux-ci peuvent être tout simplement créés fictivement, par magie, en octroyant à des originaux reconnus de cultures anciennes différentes une autre provenance : dans une sorte de supercherie touchant l'étiquette, ce qui est punique aurait été ainsi remplacé par le romain. Car un original reste un original.

De ce fait, les traités entre Rome et Carthage ont factuellement un sens, si l'on tient compte du fait que les *Étrusques à cette époque étaient déjà définitivement une puissance maritime*. Pourquoi la puissance terrestre de Rome n'a-t-elle pas d'abord conclu des traités correspondants avec la nation de marins des Étrusque qui vivaient dans un voisinage immédiat ?

C'est pourquoi il n'est pas étonnant que les Étrusques (en grec : Tyrrhenoi) – et précisément pas les Romains – alliés avec Carthage, repoussèrent, lors de la bataille d'Alalia (Aleria en Corse) contre des colons de Phocée en Asie Mineure, l'influence grecque et purent gagner la domination maritime sur la mer qui tire d'eux son nom, la Mer Thyrénienne[139].

« *La " victoire à la Pyrrhus " des Phocéens à Alalia scelle une entente entre les Étrusques et les Carthaginois qui semble-t-il devait persister longtemps et qu'Aristote*[140] *qualifie encore de " traités de commerce " et d'" accords sur les importations ". Cet accord ne se serait guère distingué du célèbre traité romano-carthaginois daté de 500 avant JC* »[141]. À mon avis, le traité étrusco-carthaginois, qui seul a un sens réel, a été présenté après coup comme un traité romano-carthaginois. Une tromperie sur l'étiquette de l'espèce la plus primitive, puisque l'on a simplement mis « romain » à la place d'« étrusque ». C'est ainsi seulement que l'on comprend que ce sont des Étrusques et non des Romains qui pratiquaient le commerce lointain et le commerce de biens de luxe : « *Des peaux, des métaux et de l'ambre venus d'Europe du Nord furent introduits dans l'espace méditerranéen* »[142]. L'historiographe grec Diodore, qui vivait au I[er] siècle en Sicile, rapporte que les Étrusques s'étaient disputés avec les Carthaginois pour la possession d'une île de l'Atlantique. Les Étrusques avaient des bateaux capables de naviguer en haute mer, et le « saut » vers l'Amérique était techniquement possible. La puissance, voire même la sou-

139 Bertelsmann Lexicon Geschiche, p. 228.
140 Pol. III, 9, 1280a 38 sq.
141 Torelli, 1998, p. 212.
142 Bertelsmann Lexicon Geschichte, p. 229.

veraineté maritime des Étrusques (Tyrrhéniens) fut plus tard qualifiée de *thalassocratie*. Elle n'aurait pu se manifester de manière si précoce, efficace et supérieure sans une propédeutique longue et approfondie. Une navigation en haute mer a besoin de périodes de développement plus longues et de motifs plus profonds.

Les nombreux objets trouvés dans des tombes étrusques, de provenance grecque, orientale, égyptienne ou punique, ont prioritairement été introduits par des bateaux tyrrhéniens. Ils ont vivement participé à la mode de l'art grec, survenue dans la Méditerranée. En tout cas, l'idée orthodoxe d'une progression en chaîne de la prédominance maritime, d'abord minoenne, puis phénicienne, et enfin grecque, ne concorde pas avec les conditions réelles, bien plus complexes.

Y a-t-il ici aussi une gigantesque tromperie sur l'étiquette ? S'est-il développé après coup, à partir d'une société étrusque culturellement influencée par la Grèce, une société romaine avec des Romains bilingues et une culture mixte gréco-romaine au IIe siècle[143] ? Le bilinguisme (grec et latin) était prétendument la règle chez les personnes cultivées[144]. Dans le « Dictionnaire de l'antiquité » (p. 483), il est confirmé que « comme dans d'autres domaines, les Grecs, à partir du -IIIe siècle, devinrent aussi dans celui de la littérature des maîtres et des modèles pour leurs vainqueurs. » D'une façon analogue, les Américains, après la IIe Guerre Mondiale, devraient avoir incorporé la culture allemande et auraient dû parler, en plus de l'anglais, l'allemand.

* *Anciens chemins commerciaux*

L'intérêt des activités commerciales grecques est l'établissement d'une « *liaison avec le vaste grenier à blé de la plaine du Pô ainsi que l'accès à l'Europe centrale " barbare " qui pendant ce temps-là est le siège d'une présence notable du commerce étrusque le long des ramifications des très anciennes routes de l'ambre* »[145]. La route de l'ambre la plus ancienne partait de la mer Baltique et atteignait la Méditerranée au niveau de l'embouchure du Pô – raison pour laquelle, dans la légende grecque, le delta du Pô apparaît comme la patrie de l'ambre –, et il se rattachait, à cette route, une autre route conduisant à travers la péninsule, et par-delà les Apennins vers Pise. Mais il était impossible par ce biais de faire parvenir des éléments de civilisation aux Italiques. Tout au contraire, selon

143 Cf Irmscher, 1984, p. 483.
144 Irmscher, 1984, p. 483.
145 Torelli, 1998, p. 210.

Theodor Mommsen[146], ce sont les nations maritimes qui ont apporté en Italie ce qui de la culture étrangère leur était parvenu dans une période antérieure.

Le port fluvial étrusque de Forcello, dans la plaine du Pô, à six kilomètres au sud de Mantoue, était la place de transbordement pour le commerce international du Ve siècle avant JC. Le professeur Dr Raffaele, qui a pratiqué des fouilles, décrit le rôle de la colonie du port : « *Forcello reliait des mondes. La raison pour laquelle les Étrusques avaient choisi cette place est manifeste : elle ouvre des voies de communication. Le commerce partait de Grèce, passait par les ports de l'Adriatique, jusqu'à Forcello, ici se trouvait alors le début des voies terrestres en direction du lac de Côme, et par-delà les Alpes vers le pays des Burgondes* »[147].

C'est une constatation intéressante, car le commerce étrusque par-delà les Alpes jusqu'en Suède, en Angleterre, en Espagne et en Ukraine, est confirmé, comme les voies commerciales déjà existantes. Les voies romaines ont-elles été en fait construites par les Étrusques et les Celtes ? Une notice de Livius[148] concorderait avec cette hypothèse : il dit que les Rhètes, un peuple de la partie centrale orientale des Alpes, seraient un reste d'une population étrusque *établie – non les restes d'une population étrusque traversant cette région* – car les Étrusques étaient bien parvenus en Italie par la mer.

En plus du vin et de l'huile de Grèce, on chargeait sur des chariots des produits étrusques comme la céramique et les ornements, et on les proposait aux princes celtes au Nord des Alpes. L'intérêt pour l'art et le mode de vie méditerranéen était grand chez les Celto-germains. En relation avec les voies commerciales carrossables depuis -600, je rappelle les tombes contenant des chars à quatre roues de très grande valeur technique, qui appartiennent à la culture de Hallstatt du VIIIe au VIe siècle avant JC. Les chars placés dans les tombes n'étaient certainement pas des objets cultuels bizarres, mais un indice d'un commerce lointain utilisant des chars attelés munis de quatre roues, commerce qui fonctionnait et était intense, et qui empruntait les anciennes voies commerciales, déjà existantes, des Celto-germains, aussi appelées, à tort, *voies romaines*.

La description de nos ancêtres comme des barbares paresseux couchés ici et là sur des peaux d'ours, constitue manifestement une simple propagande par une partie intéressée, d'un côté pour justifier

146 Premier livre, 1902, p. 95.
147 « BdW », 8/2002, p. 66.
148 V, 33, 11.

une antiquité glorifiée par les humanistes, et d'un autre côté pour faire surgir une Rome extrêmement ancienne, dotée d'une auréole antique, siège de l'Église romaine papale. En se servant de chaînons ajoutés, on fonda une histoire de l'Église attachée parallèlement à une histoire inventée de Rome, avec une longue tradition (récit parallèle).

Des objets d'art prétendument romains proviennent soit d'autres peuples antiques (Étrusques, Grecs), soit ils ont été fabriqués à neuf à partir du XVe siècle, souvent exprès pour donner l'impression d'une orientation stylistique propres. Ces œuvres d'art nouvelles, rattachées à l'antiquité, qui à partir du XVe siècle étaient produites dans les ateliers directement sous forme de torse, produisent souvent un effet moderne et frais. Elles sont naturellement irréfutablement authentiques, car il n'y a pas d'originaux authentiquement antiques. La falsification est donc identique à l'original – un vaste champ d'activité, et une riche possibilité de gain pour les artistes et les marchands d'art !

Une œuvre capitale de l'art hellénistique se trouve à Berlin, c'est l'autel de Pergame. S'agit-il d'une falsification ? La frise gigantesque a-t-elle été réalisée directement sous forme fragmentaire, à la manière antique ? Par exemple, on trouve derrière un marbre brisé des arrières-plans *élaborés* en détail, avec une patine de la surface[149].

* *Des fantômes romains*

La route principale de Pompéi (Via dell'Abbondanza) suit précisément la direction est-ouest et constitue l'axe central du système de routes quadrangulaire de la ville nouvelle, construite selon le modèle de l'ingénieur grec de la ville, Hippodamos de Milet. D'autres villes étrusques aussi (exemple : Marzabotto en -500, peut-être l'ancienne Misa) ont été disposées selon le *modèle du gril*.

Pompéi fut ébranlée en 63 par un tremblement de terre, et ensevelie en 73 par une éruption du Vésuve. C'est à cet événement que nous devons la conservation d'une inscription, ce qui montre que la langue osque était écrite même à l'époque de la catastrophe de Pompéi. Les Osques étaient une tribu *indo-européenne* du groupe linguistique osque-ombrien, apparentée aux Samnites. Ceux-ci à leur tour furent non seulement influencés par la culture grecque, mais encore *la culture samnite coïncide avec la culture hellénistique* et la langue des Osques était répandue dans presque toute l'Italie du Sud[150].

Le tronc linguistique italique se révèle « *aussi bien linguistiquement que géographiquement être le tronc le plus proche des Grecs ; le Grec et l'Italique sont frères, le Celte, l'Allemand et le Slave sont leurs cousins* »[151]. L'Italie du Sud et la Sicile étaient sous la coupe grecque avant d'être soumises par le tronc germanique des Lombards. Les nombreux temples grecs le prouvent. « Dans l'*emporium* de Spina vivent, à côté d'une classe moyenne extrêmement active d'origine mêlée, qui se compose d'Étrusques et de Grecs, mais aussi de Vénètes et d'Ombriens, et qui est culturellement très influencée par la Grèce... »[152]. Bien que les Romains, prétendument la puissance mondiale, soient censés avoir régné de la Mer Noire par-delà le Levant jusqu'à l'Atlantique, « *l'Italie du Nord, pour la plus grande partie celte, au Nord de l'Apennin et du Rubicon, n'a constitutionnellement et définitivement appartenu à l'Italie qu'à partir de l'époque de César et d'Auguste* »[153]. Peu avant le changement de millénaire, l'Italie du Nord était encore sous la coupe des Celtes et les barbares travaillaient aussi, selon l'opinion enseignée, à la fin de Rome, qui fut officiellement conquise en 410 par les Wisigoths menés par Alaric, en 455 par les Vandales sous le commandement de Geiserich et en 546 par les Ostrogoths commandés par Totila ; « la ville déclina et comptait par moments moins de 1000 habitants »[154].

* *Styles de construction énigmatiques*

Considérons plus précisément les styles de construction typiquement romains. Le chapiteau composite *romain* est constitué d'un *mixte de différents ordres de colonnes grecques* : ionien et corinthien. L'ordre dit *dorique* romain est semblable à l'ordre *toscan*, dépourvu d'ornementation et de cannelures, donc un style de construction étrusque. Les colonnes doriques romaines ne représentent *pas un style romain*, mais un style dorique grec peut-être développé en Grande Grèce (Italie du Sud et Sicile) et légèrement modifié, qui était pareillement utilisé par les Étrusques et qui était connu des Celto-Germains en raison des relations commerciales et de parenté tribales.

Les styles romains sont jusqu'au Ier siècle étrusques et grecs. L'ordre de colonnes tusque (toscan) en particulier continue à être employé. Le temple de Jupiter sur le Capitole à Rome est censé avoir été rénové au Ier siècle sur un fondement étrusque : « avec des spolia (colonnes), mais aussi selon un modèle étrusque avec perron et podium »[155]. Wilfried Koch continue dans son livre *Connaissances des*

149 Topper, 2001, p. 41 sq.
150 Irmscher, 1984, p. 400.

151 Mommsen, 1902, I/2, p. 16.
152 Torelli, 1998, p. 208.
153 Irmscher, 1984, p. 260.
154 Bertelsmann Lexikon Geschichte, p. 661.
155 Koch, 1998, I, p. 33.

styles : « *Sa directionnalité est déterminante pour tous les bâtiments romains sacrés. Les bâtiments circulaires de l'époque impériale, depuis le mausolée d'Auguste, commencé en 28 avant JC, jusqu'au " Château Saint-Ange ", la sépulture d'Hadrien, achevé en 139 après JC, ont une tradition étrusque, et même la " louve romaine " est une plastique étrusque... À la période augustine (de 31 avant JC jusqu'à 14 après JC), l'art gréco-hellénistique débouche finalement et définitivement dans l'art romain* »[156]. Des colons grecs laissèrent sur la côte levantine des bâtiments d'aspect *romain*, comme par exemple à Baalbek (Liban). Lorsque j'ai visité cette impressionnante construction, j'ai dû constater que le temple dit de Bacchus en l'honneur du dieu romain du vin, et qui date du IIe siècle, représente un périptère (temple grec avec une colonnade circulaire) corinthien avec une double rangée de colonnes frontales. Pourquoi donc les temples romains les plus impressionnants, construits dans le style grec, se trouvent-ils dans les prétendues colonies, comme le Liban, et non à Rome ? Les colonies romaines auraient-elles été des colonies grecques ?

« *Il semble que la réalisation des mosaïques au Moyen Orient, ait été caractérisée jusqu'au IIIe siècle par un attachement aux traditions hellénistiques. Au IVe siècle, les sols furent recouverts de décorations géométriques...* »[157]. Les Romains ont-ils construit allègrement en suivant les traditions hellénistiques, sans avoir d'idées propres ? Ou bien ne s'agit-il pas ici plutôt de la présence de colons grecs, qui s'appelaient eux-mêmes Romains, et qui construisaient selon un nouveau style grec, que nous ne faisons que nommer simplement romain ?

Encore un dernier exemple : ce que l'on appelle le temple des Vestales, un temple circulaire sur la rive du Tibre, est entouré par 20 colonnes *corinthiennes*. Mais les chapiteaux n'ont été mis en place que plus tard, car *leur diamètre ne correspond pas au fut des colonnes*. Le rajout des chapiteaux n'eut lieu qu'après 1400, lors de l'installation de l'Église romaine papale à Rome. Franz Reber note, dans son livre *Les ruines de Rome et de la Campagne romaine* [158], que « *dans l'étonnant développement du Massenbau (construction utilisant des matériaux massifs comme la pierre, le béton etc.) romain, l'élément qui donnait vie au bâtiment était l'art de la voûte, dont on peut qualifier sans nul doute l'invention comme la plus réussie dans l'art de la construction* ». Dommage seulement que *cet art de la voûte ne soit pas une invention romaine*, mais ait été dominé déjà à la période hellénistique précoce et par les Étrusques – utilisé par exemple dans la construction des aqueducs étrusques. Un bel arceau étrusque

156 Koch, 198, I, p. 30 sq.

157 Zeitschrift für klassische Archäologie, 12/IX/1999.

158 1991, p 9.

se trouve à Ferentinum (Ferentino). L'ambassade grecque à Berlin a publié sur internet[159] ce qui suit : « *Pour achever l'image de l'histoire de l'impact européen de la Grèce au Moyen Âge, il faut encore mentionner que la présence culturelle de la Grèce, outre qu'elle s'est manifestée en Italie, en Irlande et en Angleterre, peut être constatée en Gaule, où elle est la plus marquée à Trèves, Bordeaux, Toulouse, Narbonne et Marseille, comme le démontrent les écrits par exemple de Genadius, de Césaire d'Arles (502-542) ou de l'évêque Germain de Paris (555-576). Mais même la culture carolingienne de la cour a été éminemment influencée pendant un siècle par le grec...* »[160].

* *La construction en brique des Romains*

L'art de la cuisson des briques, originaire de l'ancien Orient, est censé s'être perdu vers -1000 en Grèce. On se serait prétendument remémoré de cette technique *600 ans après*, et les Romains l'introduisirent en employant du mortier avec des liants hydrauliques (calcaire, ciment). Cette modalité de construction (*opus caementicium*) s'étendit à partir du -IIe siècle et est réputée typiquement romaine. En d'autres termes : si l'on trouve des bâtiment construits avec des briques et du mortier, il faut les attribuer aux Romains, ou bien les considérer comme une technique empruntée à des régions frontalières (entre autres les Trévires à Trèves).

Il faut donc fermer les yeux pour ne pas reconnaître des bâtiments en pierre édifiés par nos ancêtres celto-germains avec des murs de pierre sèche, ainsi que des bâtiments de pierres assemblées au mortier, qui ont été bâtis pour compléter le bâtiment en bois et en torchis. Mais à vrai dire, les barbares n'utilisaient cette technique de construction en pierre que quand ils voulaient donner à un mur une solidité particulière, comme par exemple pour les fondations que l'on trouve sous nombre des fermes les plus anciennes, les remparts ou les tours de signalisation, fonctionnellement transformés plus tard en clochers d'églises lors de la christianisation romaine papale.

Dans les autres cas, on construisait avec du torchis (torchis tressé), parce qu'on le considérait comme plus chaud et meilleur (plus élastique). C'est une hypothèse que je puis confirmer du point de vue de la technique de construction. Les architectes des villages construisaient donc selon la nécessité des murs de torchis ou des murs à colombage (voir la représentation sur ce que l'on appelle la colonne de Marc-Aurel), ou de lourdes constructions en pierre avec ou sans mor-

159 www.grieschiche-botschaft.de.

160 Cf. Berschin, 1980.

tier chaulé. Il serait carrément grotesque de conclure, de l'utilisation de murs en torchis, que les constructeurs étaient des ignorants et des retardés. Nos ancêtres construisaient selon la nécessité des maisons techniques, adaptées à la nature – nulle trace de barbare vivant dans des habitats primitifs.

Mais dès que l'on trouve un mur à côté d'une construction en bois, on les attribue à l'unisson au travail d'*étrangers*, soit les Francs, soit, quand on ne peut pas nier une genèse plus précoce, les Romains – mais jamais les Celtes et les Germains. Cette vérité amère constitue une erreur voulue et mise en scène qui touche la construction celto-germanique utilisant du mortier, comme je le montrerai quand j'aborderai les bains romains anglais.

Déjà, le concept archéologique «*franc*» est une production de l'imagination, qui provient de la période du début de l'archéologie, quand on s'aperçut que de nombreux objets trouvés dans les pays germaniques étaient comparables à des objets trouvés dans des régions situées à l'ouest du Rhin, sur le sol franc. En d'autres termes, des spécialistes comprennent « franc » non seulement comme une période temporelle, mais aussi, faussement à mon avis, comme la provenance d'une population. « *Enivrés par la surestimation du pouvoir étranger, roman, face à la culture germanique évidemment inférieure, ces hommes (de la période du début de l'archéologie, HJZ) ne doutaient pas un instant qu'ils ne devaient pas estampiller germanique semblable culture qui se montre commune, mais qu'il fallait lui appliquer le sceau des Francs de l'ouest* »[161].

Considérons les plus anciennes églises de pierre dans les anciens pays saxons, qui ont été édifiées vers l'an 800. Personne n'est heurté par cette datation ni par le fait apparent qu'il faut penser que les anciennes fondations de ces maisons sont consolidées par du mortier. Mais si l'on veut attribuer ces murs au VIIIe siècle, alors le jugement doit être : *impossible* !

On succombe collectivement aux aberrations de l'histoire culturelle qui résultent de ce dogme. Car ces dogmes, présentés avec assurance et guère remis en question, abolissent le gouvernement de toute logique. On n'a pas réfléchi au fait qu'ils font plus que rendre une étape culturelle – pas seulement en Europe centrale – dépendante de la seule présence de quelques missionnaires, et ce pas même d'une façon indéterminée : mais de la présence de missionnaires romains francs, ou le cas échéant romains papistes, à l'exclusion totale en particulier des moines iro-écossais provenant de la tradition celtique. Charlemagne et les soudards francs ont fait autre chose qu'inciter les

161 Teudt, 1931, p. 110.

Saxons à employer rapidement la construction au mortier. Comme si les paysans de Basse-Saxe n'avait rien eu de plus urgent et de plus important à faire que de détruire la maison paternelle et de la reconstruire sur des fondations utilisant le mortier !

De même, les historiens ont un grave problème avec les bâtiments édifiés en briques cuites, soit avec un matériau *typiquement romain* ; et ce notamment à Comalcalco (Mexique), que j'ai visité et que je décrirai plus tard encore plus exhaustivement. En Europe centrale, on attribuerait sans discussion ces ouvrages – élevés en Amérique – aux Romains...

Cependant, il est manifeste que la construction purement en briques était rare même chez les Romains, en revanche on voit souvent survenir – c'est habituel en Europe Centrale – ce que l'on appelle *opus maximum*, dans lequel différentes techniques de construction sont combinées. On trouve un bel exemple de provenance faussement étiquetée de bâtiments de brique dans le bain romain de Bath (Angleterre).

* Des bains romains qui sont celtes

Il y a 3000 ans déjà, longtemps avant les Romains, les Mayas construisaient des bains de vapeur[162]. Il y a quelques années, je suis allé à Bath (Angleterre) et j'ai visité le bain romain, l'emblème de la présence romaine en Angleterre. Ce bain typiquement romain n'est-il pas plutôt un bain celte, construit sur un territoire celte ? Martin Henig, de l'*Institut d'archéologie* de l'*Université d'Oxford*, croit que l'Angleterre du Sud « *ne constituait pas un lieu empli de nouveaux arrivants, mais que les indigènes devenaient des Romains* » et que c'est le roi celte Togibudnus (Cogidubnus) qui fit construire le bain *romain*[163]. Les Romains en Angleterre étaient-ils donc en fait des Celtes indigènes ? Togidubnus semble avoir été installé par la force d'occupation romaine, et il donna le bain qu'il avait fait construire à l'empereur romain Titus Flavius Vespasianus (9-79) en tant que tribut, afin qu'il puisse l'utiliser ; ce bain devint ensuite prétendument un point de rencontre des cultures. Il faut vraiment aller chercher loin cette idée : des Celtes construisent par gratitude un bain romain utilisant comme les Romains du mortier, pour ensuite l'offrir sur-le-champ aux Romains – par gratitude pour la conquête de leur territoire ! Ainsi, une fois que l'on a reconnu une erreur fondamentale, un bain celtique redevient romain – tromperie sur l'étiquette où que l'on regarde. Mais il est ainsi prouvé également que les Celtes maîtrisaient la construction au mortier. L'idée que les pre-

162 BdW, 23.3.2001.
163 Archeology Online News,28.1.2000

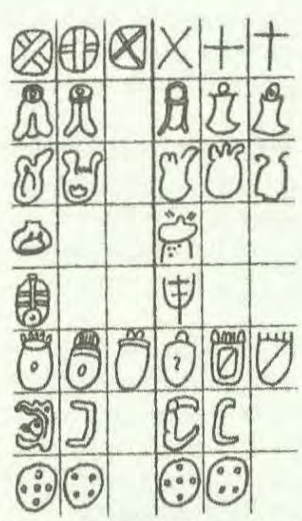


Figure 18 : Concordance. Comparaison de signes mayas (trois séries à gauche) et de lettres du linéaire A crétois (trois séries à droite) selon Pierre Honoré (1961).

miers Bretons n'étaient pas inférieurs aux grandes cultures de la Méditerranée trouve sa place ici. « *Contrairement à ce que nous enseignent les livres d'histoire, ce ne sont pas les Romains qui ont autrefois civilisé les barbares Bretons. Il ne doit même pas y avoir eu en réalité de grande migration des Celtes vers l'Atlantique. Car il y vivait déjà des cultures très développées, qui étaient très en avance sur leurs voisins méditerranéens dans les domaines de la navigation, de la construction de bateaux et de la connaissance de la course du soleil. C'est ce que pense du moins l'éminent Barry Cunliffe, professeur d'archéologie européenne à Oxford* »[164].

* *Romain ou étrusco-grec ?*

Les périodes extrêmement rapides d'effondrement et de reconstruction de Rome révèlent une simultanéité de la floraison et du déclin que l'on observe pas ailleurs, alors qu'*en même temps*, des pays éloignés étaient conquis. La puissance de Rome semble, en dépit de revers éclatants, ne jamais se paralyser, comme un poussah, même sans mines d'or et d'argent. Le rapport avec d'autres puissances de ce monde était diffus, et en même temps, on ne peut reconnaître aucun développement propre et significatif en art, en littérature et en architecture – il semble n'y avoir que des plagiats, qui en fait sont en réalité les originaux des autres peuples installés ici.

Est-ce que tout était différent ? Giorgio Vasari écrit à ce sujet en 1568[165] : « *En l'an 1250, le Ciel eut pitié de tous les beaux talents que le pays toscan produisait quotidiennement, et les ramena à leur forme originale. Il est certain que leurs ancêtres, dans la période suivant les destructions, les incendies et les pillages, avaient eu ceci sous les yeux : les ruines d'arcs et de colosses, de statues, de piliers et de colonnes honorifiques. Mais ils ne savaient qu'en faire ou y trouver une quelconque source d'action, jusqu'à la période citée plus haut, où les esprits des nouveaux adultes apprirent à discerner le bien du mal, la mauvaise manière de construire à l'antique, et revinrent à l'imitation de l'antiquité...* »

164 Bdw, 1.6.2001.

165 Cité par Wolf/Millen, 1968, p. 5.

Les fondations de beaucoup de bâtiments détruits à Rome sont en partie étrusques (temple de Jupiter), puis furent au Moyen Âge, apparemment à partir de 1250 (peut-être aussi seulement à partir de 1350, après la catastrophe), reconstitués en ajoutant des éléments de construction antique, ou complétés et modifiés avec beaucoup de fantaisie selon d'anciens modèles grecs, comme le temple de Vesta avec des chapiteaux installés ensuite.

Dans les reconstructions produites selon des modèles antiques, les éléments de style grec étaient mélangés et aussi légèrement modifiés, ce qui fit naître ce que l'on appelle le *style romain*. Car en 1250, l'heure de la naissance du gothique *italien* sonna. Mais Rome ne prit aucune part à cette nouvelle époque culturelle (début de construction de l'église Saint-Pierre). En 1996, dans son ouvrage « Art and Architecture in Italy 1250-1400 », J. White avait commenté tous les ouvrages importants, œuvres d'art (architecture intérieure et tableaux) et bâtiments, qui sont dispersés dans toute l'Italie – seule Rome, le centre spirituel de l'occident, brille par son absence.

Du point de vue pur de la technique de construction, la genèse de la Rome romaine pourrait être déplacée au XIIIe siècle. Qui est troublé par le fait qu'il n'y avait plus à cette époque de Romains antiques ? On n'avait pas non plus de réticence, lors de la nouvelle édification de la Rome romaine à partir du Haut Moyen Âge, à graver sur des éléments de construction nouveaux ou rénovés des inscriptions en latin. Beaucoup de scientifiques s'étonnent souvent des graves fautes de grammaire ou d'orthographe des anciens Romains, alors que le latin était censé être leur langue maternelle. Mais si cette Rome antique n'a été que lentement construite à neuf à partir de la première moitié du deuxième millénaire, ce fait est facile à comprendre : la langue latine venait juste d'être inventée, et était encore en train de se développer. Les erreurs d'écriture sont donc normales, parce que la langue latine n'avait pas encore atteint sa pleine maturité au XIIIe siècle.

* *Monnaies romaines*

Le système monétaire étrusque est lui aussi intéressant. Au IIIe siècle avant JC, il est censé y avoir eu un rapport entre le flux monétaire étrusque et celui des Romains, « car ce rapport est le signe d'une implantation solide de l'argent étrusque dans le système contrôlé par

Rome »[166]. L'aspect diffus de la chronologie de nombreuses séries des vastes systèmes monétaires fait paraître obscur, dans les circonstances que nous avons jusque-là discutées, ce que représentent les monnaies romaines et les monnaies étrusques ou grecques, mais aussi les monnaies celtes, en Italie.

Rome est censée avoir contrôlé un système monétaire. Mais j'ai déjà signalé que les Romains n'avaient pas de système monétaire homogène dans leur sphère d'influence. Les Celtes, avec lesquels les Étrusques entretenaient un commerce lointain, avaient cependant un système financier qui fonctionnait. Qui contrôlait qui en réalité ? Et qui dit donc qu'il s'agit de pièces de monnaie romaines ? Les motifs des pièces celtes et étrusques ressemblent aux motifs prétendument romains. Les monnaies romaines sont-elles des monnaies étrusques et grecques ? En effet, les Celtes gouvernaient au moins jusqu'au temps de César et d'Auguste le Nord de l'Italie[167].

Les Grecs appelaient la Grande Grèce qu'ils dominaient *Magna Graecia,* et la partie la plus septentrionale de l'Italie *Italia* (et aussi *Itali*) selon les peuples italiques qui s'y étaient installés, et dont les traces ont été presque complètement effacées, avant même le début du développement étatique de l'Italie, par l'hellénisation accomplie de ces régions et leur submersion ultérieure par les tribus samnites[168]. La parenté frappante de certains mots singuliers du dialecte grec sicilien avec le latin est censée s'expliquer par les anciennes relations commerciales entre Rome et les Grecs siciliens[169]. Y a-t-il autre chose caché derrière cette explication ? Beaucoup de numismates admettent que certains types de pièces déterminés ont été battus non pas à Rome, mais en Italie du Sud, éventuellement « dans des villes grecques, pour les Romains »[170]. Les Romains utilisaient prétendument ces pièces de monnaie lors de la Première Guerre Punique.

D'un autre côté, les Normands (Vikings), pendant qu'ils gouvernaient l'Italie du Sud et la Sicile, battaient des monnaies de cuivre avec une inscription grecque[171]. S'agit-il d'un indice suggérant que les Vikings (Germains du Nord) comprenaient le grec ? Sûrement, d'un côté parce que les Viking luttaient contre Byzance, et d'un autre côté « *parce que les chevaliers normands, qui étaient d'abord au service de Byzance*

166 Torelli, 1998, p. 284.
167 Irmscher, 1984, p. 260.
168 Mommsen, premier livre, 1902, p. 29.
169 Mommsen, premier livre, 1902, p. 30.
170 Kroha, 1997, p. 389.
171 Kroha, 1997, p. 324.

en tant que chefs de mercenaires, survinrent ici (en Italie du Sud)... et (on le comprend aisément) parce qu'il y a des relations avec des bâtiments du Nord des Alpes »[172]. Dans une sépulture viking de *Lilla Harg* (Östergötland), on a trouvé l'umbo d'un bouclier qui porte la trace d'un coup d'épée. On a découvert trois lettres grecques placées en des endroits cachés[173]. Une coupe de verre bleu et blanc trouvée dans une sépulture riche à Varpelev (Seeland) porte une inscription grecque[174].

Mais restons-en aux pièces de monnaie. La Constantinople grecque devint *Nova Roma*, la *Nouvelle Rome*, et fut de 330 jusqu'à la fin de l'empire byzantin en 1453 le lieu le plus important où l'on battait monnaie. Comme prétendument à Rome, Constantin le Grand était personnifié sur les pièces byzantines en Grèce. Les pièces romaines avec l'impression Roma proviennent-elles non pas d'Italie, mais de la Bysance grecque ? Pour les peuples islamiques, Rome était toujours Byzance, et l'empire byzantin était identique à l'État dit romain d'Orient. L'empire byzantin naquit, après l'inauguration de la ville grecque de Byzance par l'empereur romain – ou plutôt grec ? – Constantin I (le Grand) en 330, et fut désormais Constantinople, *capitale romaine nouvellement édifiée*. Lors de la prétendue division de l'empire romain (395), l'empire byzantin englobait les Balkans jusqu'au Danube, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte et la Libye. L'empire d'Orient complet fut passagèrement étendu vers l'Ouest par Justinien I (527-565). Les régions de l'Afrique du Nord, dominées par les Vandales, furent conquises en 533/534, et les Ostrogoths furent anéantis en Italie par les commandants Belisar et Narses (535-555). L'empire byzantin n'est-il pas simplement un empire grec, en territoire grec, avec des citoyens grecs, qui *n'est en rien un reste de l'empire romain* ?

Entre-temps, des catastrophes naturelles provoquèrent des interruptions de la culture dans les suites desquelles eurent aussi lieu des migrations de peuples, et les Celtes (Galates) entrèrent en Grèce et en Asie Mineure. Les choses se seraient-elles passées précisément à l'envers ? Ainsi, Rome n'a pas envahi la Grèce et l'Asie Mineure, au contraire, l'Italie et la Sicile étaient en partie un territoire grec très ancien, et la Grèce elle-même – y compris l'Asie Mineure – était et resta sous la coupe ferme des cultures grecques, ou au moins dans leur sphère d'influence, exactement comme l'Étrurie qui a été influencée par la Grèce en Italie centrale et en Italie du Nord.

172 Kubach, 1968, p. 109.
173 Oxenstierna, 1962, p. 254.
174 Nationalmuseet, Copenhague.

Maintenant, nous pouvons comprendre la constatation, qui semblait étrange, selon laquelle les Romains constituaient la seule nation au monde qui fabriquait son argent à l'étranger. Si l'on considère ces monnaies romaines battues à l'étranger en grande partie comme des monnaies provenant de l'Itali (Italie) dominée par les Grecs, alors logiquement, elles étaient frappées non à l'étranger, mais dans le pays lui-même. L'autre partie des pièces provient d'Étrusques et de Celtes (Italiques), ce qu'indiquent aussi les motifs celtes. Comme les monnaies celtes étaient utilisées et acceptées dans le commerce lointain, les découvertes correspondantes dans l'Itali grecque et aussi dans la Rome (étrusque) doivent être considérées comme normales, mais jusqu'à présent non identifiées – car les monnaies celtiques, précisément à l'inverse, sont prises pour des monnaies romaines.

Sur une pièce en dinar (Serratus) datant de -70, le revers montre Italia et Roma se tendant les mains, ce qui serait prétendument le programme politique de Rome en -70. Rome dominerait déjà en -100 l'espace méditerranéen depuis l'Asie Mineure, y compris la Grèce, jusqu'à l'Atlantique au Portugal, et elle devrait tendre la main à l'Italia située à la porte de la maison ? Qui tend la main à l'autre, l'Italia, qui à mon avis à cette époque était dominée par la Grèce, à Roma en Italie, ou peut-être, ce qui est plus vraisemblable, à la Roma située en Grèce ? Byzance (= Rome orientale) ne reçut-elle qu'avec l'inauguration de Constantinople comme nouvelle capitale (prétendument romaine) en 330 le nom de *Nouvelle Rome* ? L'ancienne Rome était-elle la Byzance grecque, et non la Rome située en Italie ?

L'imperium romain disposait-il de suffisamment d'argent pour payer les soldes ? « L'analyse des sceaux des pièces montre que la machinerie de guerre romaine n'aurait jamais pu être financée, sauf si cette machinerie n'avait fonctionné que pour une fraction de l'époque indiquée dans les livres d'histoire »[175]. Paul C. Martin écrit dans son analyse de l'histoire des monnaies de Rome : « *Celui qui voudrait reconstruire l'histoire romaine exclusivement au moyen de sources numismatiques, n'apprendrait tout bonnement rien sur des événements historiques importants. Avant tout : pratiquement, pas un mot, pardon, un sceau, sur la lutte contre Carthage avec comme enjeu le pouvoir sur la Méditerranée ! Devons-nous rejeter les Guerres Puniques dans le royaume des fables ?*[176] »

175 Martin, 1995, p. 162.
176 Martin, 1995, p. 162.

* *Latin sans racine*

« *Sans exagérer, on peut dire qu'aucun ouvrage scientifique de valeur comparable n'est paru avant le début du XIIIe siècle dans le monde qui écrivait en latin* »[177]. Si l'on suit cette idée, n'y a-t-il aucun ouvrage latin qui soit plus vieux que mille ans ? « *Et même, en l'an 585 encore, on a ajouté, dans un édit de l'empereur Mauricius du 11 février de cette même année, après le texte grec, une clause en latin, car la langue administrative formelle de la chancellerie impériale était toujours le latin. Comme à cette époque, à Éphèse, on ne maitrisait plus le latin, le rédacteur a copié servilement l'original venu de Constantinople, en écriture cursive, ce qui a donné à la conclusion latine, au premier regard, un aspect considéré par un grand nombre de visiteurs comme " arabe "* »[178]. À Éphèse, il y a des inscriptions interprétées comme latines, mais qui à mon avis représentent du grec écrit avec des lettres latines.

On croit que chaque peuple a, avec la romanisation, abandonné sa langue originelle au profit du latin, en particulier dans le Nord de l'Italie, celte, en Ligurie, en Corse, en Sardaigne et en Sicile. C'est une erreur, car pour prouver l'acceptation d'une langue comme langue adoptive, nous ne disposons que de documents écrits. L'unanimité ne repose que sur l'emploi du latin comme langue écrite de l'administration et de l'armée, mais aussi et précisément de l'Église. « *En conclure qu'en dehors du latin, aucune autre langue n'était parlée, ne peut être soutenu scientifiquement* »[179]. En allant à l'opposé de l'opinion enseignée, Daniel Georg (1639-1691), parmi d'autres savants, a prouvé « *que même les Romains ont eu au début une langue qui était un mixte de grec et de barbare* », et d'autres scientifiques « *que même les Latins proviennent originellement des Scythes* »[180], et sont donc enracinés dans la culture celtique (scythe).

Par conséquent, le latin n'était pas encore parlé dans l'Antiquité. Comme je le montrerai encore, le latin n'a été développé que bien plus tard, à la demande de l'Église romaine catholique. Des documents païens furent recopiés, et après leur traduction en latin accompagnée de modifications (corrections), ils furent présentés comme romains. En passant, on inventa des auteurs antiques, dont les originaux sont le plus souvent fragmentaires, ou même n'existent tout bonnement pas. On pouvait reprendre sans problème les écrivains et les historiographes antiques inventés, et ce qui est parfaitement idéal : les citer. Personne ne peut prouver le contraire, puisque les originaux n'existent

177 Pedersen in : Coyne et al., 1983, p. 58.
178 Zeitschrift für klassische Archäologie, 4/VIII/1997.
179 Marold, 1993, p. 38.
180 Egenolff, 1755, partie I, p. 19.

pas. En d'autres termes, on pouvait même inventer des citations adéquates, et les attribuer à de pseudo-scientifiques. Ainsi, on peut commodément inventer de l'histoire et édifier un passé glorieux. Quelque soit l'époque, aucun peuple n'a adopté le latin comme langue maternelle. Il n'y avait pas non plus de peuples qui en leur temps parlaient italien, allemand ou anglais. Les peuples celtiques possédaient dans toute l'Europe et au-delà une langue commune, « *qui n'était pas autre chose que ce que l'on a appelé dans les temps les plus reculés le scythe et ensuite le celtique ou gothique, qui est une langue tellement ressemblante au tudesque (allemand) que quelques savants... attribuent à cette langue extrêmement ancienne des pays européens le nom de tudesque* »[181]. Il faut le souligner : il y avait dans l'Europe ancienne une langue commune.

Le haut-allemand est une langue artificielle déposée sur cette couche. Sous la couche des nouvelles hautes-langues inventées – entre autres l'espagnol, le français, l'italien, l'anglais, l'allemand, le hollandais – il n'y a jamais eu de dialectes établis parlés en Styrie, dans les Alpes souabes, en Hesse, en Bavière ou en Allemagne du Nord. Si l'on examinait précisément ces dialectes, les scientifiques devraient vraisemblablement constater que « *d'innombrables restes d'aspect celtique se sont conservés sous la couche de la haute-langue germanico-allemande* »[182]. Le début du vieux haut-allemand n'est placé qu'autour de 750. Ce n'est qu'en 765-770 qu'est apparu le plus ancien monument de la littérature allemande : Abrogans, l'élaboration allemande d'un recueil de synonymes nommé par sa première entrée (qui est abrogans = humble). Chose caractéristique, une figure légendaire, Charlemagne, bien qu'il fût *analphabète* (c'est démontré), créa par sa politique culturelle les conditions préalables à la genèse de la langue allemande à partir de plusieurs dialectes germaniques. « *Ce sont entre autres des moines comme Hrabanus, Maurus, Otfrid, Nokter Labeo qui, en forgeant de nouveaux mots, ont créé les moyens linguistiques permettant la traduction des textes ecclésiastiques à partir du latin* »[183]. Il est définitivement démontré que ce que nous connaissons comme les hautes-langues a été inventé. Il ne peut pas non plus en aller autrement, car une langue autrefois homogène se développe dans des régions géographiquement différente de façon inhomogène et différente, et non l'inverse.

Dans ce sens, on commença tôt déjà à entendre des savants qui connaissaient les anciennes écritures et qui dominaient surtout la

181 Egenolff, 1735, partie I, p. 116.
182 Shmoeckel, 1999, p. 432.
183 Meyers Lexikon.

langue latine des documents. Le jésuite Daniel Papebroch[184] *contestait l'authenticité de tous les documents émis par les souverains avant le VIIe siècle*, en particularité la crédibilité des anciens diplômes des cloitres. Le frère jésuite Jean Hardouin[185] qualifia l'ensemble de la littérature latine d'inventée, de *fiction du Haut Moyen Âge* datant de la période entre 1350 et 1480.

Selon l'avis de Hardouin, *seuls* les écrits de Cicéron, l'Histoire naturelle de Pline, les Géorgiques de Virgile ainsi que les satires et les épîtres d'Horace sont originaux. Un autre jésuite, Barthélemy Germon[186], croyait que toute tradition transmise par des documents datant du Bas Moyen Âge devait être regardée comme une falsification.

Déjà, G. H. Pertz (1849), R. Köpke (1869) et d'autres avaient démontré que la chanson latine datée de 1075 qui parle de la guerre d'Heinrich IV contre les Saxons était un faux réalisé par un humaniste de 1508, et ils citaient en même temps surtout les anachronismes et les fautes de style.

L'empereur Friedrich I émit prétendument le 17 septembre 1156 le « *Grand Privilège pour le Duché d'Autriche* ». Après des années de querelles savantes, on déclara à la fin du XIXe siècle qu'il s'agissait d'un faux[187]. Il apparut que toute cette série de chartes avec des assertions et des confirmations avait été fabriquée (probablement) par Rudolf IV à partir de 1359, soit plus de 200 ans *après* l'émission de la charte. Cette falsification n'a été mise en évidence que 600 ans plus tard. Mais en même temps, d'autres documents deviennent eux aussi douteux. Par exemple, le privilège de Barberousse en appelle au faux document de Heinrich IV émis en 1058. Les anciennes chartes et les anciens documents constituent un château de cartes qui semble s'effondrer...

Le Privilège de Heinrich IV montre que le latin n'était pas une langue maternelle, même en Italie. Car les prétendus chartes et privilèges qui avaient été accordés par l'empereur Jules César et l'empereur Néron (soi-disant) à l'Autriche devaient, pour être admis dans le Privilège de Heinrich IV, être traduits en latin. Les faussaires doivent avoir pensé en 1359 que dans la Rome antique, *on écrivait une autre langue, incompréhensible*, et que *le latin n'avait été que la langue de la chancellerie chrétienne*.

184 1628-1714.
185 1646 à 1714/1729 ?
186 1673-1718.
187 Bernheim, 1914, p. 340 sq.

Peut-être est-ce maintenant seulement que l'on comprend l'entrée du Meyers Lexikon : « *Avec Pétrarque commença le ressouvenir du latin classique et le renouvellement des formes et des genres antiques (entre autres épître, biographie, satire, ode, élégie).* » Ce qui est mentionné ici est-il un ressouvenir ou, comme le suggèrent nos arguments, un départ pour la première fois (appelé renouvellement) ? Wolfram Zarnack constate[188] : « *...premièrement, les signes de falsification des traditions écrites durent jusqu'au XIVe siècle. Deuxièmement, tout porte à croire que Rome n'était pas un centre culturel du V jusqu'au XVe siècle. Troisièmement, Rome est inamoviblement ancrée dans la tradition chrétienne comme le centre de l'Église catholique. Par conséquent, l'histoire médiévale perdrait sa base au moment où le centre culturel " ville de Rome " serait révélé comme une fiction. Mais manifestement, la ville de Rome n'a participé ni au style roman, ni au gothique, ni aux stades précoces de la Renaissance. Elle ne se manifeste qu'avec la grandiose cathédrale Saint Pierre, autrefois le plus grand bâtiment occidental.* » On ne pourrait mieux décrire la naissance d'une culture fictive.

Le pape quitta Avignon en 1376, pour, après la séparation de l'Église d'Occident (schisme) à partir de 1417, déménager dans le siège de la papauté, le champ de ruines de Rome, laquelle était encore entourée par une ancienne muraille. Les ruines d'une antique ville livrèrent, après la fondation de l'Église catholique en 1409 à Pise (selon Kammaeier), assez de matériel pour que les fours à cuire la chaux permettent d'édifier les bâtiments antiques et donc la ville de Rome. Le début de la construction de l'église Saint Pierre date de 1506 pendant la Renaissance. Ce n'est que depuis cette époque que l'histoire se déroule à peu près comme nous pouvons la voir dans les livres d'histoire. Une Église sans longue histoire et dont le centre du pouvoir est dépourvu de continuité paraît incroyable, et pas qu'aux païens qu'il faut encore convertir. Une phase sans pape durant plusieurs siècles ou aussi une fondation très tardive de la papauté à Rome est pour l'Église papale catholique impossible et tout simplement inacceptable. Car le premier pape Pierre ne serait pas le premier à être suspendu en l'air, temporellement et historiquement, vu que la naissance de Jésus et sa crucifixion sont pour l'Église de la plus haute importance, et que ces dates ne doivent en aucun cas glisser vers le présent.

* *Rome était partout*

Quand je visitai l'intéressante île de la Baltique, Gotland, je m'étonnai lors de la visite d'une ruine de cloître datant du XIIe siècle, car le lieu s'appelait *Roma*. Il n'y a jamais eu de Romain ou de colons

188 In : Kammeier, 2000, p 399.

romains ici – absolument aucun, à aucune époque. Les croix de pierre irlandaises, qui ressemblent aux croix circulaires avec des inscriptions runiques, ainsi que les croix chrétiennes de Gotland mettent en évidence l'activité missionnaire intense des moines iro-écossais qui à partir du VIe siècle s'étendit sur toute l'Europe ainsi que sur de plus grandes parties de la Scandinavie, et qui trouvait même dans les métiers d'art manifestement influencés par l'Irlande sa spécificité[189]. Les chapiteaux roman des églises sur l'île de Gotland montrent nettement des motifs celto-chrétiens. En d'autres termes, ils ne furent *pas* commandés par les maîtres d'œuvre des cathédrales romano-papales.

Il est intéressant qu'à côté de 25.000 pièces d'argent danois et 45.000 pièces allemandes du IXe au XIIe siècle – pourquoi pas plus anciennes ? – on trouva, croyez-le si vous le voulez, 60.000 pièces coufiques (arabes) sur l'île de Gotland. L'écriture coufique est écrite selon un système géométrique strict, ce qui donne aux lettres une forme anguleuse. En tout cas, « les pièces arabes précoces sont écrites jusqu'au XIIe siècle en coufi. Ce n'est qu'à partir du XIIIe siècle que l'écriture neshi apparut sur les pièces arabes, écriture qui correspond à l'arabe moderne »[190]. Pourquoi trouve-t-on plus de pièces arabes qu'européennes sur l'île de Gotland ? Pourquoi les Normands battaient-ils monnaie en Italie, quand ils dominaient la Sicile et l'Italie du Sud, d'une part des goldtaris (valeur monétaire) suivant le modèle islamique avec une inscription islamique, d'autre part des goldtari avec une inscription grecque, et même de petites pièces d'argent bilingues[191] ?

En dépit de l'existence d'une ville appelée Roma à Gotland, et des voyages apparemment lointains des Gotlandais jusqu'à la Méditerranée, on n'a trouvé aucune pièce romaine. Si l'on trouvait à Gotland une pièce avec l'inscription *Roma*, celle-ci serait sûrement déclarée monnaie romaine imitée et non pièce originalement gothique de la ville de Rome de Gotland. Mais il existe encore plus de ville en Europe qui s'appellent Rome.

Le proverbe « beaucoup de chemins mènent à Rome » ne dit pas par exemple que beaucoup de chemins mènent à la ville de Rome en Italie, mais qu'il y a beaucoup de chemins qui conduiraient à une *localité nommée Rome*[192]. De fait, les routes celtes, appelées routes romaines, conduisaient en forme d'étoile toujours à la plus proche ville administrative, comme Trèves, et non à Rome en Italie. Il y avait beaucoup de

189 Lemke, 1986, p. 64.
190 Kroha, 1997, p. 518.
191 Kroha, 1997, p. 324.
192 Cf. Geise, 1997, p. 55.

villes administratives ou de capitales portant le nom de Rome. Trèves était appelée, au temps des Romains, *Roma secunda* (la seconde Rome), et était prétendument la ville principale de l'empire romain d'Occident. Une inscription en lettre d'or sur l'hôtel de ville de Trèves indique : « *ANTE ROMAM TREVERIS STETIS ANNIS MILLE TRECENTIS PERSTET ET AETERNA PACE FRUATUR.* » On pourrait traduire : « *Avant Rome se tenait Trèves, mille trois cents ans. Qu'elle puise continuer à exister et se réjouir d'une paix éternelle.* »

La *Roma secunda* (Trèves), appelée aussi La Rome du Nord, est selon le texte considérablement plus ancienne que la Rome italienne. Ou bien est-il question de la Rome grecque (Byzance) ? Trèves ne fut prétendument fondée que vers -15 par l'empereur Auguste dans le territoire des Trévires – un *peuple mixte germano-celtique*[193] – et nommée *Augusta Treverorum*. Si l'on suit l'inscription de Trèves, Rome n'aurait été (nouvellement) fondée qu'au XIVe siècle.

Constantin I Chlorus (vers 250 jusqu'à 306) gouvernait la Gaule et la Grande Bretagne depuis Trèves, comme déjà avant lui les prétendus *empereurs de Gaule*, dont le dernier représentant est prétendument *Pius Esuvius Tetricus I* (271-274). En 305, Trèves accéda même au statut de résidence impériale romaine officielle. Après qu'un empereur issu des pays germaniques, le César romain Constantin (le Grand), régna au moins temporairement sur l'ensemble de l'empire romain (ou mieux celtique ?), il déplaça sa résidence en 333 dans la ville qu'il venait de fonder nouvellement, Constantinople (Grèce), qui à son tour fut appelée Rome, plus précisément la Nouvelle Rome. Les habitants de chacune des villes administratives nommées Rome étaient-ils à proprement parler des Romains, même les Celto-germains vivant à Trèves, Cologne, Aix ? Constantin le grand est censé avoir donné au pape Silvestre I l'empire romain occidental. Les exigences papales tirées de ce « cadeau constantinien » reposent sur un document d'environ 750-850, dont l'humaniste Lorenzo Valla avait déjà révélé en 1440 qu'il était un faux.

Après la mort de Constantin, son frère Constentinus II prit sa succession et *continua à résider à Trèves jusqu'à sa mort en 340*. Il fut suivi par son plus jeune frère Constance, qui exerça l'omnipotence sur l'empire jusqu'en 350 à Trèves. Vers 395, cour et administration furent déplacées de Trèves à Milan ou Arles[194]. Pourquoi pas à Rome ? Parce qu'il s'agissait d'une ville en ruine.

193 Meyers Lexikon.
194 Irmscher, 1984, p. 581.

Mais maintenant nous avons, outre Roma à Gotland, déjà trois villes qui ont été appelées Rome et étaient par moments au moins temporairement les capitales d'un empire romain, si tant est que l'on puisse compter la Rome italienne parmi elles. Mais même Aix-la-Chapelle fut appelée *Roma secunda* !

Ce qui est intéressant, c'est que les Grecs appelaient aussi *Italiotes* leurs colons qui habitaient en Italie[195]. Les colons grecs étaient en général appelés Romains suivant l'usage du langage grec. Mais si les Grecs appelaient leurs colons Romains, alors il y avait aussi en Europe centrale des Romains, car Adam de Brême n'est pas le dernier à parler de Grecs dans le nord de l'Europe. *Il y avait effectivement des Romains en grand nombre*, quasiment partout en Europe !

* *Latin, grec ou tudesque ?*

Les pièces romaines portent une impression latine, témoignant donc de l'existence de Rome, et aussi de l'ancienneté du latin. Des Rois et Empereurs allemands ont *en plus* du nom allemand, possédé un nom latin. Par exemple, Karl der Grosse était aussi appelé Carolus Magnus. Le vieux nom haut-allemand Karl (= homme) – vieux français : Karlus – devint en raison de la nouvelle mode de l'introduction de mots latins – tout simplement Karolus (ou : Karulus). Johann August Egenolff écrit en 1735 dans son livre « Histoire de la langue tudesque », que l'on succombe en Europe à la maladie, quand on veut « exprimer ou écrire en latin ou dans leur langue maternelle les noms allemands »[196]. Il cite entre autres l'exemple du noble *von Die kau*, d'où sort le latin *Vodiscum*. Egenholff documente que les noms et relations allemands constituent la *base* et sont latinisés – pas l'inverse, comme on l'affirme toujours ! Prenons un mot d'emprunt provenant soi-disant du latin : *information* du latin informatio. Nous découpons le mot en « in forma tion » et nous trouvons dans le dictionnaire vieil allemand[197] que *forma* signifie tout simplement *form* (aussi : *forme, formm, furn*). Et *tuon (tuen, toan)* signfie tout simplement *tun* (faire). Le mot information, prétendument emprunté au latin, se révèle une partie de phrase originellement allemande : « faire (mettre) dans la forme ». Selon le dictionnaire latin-allemand de Langenscheidt, « forma » provient peut-être de l'étrusque, et n'appartient donc *pas* au cercle linguistique romain.

Mais il est remarquable que quand on décompose de prétendus

195 Irmscher, 1984, p. 212.
196 Egenholff, 1735, Partie 5, p. 135 sq.
197 Wackernagel, 1861.

mots d'emprunt en allemand, il en sort de bonnes parties de phrases sensées en vieux haut-allemand, qui correspondent précisément à la signification du mot, mais jamais dans une autre langue, dont ils sont pourtant censés provenir. « Enfin, même Perezon démontre » dans son livre *De la nat. & langve des Celtes*, qu'un « *grand nombre de mots grecs et latins, sont pris évidemment à la vieille langue celtique, et qu'ils ont une parenté visible avec les mots tudesques* »[198].

Encore un exemple : le prétendu mot emprunté au latin installation devient en vieil haut-allemand *in stalla tion*. *In-stal* signifie en vieil haut-allemand (comme aussi en grec ancien) *à la place* ou *au lieu*[199] et ainsi, installation devient une expression foncièrement allemande : *faire à la place*. Cette mode consistant à employer des mots latins existait en apparence aussi en Italie. Theodor Mommsen[200] avait déjà attiré l'attention sur la parenté frappante de certains mots dialectaux du grec sicilien avec le latin. Car les colons grecs parlaient dans leur patrie italienne évidemment le grec ancien. Selon le « Lexikon der Antike », on comprend par *Kolonie* une « nouvelle fondation de ville des Grecs », et par *Kolone (latin* Colonus) les « *habitants des Kolonies (coloniae) romaines (donc grecques) en Italie et dans les provinces* »[201]. Mais Rome signifie aussi en grec : puissance militaire, partie d'armée, force combattante, colonne, colonne militaire[202]. Les Romains étaient-ils – selon une interprétation grecque – tout simplement les membres d'une armée grecque (dans une colonie caractérisée par une colonne militaire), de même qu'un soldat de la Bundeswehr et un membre de la Bundeswehr ? Il se peut que dans des milliers d'année, des historiens lisent quelque chose concernant un peuple Bundeswehr, et s'étonnent du surgissement soudain de ce peuple après la IIe Guerre Mondiale, sur le territoire de l'État de la Bundesrepublik Deutschland, et peut-être aussi de la disparition soudaine de ce peuple, tout comme dans le cas des Romains antiques.

On pourrait donc résumer ainsi : les Romains en Europe centrale et de l'ouest étaient une espèce d'armée avec des membres de diverses tribus celto-germaniques et avec des officiers celto-germaniques. Les prétendues troupes légionnaires de la Rome italienne avec leurs chefs celtes peuvent être considérées comme des troupes des peuple celto-germaniques, naturellement avec des chefs celtes. Les contradictions

198 Egenolff, 1735, Partie I, p. 122.
199 Wackernagel, 1861, p. 272.
200 Premier livre, 1902, p. 30.
201 Irmscher, 1984, p. 290.
202 Gemoll, 1988, p. 667.

relatives aux armées composées de Romains et de Celtes se dissipent !

L'imperium (occidento-)romain était-il un royaume européen en Europe centrale et de l'Ouest, mais pas en Italie ? Alors on comprend aussi pourquoi plusieurs empereurs romains (entre autres Galerius, Marc Aurel, Caracalla, Antonius Pius) sont nés en pays barbare. Les empereurs romain venaient, depuis Karl der Grosse jusqu'à Maximilien I (800-1519), on le sait, pour ainsi dire d'Allemagne et n'étaient pas des Romains, mais des souverains celto-germaniques ou gréco-francs.

Saint Empire Romain était la désignation administrative de la zone de règne de l'empereur romain et des territoires impériaux régis par lui, depuis le Moyen Âge jusqu'en l'année 1806. À partir de l'empereur Karl IV (1316-1378), on voit apparaître la formule allemande *Saint Empire Romain (Heiliges Römisches Reich)* avec l'ajout *deutscher Nation (de la nation allemande)* depuis le XVe siècle. Ce n'est qu'en 1254 que la désignation *latine* fut employée !

* *Sans le javelot du temps*

Selon les développements qui précèdent, il y avait une ville antique construite par les Étrusques à la place de la Rome d'aujourd'hui, qui était un creuset de cultures antiques non romaines. L'empire romain n'a donc pas existé en Italie, mais sous d'autres formes et en particulier en tant que période de style architectural et époque temporelle, en Europe centrale et autour de la Méditerranée. À coup sûr une pensée hérétique. Une histoire européenne sans histoire romaine est non seulement pour tout historien de l'antiquité, mais aussi pour tous les lecteurs de ce livre, inconcevable. Naturellement, on ne peut pas rayer simplement en un seul chapitre comme une erreur d'écriture une certitude acceptée par le monde entier. Mais on a montré que des états de fait qui paraissaient évidents pouvaient parfaitement et jusque dans leur fondement être mis en question, ou être interprétés et considérés sous un autre rapport.

Officiellement, il y a deux courants culturels de durée différente dans l'Ancien et le Nouveau Monde. Si un Celte part pour l'Amérique, il débarque, du point de vue de l'histoire culturelle, comme après un voyage dans le temps, dans une autre ère. Car les cultures comparables existent selon la science scolaire à des niveaux temporels différents. Toutes les comparaisons de trouvailles similaires dans l'Ancien et le Nouveau monde, même si elles sont identiques, doivent de ce point de vue irrévocablement représenter des erreurs d'interprétation.

Il existe des temps sans événements (obscurs) (dark ages) ou des ruptures culturelles causées par des catastrophes naturelles dans notre

histoire. L'élimination de cultures fondées d'une manière purement archéologique et/ou la datation de cultures temporairement mal situées pourrait faire naître une nouvelle succession de cultures qui comme les barreaux d'une échelle divisée dans le sens de la longueur pourrait au niveau transatlantique être de nouveau rassemblés en une unité. Pour atteindre ce but sous forme d'une historiographie expérimentale, nous devons tirer l'écheveau du temps de l'empire romain mondial hors de l'histoire de notre Ancien monde comme une brochette de chachlyk et donner un nouvel ordre temporel aux blocs d'histoire ainsi dégagés. Car l'histoire romaine représente pratiquement la mesure, la norme et l'ancre, et ce pas uniquement pour notre culture européenne. Si elle existe, les contacts transatlantiques sont certes pensables, mais sous une forme insignifiante.

Commençons maintenant un voyage dans le temps inhabituel, comme s'il n'y avait jamais eu d'histoire romaine antique en Italie, et cherchons les modifications qui en résultent, pour l'histoire de la culture en Europe et par là aussi dans le rapport des culture de ce côté-ci de l'Atlantique et de l'autre.

~ 4 ~
Église papale et falsification de l'histoire

« La ville de Rome n'a participé ni au style roman, ni au gothique, ni aux stade précoces de la Renaissance. Elle ne se manifeste plutôt qu'avec la construction de la cathédrale Saint Pierre comme un centre culturel ; la ville de Rome est inamoviblement ancrée comme centre de l'Église catholique. Par conséquence, l'histoire médiévale perdrait son fondement si le centre culturel " ville de Rome " se révélait comme une fiction », écrit avec justesse le professeur Dr Wolfram Zarnack[203]*. Rome ne peut donc pas avoir été jusqu'au XVe siècle la ville des papes. D'après Kammeier*[204]*, l'Église catholique ne fut fondée qu'en 1409 au concile de Pise.*

* *Des moines ont falsifié des documents*

On a diffusé en Allemagne le 11 janvier 2002 une annonce de la dpa : « *Pour acquérir de la terre et des propriétés, des moines sans scrupules falsifiaient au Moyen Âge des document et extorquaient ainsi des droits spécifiques. La plupart des faux ont été préparés au XIIe et au XIIIe siècle, et devaient paraître provenir de l'époque des Mérovingiens (V^e^ au VIIe siècle)* »[205].

Durant ses 20 ans de travail de détective, le professeur Theo Kölzer de l'*Université de Bonn* a selon ses propres indications examiné presque 200 textes et démasqué que 30 documents étaient des faux. Ces documents concernaient le plus souvent des dons de propriétés, des droits spéciaux ou des titres juridiques dévolus à des cloîtres, dit le professeur d'histoire. Quand, dans un cloître, aucun document n'existait pour un droit revendiqué, les personnes concernées prenaient elles-mêmes la plume et le parchemin[206]. Un titre de propriété d'un cloître de Trèves désigne le roi Dagobert comme son auteur en 646. Mais le prétendu bienfaiteur serait déjà mort depuis sept ans. Le professeur Theo Kölzer abandonne sa piste (très bien !) et opère une conversion vers la ligne de Konstantin Faussner, qui croit qu'à partir du concordat de Worms, en 1122, la situation juridique de plusieurs propriétés de l'Église ne pouvait être rendue plausible sur des générations passées que par des faux *authentifiés*. Faussner (1997) ne voit avant 1122 aucun document royal authentique, alors que Kölzer a

203 1999, p. 399.
204 1935.
205 RP, 11.1.2002 d'après une annonce de la dpa.
206 RP, 11.1.2002.

donné, à l'époque, sa bénédiction et reconnu indirectement comme authentiques environ 60 documents mérovingiens.

« *Vers 1139, l'abbé Wibald von Stablo se mit à l'œuvre, avec l'évêque Otto von Freising afin d'inventer et de préparer, pour la propriété de ce-dernier, 43 vieux documents royaux anciens* »[207]. De même que l'on falsifiait dans la province, on le faisait à Rome.

Les registres des papes doivent constituer une, voire *la* preuve absolue de l'histoire de l'Église catholique qui a duré presque 2000 ans. Dans les archive du Vatican sont entreposés 2016 registres papaux, qui contiennent dans une série presque ininterrompue depuis Innocent III (1198-1216) des lettres, des chartes, des ordres, des instructions de la cour ainsi que des documents des secrétaires et d'autres pouvoirs. Une preuve *en apparence* écrasante.

Mais ce qui est frappant, c'est que *seuls des restes minimes sont conservés du fonds étatique des anciens registres de la papauté jusqu'en 1198*. « *Nous n'avons aucune information directe de l'époque où ces registres originaux ont été perdus... Les rouleaux de papyrus du registre de Grégoire I étaient présents au IXe siècle encore... même les registres d'Urbain II et de la plupart des papes du XIIe siècle étaient encore présents au XIIIe siècle à Rome... au XIVe siècle, ils étaient perdus...* »[208].

Les précieux trésors des archives papales, surveillés comme le lait sur le feu, auraient soudain, d'une manière mystérieuse, disparu sans laisser de traces ? Ont-ils seulement existé ? Même les documents des périodes suivantes font défaut et leurs datations sont élastiques. D'un autre côté, il manque complètement des documents importants. « *Dans le registre de Grégoire – qui selon Perz et Caspar doit être considéré comme le registre original principal, et ne représente donc pas seulement un choix sélectionné – il manque par exemple... l'écrit de justification, livré par plusieurs écrivains, que Grégoire, après le bannissement de Heinrich lors du Synode de Carême en 1076, envoya en Allemagne* »[209]. Il manque aussi des documents importants dans le registre de Jean VIII, qui sont toutefois conservés dans la transmission des récipiendaires.

Beaucoup de chercheurs se sont cassé la tête sur l'état de la chronologie dans les registres papaux. Dans bien des parties, la chronologie est le siège d'une *confusion babylonienne*. D'autre part, non seulement il y avait une rédaction lacunaire : des données et adresses originales étaient arbitrairement transformées – mais encore les originaux (pour autant qu'il soient prétendument disponibles) et les copies (normalement copies d'autres copies) concordent rarement[210]. En tout cas, il semble s'être modifié quelque chose de fondamental vers l'an 1200, pendant la prétendue régence d'Innocent III (1198-1216). Ou bien était-ce un commencement totalement nouveau, sans histoire antécédente ? L'Église catholique romaine n'est-elle âgée que d'environ 800 ans ?

207 Faussner, 1997, p. 46.
208 Bresslau : « Urkundenlehre », 1931, vol. I, p. 109
209 Kammeier, 2000, p. 198.

* *Exil des papes ou nouveau commencement ?*

L'historiographie officielle constate que des rois français déposèrent les papes : ils durent quitter Rome et résidèrent de 1309 à 1376 en Avignon (France), période connue comme la *captivité babylonienne de l'Église*. Selon un point de vue officiel, le Grand Schisme d'Occident, l'éclatement de l'Église d'Occident (1378-1417), où transitoirement trois papes en rivalité se firent face, *ébranla complètement* l'autorité papale. Selon Wilhelm Kammeier (2000), cette date représente tout bonnement le début confus de l'Église papale, qui fut suivi par une ascension fulgurante hors des ruines de la culture de l'Europe centrale, réduite en décombres et en cendres – accompagnée d'un changement total de l'ordre social.

Quoi qu'il en soit, le pape élu Martin V et son successeur Eugène IV réussirent, au concile de Constance (1414-1418), à engager une évolution historique qui trouva son couronnement final dans le dogme de l'infaillibilité papale en 1870.

Après le prétendu séjour d'exil de l'Église en Avignon (France), *Rome fut choisie pour la première fois – et non une nouvelle fois ! – comme siège de la papauté*, car le pape Martin V fit entreprendre des fouilles à partir de 1417 (il régna jusqu'en 1431) pour *rendre visible* une Rome antique en général, car des bâtiments étrusques authentiquement antiques gisaient sous des mètres de décombres.

Un rapport de 1420 témoigne : « *La capitale du monde s'était entièrement transformée en ruines ; elle offrait un spectacle indiciblement triste : ruines, déclin et pauvreté où que l'on regarde... La pauvreté générale était telle qu'en 1414, lors de la fête de Pierre et Paul, on n'avait pu allumer aucune lampe pour la confession des princes des apôtres...* » Un autre rapport de l'époque d'Eugène IV : « *La ville était... devenue semblable à un village de bouviers...* »

Même aujourd'hui, il y a assez de décombres dans Rome. Rome a au fil du temps entassé six mètres de décombres, sur lesquelles passent les routes d'aujourd'hui et sous lesquels les bâtiments classiques et du

210 Kammeier, 2000.

début de la chrétienté ont sombré. En d'autres termes, tout visiteur de Rome constatera que les bâtiments antiques présents ne sont pas très âgés. Des constructions présentées aujourd'hui comme anciennes ont été construites de novo pour leur plus grande partie à partir des ruines et des décombres authentiquement antiques, travaillés dans les fours à chaux, des anciens restes de bâtiments – non reconstruits, mais planifiés et créés virginalement pour la première fois (église de Saint Pierre), pour partie même élevés sur les décombres des bâtiments.

On lit à propos de l'arc de Constantin : « *Pour orner l'arc, on pilla les bas-reliefs de monuments plus anciens, car les tailleurs de pierre n'étaient plus au niveau de leur art* »[211]. En d'autres termes, pour soi-disant reconstruire les nouveaux bâtiments, on utilisait simplement de vieux fragments des ruines, et cela ne se produisit pas avant le XVe siècle. C'est pourquoi même l'historien de l'art, le professeur H. E. Kubach[212] ne peut rien présenter de tangible sur les grands bâtiments romains de Rome. Conclusion : la Rome qui aujourd'hui se présente dans toute sa splendeur a été créée de novo à partir du XVe siècle avec les ruines antiques et arrangée selon un modèle grec, aboutissant à une antiquité *romaine nouvellement définie*. Il n'y a pas dans la Rome italienne de bâtiments *romains* d'un âge dépassant mille ans, mais d'un autre côté il existe des restes de bâtiments antiques de cultures *non romaines*.

* *Un jeune État ecclésiastique*

Y avait-il en général un État ecclésiastique avant 1400 ? De fait, celui-ci devrait procéder d'une donation. Après la victoire dans le combat avec les Lombards (prétendument en 756), Pépin le Bref céda au pape Stéphane III la Pentapolis (région autour des cinq ville Ancona, Rimini, Pesaro, Sanigallia et Fano) et Rome, en déposant les clefs des villes conquises avec la charte de donation sur la tombe de Pierre.

Une histoire émouvante. Pourtant, ce don représentait à proprement parler un affront, car les territoires donnés appartenaient originellement à l'empereur romain d'Orient (byzantin). Les Lombards les avaient envahis au VIe siècle. Leur influence sur l'Italie est en général sous-estimée. Car ce peuple germanique est censé avoir émigré au IIe siècle de Scandinavie. Presque pas remarqués par les Romains semble-t-il, ces Germains du Nord pénétrèrent sous le commandement de leur roi Alboin prétendument en 568 en Italie (Lombardie). Ils soumirent presque l'ensemble de l'Italie byzantine à l'exception de quelque régions, comme autour de Rome et de Ravenne. Ce n'est

211 Marco Polo, p. 20.

212 1968, Histoire mondiale de l'architecture : style romain.

qu'en 774 qu'ils doivent avoir été soumis par un souverain d'Europe centrale, Charlemagne, après que le pape l'eut prétendument appelé à l'aide. L'Italie se trouvait donc entre les mains de Germains du Nord, qui sont censés pendant leur prétendue migration s'être développés pour constituer un peuple mixte bigarré .C'est compréhensible, car autrement l'Italie devrait être présentée comme un pays germain (ou celte). Les territoires encore dominés par les Lombards en Italie du Sud furent enlevés au XIe siècle par les Normands (Vikings), donc aussi par des Germains du nord.

Dans le cadre de la donation de territoires lombards par des souverain d'Europe centrale au pape, on ne prend presque pas en considération le fait que les papes avaient encore au-dessus d'eux l'empereur romain d'Orient, qui dominait l'Empire Byzantin. Les documents papaux étaient donc datés selon les années de règne du basileus byzantin[213].

L'empire byzantin se forma après la consécration de la ville Byzance comme *nouvelle capitale romaine,* nommée Constantinople, en Grèce. Cet empire *romain d'orient* n'était peut-être pas dirigé par Rome en Italie ? La Rome d'Orient, donc Byzance, n'était-elle pas plutôt constamment grecque sur territoire grec, pour ainsi dire originellement grecque avec une tradition grecque et des colonies grecques supplémentaires en Italie ? La Rome d'Orient était-elle la Rome effective et la Rome d'Occident fut-elle rajoutée plus tard à l'histoire comme un appendice ?

L'empire byzantin fut-il érigé quasiment sur des ruines anciennes – de même qu'en Allemagne, on édifia sur les ruines de la IIe Guerre Mondiale un nouvel État allemand avec de nouveaux bâtiments et une architecture radicalement différente, mais aussi une culture et une organisation étatique ? En corrélation avec cela, on assiocia ce que l'on appelait des traditions de l'antiquité tardive et du christianisme précoce (à mon avis pagano-chrétiennes et justement pas romaines-catholiques) aux nouvelles techniques de construction grecques des Byzantins, ce qui est documenté par la construction de la coupole et par la basilique de celle-ci (exemple : Hagia Sophia).

Les territoires romains autour de Ravenne et de Rome qui traversent la botte italienne doivent avoir été, dès l'époque des Lombards (744), reliés par une route dans un corridor étroit placé sous contrôle, ce qui fait que les territoires lombards auraient été coupés en deux parties. Charlemagne élargit considérablement, prétendument en 781 et 787, la donation de son père. Mais les précieuses bases juridiques

213 Cf. Illig, 1994, p. 136.

furent *malheureusement* perdues : il n'existe pas de chartes de donation, malgré des archives d'Église prétendument bien gardées. Ce n'est pas étonnant, car on ne peut guère offrir un territoire appartenant à un souverain étranger. Le roi allemand Otto le Grand est censé avoir confirmé lors de son couronnement en 962 à Rome les donations, sans en éliminer. Même dans ce cas, il n'existe aucun document original de confirmation – il s'est également perdu. Cela peut arriver à chacun, même s'il n'y avait normalement rien de plus important pour justifier l'existence de l'Église papale que ces documents !

En 1201, l'État ecclésiastique reçut des mains d'Otto IV une nouvelle certification de sa naissance, de nouveau un souverain *allemand*. Pourquoi est-ce toujours par des *empereurs romains provenant* d'*Europe centrale* et justement pas d'Italie que sont donnés à l'Église romano-papale des territoires en Italie ?Parce que l'Italie se trouvait toujours déjà sous la coupe de peuples provenant du Nord (et de Grèce) ? Il faut dire que jusqu'en 1194, c'étaient encore des Normands (Vikings) qui régnaient en Apulie, en Calabre et en Sicile, donc dans le voisinage immédiat de Rome ; ils furent ensuite immédiatement remplacés en 1194 par les Staufer.

Le pape Innocent III se fit prétendument attribuer la tutelle de Friedrich II. Ce Staufer avait été élu en 1196 roi romano-allemand à l'âge de deux ans, mais n'avait pas été couronné et reçut en 1197 la couronne de Sicile. Enfin, en 1208, Friedrich II délivra plusieurs villes italienne ainsi que de vastes territoires du lien avec son royaume et les reconnut formellement comme des fiefs ecclésiastiques – prétendument encore une fois en 1215. Ainsi, Innocent III ne fut le véritable fondateur de l'État ecclésiastique qu'au XIIIe siècle. « *La chaire apostolique avait gagné l'espace de liberté, une large ceinture à travers la péninsule, qui s'étendait de côte à côte et qu'Innocent commença sur-le-champ à faire protéger par des citadelles et une administration ordonnée* »[214].

Pourquoi bâtit-on seulement au XIIIe siècle *sur-le-champ* des citadelles ? N'y avait-il auparavant aucun besoin de fortifications de ce genre ? L'Église romaine papale n'avait-elle auparavant rien à protéger ? Qui ne possède rien n'a pas non plus besoin de protéger. Innocent III peut être considéré comme le fondateur de l'État ecclésiastique. Dans ces circonstances, un État ecclésiastique au Moyen Âge précoce se révèle une formation fictive, car toutes les bases – de la donation de Constantin, de Pépin et de Charlemagne – sont des faux. Par conséquence, ce n'est pas un hasard si des documents originaux aussi importants manquent et si l'on ne peut mettre en évidence pour

214 Goez, 1988, 146 sq.

l'État ecclésiastique aucun territoire historiquement documenté. De fait, « *la donation de Constantin est un document falsifié* », peut-on lire dans le « Meyers Lexikon ». La *donation de Contantin*, un document de 750, dans lequel Constantin I (le Grand) reconnaît prétendument la *prévalence de Rome sur toutes les Églises,* et donne au pape la souveraineté sur Rome et toutes les provinces occidentales, permettait à la papauté, au Moyen Âge, de prouver ses droits de souveraineté et de propriété. Comme il est démontré que ces documents sont des faux, il n'y a pas de prédominance de l'Église romaine papale et pas non plus de droits de souveraineté et de propriété historiquement fondés. Quelque chose qui à l'origine a été inventé, même des souverains régnant prétendument plus tard ne peuvent l'avoir confirmé – car la présupposition en serait l'authenticité du document originel. Mais comment et où l'Église catholique s'est-elle en général formée ?

* *L'Église papale française*

L'Église française suprarégionale est devenue Église nationale, quand l'archevêque de Bordeaux a été choisi à sa tête en 1305 comme pape sous le nom de Clément V (1305-1314). Il résidait dans un cloître dominicain. Dans le prétendu exil des papes catholiques, qui officiellement ne commença que quatre ans après l'élection du pape Clément V, on construisit en Avignon (France) une citadelle puissante semblable à un palais, qui fut achevé dès après cinq ans d'exil. Mais on ne bâtit une telle construction que quand on envisage un séjour de longue durée, dont le terme n'est pas prévisible.

« *Par sa cour mondaine et splendide, Avignon devient au XIVe siècle un centre culturel dans le Sud de la France* » et féconda « *à partir d'ici les cours princières d'Europe avec la germination récente de l'esprit de la Renaissance italienne* »[215]. Contre le centre de puissance qui s'élève en Avignon, on établit des anti-papes allemands, italiens et autres. Le Schisme d'Occident ne prit fin qu'au concile de Constance, quand – après la déposition ou le retrait de trois papes – avec Martin V on ne *rétablit* pas l'unité de l'Église, comme on le prétendait officiellement, mais on l'établit *pour la première fois*. Ce n'est pas l'Italie, mais la France qui fut la première nation à produire un pape avec une prétention d'absolutisme, et il résidait à Avignon.

Pour fonder la prétention à la puissance et à la souveraineté, on établit la *donation de moines à l'Église par Constantin*, qui entretemps a été reconnue comme un faux. À côté d'une prétention à la souveraineté séculière, ce document du VIIIe siècle devait aussi documenter une

215 Hofstätter, 1967, p. 38.

Église *unitaire* persistante qui n'a pas abouti à l'unification en une nouvelle Église commune franco-germano-italienne, avec un chef ecclésiastique commun.

On déplaça le siège de l'Église catholique dans le champ de ruines presque inhabité d'une antique ville, qui au moment de la fondation de l'Église était une ville antique relativement insignifiante en Italie et n'était que désormais appelée Rome. La dénomination romaine catholique n'est donc elle aussi qu'une duperie sur l'étiquette, car il fallait, en harmonie avec la donation de Constantin, fabriquée, simuler une continuité historiquement fondée à Rome – un bluff réussi.

L'Église romaine a fait tous ses efforts pour que les termes *chrétien* et *catholique* ou le cas échéant *romain catholique soient équivalents*, et a cherché à rendre crédible pour les croyants ce pseudo-fait, aussi et précisément en falsifiant des documents et en fixant après coup la Donation de Constantin au VIIIe siècle.

Ce procédé avait une raison pertinente : il y avait au premier siècle déjà une *autre* conception chrétienne du monde, qui en tant que religion naturelle pagano-chrétienne, avait un puissant appui, pas seulement dans la population celte. La prétention au pouvoir d'une Église catholique unie, repoussée d'environ 500 ans dans le passé, fit le lit d'une soi-disant ancienne prétention universelle et illimitée à la puissance.

Une prétention historiquement fondée à l'universalité était aussi nécessaire parce qu'il y avait déjà en Europe, vraisemblablement depuis des siècles, un christianisme primitif qui était fondé sur la croyance en la Mère de l'ancienne Europe. Celle-ci jouait aussi dans le monde méditerranéen pré-indoeuropéen et en Orient un rôle important, comme des trouvailles archéologiques qui datent au moins de l'âge du bronze le prouvent (reflets d'un matriarcat ?). Cette croyance se développa (comme nous l'avons déjà décrit) pour aboutir à une religion naturelle chrétienne. Elle était répartie à divers degrés sur toute l'Europe et profondément enracinée dans la population. Cette foi chrétienne existait au moment de la fondation de l'Église catholique déjà depuis des siècles. Il est vrai qu'il y avait encore des païens, qui s'attachaient à la croyance antique. Mais il n'y avait pas de confrontation, parce que la croyance pagano-chrétienne se base sur la foi en la mère originelle, et ne la rejette pas. Dans la même lignée, il y avait donc en même temps des partisans de l'ancienne et de la nouvelle foi, dans un côte-à-côte paisible.

* *Harmonie divine contre chaos*

Pour que l'Église romaine catholique puisse en général s'établir et déménager vers Rome, il faut qu'auparavant se soient accomplis des événements décisifs. S'agit-il, dans l'épaisse couche de décombres de Rome, mais aussi dans celle de beaucoup d'autres villes antiques autour de la Méditerranée, des décombres des siècles, ou bien des catastrophes naturelles sont-elles la cause réelle des destructions, pas seulement à Rome ? Comme nous l'avons déjà exposé, l'antiquité se rapproche considérablement du temps moderne, si l'on supprime les siècles sombres. L'antiquité pourrait-elle avoir été achevée par une catastrophe naturelle ?

Le futur pape Pius II (Silvio Piccolomini) constata lors de son voyage au concile de Bâle (1432) que cette ville avait été détruite par plusieurs tremblements de terre. La nouvelle ville bâtie, soi-disant européenne autrefois, Bâle, devait avoir eu un nouvel aspect, *sans aucune antiquité !* Ruines et décombres furent déversés dans des fosses. Aujourd'hui, on croit que le18 octobre 1356 un grand tremblement de terre eut lieu en Suisse du Nord.

Une autre catastrophe très lourde de conséquence intervint vers 1362 (la date ne peut être précisée davantage) sur la côte de la mer du Nord. Il se produisit un raz-de-marée dévastateur, la *grote Mandrank*[216] (grande noyade) dans laquelle de nombreuses paroisses en Frise du Nord furent englouties et de grandes parties de la plage des îles emportées[217]. À la moitié du XIVe siècle il semble y avoir de plus en plus d'événements inhabituels. L'année 1342 est connue pour le GAU[218] hydrologique, une inondation catastrophique, extraordinaire, démontrable historiquement en Europe du centre.

À cela s'ajoutèrent de 1338 à 1340 des plaies d'ampleur biblique : l'Europe subit une terrible invasion de sauterelles qui – venues de l'Est – s'attaquèrent voracement aux récoltes[219]. À la moitié du XIVe siècle, de grandes catastrophes naturelles se produisirent, et la peste noire sévit en Europe. Seules ces catastrophes survenues vers 1350 rendent compréhensible une prolongation artificielle de l'intervalle de temps pour les périodes de temps situées avant, car les villes ne sont pas seules à être en ruines. Un nouveau début est littéralement obtenu *par la contrainte* : tous les événements historiques anciens

216 Kuss, 1825.

217 Glaser, 2001, p. 89.

218 Grösster Anzunehmender Unfall, catastrophe dans une centrale nucléaire.

219 Glaser, 2001, p. 65 sq.



Figure 19 : Raz-de-marée. Pertes de terrain après 1362 (surfaces en gris clair) dues à des raz-de-marée sur l'île de Strand (Allemagne). D'après Glaser, 2001.

furent presque effacés de la mémoire de l'humanité par une falsification organisée de l'histoire. Car ce lavage de cerveau avait un but simple : concentrer l'argent, le pouvoir et les terres entre les mains d'un petit nombre. Ce qui s'accompagna du changement contraire de l'ordre social – la propriété privée avança au centre de toutes les pensées et de tous les efforts.

On confectionnait un document qui prétendument était établi au nom d'empereurs ou de rois autrefois régnants, et l'on était de cette manière soudainement et, qui plus est, *officiellement légitimé*. La population était décimée et misérable – les structures adaptées étaient détruites. L'historien de la culture Egon Friedell (1878-1938) n'est pas le seul à voir dans l'irruption de la peste noire à partir de 1348 la suite immédiate d'une catastrophe cosmique. De violentes catastrophes, des sécheresses, des inondations, des villes qui s'effondrent, et une peste qui accompagne tout cela, tous ces événements forment un tout cohérent.

De l'autre côté de la terre, les Indiens Pueblos préhistoriques de l'Ouest de l'Amérique abandonnèrent leurs villes vers la fin du XIIIe siècle, à cause d'une sécheresse qui dura (dit-on) 24 ans, car l'eau qui auparavant coulait en abondance dans les canyons se tarissait.

Des impacts de météorites, des éruptions volcanique et des scénarios ainsi déclenchés de catastrophes dévastatrices, aggravées pas la peste, la sécheresse, les inondations et les essaims de sauterelles : on ne pouvait opposer à tout cela qu'un bon Dieu aux qualités paternelles (en guise de consolation ?). Les événements catastrophiques furent par la suite systématiquement effacés de la conscience collective. C'est pourquoi les représentants les plus variés de l'Église catholique soutinrent d'une manière extrêmement opiniâtre et avec succès le dogme de la stabilité des trajectoires planétaires, alors que non seulement dans les traditions des Égyptiens, des Grecs et des anciens Européens, mais aussi dans les souvenirs des ancêtre directs, c'est un chaos de trajectoires planétaires qui était enraciné. Car ce ne sont pas seulement les peuples nordiques qui ont rapporté que le ciel était tombé très bas

jusqu'aux têtes des gens. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle on a construit dans le monde entier des villes souterraines de plusieurs étages et des systèmes de tunnels, comme en Turquie.

Les hommes qui proclamaient le chaos au lieu de l'ordre et/ou l'instabilité des trajectoires planétaires furent, comme le savant universel italien Giordano Bruno (1548-1600), qui croyait en l'infinité de l'univers et à la pluralité des systèmes de mondes, brûlés.

Malheureusement, c'est ainsi que les connaissances scientifiques qui ont pu être retirées des catastrophes ont été anéanties par les agissements de l'Inquisition. Le Moyen Âge fut un recul marqué dans le développement de l'homme, non seulement causalement, parce qu'il y avait des bouleversements graves, mais aussi parce que l'Église romaine papale tentait d'anéantir tout ce qui menaçait sa prétention au pouvoir. *Hélas, même aujourd'hui, presque toutes les considérations scientifiques actuelles reposent sur le principe chrétien de l'harmonie*. Les théories du chaos dans l'univers et des catastrophes terrestres dans les premiers âges de la terre, ainsi que les pertes de temps qui les accompagnent dans l'historiographie officielle, ne sont pas même discutées malgré les contradictions graves dans la doctrine officielle. Mais le temps est mûr pour un changement de paradigme.

~ 5 ~
Hérétiques et chrétienté celte

Le don visionnaire attesté des druides trouve son correspondant dans les pratiques des Indiens longtemps avant la nouvelle ère, et remonte à des phénomènes primordiaux communs. Il se prolonge dans le christianisme celtique, qui semble être influencé par des éléments coptes, arméniens et byzantins. C'est pourquoi le christianisme solidement enraciné dans les convictions et la foi druidiques n'est pas un rejeton de l'Église latine, mais une Église de moines séparée, qui, après un début de coopération, fut anéantie par l'Église papale apparue plus tard. L'Europe fut, dans cette avancée vers une mission pacifique des moines iro-écossais, christianisée une deuxième fois, mais alors violemment, par l'Église papale. C'est pourquoi il est peut-être trop poussé de lire dans le recueil des travaux d'un symposium de celtologues à Dublin : « La tradition chrétienne dans sa forme anglosaxonne-irlandaise se présente avec les mêmes droits que l'héritage méditerranéen gréco-romain de l'Europe. »

* Chrétiens libres au Moyen Âge

Un livre témoigne du christianisme précoce des Goths, un des plus célèbres, des plus anciens et des plus précieux du monde : la Wulfila-Bibel (Codex argenteus), appelée ainsi selon le premier évêque des Goths (vers 311-383). Elle est conservée à Uppsala en Suède, le lieu d'origine des Goths, et est aussi appelée la Bible d'argent, car le Nouveau Testament est écrit avec de l'encre d'argent – plusieurs pages même avec de l'encre à l'or – sur un parchemin teint en pourpre. Un document infiniment précieux – on ne peut voir qu'une page de l'original. On dit que toutes les autres se trouvent en un endroit caché. Ce qui est remarquable, c'est que l'écriture gothique de Wulfila a été développée *de novo* exprès pour la Bible, à partir de runes germaniques et de lettres grecques.

Tout cela est censé susciter l'impression que la Bible latino-catholique a été traduite pour les barbares, à la demande de l'Église papale. La langue écrite des Goths serait un produit accessoire qui apparaîtrait à cette occasion. Mais les choses se passent tout à fait à l'envers. Car *la doctrine de la Bible de Wulfila se distingue nettement de la Vulgate, la Bible latino-catholique*. Ce qui à vrai dire n'est pas étonnant, car Wulfila était arianiste, et soutenait la foi chrétienne naturelle. De ce fait, la Bible de Wulfila concurrence la Bible latino-catholique et l'écriture gothique a les racines les plus anciennes.

La Bible d'Héliand en vieux saxon – une épopée transmise anonymement en vieux saxon, qui décrit en presque 6000 vers allitérés l'histoire de la vie du Christ – fut rédigée au IXe siècle et constitue, dans sa fusion des incitations venues de Byzance et des représentations de la foi celto-germanique, une création biblique originale. « *Des représentations de valeur positives (idée de la lignée, fidélité) ne sont pas simplement éliminées, mais sont encore parfois sollicitées pour rendre plus clair un élément nouveau ; elles sont ainsi en même temps, au sens de la nouvelle chrétienne, élargies (commandement de l'amour du prochain) et approfondie (foi en tant que fidélité définitive à la personne)* »[220]. Ce ne sont pas les quatre évangiles de la Bible qui ont servi de base au texte, mais l'harmonie des évangiles, connue sous le nom de Diatessaron, celle du théologien syrien Tatian du IIe siècle, le plus ancien texte araméen qui se rapporte à la Bible.

Il est à vrai dire remarquable que cette Bible non latine-catholique ait encore été en usage des siècles après la prétendue fondation de l'Église catholique au Ve siècle et après la formulation d'une doctrine purement catholique, et qu'elle ait même été réimprimée. L'Heliand prouverait donc l'existence de représentations de foi justement non catholiques, jusque loin dans le Moyen Âge, et par là la non existence de l'Église papale à cette époque ?

Une inscription du XIe siècle en lettres latine majuscules a été rédigée sur le somptueux retable d'or de Bâle[221] : « *QVIS SICVT HEL FORTIS MEDICUS SOTER BENEDICTUS / PROSPICE TERRIGENAS CLEMENS MEDIATOR USIAS* » (Qui est comme Hel fort, guérissant, sauvant et béni. Que ceux qui sont nés de la terre gardent douc(e) médiateur(trice) de l'être.) Hel était le nom de la mère originale, ou, comme on l'a discuté dans l'introduction : Dieu, en tant que principe divin et non en tant que *personne*, sachant qu'il s'agit plutôt de divinités maternelles.

Ces pensées religieuses européennes de l'âge du bronze peuvent être mises en évidence jusque dans le haut Moyen Âge. À sa place ici aussi la crosse d'évêque catholique qui fut reprise directement sous forme de bâton tordu par les druides ou le cas échéant les moines ambulants iro-écossais. « *Cela conduit au dieu celtique Sucellus*[222] *avec le symbole du double bâton tordu, auquel pend le Christ jusqu'au XVe siècle par exemple dans l'autel mural de 1402 à Saint Jacob à Göttingen, ou deux fois*

220 Rathofer, 1962, p. 18.
221 Zarnack, 2000, p.371.
222 Seitz, 1962.

dans le portique ouest de l'église Saint Laurent à Nuremberg »[223]. Si l'on prend en considération l'immense territoire gouverné par les Goths et donc aussi une large distribution de la Bible de Wulfila (Ulfila) et d'autres écrits (littérature), on peut envisager une destruction systématique de la littérature ne provenant pas de sources catholiques. Car en plusieurs siècles, seuls environ dix écrits (Codex) ont échappé à l'anéantissement. L'existence de fragments de calendriers gothiques et de deux documents de vente rédigés en latin avec des signatures gothiques « *montrent également la vaste distribution de l'écriture gothique* »[224].

La linguistique historique livre de vastes preuves qui montrent que l'acte de foi en vieux haut-allemand témoigne d'un christianisme non-catholique. Je voudrais ici renvoyer aux publications de Wolfram Zarnack[225] qui dit : « *Je conclus, de l'histoire de la langue et des symboles, que l'acte de foi en vieux haut-allemand, prétendument catholique, n'est pas une traduction du credo latin. Le choix des mots du texte en vieux haut-allemand manifeste une forme de transition très avancée du culte païen feu-lumière-fertilité-hache, à un rituel fertilité-lumière verbalement réinterprété, sublimé, chrétien, du Christ, dieu de la lumière, secoué/tourmenté/flagellé, martyrisé, tué et de nouveau revenu à la vie*[226] »

L'importance de la propagation de la foi pagano-chrétienne peut être déduite du possible territoire de propagation de la Bible de Wulfila (Ulfila), car les Goths dominaient au IVe et au Ve siècle l'Europe depuis les Carpates jusqu'à la côte atlantique et la péninsule ibérique – et ce à l'époque où l'Église catholique est censée s'être formée. Les Goths – la plus grande tribu de ce que l'on appelle Ostrogermains, aussi appelés Scythes par les Grecs – conquirent, sous la conduite d'Alaric, des métropoles européennes (Athènes), et Rome en 410. L'empire wisigoth est censé avoir été anéanti en 711 par les Arabes. L'historien F. Lot donne à penser : « *On peut dire que le développement de l'antiquité en occident a été continué sous la conduite du plus civilisé de tous les peuples, le grand peuple des Goths* »[227]. Peut-être que les faits sont inversés, et que les Goths faisaient tout simplement partie de l'antiquité, car ils étaient au moins apparentés aux anciens Grecs immigrés en Grèce.

223 Zarnack, 2000, p. 307.
224 Zarnack, 2000, p. 360.
225 1999, 2000.
226 Zarnack, 2000, p. 369.
227 Cité in Sède, 1980.

* *Destruction de la littérature ancienne*

En Irlande, il existait des livres et des bibliothèques déjà à la période païenne, bien que l'Église catholique ait présenté sous forme caricaturale les peuples barbares.

Le livre jaune de Lecan (*Leabhar Buidhe Lecain*), que *Giolla Iosa Mór Mac Firbis* rassembla vers 1400, contient à côté de textes plus précoces le *Livre des droits* (*Leabhar na gCeart*) – un traité politique sur la constitution des royaumes irlandais. Selon cet ouvrage, 180 livre des druides auraient été brûlés par Patrick dans son zèle missionnaire. Selon Mac Firbis, « *les Chrétiens convertis se mirent partout à l'ouvrage, jusqu'à ce qu'à la fin, tous les restes de la superstition des druides furent complètement anéantis* ».

L'écriture runique, dont les signes ressemblent à ceux de l'ancien grec, fut utilisée, à partir du IIe ou du IIIe siècle, en tant que plus ancienne écriture des tribus germanophones. Elle dut céder à l'écriture latine. On croit que les runes étaient gravées sur de la pierre, du métal ou du bois, mais pas inscrites sur du papier. Si l'on ne trouve pas d'anciens textes écrits avec des runes, cela ne signifie pas que des documents et des écrits de ce genre n'ont pas existé. Il est probable que ces documents runiques ont été avec la christianisation rassemblés et traduits en latins, la langue officielle nouvellement développée de l'Église catholique, ce qui conduisit à leur falsification. En même temps, les anciens écrits furent anéantis ou rangés dans des archives secrètes.

Graver des runes fut poursuivi jusqu'au XVIIIe siècle et juridiquement condamné, car l'ancienne culture et l'ancienne foi associées à l'écriture runique devaient être extirpées jusqu'à la racine par tous les moyens disponibles. Un seul document en runes est conservé : le Contrat d'État de Schonen (Suède), écrit sur du papier. Ce *Codex Runicus* date du XIVe siècle et est censé être une pièce unique, prétendument le seul texte jamais écrit en runes... Des chercheur témoignent à propos de l'écriture de nos ancêtres – entre autres les lettres d'amour des Vikings – que « *des archéologues et des spécialistes des runes ont, après de nouvelles fouilles, éclairé le brouillard mythique qui entoure les lettres germaniques gravées : les runes étaient un système d'écriture normal, destiné au courrier commercial, aux lettres d'amour et aux graffitis obscènes* »[228]. Quelques témoignages presque incontournable de l'écriture runique échappèrent à la destruction systématique par l'Église romaine papale : des pierres, sur lesquelles sont gravés des textes runiques. J'ai aussi photographié d'anciennes inscriptions runiques en Amérique.

228 Spiegel, 28.9.1998, 40/1998, p. 254.

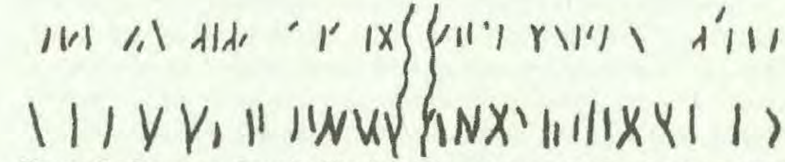


Figure 20 : Runes au Canada. Une inscription en runes de Sherbrooke au Québec ; tirée du « Journal Anthropologique du Canada », vol. 13, n°2, p. 1975.

Les écrits et les témoignages d'autres peuples culturels ont été anéantis par l'Église catholique de façon conséquente dans sa sphère de pouvoir. Les cultures ont été complètement dépouillées de leur passé et de leur histoire souvent brillante. Des rapports écrits sur des contacts transatlantiques, non seulement des Celtes, ont été anéantis. C'est pourquoi on a déplacé les voyages de découverte et de commerce avant la christianisation et avant Colomb dans le domaine de la mythologie. C'est ainsi que l'Église catholique a agi dans toutes les parties du monde où l'on pouvait imposer la structure de pouvoir nécessaire par le feu et le glaive. Les peuples de grande culture d'Amérique centrale ont perdu presque la totalité de leur vaste littérature. Seuls de rares écrits ont échappé aux actions de destruction aveugle et furieuse de l'Église catholique. Sinon, nous saurions depuis longtemps que les Vikings et d'autres peuples avaient déjà rendu visite aux Mayas, qui avaient d'ailleurs auparavant déjà possédé une culture traditionnelle riche, provenant de plusieurs sources, y compris (ou même principalement) asiatiques.

* *Pogroms de Juifs*

Même la littérature juive était une épine dans l'œil de l'Église catholique, car elle aussi aurait trahi la vérité que le développement du christianisme a été tout à fait différent de ce qu'affirme officiellement la doctrine catholique. On trouve une preuve patente de l'action de destruction entreprise pour protéger son existence dans le Privilège impérial pour la destruction de tous les livres juifs hormis la Bible, établi en 1509 pour Johannes Pfefferkorn. Pour quelle raison cela devait-il se produire ? Il y aurait eu un certains sens à une tentative de destruction de la littérature juive *religieuse*, mais pourquoi aussi la non religieuse ? N'est-ce pas un indice évident que l'histoire des époque passées s'est déroulée d'une manière différente de ce qu'enseignent les historiens des anciens temps en se basant sur des écrits conservés, mais le plus souvent falsifiés ?

Mais ce ne sont pas les seul témoignages juifs écrits qui ont été anéantis, même les Juifs ont été persécutés et massacrés en masse, à

grande échelle, avec la christianisation. Sous la bannière de la première Croisade (1096-1099), des pogromes de Juifs terribles ont été déclenchés. « *En se déplaçant en aval du Rhin (donc pas sur le chemin direct de l'orient), les croisés dépouillèrent et tuèrent successivement les Juifs de Spyer, de Mayence, de Trèves et de Cologne, d'autres attaquèrent les Hébreux à Neuss et Xanen, et même à Prague, ce dont il nous reste toujours, du côté des Juifs, des rapports encore plus effroyables* »[229]. Ce n'est pas en vain que la première croisade a été appelée croisade du peuple, et son début est associé de façon significative et indissoluble aux persécutions des Juifs en Rhénanie[230].

C'est donc fausser les choses que de prétendre que la responsabilité de cette action de destruction de masse n'est que le fait de quelques prédicateurs fanatisés[231]. Les acrobaties intellectuelles destinées à libérer l'Église papale de la responsabilité historique des pogromes et de leurs menées sont toutefois relativisées : « *Mais à côté, il faut réellement penser, au sens de Riley-Smith (1984), que les croisés n'avait pas l'image mobilisatrice d'un ennemi, à la place duquel on mit d'abord les Juifs* »[232].

On peut en convenir, car il n'y avait pas d'image d'ennemi plus proche que les *hérétiques* en Europe, et l'on y compatait, aussi et précisément, les libres penseurs chrétiens ainsi que les Juifs religieusement apparentés par leur esprit et leur religion, dont il fallait éteindre le mouvement spirituel au profit de la prétention universelle de l'Église catholique. Les croisades n'étaient que superficiellement religieuses, mais dans leurs tréfonds elles étaient motivées en particulier par la politique, ainsi que par des considérations sociales et économiques.

La persécution des Juifs persista. Depuis le XIII[e] siècle, ils étaient contraints à porter des chapeaux de Juifs et des insignes comme la rouelle, destinés à les stigmatiser et à les exclure. Au milieu du XIV[e] siècle, la peste qui accompagnait la catastrophe déclencha d'autres expulsions et pogroms. Avec le commencement de la Réforme, la persécution d'inspiration religieuse s'intensifia[233].

De qui l'Église catholique devait-elle donc avoir peur ? Pourquoi l'Église dut-elle propager et armer au Moyen Âge des croisades, ou soutenir des guerres contre les incroyants ou les hérétiques ? « *Aucune religion sur terre n'a mené autant de combats et de guerres de religion que le christianisme* », écrit l'historien des religions Helmuth von Glasenapp[234] Si l'Église catholique en tant que telle n'a été définie et fondée à Avignon qu'après les première croisades, les premières croisades doivent être conçues comme des guerres d'enrichissement et de conquête des nouveaux maîtres féodaux. Car les souverains séculiers étaient souvent, au début de la phase de bouleversements, en union personnelle avec les chefs de l'Église.

L'ascension de l'Église avec le début de son exil babylonien en Avignon en 1309 correspond temporellement à l'arrestation des templiers français en 1307 et l'abolition de l'Ordre des templiers par le pape Clément V en 1312. La destruction de l'Ordre des templiers en France semble liée avec l'ascension de l'Église catholique – ou bien peut-on même considérer l'Église papale comme l'héritière économique de l'Ordre ? L'infrastructure des Templiers, construite comme un réseau égalitaire (commanderies) a-t-elle été utilisée par l'Église pour déployer sa puissance, en les faisant fonctionner, grâce à leurs ordres monacaux radicaux, comme des cloîtres ? L'ascension rapide en Europe centrale de l'Église papale, après une phase d'insignifiance et de désunion intérieure (Schisme d'Occident), doit-elle être expliquée ainsi ?

Rafael Alarcón Herrera présente une abondante liste de saints templiers dont les écrits ont échappé à l'anéantissement, et il décrit concrètement comment ils ont été transformés pas à pas en saints de Église catholique[235].

Tromperie d'étiquetage et destruction des anciens écrits étaient une contrainte vitale pour l'Église catholique qui s'établissait lentement au XII[e] siècle. Car sinon, il y aurait eu des preuves de ce que l'Europe avait déjà été christianisée par des missionnaires, par exemple des moines iro-écossais.

* Christianisation irlandaise

Des moines itinérants iro-écossais ont marqué notre culture occidentale en tant que précurseurs d'une foi de libre penseur christo-celtique, et en tant que savants. Mais il est étonnant de voir combien leurs activités multiples ont peu pénétré la conscience générale.

Jusqu'au XII[e] siècle, on entendait par *Schotten* (*Skoten*) en général les Irlandais, qui d'un côté s'installèrent sur l'île irlandaise (*Scotia major* = Grande Écosse) ou aussi sur la côte britannique opposée (plus tard County Argyll) (*Scotia minor* = petite Écosse). Seule la réunion des

229 Mayer, 2000, p. 43.
230 Meyers Lexikon.
231 Cf. Mayer, 2000, p. 43.
232 Mayer, 2000, p. 43.
233 Lexikon der deutschen Geschichte, p. 255.
234 1993, p. 316.
235 Herrera, 2000.

Skotes et des Pictes vers 846 en un grand règne écossais fit se restreindre la désignation *Schotten* au nouveau peuple-État, Pictes compris.



Figure 21 : Symboles chrétiens. Image 1 : porteur de flambeau à Copan (Honduras). Image 2 : le flambeau avec le soi-disant symbole de la foudre (croix en tau ?). Image 3 : la croix copte en T (Tau) à Tory Island (Irlande), reste d'un cloître fondé par les Irlandais. Image 4 : un moule de stéatite trouvé à Trendgärden (Jütland), datant du Xe siècle, permettant de former des croix et le marteau de Thor (Musée National Danois, Copenhague).

Lors d'un congrès à Dublin, les celtologues résumèrent comme suit les résultats de leurs travaux : « *Aucun peuple européen n'a seulement par les moyens supérieurs de l'esprit, et sans prétention hégémonique, dominé le développement culturel de l'occident d'une manière aussi globale que les Irlandais... À son acmé, l'influence de l'esprit irlandais s'étendit depuis l'Islande jusqu'à Tarente, de Kiev jusqu'à l'île entourée de légendes de saint Brendan* »[236]. On voit jusqu'où les moines itinérants iro-écossais sont allés en mission quand on sait qu'ils ont fondé un cloître à Kiev (Ukraine).

Est-ce que tout était différent ? Le christianisme déferlait sur l'Europe, venant peut-être de l'Éthiopie (christianisme copte) par-delà Alexandrie et Constantinople. Avant même qu'il ne s'y développe une Église monacale indépendante, la croix en tau copte doit être née de l'Anch (ou Ankh, HJZ), le signe pharaonique du salut et de la vie, parvenu en Irlande. Même à Tory, une île presque inhabitable de la côte nord du comté de Donegal... « *une de ces étranges formes de croix*

236 Cité in : Meyer-Sickendiek, 2000, p. 328.

s'élève au-dessus de l'Atlantique »[237]. L'influence et l'extension de la foi judaïque et copte, qui sont semblables dans l'esprit au christianisme celtique et le cas échéant à l'arianisme, et qui plus tard rivalisèrent avec la foi catholique nouvellement installée, ne doivent pas être sous-estimées. Les effroyables pogroms de Juifs à l'occasion de la première croisade ne sont donc pas des actions relevant de la responsabilité de quelques fanatiques, mais sont une partie d'une stratégie organisée pour atteindre un but.

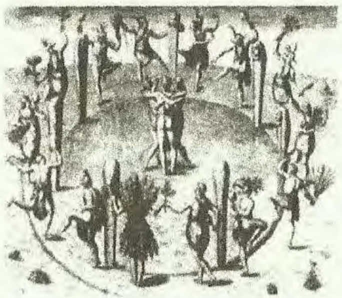
Dans toute l'Europe, et au-delà, il y avait avant la foi romaine catholique une série d'antiques mouvements religieux, que l'on rassemble sous le nom de *gnosticisme*. Pour les gnostiques, l'interprétation de l'existence humaine est définie dans le cadre d'une cosmologie d'apparence mythique, strictement dualiste : homme et cosmos contiennent des parties d'un monde de lumière de l'au-delà (bon), qui doivent être libérées de la matière hostile aux dieux (mauvaise). Cette délivrance advient grâce à des envoyés de la lumière (entre autres le Christ). Elle est graduelle, si bien que ne parvient à la connaissance (gnosis) pleine que celui qui a l'esprit. Quelques uns restent au stade le plus bas de la foi.

On reconnaît la vénération de Dieu comme un principe (de la nature). Les druides (hommes sages), en tant que couche spirituelle supérieure des Celtes, accueillirent joyeusement les nouvelles idées chrétiennes, et l'ensemble des druides « entra en symbiose avec lui. Il n'y a pas eu de martyrs en Irlande. Des cultes très anciens, comme l'adoration de l'eau et les processions circulaires autour des cercles de pierre et des stèles pendant une rotation du soleil, furent repris. Le système du monde héliocentrique des druides persista sous une forme apparentée »[238].

On peut supposer que les nombreux *Ogham Stones* (*gallans*) placés debout contiennent déjà des premiers indices d'influences chrétiennes, avant que les croix ajoutées avec la christianisation ne neutralisent globalement leur caractère païen. L'écriture dite ogham selon le dieu celtique de l'écriture (Ogmios) témoigne avec les signes de la croix d'une juxtaposition et d'une contemporanéité paisibles de l'antique foi païenne et de la nouvelle fois chrétienne (et non catholique).

Après que le gnosticisme à la fin du IIIe siècle fut parvenu jusqu'en Perse et en Inde, et ait atteint au IVe siècle les îles Britanniques, des moines iro-écossais partirent en mission à partir du VIe siècle (chronologie officielle) sur le continent européen.

237 Meyer Sickendiek, 2000, p. 54.
238 Meyer-Sickendiek, 2000, p. 51.


Figure 22 : Danses. Le premier rapport scientifique datant de 1590 provient de Thomas Harriot et décrit des processions en rond d'Indiens nord-américains autour de poteaux plantés en terre, qui constituent un cercle et ont la forme de têtes de nonnes voilées. Gravure de Theodor de Brys d'après l'original de John Whites.

Le cercle d'action des missions iro-écossaises en Europe se cristallisa autour de zones d'habitation des anciens Celtes, mais ne les fondèrent pas. Ils édifièrent beaucoup de centres de religion et de science dans de vastes parties d'Europe. Des cloîtres furent édifiés au VIe et au VIIe siècles : en Suisse (Sankt Gallen), en Italie du Sud (San Cataldo), en Autriche (Sankt Koloman) et en Franconie (Sankt Kilian). Ils se développèrent pour constituer des centres spirituels, philosophiques et culturels qui étaient appréciés même des rois. Un observateur franconien crut avoir l'impression « *que presque toute l'Irlande était venue avec une troupe de philosophes dans notre pays* ».

Conformément à la pratique celte, Willibrord évangélisa à l'aide d'évêques itinérants, vers 700, les Frisons et les Danois. Il y eut aussi une évangélisation en Suède et en Norvège, ce qui explique la relation étroite avec le christianisme d'Angleterre.

Au XIIe siècle encore furent construits les cloîtres écossais de Wurzbourg (1134), de Nuremberg (1140), de Vienne (1155), d'Eichstätt (1160) ainsi que d'autres rejetons de la maison mère de Regensburg, à Memmingen, Constance, Kehlheim et Erfurt. Le cloître écossais de Vienne, occupé 250 ans par des moines iro-écossais, se situe sur la place appelée *Fryum*, dont les mots rappellent les privilèges qui lui ont été accordés jusqu'en 1775, comme le droit d'asile (Freistatt).

Dans l'église écossaise de St. Jakob à Regensburg, il y a une plaque de sépulcre datant du XIIIe siècle qui montre un pèlerin barbu avec la crosse (cambutta) dans la main, que les moines irlandais-écossais avaient repris aux druides. La parois sculptée, qui dans le parler populaire est appelé portail des Écossais et qui est situé sur la face nord de l'église Sankt Jakob de 1150-1199, pose toujours des énigmes, car le sens des sculpture n'a pas encore pu être déchiffré.

Ce qui est important, ce n'est pas seulement que cette église présente des formes de bâtiment normandes et lombardes, avec des tours et des absides latérales, qui ont été imitées. C'est dans ce contexte qu'il faut voir le surgissement des églises gothiques qui furent construites après les romaines. Ce style architectural roman avait été importé par

les Normands du XIe au XIIIe siècle (= style roman) depuis l'espace méditerranéen vers l'Europe centrale. Quelle relation jusqu'à présent non découverte existe entre les Normands (= hommes du Nord, un autre nom des Vikings) et les Templiers ?

En 1066, le duc normand Wilhelm II devint roi d'Angleterre, et le royaume normand de Sicile (avec l'Italie du Sud) fut transmis par héritage en 1194 aux Staufer. La colonie grecque de Grande Grèce en Italie était donc au plus tard peu après le changement de millénaire sous férule nordique. Et si l'Ordre des Templiers avait puisé sa connaissance des voyages maritimes ainsi que sa collection de cartes terrestres et maritimes à des sources normandes riches en tradition, qui à leur tour enrichirent leur ancien savoir dans le domaine de l'architecture et de la navigation en puisant à des sources arabes (phéniciennes ?) et byzantines ? Une partie des Normands, et même des marins expérimentés pour les voyages en haute mer, se sont-il dissous dans l'Ordre des Templiers ? En tout cas, les deux groupes étaient attachés à la libre pensée christo-païenne. Est-ce un pur hasard si les membres fondateurs de l'Ordre des templiers venaient de Normandie ? C'est précisément dans cette région que régnaient les Vikings depuis 911.

Il semble que l'Europe doit aux Templiers le style architectural gothique, qui surgit très soudainement complètement développé et perfectionné. Parle en faveur de cette idée – outre le fait qu'aucune église gothique n'a été construite à Rome à cette époque – la succession temporelle avec la fondation de l'Ordre et les églises gothiques construites à la suite. L'élément central de l'arc surgit pour la première fois vers 1130 dans le sud-ouest de la France. Mais entre 1140 et 1277 les Templiers organisèrent et surtout financèrent plus de deux douzaines de grands bâtiments[239]. Les merveilleuses abbayes gothiques du XIIe siècle, comme Saint-Denis (1137-1144), Bourges vers 1195, Chartres après 1194, Reims à partir de 1221 et Amiens à partir de 1220 complètent la dissolution des murs dans des flèches tendant dynamiquement vers le ciel, qui expriment un abandon à Dieu qui confine au mystique.

À mon avis, l'arrestation des Templiers français en 1307 et l'abolition de l'ordre par le pape Clément V doivent être considérées à la lumière du début des aspirations de l'Église papale, qui à cette époque résidait d'ailleurs en France, car l'Ordre des Templiers était riche, et n'exerçait pas le pouvoir uniquement dans toute l'Europe. Il est tout à fait possible que la flotte des Templiers ait abordé aux côtes de l'Amé-

239 Cf. Charpentier, 1986, p. 192.

rique du Nord et du Sud et qu'avec l'argent et l'or qu'ils y trouvèrent, ils aient pu réaliser leurs grands plans et financer les églises gothiques.

* *Style architectural normand*

Après que les Normands (Vikings) en 1016 arrivèrent en basse Italie et sous la conduite de Robert Guiscard (1057-1085) conquirent les restes de propriétés byzantines et lombardes (= germaniques), le frère de Robert, Roger I (1061-1091) chassa les Sarasins de Sicile et fonda un État normand englobant la Sicile et le Sud de l'Italie. Roger II (1095-1114) réunit en 1130 l'Italie du Sud (royaume de Naples, Calabre, Apulie) et la Sicile au Royaume de Sicile, qui correspondait à peu près à la zone de souveraineté des anciennes colonies grecques de Grande Grèce. Un État normand constituant une monarchie héréditaire avec une organisation autocratique de fonctionnaires fut formé. Roger II reçut le plein droit d'investiture et fit de son État un centre de l'espace méditerranéen, économique, culturel et politique.

Non seulement les Vikings chassèrent les byzantins de l'Italie du Sud, mais la flotte normande put s'opposer victorieusement à la flotte byzantine et se tourna en 1147 vers Byzance. Les Normands conquirent la Dalmatie, dévastèrent toute la Grèce et occupèrent Corfou. Roger II étendit de 1147 à 1154 la domination normande sur l'Afrique du Nord, depuis le Maroc jusqu'à la Libye. En 1194, cet État passa, par le couronnement de l'empereur Heinrich VI comme roi de Sicile, aux Staufer, parce qu'il avait épousé en 1186 Constance, la fille et l'héritière normande de Roger II.

Dans l'histoire de l'Europe, l'influence des Normands est en général sous-estimée, alors que depuis 911 ils étaient fermement implantés et qu'ils conquirent l'Angleterre. Lors de leur arrivée en Sicile, ils virent les nombreux bâtiments brillants des Musulmans, avec la splendeur aveuglante de leurs maisons de Dieu et de leur villas islamiques, imitées des mosquées et des palais orientaux, en particulier égyptiens, ainsi que les bâtiments grecs, et ils en reçurent une puissante impression.

Pas moins « *remarquable que l'action des modèles en question, est celle du style germanique, bien que celui-ci ait commencé à se montrer au XIIe siècle, qui constitue la floraison de l'architecture normande, en France et particulièrement en Normandie... L'arc en ogive apparaît certes dans de nombreuses chapelles et églises de cette époque, en Sicile. Cependant, il semble ici être d'origine arabe. Ce n'est pas l'ogive qui est l'essentiel du style germanique ; ce qui en est caractéristique repose plutôt à son tour sur la légèreté des voûtes, qui doivent s'élancer dans les airs et sont pourtant portées par des colonne, qui ne sont que*

faibles en comparaison avec l'architecture prégermanique massive, et cet indice caractéristique ne se trouve dans aucune des églises des Normands au sud de l'île »[240].

C'est dans le style architectural germano-normand que semble être né le style gothique. Ne doit-on pas reconnaître des parallèles à peine remarqués ou, pour mieux dire, un développement continuel depuis les Normands jusqu'à l'interdiction de l'Ordre des Templiers ? Cette fracture dans l'histoire de l'Europe centrale était liée de façon significative à l'ascension fulgurante de l'Église catholiques. Les Normands bâtirent en Sicile des églises dont l'architecture correspond à celle des basiliques des premiers chrétiens : au-dessus des colonnes s'élèvent des ogives, sur le plafond des coupoles byzantines ; la coupole principale (ou plusieurs coupoles) s'élève au-dessus de la section de la nef intermédiaire et du transept.

Dans les régions où dominaient des normands, c'étaient des églises romanes qui étaient bâties, ce style déterminant à l'avance les éléments de la structure gothique de cathédrale en France (abbatiale de Jumièges, 1040-1067, aujourd'hui en ruines, Saint-Étienne, 1065-1081, et Sainte-Trinité 1059 sq., à Caen), en Angleterre (abbatiale de Saint Alban, 1077-1088, cathédrales d'Ely, 1090 sq., de Durham 1093 sq, et de Peterborough 1118 sq.) ainsi que dans le domaine de souveraineté normande en Italie du Sud et en Sicile (cathédrale de Cefalou).

Le style architectural normand, cultivé par les Normands même en Italie, repris par les Grecs et développé pour aboutir au style roman, comme précurseur du style gothique, paraît maintenant un maillon irremplaçable dans une chaîne de développement et non comme un phénomène isolé. À cette époque, l'Église romaine-catholique n'a livré aucune contribution au développent de l'architecture et donc des églises, car il n'y a de cette époque aucun grand bâtiment romain ou gothique à Rome.

Ma thèse est donc que les styles architecturaux antiques romains (= grecs et étrusques) ont été exportés dans des régions de l'Europe centrale, et ce après l'inondation de la savane de la mer du Nord, entraînant de force la fin de ce que l'on appelle âge du bronze. La période de l'antiquité fut ensuite terminée par de nouvelles catastrophes naturelles et des tremblements de terre détruisirent les anciens bâtiments tout autour de la Méditerranée.

Après se produisit un nouveau démarrage, avec un style architectural roman développé à partir du style romain (= grec), qui fut cultivé du XIe au XIIIe siècle en Europe centrale. Ce style, qualifié d'art roman, peut être appelé normand, car les Vikings l'ont apporté en Eu-

240 Schak, 1889,p. 224.

rope centrale depuis des régions originellement grecques comme la Sicile, l'Italie du sud, et la Grèce. Les Templiers surtout en développèrent sans transition le style gothique. Ce développement des styles architecturaux n'a rien, mais alors rien à voir avec les Romains ou avec l'Église catholique romaine jusqu'à ce moment. Lors de l'édification des cathédrales de l'époque, des moines iro-écossais étaient souvent là, à côté, pour donner des conseils. C'est pourquoi des éléments de construction que l'on reconnait nettement comme normand ou templiers dans des églises anciennes d'Europe centrale et dans d'autres grandes constructions ne constituent pas une curiosité.

Considérons un exemple qui se trouve dans la ville de Trondheim (Norvège), laquelle n'a été fondée qu'en 991 par les Vikings : le sanctuaire national de la Norvège, la cathédrale de Nidaros, construite sur la tombe de saint Olaf. Le début de la construction doit dater de 1070. En visitant la cathédrale, j'ai constaté que les parties encore existantes les plus anciennes, ne proviennent pourtant que du XIIe siècle, donc d'une époque où les Normands dominaient la région de la Méditerranée. Cette cathédrale a été dans sa plus grande partie bâtie en style gothique, alors que les parties les plus anciennes autour du transept sont romanes. Dans la haute région du nord de la Germanie, on peut observer une évolution du style architectural qui paraît conséquente, du style normand au style des Templiers, de l'art roman au gothique.

Les Templiers, qui chronologiquement ont suivi directement en France les Normands, édifièrent à partir du XIIe siècle une quantité de cathédrales gothiques, et le grand savoir des moines chevaliers se manifeste aussi dans le style de leurs chapelles ainsi que des nombreuses commanderies, dont les plans symboliques consistent en tétragones ou en hexagones sacrés.

En dépit de la fin imprévue de l'ordre des Templiers, ses connaissances se répandirent dans toute l'Europe et finirent par constituer la base de savoir des futures loges maçonniques. C'est ainsi que se manifeste dans plusieurs bâtiments médiévaux le savoir éminent des loges des Templiers.

Je ne suis pas de l'avis d'Uwe Topper[241], qui pense que les bâtiments gothiques n'ont tout bonnement rien affaire avec le christianisme. Il est exact que ce n'est pas Dieu en personne qui devait être adoré. Mais le bâtiment tendu vers le ciel devait afficher le principe divin (celtique) ; il y avait quasiment symbolisation d'un lien naturel de l'univers avec la Terre Mère en tant qu'unité de la nature. L'architecture ogivale rappelle aussi à l'intérieur de l'église la nature (forêt !). Qui en général finançait la construction des cathédrales ? On connaît plusieurs cas dans lesquelles les cathédrales n'appartenaient *pas à l'évêque*. La construction des cathédrales était financée par le chapitre (par exemple par l'Ordre des Templiers) qui veillait aussi sur la construction. Au Moyen Âge, le chapitre était une assemblée de chanoines, qui jouissaient de grands privilèges. Dans de nombreux cas, il n'était pas assujetti à la juridiction des évêques. « *La relation entre chapitre et évêque ne fut réglementée qu'au XVIe siècle au Concile de Trente. En Angleterre, le chapitre possède encore les mêmes privilèges qu'au Moyen Âge* »[242].

Comment un ordre chrétien, qui n'adhérait pas même à la foi romaine catholique, a-t-il pu devenir la plus grande puissance d'Europe ? Était-ce la foi pagano-chrétienne à laquelle adhéraient les Templiers et qui servit plus tard pour les accuser d'idolâtrie, qui prédominait encore vers l'an 1000, et justement pas la foi romaine catholique ?

* *Évangélisation précatholique*

Si les traditions sont justes et si le missionnaire irlandais Columban (543-615) avait déjà fondé des cloîtres en Franconie, il faut voir l'évangélisation iro-écossaise sous une lumière toute autre. L'esprit des libres penseurs chrétiens, des Juifs et des coptes, pesait comme un ulcère cancéreux et traversait comme un réseau le monde de la population celto-germanique originelle. Il n'y eut *pas* de guerres de foi. Les moines itinérants n'avaient aucune prétention mondaine et vivaient dans l'abstinence par conviction. Le christianisme vécu impressionnait la population. Ce réseau fortement développé de la foi chrétienne originale, très différent selon les régions, se répandait en tous lieux, depuis l'Inde en passant par la Perse jusqu'à la côte atlantique de la péninsule ibérique. Depuis cette époque jusqu'à la fin du XIe siècle, il n'y avait aucune trace reconnaissable d'une église catholique. Avec l'expansion de l'aspiration à la puissance et de la prétention à la foi universelle de l'Église papale, L'Europe fut, au plus tôt à partir du XIIe siècle, christianisée pour la deuxième fois. Mais cette fois-ci, cela ne se passa pas de manière paisible, mais par de terribles guerres, avec le fer et le feu. Pour les ecclésiastiques qui se présentaient pompeux et attachés aux biens de ce monde, il n'était pas possible de chasser les moines iro-écossais enracinés dans la population – ou ceux qui avaient une autre direction de pensée chrétienne. Dans un premier temps, on

241 2001, p. 128.

242 Gimpel, 1996, p. 41.

utilisa ces hommes pieux en fondant l'ordre des bénédictins, en noyautant les cloîtres iro-écossais et en entreprenant aussi de fonder des bâtiments qui étaient occupés comme des bases en pays étrangers. Il s'agit de cloîtres défensifs, de petites fortifications qui servaient aux missionnaires pour se protéger de la population et des Normands (Vikings). Normalement, les Vikings n'attaquaient pas au hasard la population ou les Celtes qui leur étaient apparentés, mais pillaient préférentiellement les cloîtres de moines radicaux (bénédictins) de l'Église romaine papale.

Ces cloîtres défensifs (à ne pas confondre avec les cloîtres de l'Église irlandaise, ouverts à la population) permirent une tromperie sur l'étiquette, car on les a présentés jusqu'à aujourd'hui comme des forteresse où la population s'enfuyait. À l'époque, il y avait bien des luttes parfois sanglantes entre les différents clans, mais pas de guerres de peuples. Les Celtogermains vivaient d'une façon relativement pacifique selon leur manière de vivre traditionnelle – malgré des razzias et des luttes privées occasionnelles – dispersés dans toute l'Europe, ce dont témoigne aussi le système monétaire celtique qui fonctionnait dans le commerce lointain – jusqu'à ce que commence la christianisation de l'Église catholique et qu'elle détruise le système celto-germanique.

La christianisation ne pouvait que se passer de façon violente, car personne n'aurait volontiers suivi la nouvelle foi, en particulier parce que l'Église catholique, contrairement aux moines iro-écossais qui vivaient en ascètes, exigeait de la population le versement du dixième du bétail et du blé pour entretenir le clergé.

Les cloîtres et églises défensifs servaient en fait à protéger les christianisateurs, et non à l'inverse le peuple ! Non seulement le cloître de Corvey fut construit « *selon les prescriptions des bénédictins en zone frontalière, qui copiaient presque les édifices des castels militaires romains devenus connus à l'époque. Comment (prétendument, HJZ) les agrimensor (arpenteurs) romains, mesuraient-ils la terre ?* »[243]. Comment distingue-t-on en fait original et copie ? Se pourrait-il que de prétendues copies n'aient pas de modèle, mais représentent elles-mêmes les castels militaires romains originaux, qui ne furent justement connus qu'à ce moment ?

Peut-être faut-il alors repenser radicalement le sens et le but des édifices fortifiés nouvellement construits ? Les chevaliers pillards étaient dans le sens le plus vrai du terme des pillards sévissant dans le pays de la population originelle celto-germanique. J'ai été frappé du

243 Explications dans le Musée d'histoire de Hambourg, salle 204.

fait que les citadelles du centre du Rhin étaient toujours placées à porté de vue. Est-ce un pur hasard, ou pouvait-on en cas de danger transmettre des messages, s'aider réciproquement et en même temps surveiller une voie commerciale importante ?

Après avoir utilisé amicalement le réseau européen ainsi que les liaisons des missions iro-écossaises et s'en être servi pour construire leurs propres cloîtres, même en Irlande, il apparut des tensions entre les bénédictins et les Irlandais, considérés dans les milieux officiels de plus en plus comme des intrus. Mais le véritable but, à l'arrière-plan, était de remplacer la source insulaire du monachisme iro-écossais, et donc le christianisme celtique, par l'ordre des bénédictins comme représentant de l'Église papale.

La double évangélisation est particulièrement nette dans le cas de la christianisation des Vikings. Très tôt, les Vikings, lors de leur voyage vers l'Irlande et l'Écosse, entrèrent en contact avec les moines iro-écossais. En dépit d'un long travail de recherche, on en sait très peu sur la religion des Vikings. « *Au début du XIIIe siècle, en Islande, Snorri Sturluson, un savant et un homme politique, permit, avec l'Edda en prose, d'avoir pour la première fois une représentation systématique de la religion païenne* »[244], soit relativement tard. Ce qui pose question, c'est de savoir quelle validité effective tout cela peut revêtir pour la période qui va jusqu'au XIIe siècle, si les notes n'ont été prises que 200 plus tard : c'est toujours le vainqueur qui écrit l'histoire !

Les Vikings, aussi appelés Germains du nord, avaient à mon avis une foi similaire à celle des Celtes, qui leurs sont apparentés. Grâce à leurs nombreux contacts avec l'Irlande et l'Écosse, les Vikings admirent avec tolérance la foi chrétienne des moines iro-écossais. On a montré qu'au Groenland, les membres d'une famille pouvaient être des adeptes du premier christianisme aussi bien que des païens.

Le chanoine Adam de Brême (né vers 1040) admet dans son livre *Histoire de l'Église à Hambourg* que les missionnaires de Hambourg et Brême trouvèrent déjà en Scandinavie *des évêques qui avaient été consacrés ailleurs*.

Dans le *Musée d'Histoire de Hambourg* (salle 204), on trouve documentés les débuts de la fondation (controversée) de la colonie de Hambourg. Quand l'archevêque Ansgar, l'*apôtre du Nord* (801-865), reçut la ville de Hambourg, mentionnée dans un document en 831 sous le nom d'Hammaburg – vieux saxon : colonie fortifiée le long du fleuve – « *pour y établir son siège d'évêque, il trouva déjà un endroit fortifié et une petite église, où il construisit la cathédrale de Marie et le cloître* » (texte

244 Simek, 2000, p. 114.

explicatif du musée). La population de cette base catholique ne comptait que 200 habitants et se situait en pays ennemi. En outre, on n'est toujours pas sûr que le Hammaburg présent avant Ansgar était un rempart saxon ou une motte castrale franque. D'un autre côté, écrit-on, de nouveaux examens de la céramique slave ont pu conduire à penser que le *Hammaburg* mentionné sur le document avec Ansgar n'a pu être construit qu'après sa mort. Qu'est-ce qui est faux ici, les documents, les datations ou les deux ? Ansgar, outre un privilège du pape, reçut de l'empereur une charte de fondation[245]. « *La charte de l'empereur datant du 15 mai, encore conservée, est un faux ; il y a un exemplaire authentique et un falsifié de la bulle* »[246]. Partout des falsifications !

Quoi qu'il en soit, Ansgar va vers les païens en tant que christianisateur, et il trouve une église ! Des documents confirment qu'il y avait, dans la région païenne, des premiers chrétiens et des églises. Rudolf Simek décrit, dans son livre *Les Vikings*, quatre phases de transition de la croyance en les dieux germaniques au christianisme[247]. Il dit à juste titre qu'après la phase de paganisme, le mélange de diverses religions et confessions ou aussi de doctrines philosophiques sans unité intime – appelé syncrétisme – a commencé au milieu du IXe siècle. Dans la troisième phase, on voit une vague de conversions qui ne touche cependant pas tous les païens. « *Ce n'est que vers la fin de la période des Vikings qu'est intervenue la véritable phase chrétienne* »[248].

Ce développement par phases est *caractéristique de l'ensemble du processus de christianisation* dans l'Europe du Nord, centrale et du Sud. Comme officiellement on ne part jamais que d'une source homogène et de l'intervention de plusieurs vagues de christianisation, on a l'impression d'une idée s'imposant lentement, mais constamment. *Or c'est précisément l'inverse qui est vrai*. Les phases deux et trois doivent être réunies, et correspondent à la diffusion de la foi pagano-chrétienne par les moines ambulants. Cette foi chrétienne *ne contredisait pas le paganisme*, ce qui fit apparaître un mélange pacifique de croyances qui était caractérisé en Europe par d'autres religions proches en essence – par exemple le judaïsme – comme un tapis entrelacé de confessions de foi diversement constituées. La quatrième phase ne représente donc pas l'établissement final de la dernière vague de la foi catholique, mais une vague de christianisation complètement nouvelle, romaine-papale, caractérisée par la violence, les guerres et les combats : « *C'est seulement avec l'invasion de la Norvège par saint Olaf en 1015 que recommença le travail de mission,... il... pratiquait aussi la conversion dans le cadre de l'union de l'empire, et parfois avec violence, parce qu'il voulait que l'on reconnaisse son idéologie de roi chrétien* »[249]. Ce qui était en jeu en fait se manifeste clairement : le pouvoir, voilé dans le manteau d'un nouveau système spirituel-féodal, et l'union de l'empire ne signifient rien d'autre que la dépossession des anciens chefs et donc des peuples.

245 Adam von Bremen, I, 18.
246 Adam von Bremen, 1986, p. 44.
247 Simek, 2000, p. 124 sq.
248 Simek, 2000, p. 125 sq.

Ainsi donc, la quatrième phase de la christianisation, selon la compréhension générale la phase véritable, consista « *essentiellement dans l'organisation d'évêchés, la constitution de paroisses, l'enseignement de la doctrine chrétienne, la formation de prêtres vernaculaires ainsi que la fondation de cloîtres, ce qui en même temps fit entrer en Scandinavie l'écriture et l'érudition latine* »[250]. Après la phase deux et trois du syncrétisme, il s'ensuivit un renversement abrupt avec la christianisation violente et l'émergence d'un féodalisme de systèmes dirigés par le centre.

Pour des raisons financières et de puissance politique, l'Église latine mena une guerre sanglante contre la population celto-germanique organisée de façon décentralisée en clans, qui ne suivait pas le nouveau mouvement. On organisa des croisades et des pogroms et de véritables chasses contre les païens, et surtout tous les druides, en tant qu'ils constituaient la couche spirituelle supérieure des Celtes, furent systématiquement assassinés, pour faire perdre au peuple privé de ses enseignants toute direction et toute orientation. Le peuple dépérit, pressuré et exploité. Toutes les traditions, mœurs et usages accessibles des Celto-germains furent usurpés, éliminés ou virent leur fonctionnement transformé. « *À la demande de Louis le Pieux, en 813, au concile de Mayence, on fixa la fête de Saint Michel au début de l'automne. Or cette période de l'année était auparavant consacré chez les Germains à leur dieu principal Wotan. Wotan fut " christianisé " et remplacé par l'archange Michel* »[251].

Depuis le VIIe siècle, le 13 mai est consacré à Rome à la Toussaint. Le pape Grégoire IV déplaça prétendument en 837 cette date *au début de l'année celte*, qui était célébrée par les Celtes comme la fête *Samhain* (réunion) dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre, laquelle scellait le changement d'année. Même le jour de la Réforme de l'Église évangéliste tombe – par pur hasard ? – sur cette date. L'Église papale avait donné un nouveau sens au jour de fête celte, afin que la population puisse rester fidèle, au moins du point de vue temporel, à

249 Simek, 2000, p. 129.
250 Simek, 2000, p. 125.
251 Kaminski, 1995, p. 63.

ses anciennes traditions en ce jour fixé depuis des siècles. Avec les années, le souvenir pâlit dans les zones christianisées, contrairement à celui des Celtes libres.

Avec l'émigration irlandaise, la fête celte de Samhain arriva cependant en Amérique, et y est célébrée sous le nom d'Halloween (= All Hallows Evening), constituant la deuxième plus grande fête dans le pays. Récemment, cet usage celte est revenu en Europe, d'où il provient à l'origine.

Même les anciens sanctuaires celtes furent détruits par l'Église papale qui construisit à leur place de nouvelles églises. D'un autre côté, les tours de signalisation celtes avec leurs dépendances furent transformées en églises, et on plaça sur les toits plats protégés par des parapets, des toits de bois pointus. En bas, dans la tour des clochers, on ouvrit des portes, ce que l'on peut encore reconnaître facilement en plusieurs endroits aujourd'hui dans les vieilles églises, vu que le maçonnage des intrados des portes a été construit avec un autre type de pierre.

La conservation des lieux pagano-chrétiens était un coup génial, car la population devait aller à la nouvelle église papale-romaine, même si elle voulait adorer ses anciens dieux ou sa déesse mère. Toutes les églises se trouvent (presque) toujours sur d'anciens lieux sacrés des Celtogermains.

Comme nous devrons encore l'expliquer, le zodiaque peut être conçu comme un indicateur de lieux de culte mégalithiques (celtiques) et de réseaux d'orientation dans l'Europe occidentale et centrale. Heinz Kaminski[252] rapporte que ce n'est qu'en 1956 que la découverte suivie du dégagement d'un cercle du zodiaque complet dans la voute d'une église des premiers chrétiens à Wormbach a indiqué une tradition cultuelle datant de bien avant la deuxième christianisation. L'utilisation de cet observatoire solaire n'est pas seule à confirmer la règle de la continuité des lieux de culte. Dans ce cadre d'idées, il paraît intéressant de noter « *que la christianisation trouva cette route traversant les montagnes occupée par des noms de cultes païens et les a remplacés par des noms chrétiens* »[253].

De ce point de vue, outre l'anéantissement de l'Ordre des Templiers et d'autres groupes de croyants, l'organisation de croisades en Europe, comme contre les Cathares, était une conséquence inévitable, voire même le vrai début de la christianisation. Les Cathares ne représentaient pas une Église à proprement parler, structurée, avec une

252 1988 et 1995, p. 69 sq., 190.
253 Kaminski, 1995, p. 340.

doctrine exactement tracée. Cette communauté englobait plutôt une quantité de groupes de croyances diversement orientées (sectes), qui étaient certes liées par certains principes communs, mais se distinguaient dans le détail. Ils propageaient un christianisme purement apostolique (provenant immédiatement des apôtres) et menaient une vie simple, vertueuse et retirée. Les Cathares constituèrent depuis la fin du Xe siècle jusqu'au milieu du XVe, dans la plupart des pays d'Europe du Sud et de l'Ouest, une communauté de croyance répandue sous différents noms. Ils se nommaient eux-mêmes Cathares parce qu'ils voulaient rétablir la doctrine originelle pure de Jésus. Ils furent stigmatisés comme des hérétiques parce que, dans la transition déjà décrite de la foi païenne à la foi chrétienne, ils conservaient des principes de croyance extrêmement anciens, comme par exemple la renaissance ou l'égalité de rang du principe masculin et féminin dans la religion. C'est pourquoi aussi les enseignants et les prédicateurs de la foi cathare (parfaits) étaient des deux sexes. L'Église latine fit rassembler des troupes et mener la guerre contre les Cathares – officiellement nommée croisade. En 1209, une armée forte de 30 000 hommes attaqua depuis le Nord de la France le Languedoc. Rien que dans la ville de Béziers, 15 000 hommes, femmes et enfants furent massacrés. Ce n'est qu'en 1243 ou 1244, avec la chute de la citadelle Mont Ségur, que la dernière résistance fut brisée. De petits groupes se maintinrent dans le Sud de la France (jusqu'en 1330) et surtout en Sicile et dans le Sud de l'Italie (jusqu'au début du XVe siècle). En outre, beaucoup d'auteurs ont détecté dans des doctrines hérétiques qui survinrent ensuite en Europe des traces d'idées Cathares. Par exemple chez les Waldenser, les Hussites, les Adamistes ou les frères de l'esprit libre, les anabaptistes et les étranges Camisards. Il est intéressant de voir que les Templiers, pendant la croisade catholique, ont aidé les Cathares, et leur ménagèrent des voies pour pouvoir fuir en Aragon.

~ 6 ~
Renversement et nouveau départ

Saint Augustin Aurélien (354-430) donna le conseil suivant (Epistula XL-VII à Pablicula) : « Que l'on ne détruise pas les temples, que l'on ne détruise pas les représentations des idoles, que l'on ne coupe pas les bosquets sacrés. Que l'on fasse mieux : qu'on les dédie et les consacre à Jésus Christ ! » Sur instruction des papes, on édifia des églises, des cloîtres et des chapelles précisément sur les places des anciens sanctuaires et lieux de culte.

* *La fin du matriarcat*

L'ère préhistorique de la communauté originelle en occident était l'ère du matriarcat. Les règles et mœurs de la communauté reposaient sur le droit naturel[254]. Le matriarcat cultuel était l'ordre sacré de la vie dans la lignée, dont provenait le droit de la tribu.

Le changement de la société, autrefois communauté assez lâche des lignées et des peuples, puis féodalisme en germe au tournant du millénaire, avec l'annexion de territoire qui l'accompagnait en tant que définition exacte de la propriété – et lié à cela le droit du servage – installa une nouvelle dictature de droit masculin, un État conquérant. La conséquence inévitable fut que la femme fut exclue du rôle dirigeant. À la place du matriarcat cultuel d'une communauté primitive qui n'était pas divisée en classes, survint le patriarcat des nouveaux rois visant à prendre les propriétés, en conjonction avec la prétention au pouvoir pas seulement religieuse de l'Église catholique. En même temps, la croyance à la Toute-Mère de la vieille Europe fut éliminée et une religion d'État avec une prétention à l'universalité et un dieu étatique personnifié fut installé[255].

Gert Meier a probablement raison : « *C'est Charlemagne qui au début a été un représentant marquant de l'ère... des hommes. Les Annales de l'empire sont la prétendue codification qui – pour la gloire éternelle de Charlemagne – falsifièrent l'histoire de sa société si divisée. Charlemagne et ses efforts n'ont pas réussi à voiler l'ère des mères* »[256].

La croyance aux Beths de l'ancienne Europe contient une divinité de trois femmes, dont les noms allemands sont Ambeth, Wilbeth et

---

254 Wirth, 1980, p. 24.
255 Cf. Wirth, 1980, p. 19.
256 Meier, 1999, p. 419.

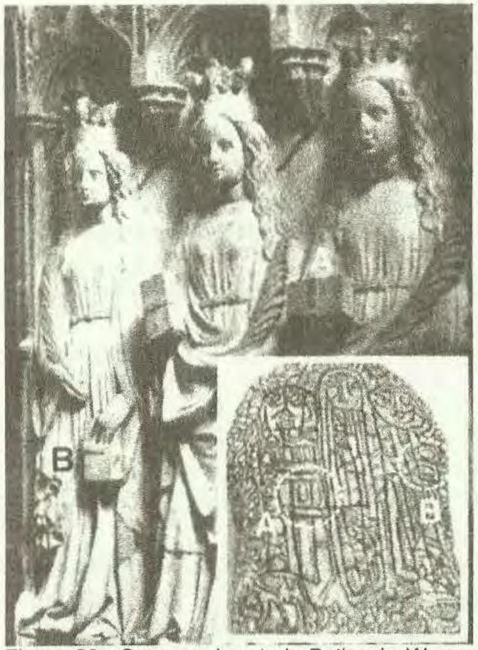


Figure 23 : Groupes. Les trois Beths de Worms et une représentation non identifiée de trois individus sur une hache de pierre de Manaus (Brésil). Dans les deux représentations, on est frappé par les longs cheveux et les vêtements ainsi que par les livres qui sont même portés de façon identique, horizontalement (A) et verticalement (B).

Borbeth, et qui sont aussi connues dans d'autres cultures comme les Nornes, les Parques ou les Moires. Ce culte fut en partie repris par le christianisme : les trois Beths ont été transformées en Marie, Marguerite, Madeleine, etc. Dans les représentations chrétiennes, les trois Beths surgissent avant tout comme les trois femmes qui pleurent la mort de Jésus. « *On trouve des échos des divinités maternelles dans le culte catholique de Marie* »[257]. Il n'est de ce fait pas étonnant que le culte de Marie soit très apprécié dans la population (même en Amérique) et que la Madonne suscite une si grande vénération.

Dans l'Europe ancienne, le nom originel de la Toute-Mère était Ana. Grâce à Anna, la mère de Marie, le souvenir de la Toute-Mère est maintenu éveillé dans la religion chrétienne. Même en Amérique du Nord, la croyance en la Terre Mère est solidement installée, tout autant au Pérou dans les cultures pré-Inca que chez les Incas (Mama-Pacha, Pachamama). Le Dr Maso Oka a indiqué au cours de plusieurs conférences faites à l'Institut d'histoire culturelle du Japon, de 1932 à 1934, que dans le Japon ancien, il y avait une croyance en une Mère originelle[258].

* *Persécution des sorcières*

Les guerres cruelles contre les Cathares et les Waldenser se tournèrent vers de grandes communautés de foi, que l'on pouvait combattre de façon relativement facile et efficace grâce à une persécution

257 Irmscher, 1984, p. 370.
258 Slawick, 1936, p. 684 sq.

ciblée et des croisades. L'ennemi réel de l'Église romaine-catholique était cependant à l'affut au milieu de chaque lignée celto-germanique à la fois hostile et hérétique, personnalisé par les druides et les sages femmes. L'extermination des druides fut relativement facile. Ce fut plus difficile avec les sages femmes car officiellement elles étaient christianisées par la contrainte, mais continuaient à pratiquer des rituels antiques. Qui étaient ces sages femmes ?

Il s'agissait des femmes connues depuis le début du Moyen Âge sous le nom de bonnes femmes aux herbes, qui étaient familiarisées avec l'ancien savoir de la nature et pouvaient déterminer la dose exacte des herbes à employer pour pouvoir guérir ou tuer. Même après la christianisation, elles étaient appelées pour guérir ou lors des accouchements, pour donner des conseils.

Leur activité de sage-femme était en contradiction avec la doctrine catholique, car elles pratiquaient l'avortement avec des moyen naturels, délivraient des anesthésiants ou donnaient des renseignements pratiques pour que les femmes puissent accoucher sans douleur. De nos jours, on est au contraire convaincu que le contrôle des naissance n'a commencé que dans les dernières décennies du XIXe. Mais c'est un fait qu'à côté de la mort donnée à l'enfant, du *coitus interruptus* ou du rapport pendant la phase stérile du cycle féminin, « *une culture médicamenteuse de préservation de la conception était largement répandue dans l'antiquité...* »[259].

Cela établit un lien avec l'éradication des Cathares, car la guerre d'extermination *contre* les Cathares et l'équivalence entre la contraception et le meurtre peuvent faire conclure que la persécution des sorcières commencée en 1360 après la peste et coordonnée pour toute l'Europe en 1488 doit être conçue comme une simple continuation de la lutte contre les Cathares, car l'Inquisition nécessitait un nouveau champ d'action[260].

Après le début du petit âge glaciaire, la peste noire, associée à l'inondation de l'ensemble de la côte de la mer du Nord, conduisit à un recul dramatique de la population.

Qu'est-ce que cela a affaire avec l'Église ? Vers 1430, les cloîtres et l'Église possédaient en Angleterre 25% et en Suède 21% de la terre[261]. À cela s'ajoutent les possessions des seigneurs féodaux séculiers (couronne).

259 Heinsohn/Steiger, 1985, p. 43.
260 Heinsohn/Steiger, 1985, p. 112 sq.
261 Cipolla, 1981, p. 55 sq.

Le recul de la population provoqué par les catastrophes du milieu du XIVe siècle entraîna une diminution dramatique des forces laborieuses, dont l'Église avait un besoin urgent pour cultiver ses terres. La contraception par les sages femmes n'était pas souhaitée !

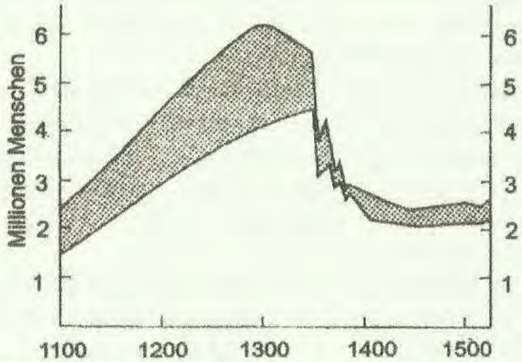


Figure 24 : Pertes. Le recul de la population en Angleterre de 1086 à 1525 était particulièrement fort au début du petit âge glaciaire. La seule peste fit décroître la population de 25 à 30 % (Nordberg, 1984, p. 32). Illustration tirée de Heinsohn/Steiger (1985), selon Hatcher (1977).

Avec le déchaînement des catastrophes naturelles, la peste décima de grandes parties de la population de l'Europe, du Moyen Orient et de l'Afrique du Nord. La peste bubonique curable et la peste pulmonaire, presque toujours mortelle, causèrent dans les années de catastrophe 1348-1352 des millions de victimes. Selon des évaluations, environ 25 millions d'êtres humains, un tiers de la population furent emportés par la peste noire[262]. En Angleterre, la perte en êtres humains fut même évaluée à 60%[263].Sur ordre de Grégoire V, on rédigea dans les années 1230 à 1234 ce que l'on appelle les *decretales*, un canon contre la contraception. Dans le livre V, chapitre 5, section 12, on lit : « *Celui qui exerce la magie ou prescrit des poisons stérilisants est un meurtrier.* Si quelqu'un, pour satisfaire son plaisir ou en raison d'une haine consciente, fait quelque chose à un homme ou à une femme ou lui donne quelque chose à boire, si bien que l'homme ne peut engendrer ou que la femme ne peut concevoir, ou qu'aucun enfant ne peut être mis au monde, il doit être considéré comme un meurtrier »[264]. « *La blessure infligée à la foi catholique par les sages-femmes (" Hexenhammer ", Strasbourg 1487) se révèle comme l'atteinte du plus grand propriétaire de terrain d'Europe à la source de sa richesse, à savoir ses forces laborieuses privées de liberté* »[265]. Les intérêts de l'Église concernaient la recréation de forces laborieuses, et non un soudain zèle religieux extrémiste. Au plus

262 Lexikon der deutschen Geschichte, p. 382.
263 Hatcher, 1977, p. 71.
264 Noonan, 1969, p. 215.
265 Heinsohn/Steiger, 1985, p. 112.

bas de la réduction des forces laborieuses vers 1360 commença au niveau régional, mais pas encore européen, le massacre des sorcières en grand nombre. L'Inquisiteur Paramo constata avec fierté en 1404 que déjà plus de 30 000 sorcières avaient été tuées, et « *si ces sorcières avaient bénéficié de clémence, alors elles auraient conduit le monde entier à la ruine totale* »[266]. Les procès de sorcières atteignirent leur acmé entre 1590 et 1630. Les dernières exécutions, le plus souvent consistant à brûler la victime vivante, se sont produites à Glarus (1782) et Posen (1793).

Le livre *Der Hexenhammer*[267] des deux dominicains Heinrich Insitoris et Jakob Sprenger prit une part décisive à l'extension et aux excès des *persécutions des sorcières ;* il devint le codex pénal de la pratique judiciaire en Europe centrale et introduisit la *dénonciation* à la place de l'accusation, et l'emploi de la torture et de la mise à l'épreuve de la sorcière. En d'autres termes, le nouveau but formulé par l'Inquisition était une *production d'hommes surveillée par l'État*. Grégoire IX centralisa en 1231/1232 l'Inquisition en une autorité papale, qui était administrée par les *inquisiteurs* (surtout des dominicains). Mais depuis le début, la persécution des hérétiques (par exemple l'Ordre des Templiers) se vit associée à des intérêts politiques et économiques tangibles.

Les persécutions de sorcières et les procédés d'accusation et de défense qui leur étaient liés furent introduits par des décrets du quatrième concile de Latran en 1215 dans un autre procédé pénal, c'est-à-dire le procédé de l'Inquisition. À partir de ce moment, il était possible d'ouvrir une procédure sans accusation. Il suffisait d'une dénonciation basée sur une mauvaise rumeur, qui pouvait aussi être payée avec de l'or. Le nom du dénonciateur restait s'il le désirait secret. Cette procédure pouvait être menée sans défense ou assistance juridique, et l'on ne nommait à l'accusé aucun témoin à charge. Après la sentence, on ne pouvait faire appel à aucune instance supérieure. Pour obtenir un aveu, on introduisit en 1252 sous Innocent IV la torture comme procédé légal. Il était ainsi clair que *chaque personne* accusée d'hérésie et placée devant un tribunal inquisitorial était *automatiquement* considérée comme coupable.

Les inquisiteurs avaient *toute liberté* dans l'application de la nouvelle procédure. En se basant sur une affirmation anonyme, *toutes les propriétés de la victime – y compris celles de ses proches – pouvaient être confisquées*. Cela révèle l'autre arrière-plan économique de l'Inquisition. Car le pape Innocent IV assura aux inquisiteurs en 1252 un tiers des for-

266 Poliakov, 1978, p. 43.
267 *Malleus maleficorum*, Strasbourg 1487

tunes confisquées et leur laissait un autre tiers pour servir aux inquisitions futures. L'Église s'enrichissait du tiers restant. Avec l'Inquisition se produisit une nouvelle répartition des terres ainsi que d'autres richesses au profit de l'Église, de la Couronne et d'autres seigneurs féodaux. Ces seigneurs féodaux étaient issus des chefs de tribus celto-germaniques convertis au christianisme ou à leurs parents par le sang. Non seulement les peuples d'Europe qui vivaient jusque-là en liberté se sont fait dérober leurs idéaux et leur foi, mais encore ils perdirent d'une manière brutale et sanglante aussi leurs biens. Les proches de ceux que l'Inquisition accusait devaient alors, devenus d'un coup démunis et dépendants, travailler sur les biens du clergé et de la Couronne, ou aller faire la mendicité *dans les villes nouvellement fondées*. N'y avait-il pas de villes auparavant ?

** Fondations de villes*

L'opinion courante suppose un développement évolutionniste lent, commençant par une colonie, qui devient un bourg et qui s'agrandit en ville. Cette conception correspondrait au développement historique officiel des 2000 dernières années. Mais les considérations que j'ai faites contredisent cette conception d'une manière fondamentale car seule l'annexion de la terre des seigneurs féodaux politiques et ecclésiastiques (rois et clergé) régnant de façon centralisée, arrivant avec la violence des armes, permit la fondation des villes et des châteaux. Les fondations de villes révèlent-elles un développement continuellement croissant, ou bien y a-t-il un nouveau départ virginal, un renversement culturel fondamental ?

Les Celto-Germains habitaient de façon décentralisées en communauté de tribus ou de clans. Ces colonies étaient petites et réparties d'une manière relativement égale sur le territoire. Mais il y avait des centres de commerce isolés, reliés par les routes des Celtes, comme Trèves ou Augsburg. On connaît en tout en Allemagne 100 à 120 places de marché du bas Moyen Âge[268]. Il se développa ainsi la civilisation dite des *oppida*, selon la notion d'*oppidum* utilisée par César pour les villes des Gaulois. Les oppida celtiques sur le sol allemand ont une structure semblable à une ville. Par exemple, on trouve à Ingolstadt les premières routes avec des constructions des deux côtés, et un rempart circulaire d'un diamètre d'environ 800 mètres.

Les premières villes bâties en pierre en Allemagne sont censées correspondre à des fondations de ville romaines, qui se présentent selon ce que nous avons déjà dit, en bâtiments celto-germaniques ou en

268 Humpert/Schenk, 2001, p. 60.

développement de style grec ou normand. Le nombre de ces villes planifiées sur le sol allemand est d'environ quarante. Les Étrusques étaient aussi, selon une conception officielle, les maîtres des Romains en matière de construction de villes, le *quadrillage des Grecs étant conservé*. Ce ne sont pas les Romains, mais les Grecs et les Étrusques qui apportèrent ce mode de construction (opus reticulatum) à Pompéi.

Comme nous l'avons dit précédemment, les Étrusques entretenaient il y a déjà 2500 ans un commerce d'échange florissant avec les Celtes. La technique de construction étrusque-grecque était connue des Celtes, et la construction d'aqueducs était aussi pratiquée en dehors de l'Italie (Sud de la France, Asie mineure). Curieusement, selon l'historiographie officielle, la phase de fondation de villes s'interrompit au IIIe siècle. Dans les 700 ans qui suivirent, à peu près, aucune ville ne fut fondée ! Cette *lacune temporelle* est bien curieuse, si tant est qu'elle ait existé sous cette forme. Même Rome semble être restée pendant plusieurs siècles dans les décombres et la cendre, jusqu'à ce que le pape au début du XVe siècle fasse enlever les décombres et commence à faire bâtir de nouveau.

S'il doit y avoir eu une Église romaine-catholique pendant le premier siècle à Rome, elle doit s'être trouvée dans un pacage pour chèvres constitué de ruines. Il en allait de même en Allemagne : «*Parmi les ruines romaines plus ou moins détruites, les évêques résidaient dans l'enceinte entourée de murs de leur cathédrale* »[269]. Curieux parallèles ! Les évêques vivaient-ils dans des *bâtiments celtes détruits* ?

Selon David Keys, il semble y avoir eu au VIe siècle (datation officielle) des modifications climatiques à l'échelle du monde causées par une gigantesque éruption volcanique en Indonésie, suivie de périodes de refroidissement et de sécheresse extrêmes, de raz de marée, de famine, d'épidémies, de migrations de peuples, de changements sociopolitiques profonds et de modifications politiques à grande échelle[270]. Keys date cette catastrophe mondiale de 535 et esquisse un panorama historique depuis la Tasmanie par delà l'Asie et l'Europe jusqu'à l'Amérique du Sud. Mais je considère plutôt comme invraisemblable qu'une seule éruption ait pu avoir des suites catastrophiques aussi graves.

En tout cas, il a dû se passer au début du Moyen Âge, une catastrophe naturelle dont les conséquences ont été sensibles sur la terre entière. C'est aussi ce que conclut le paléontologue anglais Mike

269 Humpert/Schenk, 2001, p. 57.
270 Keys, 2001.

Baillie de la *Queen's University of Belfast* en Irlande du Nord, à partir des analyses de cernes annuels d'arbres[271]. Mais l'insuffisance de la détermination de l'âge de trouvailles archéologiques basée sur des analyses des cernes d'arbre approprié (dendrochronologie) est démontrée dans le livre *C14-Crash* de Christian Blöss et Hans-Ulrich Niemitz. Il y a sans nul doute eu des catastrophes naturelles, il faut seulement encore déterminer leur date précise. En tenant compte du raccourcissement du Moyen Âge selon Illig, cet événement se déplace du VIe au IXe siècle de l'histoire de l'Europe centrale.

Les tremblements et raz de marée qui accompagnèrent cette catastrophe au VIe/IXe ont détruit beaucoup de villes (Rome), et cela permettrait d'expliquer pourquoi d'un côté beaucoup de bâtiments se sont effondrés et pourquoi d'un autre côté il y a eu des migrations de peuples. Mais il n'y a aucune raison officielle expliquant que les évêques soient restés opiniâtrement pendant la période de chaos qui suivit, dans l'enceinte entourée de murs de leur cathédrale et dans leur champ de ruines, presque seuls comme de petits îlots dans l'océan.

S'agit-il d'un hasard, si l'Église iro-écossaise à partir du VIIe siècle a disparu lors de l'apparition de la romanisation, et est censée avoir trouvé son terme, donc sa fin, en 664 au Synode de Whitby ; et si d'un autre côté l'activité missionnaire écossaise réapparait environ 300 ans plus tard – milieu du IXe siècle – comme le phénix renaît de ses cendres ? Ces vastes activités aboutirent alors (seulement ?) au XIe siècle à une *vague de fondation de cloîtres écossais irlandais,* pas seulement en Allemagne. S'agit-il ici aussi de trois siècles obscurs (dark ages) ? Car sans ces trois siècles, on trouve une continuité ininterrompue dans les activités des églises monacale celtes, très actives. De même plusieurs siècles semblent disparaître avec des champs de ruine qui dépérissent sans qu'on en s'en soucie, et la chaine d'événements : catastrophe – migration – nouvelle construction, vue temporellement, se contracte – comme le fait une bande de caoutchouc après avoir été volontairement étirée.

De ce point de vue, on comprend aussi la phase ayant duré environ 700 ans pendant laquelle aucune ville n'a été fondée en Allemagne : en réalité, cette période a été notablement plus courte. Dans un travail de recherche du professeur Klaus Humpert et du Dr Martin Schenk, paru en octobre 2001, ayant pour titre « *Découverte de la planification des villes au Moyen Âge* », la fin du mythe de la *ville agrandie* est constatée :

271 BdW, 13.9.2000.

« *Après ces 700 ans de totale stagnation, il s'est produit en 1030 et 1348 une explosion des constructions de villes, que l'on ne peut presque plus se représenter aujourd'hui. En 1000 il y a environ 150 villes, en 1200 il existe déjà 1000 villes, dont le nombre s'élève jusqu'en 1350 à environ 3000. L'époque de la fondation de villes s'interrompt avec le déclenchement de la peste... Dans ce laps la population augmente constamment en Europe centrale* »[272].

Après l'interruption abrupte de la vague de fondation de villes en 1348 par la grande peste et les catastrophes naturelles, vague pendant laquelle à peu près 3000 villes ont été fondées en Allemagne dans un laps de temps de 300 ans, il ne se produisit plus depuis le baroque jusqu'aux temps moderne que 20 à 30 fondations de ville. Dans la période de l'industrialisation, 20 à 40 villes augmentèrent pour devenir des centres industriels. Après 1350 apparurent des villes comme Wolfsburg, Mannheim, Karlsruhe, Ludwigsburg, Ratzeburg ou Neuwied am Rhein.

La grande vague de fugitifs Huguenots venus de France au XVIe siècle donna une forte impulsion à la construction de villes, mais ne conduisit le plus souvent en fait qu'à des agrandissements des villes (entre autres Berlin, Kassel, Offenbach).

* Les châteaux imaginaires de Charlemagne

Déjà, au début du XXe siècle, le célèbre historien de l'économie W. Sombart affirmait « *que dans le vaste empire de l'empereur franc (Charlemagne) il n'y avait tout bonnement pas de villes* »[273]. Les nouvelles recherches décrites plus haut, sur les urbanisations au Moyen Âge, confirment cette affirmation. Du vivant de Charlemagne (747-818), il y avait donc tout au plus des formes préliminaires et précoces de la ville européenne, mais il n'y avait guère de vraie ville. Même la qualification de *capitale* pour Aix-la-Chapelle induit en erreur, car cette ville vit ses droits municipaux reconnus en deux phases seulement à partir de 1166 par Friedrich I. L'infatigable Charlemagne avait une capitale sans *ville*, mais il avait aussi un empire *sans* économie, car il n'y avait qu'une économie naturelle avec un commerce minimal basé sur l'échange, et en plus au niveau néolithique[274]. Cette affirmation s'accorde avec la constatation autrement étonnante « *qu'à cette époque déjà se dessinaient les débuts d'une phase nouvelle, et l'urbanisation de la partie jus-*

272 Humpert/Schenk, 2001, p. 58.
273 Dopsch, 1938, p. 38.
274 Illig, 1996, p. 140.

qu'alors dépourvue de villes de l'Europe put être mise en branle »[275]. Pendant le règne du fondateur de l'empire, Charlemagne, qui éclipsait tout de son rayonnement, il faut signaler un niveau absolument minimal, le déclin de l'urbanisme et du système de routes atteignit son point extrême, et l'agriculture devint la base presque exclusive de la vie économique.

Les débuts présentés avec espoir après ce point zéro de l'histoire de l'Europe centrale viennent toutefois 300 ans trop tôt. Tout cela s'accorde à une date qui se situe au début de la vague de fondation des villes à la fin du premier millénaire, et non auparavant. À cette époque aussi commença la cruelle exploitation féodale avec un germe de lutte des classes entre paysans et seigneurs féodaux séculiers-spirituels, qui selon les chroniques médiévales, avait lieu partout. C'est alors, selon J. M. Shukow (1963) qu'aurait eu lieu le « *développement de la propriété privée* ».

Les Celto-Germains, qui vivaient en communautés de lignée et en associations de clans, ne connaissaient pas le droit de propriété du sol, car il était leur Toute-Mère, le principe divin ou le dieu Nature. L'introduction du système féodal s'accompagna de l'installation de seigneurs féodaux politiques et ecclésiastiques, imposés par une terrible violence armée et de cruels massacres, appelés aussi guerre contre les hérétiques.

Avec l'appui de l'Inquisition, des groupes familiaux entiers furent expropriés. Le sol revint avant tout à l'Église catholique, qui devint alors grand propriétaire.

Les méthodes de contraception, maîtrisées par les sages femmes, furent punissables de la peine de mort, parce que l'on avait un besoin pressant d'enfants en tant que future force de travail.

En même temps, on installa pour la première fois des frontières fixes, qui n'existaient pas auparavant. Des pays nouvellement fixés (installés) avec des frontières étatiques déterminées, avaient aussi de nouvelles langues qui furent développées dans les cloîtres et les universités récemment créées.

Il fallait inventer une nouvelle langue qui ne soit pas comprise par la population originelle. Car l'action de falsification fut accomplie dans plusieurs cloîtres éloignés l'un de l'autre. On pouvait ainsi envoyer par voie terrestre des instructions sans qu'elles puissent être lues par des non-initiés. La langue nouvellement inventée de l'Église et des humanistes fut le latin. Elle fut développée à partir de l'ancien grec et

275 Pitz, 1991, p. 130.

donc à partir des racines celtiques et tudesquees. Pour prendre leur identité aux peuples européens qui pouvaient se comprendre réciproquement de la péninsule ibérique jusqu'à l'Anatolie, tous les témoignages écrits accessibles à l'Église papale furent anéantis ou confisqués. Mais ce qui est encore beaucoup plus grave : l'Ordre des bénédictins inventa de nouvelles langues pour chaque pays nouvellement fixé, par variation d'un modèle mathématique disponible, entre autres les hautes langues : l'allemand, l'anglais, le français, l'italien et l'espagnol. L'Europe était ainsi répartie entre quelques seigneurs féodaux, et chacun de ces monarques (rois) avait soudain son propre peuple, à savoir une *partie* de la population européenne originelle, à laquelle on attribuait aussi soudain une nouvelle langue.

L'ensemble rappelle la confusion des langues de Babylone lors de la construction de la tour de Babel dans l'histoire biblique. La tour à construire était symboliquement le faisceau d'États européens qu'il fallait ériger *de novo*. Lorsque la construction progressa (formation des États), des langues différentes apparurent, et la population originelle divisée ne put plus se comprendre réciproquement.

C'est précisément à cette époque de renversement et de christianisation violente que Carolus Magnus (les noms sonnant latin étaient maintenant une nouvelle mode), pardon, Charlemagne entre dans l'histoire – pas à vrai dire comme un super-empereur, mais comme un boucher des Saxons et un christianisateur sanguinaire. Et comme il s'appropriait par la violence la terre, il porte au moins partiellement avec raison le titre de fondateur de l'empire.

C'est aussi de ce Charlemagne incapable d'écrire ou de lire qu'est censée provenir l'ordonnance destinée aux évêchés, mais surtout beaucoup de décrets et de lois : « *Parmi les curiosités des décrets utopiques de Charlemagne, il y a le fait qu'il voulait prescrire à un peuple qui ne savait ni lire ni écrire, par des lois latines, même les plus minimes babioles* »[276]. Mais Charlemagne ne laissa pas la conversion aux moines itinérants, il en fit sa tâche véritable de souverain[277]. « *À l'élimination des duchés et des États tribaux, il associa l'introduction de la constitution des comtés* »[278]. En d'autres termes, les moines ambulants iro-écossais furent chassés et les communautés tribales celto-germaniques furent expropriées sans dédommagement (ordre du comté), de la même manière que les Indiens en Amérique du Nord ont perdu leur terre.

276 Braunfels, 1991, p. 79.
277 Kalckhoff, 1990, p. 184.
278 Meyers Lexikon.

* *Parallèles avec l'Amérique du Nord*

Comme en Europe, les habitants primordiaux de l'Amérique du Nord ont été expropriés par une saisie systématique des terres, la propriété privée a été introduite par les immigrants, et l'on a entrepris de forger des États aux frontières précises. La situation en Europe centrale entre 1000 et 1300 peut être comparée avec la situation en Amérique du Nord entre 1600 et 1900. Jamais en Europe avant 1000 ni en Amérique du Nord avant 1600 il n'y avait eu de système de souveraineté fonctionnant de façon centralisée. Au contraire, la situation était la même sur les deux continents : il y avait des tribus et des lignages autonomes, qui étaient constamment en contact les uns avec les autres et créaient dans des associations de tribus habitant sur de vastes surfaces des structures et des bâtiments d'une similarité stupéfiante des deux côtés de l'Atlantique. Dans les deux cas, il s'agit de hautes cultures jusqu'à présent insuffisamment reconnues, qui pratiquaient le commerce lointain, ici de l'Inde jusqu'à l'Europe, là du Canada jusqu'en Amérique centrale ou même en Amérique du Sud.

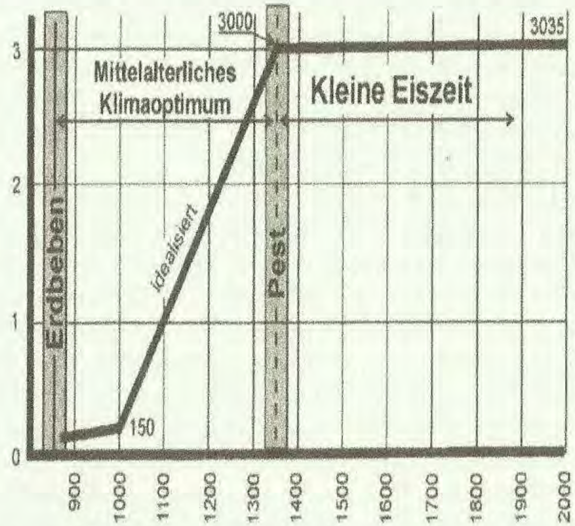
En Europe centrale et en Amérique du Nord, avec la colonisation systématique, il fallut d'abord organiser des bases protégées en pays étranger : ici les églises défensives et les citadelles, là des forts. Ce n'est pas la population qui était protégée contre les attaques des Vikings sanguinaires, non, les nouveaux seigneurs féodaux devaient se protéger contre les actions de la population. La fonction des cloîtres et des églises défensifs, des citadelles, a été par la suite mal interprétée. Ainsi dans le temps qui suivit, pas à pas, de grandes zones furent officiellement défrichées, structurées et, dans le cadre d'une colonisation systématique, des villes furent planifiées et fondées alors qu'en même temps, obligatoirement, pour la première fois la propriété privée du sol était fondée.

Si ces constatations sont exactes, à savoir que presque toutes les villes en Allemagne et au-delà n'ont pas grandi sauvagement à travers les siècles, mais se sont révélées à peu près à partir de 1030 comme de nouvelles fondations qui s'accomplissent explosivement, en pleine campagne ou sous forme de réédification de structures présentes – plutôt villageoises –, alors une idée de planification homogène devrait pouvoir être reconnue, de même qu'en Amérique, la construction de villes sur les prairies a été réalisée en suivant un modèle grec, avec un quadrillage de construction à angle droit (orthogonale).

* *Plan architectural des villes au Moyen Âge*

Au contraire d'une ville qui a grandi, dans laquelle, pour des raisons de besoin effectif, les maisons s'enchaînent aux maisons, faisant

ainsi naître des villages éparpillés ou des villages faits de longues rues, ce n'est pas, dans une fondation de ville complètement nouvelle, la construction, mais le plan exact avec la fixation des conditions générales qui est la supposition fondamentale de l'édification des bâti-



Figures 25 : Fondations de villes. Après les catastrophes à répercussions mondiales du VIe/IXe siècle, l'arrivée de l'optimum climatique médiéval fit exploser le nombre de fondations de villes. Avant le IXe siècle, il y avait approximativement 100 à 120 places de marché (oppida) et 30 à 40 nouvelles villes rebâties sur des schémas anciens. Après le début du petit âge glaciaire et l'effet des inondations ainsi que de la peste noire, la vague de fondations de villes s'arrêta (cf. Humpert/Schenk, 2001, p. 58 sq.).Anzahl Städtegründungen in Tausend = nombre de fondations de villes en milliers.Mittelalterliches Klimaoptimum = optimum climatique du Moyen Âge.Kleine Eiszeit = petit âge glaciaire.Erdbeben = tremblement de terre, Pest = peste.

ments. La planification de la ville médiévale doit avoir commencé par le travail d'arpentage, le schéma de la fondation étant fixé à échelle 1 : 1 dans le sol de la ville à fonder. Les points de la grille étaient dressés durablement, afin que le plan de fondation puisse être repris, en tout temps, par exemple après un grand incendie ou un tremblement de terre. Il faut considérer que l'élément de structure est le modèle de division avec des routes publiques permettant d'accéder à chaque parcelle, exactement comme nous ferions si nous devions tracer le plan d'une nouvelle ville. En outre, les endroits de bâtiments particuliers, bâtiments publics et de places ainsi que les églises étaient déterminés. On trouve ici aussi la planification de l'infrastructure, comme par exemple la répartition des sources.

Les architectes et planificateurs Klaus Humpert et Martin Schenck (2001) ont démontré définitivement que lors des fondations des villes au Moyen Âge, un plan complet était mesuré et réalisé sur le terrain. Les planificateurs de villes du Moyen Âge se servaient ici de diverses constructions d'arpentage, comme les pochoirs identiques, des

constructions de cercles et de triangles géométriques, des courbes en forme de S ou des modèles en forme d'éventail. Dans de plus petites villes de Bavière, contrairement aux fondations des villes à l'est, on observe un maniement virtuose de la géométrie des voûtes avec un emploi des voûtes spatialement esthétique et très développé, ce que l'on attribue aux Wittelsbach[279]. Naturellement, il faut aussi reconnaître dans les planifications de villes une évolution basée sur les expériences concrètes, et naturellement on peut reconnaître le style très propre à chaque équipe de planification, de même que les architectes modernes ont aussi développé un style tout à fait personnel.

En pensée, on n'associe en général à la ville médiévale aucune nouvelle fondation sur un terrain libre. Ce point de vue n'est pas non plus officiellement reconnu, bien que la date de fondation de la ville soit souvent connue, documentée par les fêtes de fondation. C'est pourquoi la notion de « ville agrandie » est de plus en plus rarement employée – jusqu'à ce qu'à l'avenir il ne soit appliqué que pour les rares villes effectivement agrandies (par exemple Soest, Paderborn). C'est alors au plus tard qu'il faut, en tenant compte des conceptions réalisées du plan de la ville, trouver pour d'autres des solutions historiques, aussi et précisément par l'élimination du mirage produit par les documents falsifiés, le mirage d'un développement continu depuis l'antiquité en passant par le Moyen Âge jusqu'à notre période moderne.

Cette autre solution doit faire reconnaître un saut qualitatif de l'antiquité au Moyen Âge. Ce saut ne peut se produire que si la période carolingienne avec Charlemagne est une période-fantôme, et est donc reconnue comme inventée après coup ou projetée en arrière dans le temps. L'Antiquité a probablement été achevée par une catastrophe naturelle, pour ensuite au Xe siècle, après une phase de migrations de peuples et donc d'instabilité, se relever quasiment de ses ruines comme le phénix de ses cendres et commencer le Moyen Âge.

Une régression logique fait apparaître clairement combien la terre après la catastrophe du VIe/IXe siècle (datation officielle/expérimentale) était faiblement peuplée. À ce moment-là, une augmentation de productivité doit avoir eu lieu dans l'agriculture. Ernst Bromme (1978) explique d'une nouvelle manière l'importance de l'assolement en triennal : car après l'agriculture de fourrage (faussement appelée assolement en biennal) la charrue ou d'autres instruments agricoles ne permettent pas l'assolement en triennal, mais seulement la *mise systématique d'engrais dans les champs*. À cela s'ajoute une innovation technique. Ce qui est caractéristique de la révolution agricole, c'est la lourde charrue à roues et le premier emploi du cheval comme bête de trait avec l'aide de harnachement et de fers nouvellement développés.

279 Humpert/Schenck, 2001, p. 36.

On ne sait guère d'où venait le fumier. Mais à mon avis, il pourrait s'agir d'une suite naturelle des inondations au VIe/IXe siècles, car on pouvait même vendre comme un bien commercial la boue présente en abondance, fertile, pleine de minéraux (voir la dépendance entre la crue du Nil et la civilisation égyptienne). Sans les catastrophes naturelles, le renversement culturel n'aurait peut-être pas été possible. Ce que la violence de la nature laisse derrière elle a été utilisé pour fumer les champs, produire des aliments et rendre possible une végétation luxuriante. À cela s'ajoute l'élévation du niveau des eaux souterraines et l'augmentation des températures pendant l'optimum climatique du Moyen Âge.

L'économie agricole pratiquée par les Celtes exista dans les highlands écossais jusqu'en 1746, quand, dans le célèbre soulèvement mené par Bonnie Prince Charlie, les révoltes culminèrent, le haut pays fut définitivement occupé par les militaires et l'économie de clan s'effondra. Le mode de vie celte traditionnel fut détruit par des représailles sanglantes : « *En association avec le renvoi de quelques chefs de clans et l'anglicisation des autres, le vieil ordre social se brisa : les chefs qui se voulaient autocrates n'eurent plus aucune responsabilité pour leur clan. La force combattante des clans qui parlaient gaélique fut brisée par l'incorporation de milliers d'hommes dans les régiments de Highlanders de l'armée britannique. En un siècle, la culture était morte* »[280]. Un processus correspondant s'est produit sur le continent européen, commençant vers l'an 1000, avec la culture celto-germanique.

Les paysans produisant de l'herbe des champs allèrent coloniser, en communautés tribales, des régions qui paraissaient peu peuplées, comme les Highlands écossais avant 1746, car sans utilisation de fumier, seuls certains sols fertiles permettaient la culture des céréales, qui après deux récoltes nécessitent de plus longues phases de régénération.

Seule l'utilisation de l'engrais donna son sens au déboisement destiné à obtenir des champs. Les seigneurs féodaux ne purent fonder systématiquement des villages à cette époque. « *L'assolement en triennal seul fait apparaître le paysage tel que nous le connaissons aujourd'hui. Il permet, voire contraint tout simplement, la constitution d'une nation, parce que les forêts servant de séparation et d'autres structures de paysage " inhibitrices "*

280 James, 1998, p. 179.

disparaissent. Il faut définir des frontières artificielles », écrit de façon pertinente le professeur Hans-Ulrich Niemitz[281]. L'utilisation d'engrais multiplia le rendement, surtout parce que désormais on pouvait pratiquer une culture des champs à grand rendement, sur des sols paraissant auparavant infertiles. Si l'on ne cultivait jusque-là que ce qui était nécessaire à l'approvisionnement personnel, il y avait maintenant des excès de production avec lesquels il fallait faire du commerce. Dans ce but, des colonies de marchés *devaient* être planifiées et construite de façon nouvelle.

* *Marchés d'architecture quadrillée*

Dans l'image de la colonie, le type de la colonie-marché se distingue de celui de la ville, avec quelques exceptions, par le manque de toutes routes accessoires et parallèles, si bien qu'à partir de la topographie, même au Moyen Âge, la différence entre ville et marché a dû être patente.

La littérature sur le sujet montre que le nom d'une colonie n'était pas unitaire. Par exemple, Neufelden en Autriche était appelée en 1272 *Civitas* et en 1426 (très intéressant) : *Oppida*, alors que par ailleurs le nom de *forum* ou de marché était utilisée. Mais la formule « *tous les droits et toutes les libertés qu'ont les autres villes et marchés en Haute Autriche* » ne se rapporte qu'aux *jours de marché fixés*. « *Par ailleurs, on établit pourtant une différence entre ville, marché et village* », constate le Dr Willibald Katzinger. Les contraintes de voie pour certaines marchandises, l'obligation de distance et la dépose de marchandise (de : déposer de la marchandise pour la vendre) n'étaient pas des droits privilégiés réservés aux villes ; Michael Mittermauer y voit tout autant des prérogatives d'une zone de marché propre, comme il le montre dans son étude sur les marchés en Basse Autriche. Par le biais de la contrainte de voie, certaines routes étaient interdites au passage de voitures de biens marchands : on pouvait ainsi sur certains nœuds installer un poste de péage. D'un autre côté, le changement du système et l'augmentation de la productivité durent faire planifier et construire de nouvelles zones de marché, pour pouvoir écouler l'excès de production de marchandises.

On pourrait donc penser que la répartition des zones de marchés – également appelées villes – devaient correspondre à une structure géographique ayant grandi sur de longs laps de temps, et ainsi en grandes parties donnée sous une forme irrégulièrement répartie. Mais

281 2001, p. 154.

il semble que le contraire soit vrai. L'installation de zones de marchés a l'avantage d'une gestion simplifiée, locale, qui est ainsi protégée des attaques de la population hostile (guerres de paysans) et d'un autre côté peut lever systématiquement et simplement des impôts, taxes et droits de douane (entre autres pour l'entretien de la voirie). Le juge cantonal a des jours d'audience pendant le marché, ce qui permet à la visite du marché de s'associer au mieux avec le règlement auprès des officiels, et donne d'autre part une régulation légale du fonctionnement du marché. Dans l'intérêt des seigneurs féodaux régnant en toute chose, entre autre aussi des évêques en tant que seigneurs des marchés spirituels, il serait maintenant naturel de garantir à chaque zone de marché une zone d'installation d'une surface fixement définie.

Naturellement, il y avait toujours eu des routes et par là une certaine infrastructure sous forme d'étapes de repos et de marchés. Pourtant, en Haute Autriche, il n'y a pas dix lieux qui présentent le caractère d'une ville, alors qu'il y a au XIIIe siècle une augmentation rapide avec plus de 40 nouvelles nominations[282].

Admettons que la région à planifier n'ait pas d'infrastructure, d'installations ou de villes. On pourrait alors disposer les quartiers du marché – avec l'administration et la justice – comme un quadrillage de points déterminé à distance fixe sur le domaine de souveraineté. Ces points doivent en outre être reliés par des routes (avec interdiction de passage correspondante) – et déjà l'on dispose d'un système très simple à administrer et contrôlable, qui peut être commodément gouverné de façon centrale dans une capitale. La planification et l'accomplissement de ce schéma suppose qu'un système organisé de façon centralisée et un pays occupé par des villes *ne sont pas encore présents, ou, s'ils l'ont été, ont été en grande partie détruits*.

Le Dr Willibald Katzinger[283] démontre dans une étude que la Haute Autriche est tramée par un quadrillage égal en dimension, si bien que les distances entre les marchés s'élèvent à chaque fois à 8 kilomètres ! Comme on peut s'y attendre pour cette raison, les marchés sont reliés entre eux sans détours. Ces mesures de défrichage donnèrent à chaque marché une zone de surface aménageable que l'on peut reconnaître comme un hexagone caractéristique, qui représente une zone *de protection* avec un diamètre de huit kilomètres. Ainsi, le droit de distance pour les villes et la nécessité de distance pour la po-

282 Katzinger, sans indication d'année, p. 100.
283 Sans indication d'année.

pulation était fixé comme domaine d'aménagement sur une surface fixe définie, comme avec un cordeau. L'installation de zones de marché a pour avantage une administration locale simplifiée. Le paysan *doit vendre ses produits impérativement sur le marché qui correspond à son district de protection, et ne doit utiliser que certaines routes (interdiction de passage) pour transporter sa marchandise*. La répression de la population touchait tous les niveaux, car « *aucun paysan ne peut vendre de champ ou de vache, là où cela n'est pas écrit en latin et où le juge n'a pas reçu sa part* »[284]. La contrainte à l'utilisation du latin comme langue des administrations permettait de contrôler et de réprimer la population.

En tout cas, il faut encore entreprendre des investigations correspondantes sur des infrastructures planifiées systématiquement pour d'autres domaines, car on partait et l'on part encore officiellement d'une ville et d'une infrastructure médiévale agrandie. Naturellement, selon le domaine de souveraineté, en Europe occidentale et du centre, on peut réaliser différents plans de mesurage et de répartition. La découverte nouvelle de la planification des villes au Moyen Âge en pleine campagne, et la sur-planification qui en fait partie des zones de marché réparties géographiquement de façon égale, représentent une preuve nette d'un renversement marqué, qui a commencé au plus tôt à partir de la fin du Xe siècle. L'édification des structures décrites rendit inévitable, à petite (district de banlieue) comme à grande échelle (pays) la définition de frontières et/ou leur première matérialisation.

* *Le système des filiales des Templiers*

Le rôle que l'ordre spirituel des Templiers, fondé en 1119, a effectivement joué en Europe est à mon sens absolument obscur, car les documents qui lui correspondent n'existent pas ou ont été anéantis. On pense d'abord, en raison des chevalier Templiers vêtus d'un habit blanc (avec une croix rouge) à l'essai manqué pour conquérir Jérusalem et ensuite la protéger. Mais cette explication ne tient pas compte du rôle des maisons des Templiers en occident. On discute aujourd'hui vivement parmi les historiens pour savoir combien l'Ordre possédait de districts d'administration (commanderies) : « *Dans toute l'Europe, il y en avait sûrement quelques milliers – on ne peut rien dire de plus précis dans l'état actuel de la science* »[285].

Les commanderies (fortifiées uniquement dans les zones de combat) traitaient avec des méthodes efficaces les excédents agricoles qui étaient aussitôt vendus sur les marchés locaux. On envoyait le produit

284 Egenolff, 1735, partie III, p. 27.

285 Bauer, 2002, p. 106.

à l'administration de province. Ce système exigeait *impérativement* la planification et la création de marchés fonctionnels et aussi des routes commerciales nécessaires.

Les maisons les plus importantes des templiers étaient protégées par d'épais murs et une troupe de chevaliers. La couronne anglaise par exemple fit garder au XIIIe siècle la moitié de son or dans le temple de Londres. D'autres souverains suivirent cet exemple. Les *pauvres frères* ne se bornaient pas à garder l'or, mais le prêtaient contre intérêt. Ils révolutionnèrent aussi le transfert international d'argent en inventant la lettre de crédit. Celle-ci pouvait être acquise dans toute installation de l'Ordre et payée dans une autre filiale. L'avantage était que l'on n'avait plus besoin d'amener de l'argent liquide pendant les voyages. La condition d'un organisme bancaire fonctionnant bien était réalisée : les chevaliers-moines avaient un immense réseau d'agences constituant des filiales, d'Édimbourg à Jérusalem.

Quelle influence exerça effectivement l'Ordre des Templiers, organisé militairement ? La restructuration de l'Europe en systèmes féodaux centralisés est parallèle à l'explosion de cet ordre de chevaliers. À la moitié du XIIe siècle, le style gothique commençait abruptement. Le détonateur pourrait être, à côté des expériences pratique de construction des Normands en Sicile et en Italie du Sud, l'énorme trésor de savoir des universités arabes d'Espagne au XIe et au XIIe siècle, qui était transmis à des étudiants islamiques, chrétiens et juifs. « *Ainsi, la science grecque et arabe était-elle accessible aux savants d'Europe occidentale. La contribution des Arabes au développement de notre civilisation est souvent sous-estimée. Sans elle, la culture médiévale n'aurait pas atteint son sommet, et la Renaissance aurait traîné dans son développement* »[286]. Ces expériences révolutionnèrent le style architectural germanique (normand) et lui firent accomplir un saut dans son développement.

Avec l'arrestation des Templiers français et avec la suppression de l'Ordre par le pape Clément V, le système de filiales ramifiées dans toute l'Europe put être *repris et réparti* par les seigneurs féodaux qui s'établissaient de nouveau. Les projets de fusion de l'Ordre des Templiers avec l'Ordre des Johannites avait déjà été envisagé en 1294, quand l'Église convoqua à Lyon un concile pour discuter cette question. Le renversement des rapports de puissance politique en Europe au XIVe siècle au profit de l'Église papale entretient cependant une relation significative avec l'action des catastrophes naturelles.

286 Gimpel, 1996, p. 80 sq.

** Coupure de culture*

Au milieu du XIVe siècle, plusieurs épidémies de peste dévastèrent le pays et le petit âge glaciaire, qu'il nous reste à discuter, commença[287]. Des raz de marée arrachèrent à cette époque, aux pays des côtes de la mer du Nord, de larges bandes de terre et inondèrent d'un autre côté des territoires entiers – laissant derrière eux un arrière pays marécageux. Peut-être faudrait-il considérer de ce point de vue les bâtiments romains (à mon sens celtiques) ensevelis sous des mètres de ce qui avait été des flots de boue au niveau du Rhin inférieur ?

Alors que la population européenne, après la catastrophe naturelle du VIe/IXe siècle, avait augmenté entre 1000 et 1300, passant d'environ 40 à 73 millions, les catastrophes des années 1350 amenèrent une régression au niveau originel. Les régions déjà auparavant peu peuplées furent à partir du milieu du XIVe siècle en partie presque complètement dépeuplées. À cela s'ajouta la détérioration manifeste du climat, qui dura, avec des oscillations, jusqu'au XIXe siècle. Après la catastrophe au VIe/IXe siècle, il y eut un optimum climatique dans le Nord de l'Europe jusqu'au pôle Nord, qui accorda à l'Europe du Nord le temps le plus chaud et donc le plus fertile jusqu'au début du XIVe siècle[288] et déploya à cette époque une dynamique particulière.

Avec les catastrophes et la détérioration du climat eut lieu au XIVe siècle un renversement radical : la vague de fondation de nouvelles villes s'arrêta, des pluies diluviennes en automne au moment de la récolte et les famines qui suivirent dévastèrent l'Europe presque partout. Tout cela s'accompagna d'une pénurie de travailleurs, qui conduisit à une crise du féodalisme tel qu'il s'était développé jusque-là. D'après une étude micro-historique d'une petite région autour de Cluny, le féodalisme se déclencha explosivement autour de l'année 1000[289]. Les hommes capables de travailler se rendirent dans les villes pour gagner plus simplement leur pain.

Les catastrophes des années 1350 causèrent une rupture culturelle incisive, une césure, qui fut utilisée par les humanistes au XVe siècle pour falsifier de vieux documents et créer de façon effrontée des objets étiquetés antiques. Ce sont seulement des catastrophes naturelles violentes et dévastatrices qui rendirent possible à la fin du XIVe siècle comme après les Guerres Mondiales au XXe siècle un renversement radical de la forme originelle de la société et de la foi.

287 Russel, 1972, p. 51 sq.
288 Cf. Lamb, 1977, p. 435 sq.
289 Bois, 1993.

C'est ainsi seulement que la culture celto-germanique put être *jetée à la poubelle de l'histoire.*

En tant que notion relevant d'une époque (on parle aussi d'humanisme de la Renaissance), l'humanisme représente un mouvement de culture littéraire et philosophique qui se développa d'abord en Italie vers 1350 quand le regard se tourna vers l'*antiquité romaine.* Après la destruction de Constantinople (1453), l'afflux de savants byzantins, qui apportaient avec eux de nombreux manuscrits de textes antiques, fit apparaître l'intérêt pour la littérature grecque. Mais l'humanisme acquit une grande importance par son effort réussi pour débusquer les écrits des anciens auteurs, les traduire et les élaborer scientifiquement grâce à des éditions critiques. Le mouvement humaniste fut favorisé en Italie par les Cours des princes et par l'Église. Le nouveau courant s'élargit aussi grâce aux conciles de Latran (1414-18) et de Bâle (1431-49) – avec Érasme de Rotterdam comme esprit dirigeant – aux autres pays européens. Il a entretemps été établi que les humanistes non seulement ont inventé des écrivains anciens, mais aussi qu'ils ont falsifié des œuvres d'art. L'impertinence avec laquelle ces faussaires se sont mis à l'ouvrage, ont inventé et répandu l'histoire antique ainsi que médiévale ne pouvait toutefois fonctionner que si leurs travaux n'étaient pas livrés à l'incroyance, et même au ridicule, par des écrits ou par des preuves opposés. Ce qui présuppose qu'il doit s'être passé auparavant une coupure totale d'une acuité monstrueuse.

Non seulement l'histoire était apparue virginalement, mais encore le savoir technique fut de nouveau développé, car presque tout ce qui touche au pouvoir technique que l'antiquité avait dominé autrefois, avait été anéanti. Il resta par exemple quelques vieilles cartes, qui avaient été établies avec une technique de grande valeur, et qui montraient aussi l'Amérique comme un morceau de terre, un pont terrestre entre la Sibérie et l'Alaska (détroit de Béring) ou aussi les régions dépourvues de glace du Groenland et de l'Antarctique, alors que les cartes dressées après la catastrophe étaient très inexactes, car on n'était plus capables de déterminer la longitude géographique.

Ce sont vraisemblablement deux catastrophes qui ont provoqué cette profonde coupure. La catastrophe naturelle d'action supra-régionale du VIe siècle – à placer au IXe siècle si l'on tient compte des périodes-fantômes – mit fin à l'antiquité et transforma les villes antiques encore existantes en ruines. Au Xe siècle commence l'histoire que nous ne connaissons à cette époque que par fragments, car vers 1350, avec la catastrophe naturelle et la peste qui l'accompagna, il se produisit de nouveau une coupure profonde, peut-être même encore plus que la première. L'histoire antique fut par la suite peut-être encore connue

par des transmissions, mais elle fut quasiment rédigée à neuf et réécrite dans le sens des intérêts particuliers, et en grande partie inventée pour satisfaire les propres intérêts des puissants.

Le cas extrême serait, comme Kammeier le voit bien, que l'histoire européenne, en particulier allemande, a été falsifiée entre 1350 et 1450, et que de nombreuses falsifications ont été entreprises dans le cadre d'une *grande action* au profit de l'Église catholique, mais aussi au profit des souverains séculiers. Kammeier (2000) cite des documents royaux allemands du Xe et du XIe siècle, tirés des Archives pour la recherche sur les documents : « *Là où une propriété offerte par le roi, district ou comté, qui a été désignée selon le nom du comte, est déterminée, il est très fréquent que se trouve à la place du nom du comte... originellement une lacune qui n'est comblée qu'après coup.* » Herwig Wolfram (1987) dit clairement : « *Avant la fin du Xe siècle, il n'y a eu aucune histoire de l'Autriche... Il n'y a pas d'histoire médiévale précoce de l'Autriche... Ce problème n'est à vrai dire pas une particularité autrichienne.* » En d'autres termes, l'histoire de l'Europe centrale avant l'an 1000 reste inconnue, éclairée seulement par fragments dans l'obscurité du passé. Mais on compte bien en années après la mort de Jésus-Christ, et les chiffres des années sont fixes, ou bien...

* Datation tardive ap. JC

La datation après la naissance du Christ aurait été introduite en 525 par l'abbé *Dionysius Exiguus*. On discute encore pour savoir quand la datation à partir de la naissance du Christ (datation AD, Anno Domini) a été exactement introduite, car les premières datations sur document ne surgissent qu'au début de la période impériale. Il est établi que dans beaucoup de documents du Xe siècle, les lignes contenant la date ont été remaniées, comme le constate Harry Breslau[290] dans le *Handbuch der Urkundenlehre*. Quelle que soit la date du début de la datation à partir de la naissance du Christ, dans le premier millénaire, personne ne comptait et ne datait d'après cette datation AD, pas même Charlemagne ! Il se pourrait qu'après la première catastrophe, ait eu lieu une première vague de falsification sous une forme plutôt mal coordonnée, et au XIe siècle aussi sans l'emploi de la datation *après la naissance du Christ*. Puis il y eut une phase pendant laquelle on utilisait des datations déterminées de façon variable au moyen de plusieurs fils temporels – comme par exemple en fonction des années de règne de l'instaurateur –, mais dont la conversion dans la datation après la naissance du Christ donne des années différentes. Ce point de

290 1968/69, II, p. 393.

vue explique que chez un roi, au moins cinq dates de début puissent être trouvées, comme par exemple pour le roi Rupert de France au Xe siècle.

Cette première vague de falsifications fut ensuite suivie par une deuxième (ou peut-être aussi d'autres) mieux coordonnée, dans la deuxième moitié du XIVe siècle, dans laquelle aussi d'anciens documents furent dotés de nouveaux millésimes. Après 1450, il y eut bien aussi des falsifications d'écrits, mais qui ne changent plus fondamentalement l'image historique que nous connaissons. À mon avis, la chronologie AD qui n'a été inventée que très tard – que ce soit au Xe ou au XIIe siècle (datation officielle) – peut très bien être rendue plausible avec l'effet des catastrophes naturelles au VIe/IXe siècle (datation officielle/datation expérimentale) et l'amnésie qui en découle par rapport à l'histoire européenne pendant l'antiquité, car avec un déroulement continuel, homogène de l'histoire, une action de falsification concertée n'aurait pas été possible.

On ne saurait donc s'étonner qu'en Angleterre, il n'y a pas un endroit où l'on puisse mettre en évidence une continuité depuis les Romains jusqu'aux Normands, et qu'à l'est se trouvent « *les vastes espaces sans ville de l'Europe orientale* »[291]. La mission déjà décrite d'Anschair à Hambourg, qui commença en 831/832, échoua dès 845 après la destruction de la colonie. « *La situation ne se modifia que 100 ans plus tard : avec la fondation des trois États du Danemark, de la Norvège et de la Suède. Avec des rois chrétiens, le christianisme réussit vite à percer définitivement* »[292].

La première constitution d'États centralisés avec des frontières fixes exigeait aussi une nouvelle langue commune pour chaque territoire. Les nouvelles hautes langues (espagnol, allemand, italien etc.) furent – à côté du latin – développées dans les cloîtres à partir du Xe siècle selon un schéma déterminé, homogène, avec des perturbations volontairement intégrées. C'est pourquoi les vocables se ressemblent aussi en partie ou sont identiques – ce que les linguistes interprètent à tort comme un signe d'évolution continuelle des langages dans lesquels sont disséminés des mots d'emprunt. L'introduction du latin dans les pays d'Europe fut accompagnée d'une profonde transformation, écrit Egenolff[293] en 1735, si bien « *qu'aujourd'hui, un Français ne peut comprendre ni un Espagnol ni un Italien...* »

291 Pitz, 1991, p. 118.
292 Explication du Musée d'histoire de Hambourg, salle 204.
293 Partie I, p. 62.

*** Nouvelles langues**

« *La mise par écrit de la langue populaire et la genèse d'une littérature allemande qui soit plus que le recueil fortuit de textes singuliers, isolés l'un de l'autre, est un processus de longue haleine, sinueux et souvent interrompu dans sa phase précoce. Certes, l'écriture de la langue populaire ne disparaît jamais totalement après son début au VIIIe siècle (sur le continent), mais il n'apparaît de production littéraire continue en général que dans la deuxième moitié du XIe siècle* »[294], et c'est « *seulement depuis 1060 que, dans des régions très éloignées les unes des autres de l'espace germanophone et presque simultanément, commence enfin à venir au jour une littérature en langue populaire... ensuite, le courant de la littérature allemande (d'abord toujours spirituelle) ne s'interrompra plus* »[295]. Avec l'annexion de la terre et la constitution de l'État, de nouvelles langues, entre autres le haut allemand, sont développées par les ecclésiastiques dans les cloîtres. Après la catastrophe naturelle au VIe/IXe siècle, il n'y avait plus guère de personnes cultivées, mais ce petit nombre se trouvait concentré dans des centres déterminés et suivaient un entraînement idéologique. Après le traumatisme des catastrophes, la population normale n'avait plus que des souvenirs, mais pas de culture à proprement parler, en particulier parce que l'élite spirituelle des druides avait été pourchassée et détruite.

Le haut allemand apparut, comme l'écriture, de façon relativement soudaine : langue, écriture et littérature allemandes survinrent définitivement vers 1060, parallèlement au déferlement de la vague de fondation des villes. Une constatation devient maintenant compréhensible : « *Des différences patoisantes n'étaient pas si marquées dans le Nord jusque dans la période Viking commençant autour de 800, pour que nous puissions les constater... Jusqu'au V siècle, la langue est tellement archaïque qu'on l'a appelée proto-nordique. Ce n'est qu'au VIIe siècle que se montrent des traces plus marquées d'un changement général de la langue, dont les débuts remontent certes plus loin en arrière, mais n'ont trouvé aucune expression dans l'écriture...* »[296].

Le moine Otfried de Wissenbourg, à la moitié du IXe siècle, eut de grandes difficultés à couler la langue allemande dans une forme écrite. Le moine Notker III de Saint-Gall, qui travaillait en fait sans maître et sans modèle, est dit avoir éprouvé à la fin du Xe siècle et au début du XIe la transposition de l'érudition latine en allemand comme une *tâche presque inouïe*[297]. Et c'était effectivement le cas, car le latin fut

294 Kartschoke, 1990, p. 52.
295 Kartschoke, 1990, p. 53 sq., cf. Zeller, 1991, p. 63 sq.
296 Gutenbrunner, 1951, p. 5.
297 Kartschoke, 1990, p. 25.

au plus tôt inventé à cette époque. Mais cette remarque est censée suggérer que le latin était déjà parlé depuis longtemps : les moines parlaient bien prétendument cette langue depuis des siècles. Il est seulement étrange qu'avec la Bible gothique de Wulfila, on s'y soit essayé dans une langue germanique 750 ans déjà avant l'œuvre de Notker[298]. Or cela n'est pas tellement étrange, car Johann August Egenolff[299] écrit : « *Jusqu'à présent, non seulement on avait écrit l'allemand avec des lettres latines, mais on avait aussi empli au-delà de toute mesure notre langue maternelle de mots latins. Maximilianus chercha à obvier à ce malheur, et fit chercher... dans d'anciens écrits les lettres gothiques, dont les Allemands se servaient sans empêchement jusqu'à Wastbald et Hunibald.* »

Les langues latines et autres n'ont pas été cultivées depuis les premiers temps, mais ont été développées pour la première fois dans plusieurs cloîtres spéciaux, par des variations. Egenolff parle en 1735 « *des preuves que chaque langue européenne en particulier, comme la langue suédoise, hollandaise, norvégienne, anglaise, irlandaise, islandaise... illyrienne, tartare... grecque, latine, française, espagnole, italienne etc., est une fille de la langue japhétique, qui a été nommée par certains la la langue cimbre et dans un certain sens la langue allemande* »[300]. Ce n'est pas l'allemand qui contient des mots d'emprunt venus du latin et du grec, c'est tout le contraire.

Une langue commune aurait pour condition le métissage des tribus européennes jaillissant de racines communes dont je propage l'idée. Egenolff constate en 1735 : « *L'autre nom général le plus ancien des peuples européens, c'est le nom de Scythes, c'est-à-dire les tireurs (car si les habitants de Haute-Saxe disent schiessen pour tirer, ceux de Basse-Saxe disent schueten). Strabon nous enseigne que les plus anciens écrivains grecs appelaient tous les peuples ainsi que les Grecs habitant vers le Nord, Scythes ou Celto-Scythes* »[301], et plus loin, que « *quelques-uns des descendants de Japhet se sont attribués à eux-seuls le nom de Scythes et à leurs frères, qui vivent plus vers le couchant, seulement le nom de Celtes, peut-être parce qu'ils sont partis vers les pays froids, alors qu'au contraire les véritables Scythes sont au début restés en Asie...* »[302]. Ainsi le cercle se ferme-t-il, car la langue tudesque n'était pas seulement la plus ancienne en Europe selon Johann August Egenolff. La source principale des langues européennes était selon lui la langue scythe « *dont la vieille langue tudesque et le gothique sont d'abord*

298 Zeller, 1991, p. 64.
299 1735, Partie III, p. 282 sq.
300 Egenolff, 1735, Partie I, p. 13.
301 Egenolff, 1735, Partie I, p. 101.
302 Egenolff, 1735, Partie I, p. 126.

sorties, là où elles n'étaient pas exactement les mêmes, et elle a donné une partie de ses racines verbales au grec et au latin »[303].

Les Scythes (au lieu de Celto-Germains, il faudrait parler selon Egenolff plus précisément de Celto-Scythes) étaient aussi présents dans le Sud de l'Inde (voir photographies 8 et 9) et, en tant que Celtes, de l'Asie mineure (Galates) jusqu'aux îles britanniques (Celtes, Pictes), et en Afrique du Nord (Vandales), résultant d'une vague de colonisation qui en Europe allait de l'Est à l'Ouest et en Asie de l'Ouest à l'Est.

Cela se passa-t-il après que les régions européennes eurent été presque dépeuplées par les catastrophes naturelles et la sécheresse durable ? Car les peuples s'étaient rassemblés autour de la mer Noire, le dernier grand réservoir d'eau douce. Du fait de la pénétration de sel dans la mer Noire, l'espace vital de ces peuples disparut, et il se produisit une migration. Les peuples scythes allèrent vers l'Europe, l'Afrique du Nord, la Mésopotamie et l'Asie[304]. Avec tous ces peuples se répandit alors une langue unique dans toutes ces régions, pour ainsi dire proto-indo-européenne.

En tout cas, les chemins des missionnaires iro-écossais, apparus bien plus tard, ne semblent plus tellement fantastiques sous cette lumière, parce que les moines pouvaient plus ou moins – selon le patois prédominant localement – se comprendre dans l'espace de l'Europe, et n'avaient de ce fait besoin d'aucune traduction pour leur Bible (naturellement non latine) !

C'est maintenant seulement que le lecteur intéressé peut comprendre la constatation d'Egenolff faite en 1735[305], à savoir que « *l'on trouve beaucoup de montagnes, de fleuves, de pays, de villes, non seulement en Europe, mais aussi en Asie, dont les noms sont de vrais mots allemands...* » Je complète : même en Amérique. En nahuatl, la langue des Aztèques, beaucoup de mots commencent par *te*. Il s'agit ici d'un article vieil allemand. Montagne se dit *tepec* en nahuatl. Maintenant, nous analysons simplement le mot en *te* et *pec*. En vieux haut-allemand, montagne se dit entre autre *perc*. Seul le *r* s'est perdu. Le *tepec* aztèque et le vieux haut-allemand *te perc* est utilisé avec la même signification pour désigner une montagne (Berg). Pur hasard ?

Le linguiste Eduard Seler rapporte qu'après une guerre entre Aztèques et Huaxteken, en signe de défaite, des drapeaux avec des in-

303 Egenolff, 1735, Partie I, p. 120 sq.
304 Cf Pitman/Ryan, 1999, p. 247 et 254.
305 Partie I, p. 123.

signes de grandeur étaient abaissés[306]. Parallèles fortuits avec le comportement de guerre en Europe ? Au Mexique, le lieu dans lequel les drapeaux étaient installés s'appelait *Tuchpec*. Il n'est pas difficile d'y lire *Tuchberg*, et Seler confirme que ce lieu était connu pour la production de tissus (*Tuch*). Seler montre aussi deux figurations sur lesquelles on peut apparemment reconnaître l'aigle de l'État allemand, et ce que l'on appelle le faisceau des licteurs – connu comme le symbole du fascisme italien (*Fasces*). Le *faisceau de licteur* était originellement un signe de la dignité de sénateur romain, et était porté à l'intérieur de la ville sans hache, à l'extérieur avec une hache. Il est vrai que le faisceau de licteur a déjà été mis en évidence chez les Étrusques. Chose étonnante, on peut voir aussi sur la figuration de Seler deux haches croisées, que les Aztèques appelaient *te polli* – moyen haut allemand *te bil* (la hache, das Beil) et vieux haut-allemand entre autres *pial*. S'agit-il simplement de parallèles purement fortuits ?

Mais considérons encore le *faisceau de licteur*. Sur beaucoup de représentations, chez les Mayas (stèle 20 à Cobá), le vainqueur porte un faisceau dans les deux bras, dont dépassent souvent des bâtons particuliers. Je me suis longtemps cassé la tête sur ces faisceaux, parce qu'il n'en existe pas d'explication officielle paraissant rationnelle. À Rome, c'était un ancien symbole de la puissance de la communauté résultant d'une cohésion solide. Donc un symbole adapté aussi pour les souverains indiens. Le faisceau de licteur, provenant des Étrusques, a-t-il été exporté de l'Ancien Monde dans le Nouveau avant Colomb ?

Mais sur des représentations d'Amérique centrale, les *faisceau de licteurs* semblent parfois fumer, si bien que l'on pourrait aussi spéculer ici sur la présence de poudre noire, ce que semblent indiquer bien des traditions et des textes aztèques. Au XIIe siècle, l'utilisation de la poudre noire est tout à fait pensable, puisqu'elle était déjà connue depuis mille ans en Chine.

Les souverains mayas utilisaient aussi un autre symbole de pouvoir : le sceptre (entre autre linteau 53 à Yaxchilán, avec la date 766). « *En accord avec les sources, la classe supérieure des Mayas se constituait de Chevaliers* »[307]. Il y a de nombreuses représentations de casques avec des visières...

* *Conclusions finales*

Lentement en apparence, le cercle se ferme. Les anciens Grecs (Doriens) étaient des émigrés celto-germaniques (Scythes), qui pour

306 Seler, 1960-1966.
307 Les Mayas, 2002, p 18.

des raisons de catastrophes naturelles et d'inondations de la partie nordique et centrale de l'Europe, avec d'autres peuples, quittèrent leur région d'origine, et émigrèrent même jusqu'en Amérique ; ils parlaient un dialecte vieil allemand ou vieux germanique (tudesque). Les région marécageuses et inondées de leur patrie redevinrent lentement sèche, et il y a peut-être eu une colonisation en retour des domaines autrefois occupés en Europe du Nord et centrale, qui équivalait à une nouvelle colonisation accompagnée d'une poussée de culture, en particulier après le début de l'empire byzantin.En analogie avec les développements qui précèdent, l'empire romain d'orient était le véritable empire romain mondial, plus précisément l'empire grec mondial dans l'espace méditerranéen. L'empire romain d'occident ne se trouvait pas en Italie, mais en Europe centrale. Cet empire est appelé dans les livres d'histoire *empire gaulois*. Mais il doit s'agir d'un empire séparé, détaché de Rome (= gaulois) avec un anti-empereur romain en territoire gaulois. « L'" Imperium Romanum " avec toutes ses facettes doit s'être développé sur le domaine Gaule/Germanie »[308].

Je rappelle la pièce romaine décrite dans le premier chapitre, qui a été trouvée en Amérique et représente l'empereur Tetricus, qui régnait sur l'empire gaulois et qui fut prétendument vaincu par ses compatriotes romains du temps de l'empereur Aurélien, si bien que ce que l'on appelle *empire des Gaules* trouva sa fin. Une histoire étrange. Tetricus trouve une justification historique s'il n'est pas Romain, mais Celte, donc roi celte d'un empire celte (gaulois). Si l'empire romain (d'occident) occupait l'Europe centrale, le premier pape (c'est presque obligatoire) vient aussi de France (Gaule), et justement pas de Rome. Et évidemment, l'empire romain d'occident en Gaule et l'empire romain d'orient en Grèce entretiennent des relations de commerce sur des routes celtes (route de l'ambre) par dessus les Alpes et aussi par voie maritime le long de la côte atlantique de l'Europe. Le franchissement des Alpes et la conquête répétée de Rome par les Celtes, les Germains ou les Gaulois sont compréhensibles comme une expansion normale, et non comme une guerre contre Rome, après que les cols des Alpes sont de nouveau dégagés de la glace et donc franchissables. En Italie, ces tribus rencontrèrent alors des tribus celtes, étrusques ou d'autres proches, avec lesquelles, ce qu'ils constatèrent avec étonnement, ils pouvaient se comprendre.

308 Geise, 1997, p. 218.

Mais il y eut aussi des guerres. Dans le Sud de l'Italie, mais pas uniquement, ils rencontrèrent des colons grecs, qui étaient appelés Romains et se nommaient eux-mêmes ainsi aussi ; spécialement dans le Sud de l'Italie (Grande Grèce), ils étaient aussi appelés *Italiotes*[309]. Les peuples d'Europe centrale et du Nord rencontrèrent donc en Italie effectivement des Romains qui étaient en fait des colons grecs.



Figure 27 : Changement de nom. L'empire gaulois sur le sol celte doit avoir été gouverné par de prétendus Romains renégats comme un empire romain indépendant. Ne s'agit-il pas plutôt d'un empire celte (gaulois) avec des citoyens celtes et un empereur celte ? La carte montre la zone de domination de Tétricus en 271. Du temps de l'empereur Postumus (260-269), l'empire européen celte embrassait en plus de larges parties de l'Espagne et de l'Allemagne du Sud (Rhètes) ainsi que la région du Rhône autour de Marseille, originellement grecque.

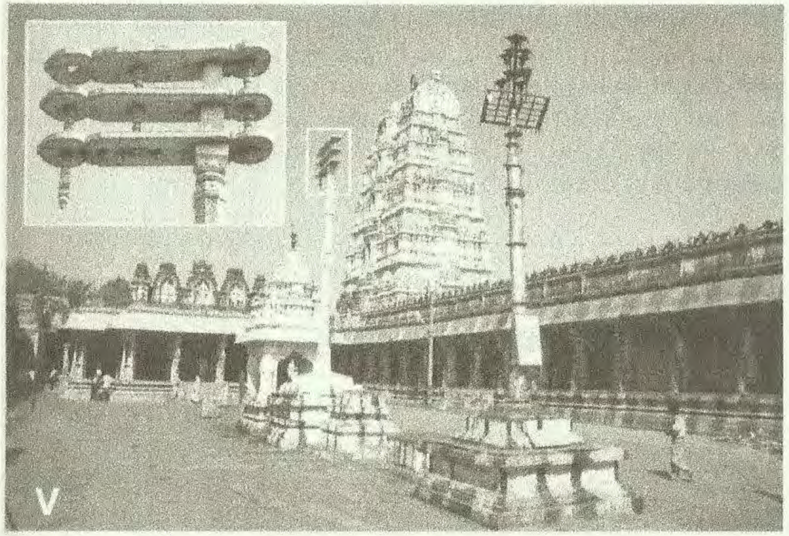
Si l'on considère Tetricus comme un roi Celte sur un territoire celte, et justement pas comme un souverain romain dans un pays barbare ennemi, alors la pièce de Tétricus, que quelques uns considèrent comme une preuve de la présence romaine sur le sol américain, devient une preuve de présence celte en Amérique du Nord, ce dont témoignent aussi les sépultures, les tumulus, les dolmens, les menhirs et les inscriptions trouvés en Amérique, qui tous ont été décrits dans ce livre. En outre, la pièce de monnaie romaine qui prétendument sert de modèle aux pièces celtes devient une pièce authentiquement celte. Le style architectural romain ne provient donc pas non plus de Rome, il ne s'agit en fait que d'un style grec développé, accompagné d'une simplification des éléments de construction et de style. On ne trouve donc guère de bâtiments romains à Rome, mais il y en a un grand nombre en Europe centrale et dans les territoires à gouvernement grec (Levant). Pour comparer, on peut prendre en considération les bâtiments monumentaux d'avant guerre et le style architectural utile et sobre de la période ayant suivi la IIe Guerre Mondiale en Allemagne. Entre eux se trouvent des mondes architectoniques, mais ils ne sont séparés que de *quelques années*, et non *de siècles*, et ce n'est pas non plus *un autre peuple* qui a été à l'œuvre. Pour donner un exemple, les deux peuples (allemands) apparemment différents d'avant et après

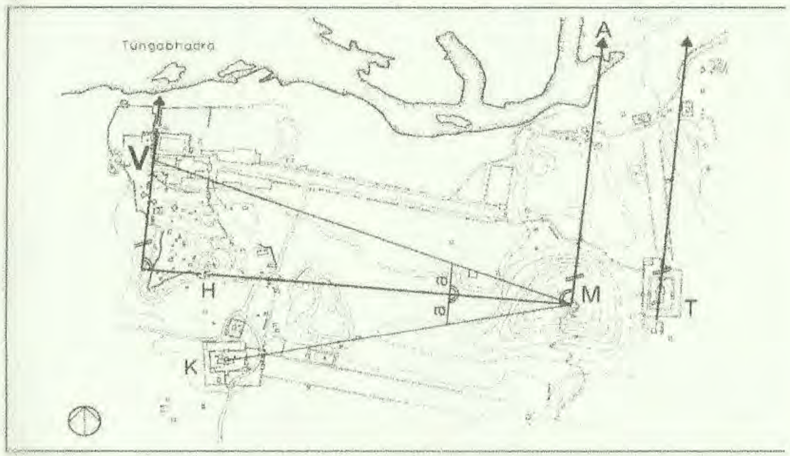
309 Lexikon der Antike.

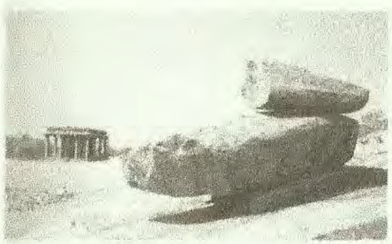
guerre (IIe Guerre Mondiale) sont séparés par des styles culturel qui se distinguent fortement l'un de l'autre, une architecture totalement différente et un autre système étatique, mais tout cela n'est que la suite d'une seule catastrophe (la IIe Guerre Mondiale) ; un historien du futur *ignorant* conclurait à une multiplication des peuples avec en même temps un allongement, comme une bande de caoutchouc, de l'histoire culturelle (inflation temporelle) dans notre espace. Des historiens futurs pourraient aussi découper en tranches notre histoire architecturale allemande si changeante des cent dernières années, et les affecter à des peuples différents. Des articles d'exportation allemands, lors de fouilles archéologiques futures, ou aussi un style architectural similaire dans plusieurs États (exemple : celui de Friedensreich Hundertwasser) pourraient même éventuellement rendre plausible une migration de peuples. Seulement, dans ces derniers siècles et il y a plus longtemps encore, ce sont toujours des Allemands qui vivaient ici, en dépit de différences de styles architecturaux et de construction.

Je me défends aussi de parler de n'importe quel peuple, comme les Céramistes en bandes. Le seul fait que des pots vendus étaient décorés d'une certaine manière, n'est pas une preuve significative de l'existence d'un peuple culturel, mais plutôt de l'exportation d'une idée ou d'un produit. En sont un exemple les différents produits artisanaux des Indiens dans l'Ouest de l'Amérique du Nord. Un style de construction a été un jour qualifié de romain et classifié ainsi. Une fois reconnu romain, l'archéologue qui fait des fouilles n'examine plus la provenance exacte, mais enregistre les bâtiments selon le type de construction et de style, en le cataloguant comme provenant des Romains. Une question devrait être élucidée : pourquoi doit-on prendre un ascenseur pour aller à la période romaine ? Quand les ouvrages romains ont-ils été ensevelis sur les rives du Bas-Rhin ? Et permettez-moi de faire la constatation suivante : les ruines de bâtiments romains sont souvent plus profondément enfoncées dans la terre que les restes de dinosaures. Les bâtiments romains (= celtes) furent définitivement anéantis et ensevelis par des tremblements de terre et/ou des inondations au VIe/IXe siècle. Il est clair aussi maintenant que des œuvres d'art prétendument imitées par les Romains en style grec sont en fait des objets originaux grecs, étrusques ou celto-germaniques. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire de déclarer à l'unisson que les vases d'aspect originellement grec que l'on trouve en masse en Europe centrale, sont des *importations venues de Grèce*. Non, ils ont souvent été fabriqués là où ils ont été trouvés ! La structure double ou multiple de différents laps de temps historiques a fait apparaître dans les couches

du bas Moyen Âge une « *stérilité archéologique* ». Les temps obscurs du Moyen Âge n'ont pas existé, ou ils ont existé sous une forme autre, plus simple, dans un laps de temps plus bref, et ils ne peuvent de ce fait pas être éclairés, puisqu'ils n'existent pas. Le décompte du temps doit être revu, et des lacunes temporelles dépourvues d'événements doivent être rayées sans substitut.









11 Le « New Yorker Relief Panel » de La Pasadita (Mexique) exposé dans le Metropolitan Museum montre un prêtre maya qui présente à son Prince-Prêtre une couronne de rayons. Insert : représentation d'une couronne de plume chez les Mayas.

12 À Persepolis (Iran), les nobles persans et les dignitaires sont représentés avec une couronne de rayons.

13 Sur le bas-relief de Medinet Habu (Égypte), les guerriers nordiques sont en partie représentés avec des casques à cornes, et en partie avec des couronnes de rayons. Les Atlantes de Tula (Mexique) portent des couronnes de rayons.

14 Les Atlantes à Tula portaient des couronnes à rayons.



Articles exportés d'Amérique :

5 Trois représentations de maïs provenant d'Amérique dans des temples Hoysala pré-colombiens, du XIIe et du XIIIe siècle près de Mysore (Karnataka) en Inde.

6 Représentations, éternisées dans la pierre, de tournesols provenant d'Amérique du Nord dans des temples Hoysala (à gauche) en Inde. À droite : comparaison avec l'original.



6

7 Trouvaille dans le cimetière d'Herjolfnes (Groenland) : vêtement d'un Viking masculin du XIVe siècle, correspondant à la mode contemporaine en Europe avec une capuche à ruban et une longue robe aux plis nombreux.

8 Représentation en bas-relief de la phase un de la construction du XIVe siècle sur le socle de la Grande plateforme à Vijayanagara (Centre Royal) en Inde du Sud : deux étrangers prisonniers avec une capuche à ruban et une barbe datant du XIVe siècle – voir la photographie 7.

9 Un bateau représenté dans un style typiquement nordique à Hampi (Vijayanagara) en Inde du Sud. Dessin : bateau-dragon nordique (bateau-soleil) en Scandinavie.

10 Les représentations en bas-relief sur le socle du temple Virupaksha à Hampi (Vijayanagara) datant de la deuxième moitié du XIVe siècle (après le début du petit âge glaciaire) montrent des Scythes (Ostrogoths) avec un couvre-chef typique, une longue robe, une barbe et leurs chevaux (insertion à droite : agrandissement). Insertion à gauche : représentation de Scythes à Persépolis (Iran), prétendument âgée de 1900 ans.

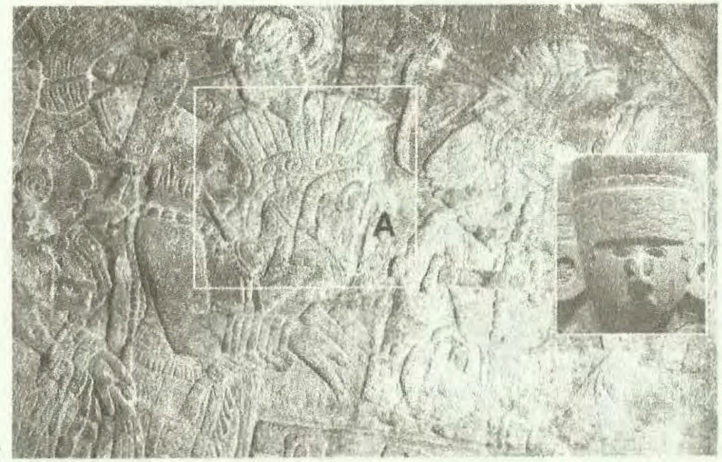












11



12



13



14



11 Le « New Yorker Relief Panel » de La Pasadita (Mexique) exposé dans le Metropolitan Museum montre un prêtre maya qui présente à son Prince-Prêtre une couronne de rayons. Insert : représentation d'une couronne de plume chez les Mayas.12 À Persepolis (Iran), les nobles persans et les dignitaires sont représentés avec une couronne de rayons.
13 Sur le bas-relief de Medinet Habu (Égypte), les guerriers nordiques sont en partie représentés avec des casques à cornes, et en partie avec des couronnes de rayons.
14. Les Atlantes de Tula (Mexique) portent des couronnes de rayons.



15

15 La tête d'une momie avec des tresses de cheveux naturellement blonds à Paracas (Pérou) au Museo Nacional de Antropologia à Lima.

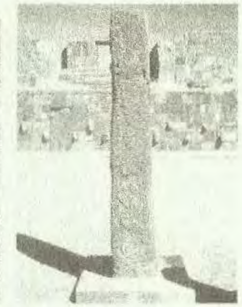
16 La momie du pharaon Ramsès II (Égypte) avec des cheveux blonds.



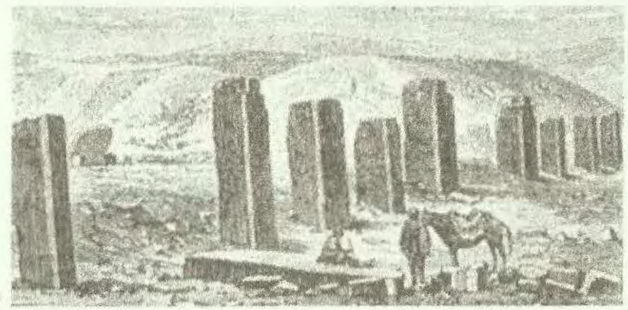
16



17



18



19

21



20



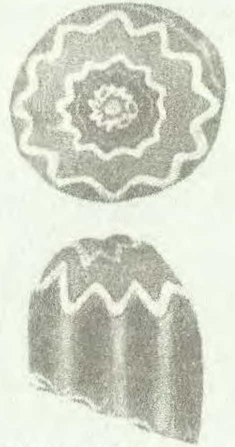
20, 21 On trouve en Argentine à proximité d'inscriptions runiques préhistoriques des menhirs mégalithiques, comme ici dans la vallée du Tafi.



22



23

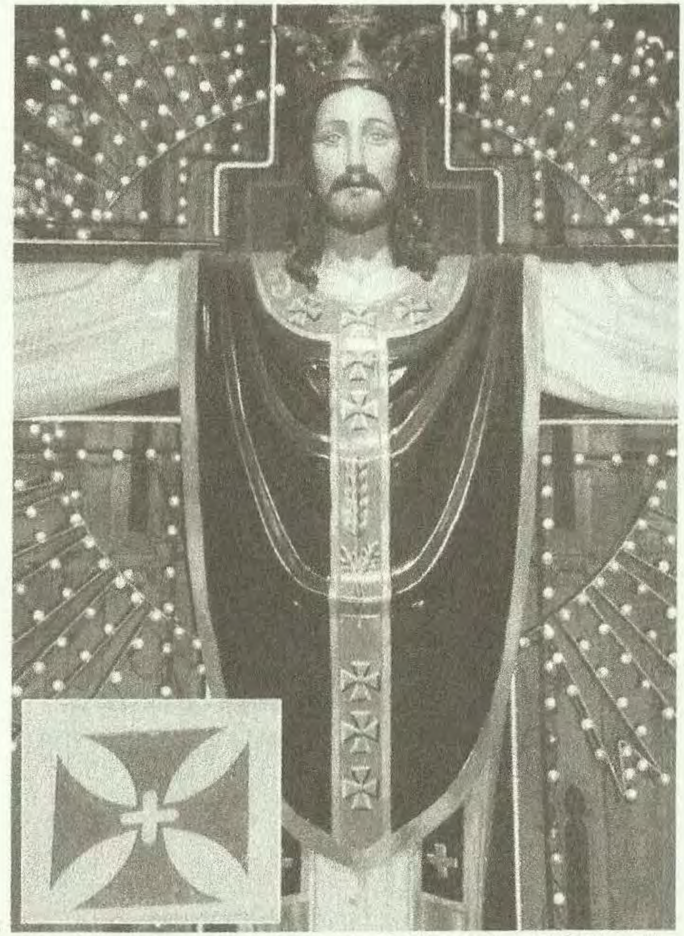


24



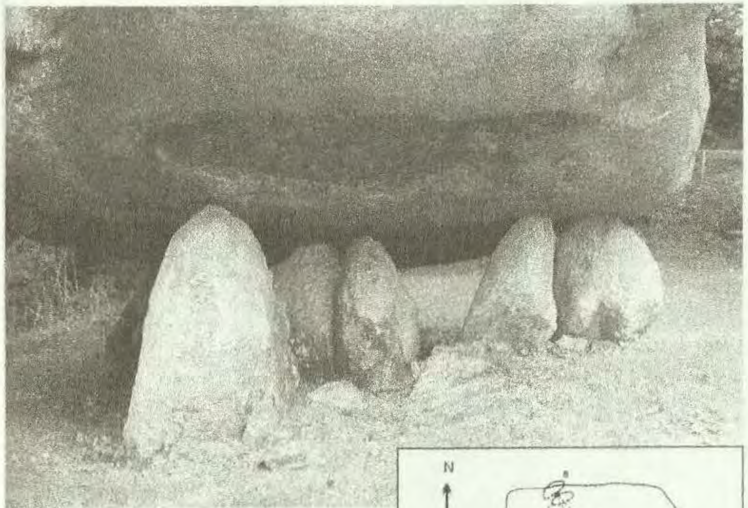
25

22 La hache viking trouvée à proximité de Rocky Neck (Massachusetts) présente une inscription en tifinag.
23 À l'Ouest de Wells (Minnesota), on a trouvé en 1914 une hallebarde provenant du XIVe siècle. Cette découverte est plus rare qu'un diamant de 100 carats. Trois autres hallebardes ont été découvertes en 1871 près de la Red River (Iowa), en 1923 près de Cambridge (Wisconsin) et une autre près d'Alexandria (Minnesota) dans les racines d'un vieux chêne (cf. Holand, 1956).
24 On trouve de précieuses perles de verre servant pour le commerce dans les musées de Lima (Pérou), La Paz (Bolivie), et en Argentine ; selon Arthur Posnansky, elles proviennent de tombes incas précoces, pré-colombiennes. Ce genre de perles d'Akori (Aggri en anglais) était fabriqué à Murano près de Venise après 1300 (Cf. Lechler, 1939, p. 118). Dès l'origine, les Égyptiens et les phéniciens exportaient des perles d'Akori.
25 Dans le Royal Ontario Museum of Archaeology se trouve ce que contenait une tombe viking américaine de Beadmore dans l'Ontario (Canada) : bouclier, épée (A) et une hache (B). L'épée présente la forme caractéristique des épées vikings jusque vers 1025. La photographie C montre la poignée du bouclier ; l'umbo était encore bien conservé, mais se brisa lors de l'extraction. L'image D montre une hache trouvée dans le Minnesota, qui ressemble aux haches équivalentes dans les musées scandinaves.



26

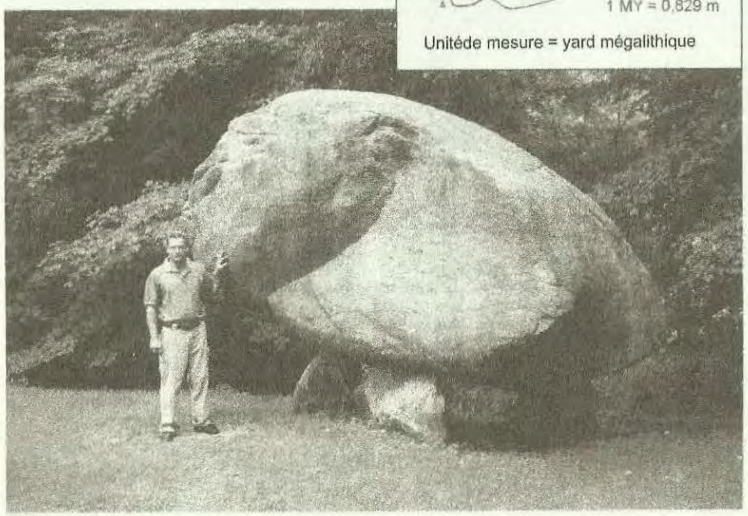
26 Le chevalier portugais de l'Ordre du Christ (Templier) Vasco de Gama fut officiellement le premier Européen à accoster en 1498 à Calicut (Inde). On lui parle de communautés chrétiennes déjà présentes en Inde. Selon d'anciennes traditions, l'apôtre Thomas avait déjà accosté en 52 sur la côte est de l'Inde (Chiennai/Madras). Marco Polo aussi parle de la tombe de Thomas. Une église, bâtie après la mort de l'apôtre, a été remplacée en 1504 par un nouveau bâtiment qui a été transformé en basilique en 1893. Dans l'église, des croix de Templiers patentes sont décorées, et la croix dans la croix (insertion) des Templiers portugais (Ordre du Christ) ne manque pas. Les chrétiens vénérant Thomas ont été latinisés par la contrainte en 1599.



27



27, 28 Le dolmen de Salem (New York) est constitué de granit, dont il n'y a pas de gisement dans cette région. Les appuis semblent organisés selon un système de mesure connu dans l'Ancien Monde – le yard mégalithique (aune mégalithique) – voir le dessin.



28



29

29 Chambre de pierre du South Royalton Calendar I à Sharon (Vermont).



30

30 Chambre de pierre à Orongo (île de Pâques). Photographies : Agassiz 1904-1905.

31 John Dunlap montre à H. J. Zillmer la pièce qu'il a trouvée dans le Vermont : monnaie de bronze byzantine (1020-1028). L'inscription grecque dit : Jésus Christ Roi des rois.



31



32

Chambre de pierre en forme de tumulus trouvée récemment sur un terrain privé près de Reading (Vermont) :

32 À côté de la chambre de pierre recouverte de végétation se trouve un menhir.

33 Vue intérieure de la chambre de pierre construite comme la coupole d'une ruche (encorbellement).

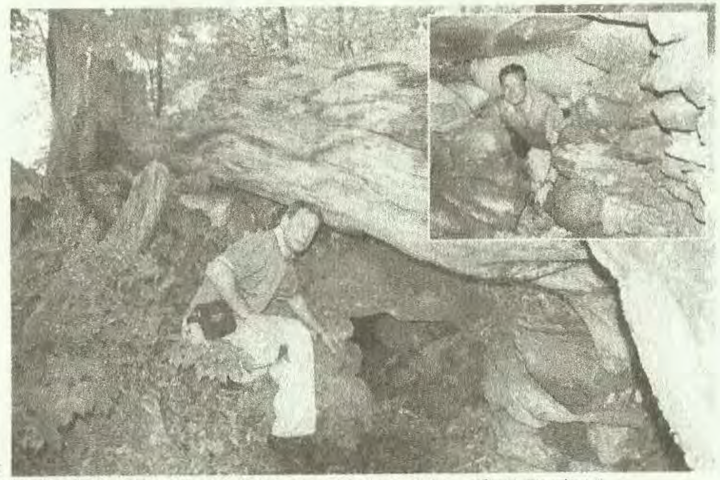
34 L'auteur à côté de l'entrée dégagée.



33



34



35

35 Une chambre de pierre à type de tholos sous d'épaisses racines : South Royalton II (Vermont).

36 À l'intérieur du bâtiment du tertre, l'auteur montre un puits d'aération typique de ces chambres de pierre, qui avait peut-être une signification sexuelle.

37 À proximité se trouve ce pont typique de ceux des États de Nouvelle Angleterre souvent cachés dans les forêts. Ce pont était une partie d'une route de liaison principale qui menait à travers l'ensemble du Vermont. Quand la famille Solomon Mack s'installa ici en 1804, le pont existait déjà. Les auteurs de ces constructions sont inconnus.



36



37



38

38 On trouve à Upton (Massachusetts), rattachée à un passage long de plusieurs mètres, une chambre de pierre en forme d'igloo, édifiée comme ce que l'on appelle une coupole de ruche, avec un encorbellement. Coupe : cf. 12, p. 38.

39 À Upton se trouvent à travers la forêt des remparts de pierre avec des blocs de pierre pour certains gigantesques. La chambre de pierre se rattache à un mur.

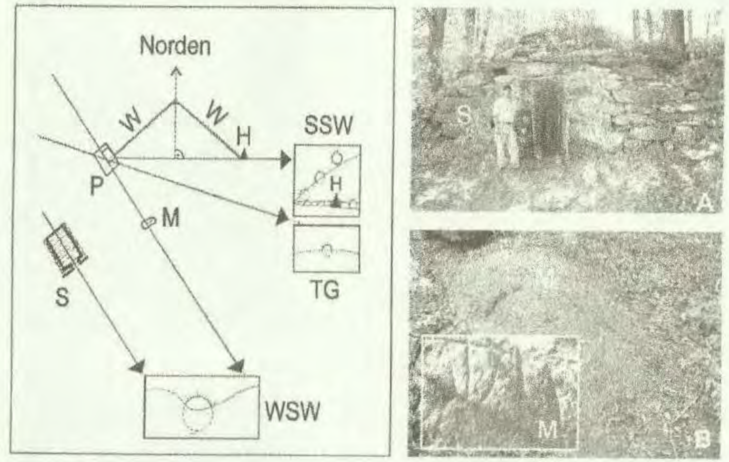
40 Une pierre en équilibre mégalithique à Metcalf (Massachusetts) près d'Upton.



39

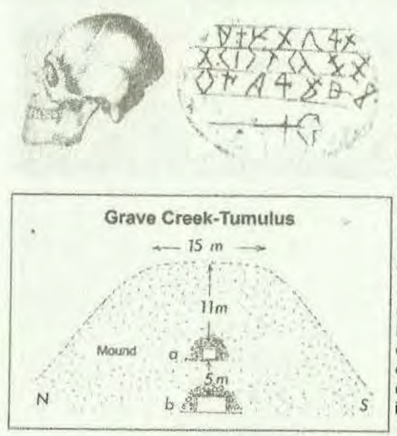


40



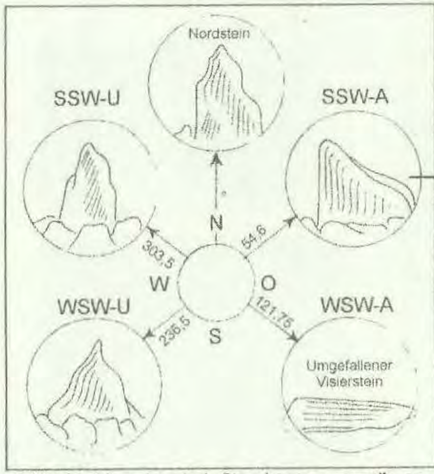
41

41 Plusieurs monuments à South Wood (Vermont) sont orientés de façon astronomique. La longueur de la chambre de pierre (S et photographie A avec l'auteur) et de la plateforme de pierre (P) est orientée en fonction du point où le soleil se lève (WSW). Si l'on prolonge une diagonale de la plateforme, elle indique le point du lever du soleil à l'équinoxe (TG). Les levées de terre (W) sont géométriquement combinées avec la plateforme de sorte que l'allongement de la longueur de base passe par un menhir et indique le point du soleil levant au solstice d'été (SSW). D'autres lignes de rapports astronomiques sont démontrées. Il faut aussi inclure un monolithe (M) couché sur le sol, qui est couvert de mousse et ne peut guère être reconnu (image B). Il porte une inscription en consonnes oghamiques que l'on peut lire : M – B – M – B – N (insertion M : détail de B).



42

42 Le tertre funéraire Grave Creek proche de Moundsville dans l'ouest de la Virginie contient deux chambres funéraires. La plus basse est orientée Nord-Sud et contenait deux squelettes. La chambre funéraire du haut était orientée Est-Ouest, et contenait un squelette (crâne représenté) ainsi que, parmi plusieurs objets déposés dans la tombe, une amulette écrite (représentée agrandie). Des scientifiques de l'Université de Copenhague (Danemark) ont identifié l'écriture observée sur l'artéfact comme étant ibérique. Deux autres tablettes écrites du même type ont été trouvées dans d'autres tertres funéraires à proximité immédiate.





43



44

43 L'ensemble « America's Stonehenge » rappelle, en tant que calendrier horizontal, le Stonehenge de l'Angleterre. Selon un principe celte, les lignes de visée sont dirigées vers des points astronomiques, entre autres les solstices (SSW, WSW). A = lever du soleil, U = coucher du soleil. Nordstein = pierre du Nord. Umgefallener Visierstein = pierre de visée renversée.
44 Il y a en plus diverses chambres de pierre et des remblais de pierre qui parcourent obliquement la forêt.
45 Ce que l'on appelle la table du sacrifice est reliée par un porte-voix à une chambre de pierre faite de mur en pierre sèche. S'agit-il de la place d'un oracle, comme ceux que nous connaissons en Grèce ?



45



46

46, 47 À l'écart des voies de trafic habituelles, on trouve un cercle de pierres orientées selon des principes astronomiques, sur la Burnt Hill dans le Massachusetts sur un terrain privé. D'autres monolithes et points d'observation appartiennent à ce complexe.

48 Colgate Gilbert (à droite), membre de l'organisation NEARA, qui étudie depuis quelques années le complexe de la Burnt Hill, avec l'auteur sur la Burnt Hill.



47





49

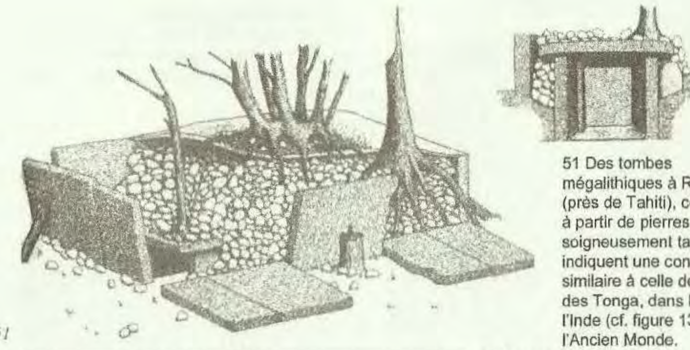
49 Le trilithon des Haamonga-A-Maui des Tonga (mer australe) serait une partie d'un calendrier horizontal orienté en fonction de l'astronomie selon les principes celtiques. Des lignes de visée sont gravées sur la barre et sont orientées vers les points du lever du soleil au jour le plus court et au jour le plus long (solstices).

50 Aux Tonga se trouvent près de Lapaha de grandes plateformes de pierre faites de grands blocs de pierre (mégalithiques) soigneusement assemblés.



50

51



51 Des tombes mégalithiques à Rarotonga (près de Tahiti), construites à partir de pierres soigneusement taillées, indiquent une construction similaire à celle des tombes des Tonga, dans le Sud de l'Inde (cf. figure 13) et dans l'Ancien Monde.

52



52 Comparaison de deux casques qui proviennent d'Hawaii (à gauche) et de Grèce (à droite). Figure du milieu : représentations de casques sur un vase d'Attique.

53 Pyramide de pierre à Tahiti dans la mer du sud. Tiré de : « The Voyage of the Duff », 1799.

53



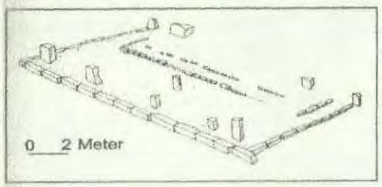


54 Une route (celte) pavée sur l'île Rarotonga dans le Pacifique Sud. Cette route unique en polynésie, appelée Ara Metua (vieille route) conduit sur 32 km autour de l'île et est censée avoir 1000 ans.

55 Route romaine en territoire celte à la frontière entre le Yorkshire et le Lancashire (Angleterre).



55



56 L'Ara Metua relie plusieurs sites mégalithiques à Rarotonga.

57 Une route de l'âge de pierre, pavée, à Borre Fen (Danemark), à des centaines de kilomètres de l'empire romain.



57



58

58 À gauche : la tête de terre cuite mise au jour en 1933 est considérée par les scientifiques comme un artéfact typiquement romain. À droite : une tête romaine en terre cuite venant de Falerii (Ve siècle) dans le musée de la Villa Giulia à Rome, qui représenterait le dieu grec Zeus.



59



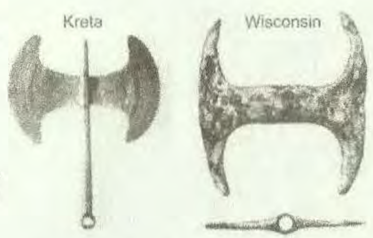


61



62

60-62 La croix celte, que l'on trouve dans le monde entier, recèle encore un secret. Servait-elle à la mesure des positions des étoiles ? Les Mégalithiques et les Celtes déterminaient-ils la position d'un astre à l'aide d'un dispositif cruciforme, dans lequel était intégrée une couronne avec des divisions par degrés ? Les conquistadors ont rapporté au début du XVIe siècle que les Aztèques utilisaient un instrument en forme de croix pour mesurer la position des planètes et des étoiles. Cet instrument devrait avoir été une conquête des Mayas, dont les calculs astronomiques étaient exact jusqu'à plusieurs décimales. D'après Chrichton E. M. Miller (« AA », 7/43, p. 2-3).



63

63 La double hache (labrys) a été trouvée parmi les objets placés dans la tombe des femmes dans l'Ancien Monde. Dans la grotte de Niaux (France), on a trouvé une représentation semblable à une double hache, de même dans la culture de l'âge de pierre de Tel Halaf (Iran). En Inde, on représentait le labrys dans la main du dieu Shiva. Dans les États fédéraux US du Wisconsin et de l'Ohio, on a trouvé beaucoup de doubles haches faites en bronze, que l'on attribue à des cultures indiennes. Ressemblance purement fortuite ?



64

64 Mehrere Statuetten wurden in Kreta gefunden, die die Muttergottheit – Mutter Erde im –2. Jahrtausend darstellen (rechtes Bild). Nahe Old Town im US-Bundesstaat Maine wurde ein Metallobjekt gefunden (»AA«, 7/43, S. 34ff.), das bis in Einzelheiten (Hut, Rock) die minoische Muttergottheit darzustellen scheint (linkes Bild).



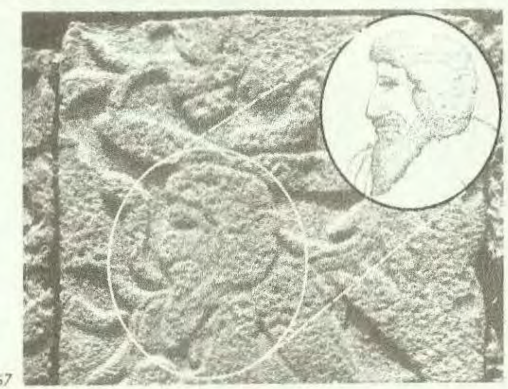
65

65 La partie moyenne du linteau de la porte de l'église détruite de Tihosuco (Yucatan) porte une inscription d'aspect phénicien. Insertion : fragment agrandi du linteau.



66

La stèle «romaine» trouvée dans la KINGSTON BAY



67

67 On a découvert à Chiapas (Mexique) cette représentation en bas-relief d'un homme barbu d'aspect sémite.







69



68 Dans le magazine « Manchette » est paru en 1976 un rapport sur des découvertes antiques dans la baie de Guanabara au Brésil.

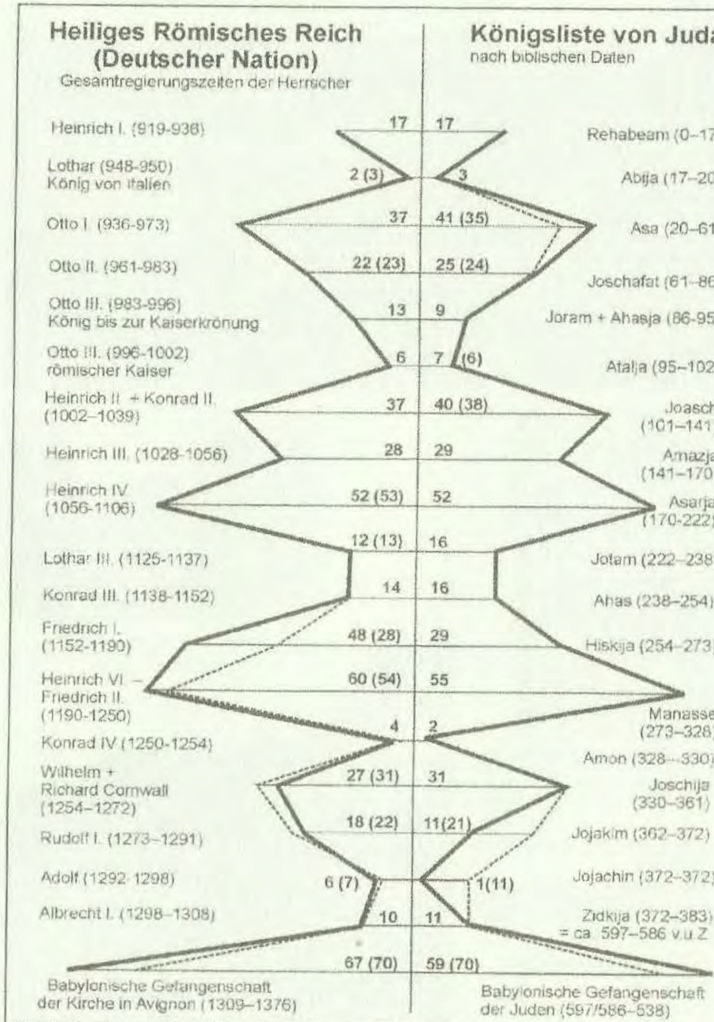
69 Deux amphores parmi celles qui ont été trouvées dans l'épave d'un navire dans la baie de Guanabara (Brésil). Elles proviennent du IIe siècle.

70 Le 23 décembre 1925, l'« Arizona Daily Star » fit état de la découverte d'artéfacts en plomb datés de plus d'un millier d'années : épées et croix qui sont exposées à l'Université d'Arizona. Des textes latins et hébraïques sont éternisés sur ces objets. Il y a même la représentation d'un dinosaure avec une queue tenue rectilignement, connaissance que l'on n'a que depuis très peu de temps. À l'époque des fouilles, on représentait encore les sauropodes traînant leur queu

e.



71



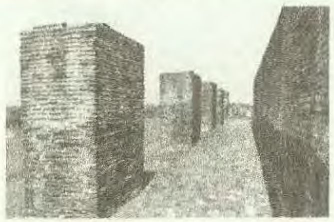
72

72 Comparaison de l'ensemble des périodes de gouvernement des souverains (allemands) du Saint Empire Romain et des rois de Judée jusqu'à la captivité babylonienne dans chaque cas. Ligne grasse : période de gouvernement basée sur la chronologie officielle. Lignes en pointillés : comparaison selon Fomenko en tenant compte des corrections statistiques basées sur l'informatique, entre autres l'élimination de la période de gouvernement de Friedrich I Barberousse. La courbe établie sans mesure ne représente pas un résultat fixe, mais illustre des schémas fondamentaux concordant qualitativement.
Heiliges Römisches Reich (deutscher Nation) = Saint Empire Romain (de la nation allemande).
Königsliste von Juda = liste des Rois de Juda.
Babylonische Gefangenschaft der Kirche in Avignon (1309-1376) = captivité babylonien de l'Église en Avignon.
Babylonische Gefangenschaft der Juden = captivité babylonienne des Juifs (597/586-538).



73





74



76

73 Les pyramides et les encorbellements des pyramides de Comalcalco (Mexique) construites dans le style maya n'étaient pas faites de calcaire, mais de briques cuites et de mortier calcaire.

74 L'ordre des colonnes du palais correspond à celui de Palenque.

75 Dans toute l'Amérique, c'est uniquement dans cette région qu'a été employé en guise de matériau de construction un matériau classé comme typiquement romain.

76 Le Dr Zillmer examine le matériau de construction.

77



77 Au Danemark se trouvent à Little Danevirke un mur d'aspect romain fait de briques cuites. Le roi Valdemar IV (1320-1375) aurait construit ce mur long de cinq kilomètres, large de deux mètres et haut de six à sept mètres. Son œuvre fut décrite en caractères latins sur une tablette de plomb qui fut placée dans sa tombe. On trouve aussi dans cette région des ouvrages de terre, qui ressemblent à ceux d'Amérique du Nord. L'un d'entre eux fait 15 kilomètres de long, a encore une hauteur de six à sept et une largeur de 30 mètres. Une clôture de palissade s'étendait sur le mur et du côté du Sud, un fossé avec un sol plat et une route du côté Nord – un « limes danois ». Les routes du Jütland étaient connectées au système de routes à l'époque européen (Glob, 1967, p. 276).

78

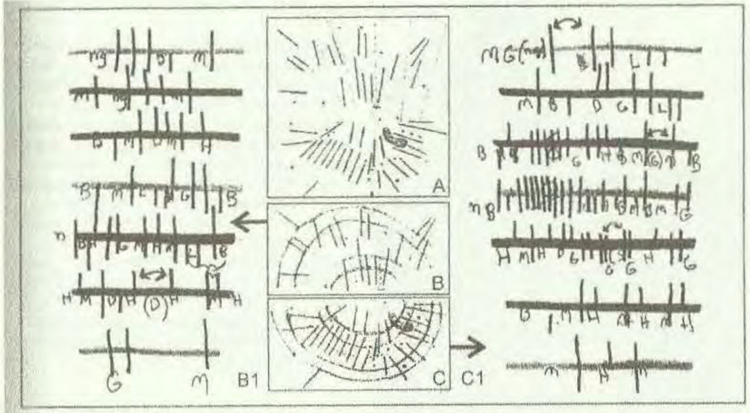


78 En 1758, le moine espagnol Juan de Santa fit état de monuments de pierres mystérieux à San Augustin (Colombie). On trouva plusieurs grands dolmens et monolithes dans ce site mégalithique. L'ethnologue Theodor K. Preuss ouvrit en 1912 plusieurs tombes, mais on ne trouva pas de squelettes. Au début du XXe siècle, le Professeur Karl Stölpel de Heidelberg fit un rapport sur des passages souterrains qui reliaient entre eux les temples. Aujourd'hui, on ne fait plus de rapports à ce sujet. La photographie montre un sarcophage de pierre. La chambre funéraire est recouverte de grandes plaques de pierre.

79



79 Tombe mégalithique appartenant à la culture La Venta (Olmèques) en barres de basalte naturel au Mexique. Il y avait à côté autrefois un sarcophage de pierre.



80

80 Il y a des inscriptions en ogham de l'Ancien Monde sur la coupole formée par les têtes géantes des Olmèques. Sur cette face de la photographie, c'est la tête colossale 4 qui est représentée, dans le musée en plein air Parque La Venta à Villahermosa. Les signes en ogham (A) sont reliés dans les dessins B et C par des tirets et ont été dessinés et écrites sur les esquisses rangées latéralement B1 et C1. D'après Steede, 2001.

81 Une vieille image montre la tête colossale 1 des Olmèques après son dégagement. Elle porte déjà de profondes fissures que l'on reconnaît nettement et que l'on peut lire comme une inscription en ogham.



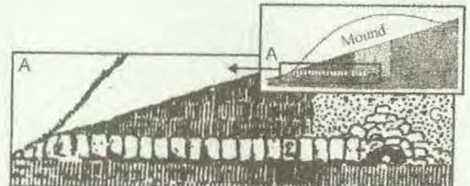
81

82 Le Dr Zillmer montre l'inscription en ogham sur la tête géante 4 à Villahermosa (Mexique).



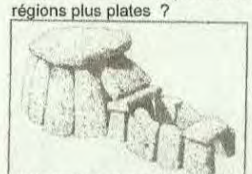
82

83



83 À la fin du XIXe siècle, on trouva plusieurs tombes dotées d'un couloir sous les mounds, comme celui-ci situé à l'Est de Dunleith (Illinois) (Smithsonian Institution, « Douzième rapport annuel »). Malgré une construction identique aux tombes à couloir mégalithiques d'Europe, âgées de 5000 ans (photographie 84), celles qui sont situées en Amérique du Nord sont attribuées aux Indiens, bien qu'elles se trouvent aussi dans des régions riches en cuivre. En Europe, beaucoup de dolmens et de tombes à couloir se trouvent enfouis sous des tertres. On en trouve encore de nos jours. En Amérique aussi, les tombes à couloir et les cistes se trouvent sous des tertres. Parallèles fortuits ? Une question se pose : les dolmens qui se dressent aujourd'hui à l'air libre étaient-ils auparavant enfouis, et ont-ils été exhumés par des inondations dans les régions plus plates ?

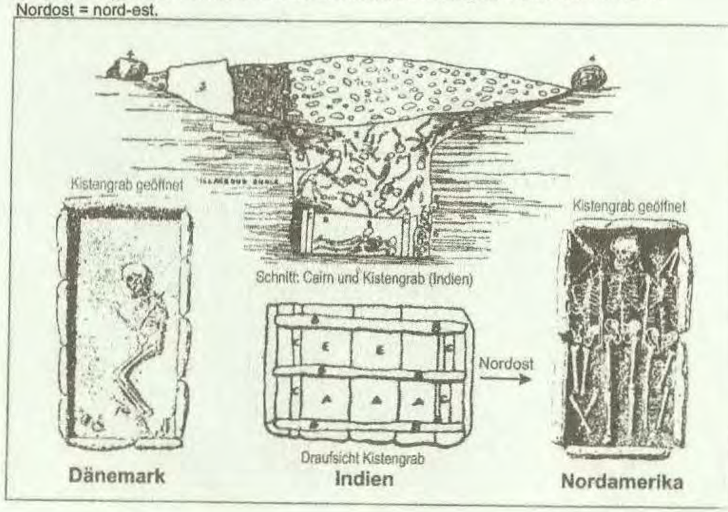
84



84 Une tombe à couloir âgée (selon la chronologie officielle) de 5700 à 4500 ans dans le Sud-Ouest du Portugal. Ces tombes se trouvent dans les régions riches en cuivre du Portugal.

85 À un mille à l'ouest de Ijri (Inde) se trouve, à plusieurs mètres de profondeur, sous un cairn, une ciste avec deux squelettes (coupe). En bas à gauche est figurée une ciste de l'âge du fer au Danemark : les premiers scientifiques américains s'étonnèrent de la ressemblance avec les tombes de pierre des Indiens Algonquins le long de la Delaware River (Du Chaillu, 1889). En bas à droite : une ciste parmi le grand nombre de celles que l'on a trouvées lors de fouilles au XIXe siècle le long du Mill Creek dans l'État fédéral US de l'Illinois (Smithsonian Institution, « douzième rapport annuel ») ; elles ressemblent à celles d'Europe.
Kistengrabe geöffnet : tombe à ciste ouverte.raufsicht Kistengrab : ciste vue d'en haut.
Nordost = nord-est.

85



86 Une illustration du XIXe siècle montre un cairn (tumulus funéraire en pierre) avec deux chambres sur le Mount Carbon (Ouest de la Virginie). L'équipe de la Smithsonian Institution a localisé sous direction du professeur Cyrus Thomas plusieurs tombes similaires ainsi que de vieux remblais qui s'étendent sur plusieurs miles à travers la région.



86

87 Un cairn sur le terrain de golf à proximité d'Hopkinton (Massachusetts).

88 Les pierres de Clara (une des deux est reproduite entre deux grands cairns) datant du IIe siècle se trouvent à l'est d'Inverness (Écosse) à proximité de Culloden, où les Celtes (Highlander) conduits par Bonnie Prince Charlie en 1746 essuyèrent leur ultime défaite.

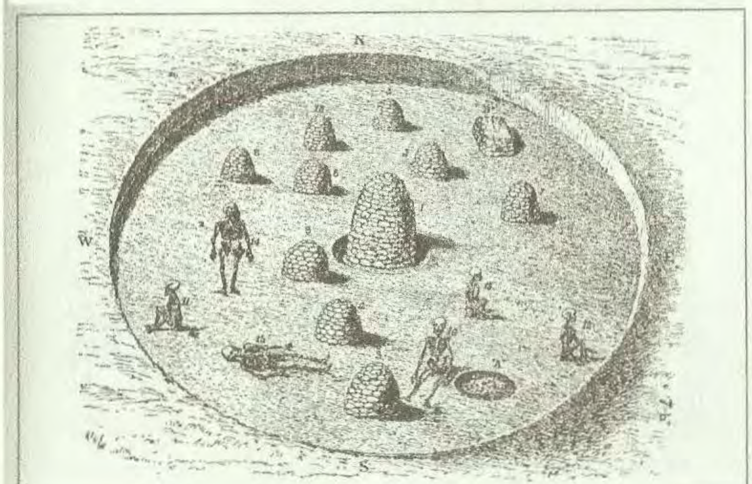


87

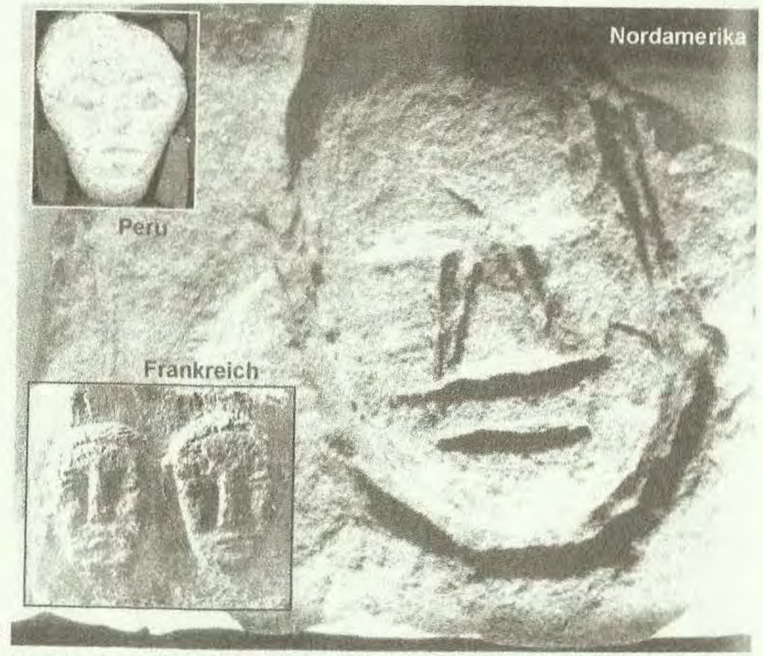
89 Des cairns en forme de quille ont été découverts par l'expédition Thomas sous un mound proche de Patterson dans le Nord de la Caroline, avec des squelettes en position couchée ou assise (Smithsonian Institution, « Douzième rapport annuel »).



88



89



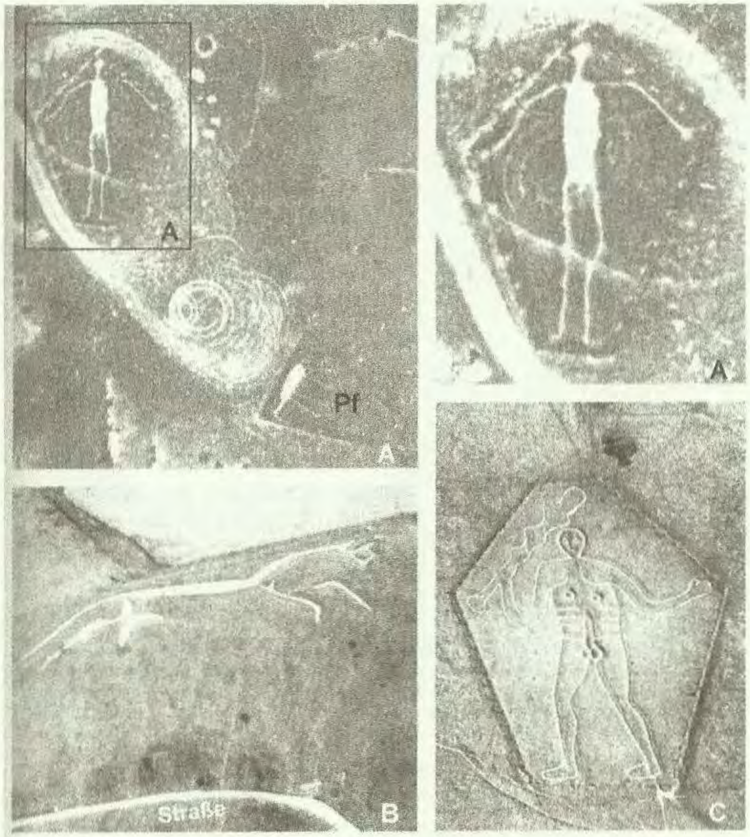
90

90 Un visage taillé dans la pierre, avec des traits d'aspect européen, trouvé à Plainville (Vermont). En comparaison un des nombreux visages de pierre venant de Tiahuanaco (insertion en haut) au Pérou ainsi que deux visages de pierre datant du IIIe ou du IIe siècle qui ont été trouvés dans le cimetière d'Entremont (France) (insertion en bas).

91 Beaucoup de rocs et de blocs de pierre d'Amérique du Nord portent des inscriptions en ogham. La photographie montre un bloc de pierre dans l'État fédéral US du Vermont.



91



92

92 Une prise de vue aérienne (A) des gigantesques géoglyphes dans le désert près de Blythe (Californie) qui rappellent les géoglyphes de la plaine de Nazca (Pérou). La représentation d'un homme en Californie se trouve dans un pentagone, tout comme le géoglyphe d'un géant en Angleterre (C). L'animal en Californie représente-t-il un cheval (Pf) prétendument inconnu des premiers Indiens ? En bas à gauche (G) une photographie aérienne du géoglyphe du Cheval blanc d'Uffington (Angleterre).

93 Une statue de basalte au Nicaragua (à gauche) tenant ses bras de la même manière que celle d'une stèle anthropomorphe du VIe siècle (à droite) dans le canton de Graubünden (Suisse).



93



94

94 Le mot Amérique est apparu pour la première fois en 1507 sur la carte du monde de Martin Waldseemüller. L'Amérique du Sud était déjà figurée comme un continent séparé sous forme de globe sur le bord gauche de la carte, alors que cette connaissance n'a été démontrée sous forme d'ébauche qu'en 1520 par Ferdinand Magellan et que l'Amérique du Sud n'était pas encore explorée à cette époque. Mais l'Amérique apparaît aussi, comme sur beaucoup d'autres cartes, en tant que continent relié par un pont de terre (détroit de Béring) à l'Asie (à droite) – exempt de glace ! Combien de temps cette liaison (B) exista-t-elle ? S = Amérique du Sud.



95

95 L'inscription sur la pierre à runes trouvée en 1889 dans le Minnesota signifie : « Huit Goths et vingt deux Norvégiens en voyage d'exploration vers l'ouest, le Vinland. Nous avons installé notre camp près de deux îles ce pierres à un jour de distance au Nord. En revenant, nous avons trouvé dix de nos hommes couverts de sang et morts. A V M délivre-nous du mal. Nous en avons laissé dix en arrière près de la mer pour surveiller notre bateau, éloigné de quatorze jours de voyage de cette île. Année 1362. » Le spécialiste des ruines Dr Richard Nielsen a démontré que l'inscription sur la pierre était du vieux suédois du XIVe siècle.

96 En octobre 2000, la pierre à rune de Kensington a été testée dans le « Laboratory of American Petrographic Services » (APS) avec des microscopes scanners électroniques (SEM).

97 Les géologues confirment que la pierre a séjourné très longtemps dans le sol, car les cristaux originels de la roche (à gauche) sont complètement érodés aux angles de rupture et sur les surfaces (à droite), même au niveau des encoches faites pour les lettre.



96



~ 7 ~
Arpentage précolombien

Le professeur d'assyriologie Hermann V. Hilbert de l'Université de Pennsylvanie, d'origine allemande, était de 1885 à 1914 directeur de quatre fouilles à Nippur dans ce qui est aujourd'hui l'Irak. L'idéogramme sumérien, phonétiquement prononcé MU, plastiquement une tige de flèche avec deux croix diagonales, avait pour sens : nom, personnalité[310]*. Même les Zuni, constructeurs de pueblos, utilisaient cet idéogramme avec la même signification en Amérique. D'un autre côté, d'après les recherches scientifiques d'Alice Kehoe, la céramique avec une décoration textile est venue d'Europe, et ce par voie maritime à travers l'Atlantique. Car c'était à son avis la seule manière d'expliquer la genèse de la plus ancienne marchandise de pays boisés dans l'estuaire du Saint Laurent dans l'État de New York*[311].

* *Système européen d'arpentage*

Réaliser sur un terrain nu une planification des bâtiments d'une ville exige un système d'arpentage et des instruments de mesure adaptés. Les Étrusques déjà employaient un instrument d'arpentage pour fixer la ligne Nord-Sud, pour édifier la ligne Est-Ouest par dessus et pour tirer des parallèles aux deux lignes. C'est des Étrusques que reçurent prétendument aussi les Romains cet instrument appelé *groma*, dont le nom est probablement d'origine latino-*grecque*[312].

Pendant mes études déjà, nous étions équipés pour nos premiers travaux d'arpentage, en plus du niveau, du jalon et du mètre. Nos ancêtres aussi avaient besoin de la jauge et du jalon. Effectivement, une image de 77 mètre de long, imprimée dans la terre, représente un arpenteur préhistorique qui tient dans sa main deux jalons. Ce *grand homme de Wilmington* dans l'East Sussex (Angleterre) regarde vers le nord.

On a aussi besoin d'un instrument de visée pour prolonger la ligne de base. Un bâton percé le permet, on peut suivre son emploi jusqu'à l'âge de pierre (magdalénien). Le forage dans le bâton percé, par exemple dans un bois de renne, n'est rien d'autre qu'un dioptre, qui était peut-être recouvert par un réticule pour un alignement exact.

---

310 Delitzsch, 1897, p. 114 sq.
311 Kehoe, 1964.
312 Irmscher, 1984, p. 212.

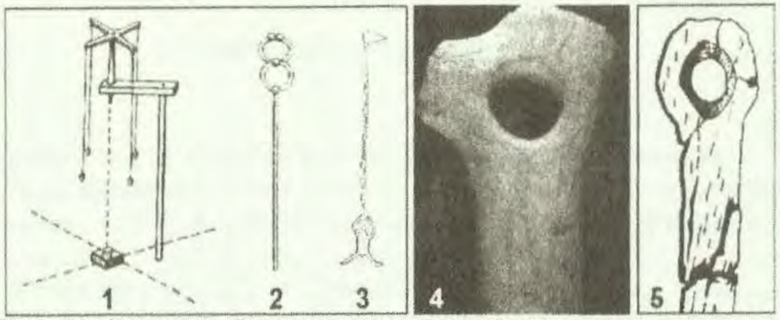


Figure 28 : Instruments d'arpentage. Image 1 : Le groma, un instrument d'arpentage étrusque. Image 3 (rétrécie) : homme avec une mire, dans le Val de Fontanalba (France), qui tient des marquages par noeuds pour mesurer la distance. Image 4 : bâton percé du magdalénien, il y a 15000 ans en Europe. Image 2 : le caducée (bâton de héraut), un bâton percé développé. Image 5 : Outil d'os (bâton percé) non identifié du temps des chasseurs de la culture Clovis, qui a été trouvé en 1967 à Murray Springs en Arizona (Amérique du Nord) avec des os de mammouths. Les crans de mire du bâton percé servaient à viser, aligner et mesurer.

Le caducée (caduceus) que le dieu Mercure porte et qui correspond au caducée grec (kerykeion) d'Hermès et de la messagère ailée des dieux Iris, représente un développement du bâton percé. La décoration du caducée avec le symbole du serpent et son *égalité* avec le bâton de Mercure n'est pas absolument claire. Pour Hermès, il y a un rapport avec le grec *Hermax* et *Hermaion*, donc tas de pierre (cairns), qui servent à trouver la direction. Comme les tas de pierre étaient utilisés pour marquer le chemin, Hermès, le dieu des chemins, était le patron des marcheurs, et était lui-même représenté avec un chapeau de voyageur, le petasus, et des chaussures ailées. Même dans le domaine des États de la Nouvelle Angleterre en Amérique du Nord, on trouve fréquemment ces tas de pierre, à peine remarqués. Au Canada et au Groenland, les tas de pierre stratifiés (*Inukshooks*) servaient à marquer le chemin pour les Eskimos.

Beaucoup de témoignages d'une activité préhistorique d'arpentage se sont conservés dans les *noms de lieux et de champs*. La caractéristique du point de repère se retrouve dans les toponymes, qui se terminent par -stock (bâton), -stein (pierre), eck- (coin), kreuz (croix) ou -horn (corne), ou contiennent des éléments de l'activité d'arpentage, comme la syllabe initiale maas-, mass-, ou mess- (mesure) dans Messhorn, Massberg ou Messberg.


Figure 29 : Mires. Le long man de Wilmington (Angleterre) est un géoglyphes préhistorique parmi plusieurs ; il tient deux mires dans la main, comme le « Wotan-Odin de Torslunda » à un oeil (image centrale). À l'extrémité des cornes, le casque pourrait avoir des crans de visée. L'oeil unique représente-t-il une sorte de lentille ? Sur l'extrait de photographie (droite) « les deux corbeaux d'Odin » (Wendel à Upland) Odin porte une sorte de lunettes devant les yeux. Image du bas : c'est au Pérou que l'on a découvert la figuration la plus ancienne en Amérique d'une divinité – appelée par manque d'indices dieu au bâton (« Archeology », Mai/juin 2003).

Goslar Carstens avait remarqué, quand il prouvait que les anciennes églises dans le Nord étaient mesurées et construites sur les places des sanctuaires païens, que lors de l'arpentage à travers les forêts ou au-dessus des montagnes, la pensée mathématique du postulat pythagoricien était appliquée.

Le Dr Hubert Stolla, un Autrichien, étudie depuis des décennies les relations d'arpentage préhistorique entre chapelles, églises, croix rouges et pierres à sacrifices païens dans le Steiermark (Styrie). Le résultat dépasse 1000 triangles rectangles ou isocèles avec une longueur latérale commençant à partir de 1050 mètres et de grandes constructions avec une longueur latérale qui va jusqu'à 31 410 mètres. Du fait que dans ces configurations, il apparaît aussi des autels de pierre et des lieux de culte néolithiques, Stolla conclut que les arpentages y ont été réalisés depuis le néolithique.

Karl Bedal (1995) a découvert des réseaux d'arpentage selon le procédé polaire ; ils constituent des triangles équilatéraux attenants, avec une longueur latérale de 13,5 kilomètres ainsi que de la moitié (6,75 kilomètres) ou du produit d'une multiplication par 1,5 (20,25 kilomètres) dans la région du Fichtelgebirge[313]. Lors de l'arpentage de constructions triangulaires dans une région, même par-dessus des montagnes, il faut au moins présupposer la connaissance et l'emploi de rapports de chiffres pythagoriciens[314].

313 Cf. Meier/Zschweigert, 1997, p. 259.
314 Bischoff, 1994.



Figure 30 : Réseau d'arpentage. Triangles équilatéraux dans la Fichtelgebirge autour de la pierre du Seigneur Dieu. La pierre du Seigneur Dieu est un bloc erratique qui repose sur un fondement artificiel de pierres des champs (Meier/Zschweigert, 1997, p. 260). Le point manquant pour compléter l'hexagone régulier se trouve sur une montagne appelée éloquemment Kreuzstein (pierre-croix).

Alfred Watkins (1980) a découvert vers1920 en Angleterre les *ley-lines* (lignes sacrées) qui relient plusieurs monuments préhistoriques, souvent à de grandes distances. En Allemagne aussi, on cherche depuis x années des *lignes de repère*[315]. Preben Hansen a reconnu par hasard que les remparts circulaires faussement considérés comme des citadelles Viking, ceux de Aggersborg (Lumneta) à Lögstör, de Fykrat à Hobro, d'Eskeholm (Retre) à Samsö et de Trelleborg entre Korsör et Slagesle au Danemark, sont rangés selon un axe en ligne droite et se situent le long de la forme sphérique sur ce que l'on appelle un grand cercle – le plus court chemin d'un point à un autre sur une surface terrestre courbe – avec le sanctuaire grec mondialement connus, l'oracle de Delphe[316].

Cette relation en apparence fortuite ne paraît pourtant pas être totalement aussi arbitraire, car les noms païens de ces remparts circulaires et de notre topographie peuvent être traduits en grec ancien, qui ont tous affaire au *feu* ou à la *lumière*, comme *Lumneta* (ville de lumière). Le roi du Danemark, Svend Estridon, dit à Adam de Brême

315 Teudt, 1931.
316 Hansen, 1990, p. 169.

à propos de *Iumme* (Lumneta, Iumneta) : « C'est sûrement la plus grande de toutes les villes d'Europe, et elle est habitée par des Slaves et d'autres gens – Grecs et barbares... Il y a là le cratère du volcan, que les indigènes appellent le feu grégeois, dont parle aussi Solinus »[317].

L'astronome Heinz Kaminski, fondateur de l'observatoire de Bochum, a trouvé un système d'arpentage de premier et de deuxième ordre, une structure en réseau qu'il a appellée *routes des étoiles*. Les routes des étoiles de premier ordre sont caractérisées comme des lignes de visée Ouest/Est et Nord/Sud le long des degrés de latitude et de longitude. Elles se distinguent par une concentration de lieux de culte de l'histoire précoce et du premier christianisme. Les routes de culte ou des étoiles de second ordre sont les lignes de visée vers les points principaux du lever et du coucher du soleil, de la lune, des planètes, et des étoiles fixes les plus claires au cours de l'année, qui partent d'un centre d'observation[318].

Theophranias N. Manias (1969), agrégé de mathématiques et général de brigade grec, a examiné, avec le soutien de la section de cartographie et d'arpentage militaire, la situation des anciens sites préhistoriques en Grèce. Ses études, publiées en 1969, prouvent que les plus anciens lieux grecs, temples et oracles, sont reliés entre eux par des lignes droites et des triangles harmonieux sur de longues distances, et que leur longueur et leur division correspondent à des proportions harmoniques (nombre d'or).

Il est presque inquiétant d'apprendre que déjà, dans ce que l'on appelle (en l'interprétant mal) l'âge de pierre, le paysage était exactement arpenté et les sanctuaires mesurés. Dans le *Lied de Grimnir* (*le masqué*, l'un des pseudonymes d'Odin), le vers 22 sur le Walhalla dit[319] : « *Walgrind veut dire la Grille, qui se trouve sur le sol, sainte devant les saintes portes. Vieille est la Grille, mais peu pressentent comment sa serrure se ferme.* » Le Walgrind (Grille des occis, Grille du monde) est l'ancien réseau de grilles qui recouvre le monde (Walhalla). La clé (serrure) de ce secret n'est donnée qu'à peu d'initiés. Est-ce avec *cette* clé que Pierre est représenté, tel qu'il est figuré dans de nombreuses armoiries ? Comme les villes sont de nouvelles planifications médiévales de villes, les armoiries donnent une indication sur le système d'arpentage de l'Europe ancienne.

317 Adam von Bremen, Livre 2, XXII.
318 Kaminski, 1995, p. 24.
319 Stange, 1995, p. 25.

Le Wal*grind* se trouve aujourd'hui encore dans la désignation anglaise *grid*, qui désigne entre autres la grille ou aussi un réseau en grille sur les cartes de géographie.

* *Architecture de paysages cosmiques*

Jusqu'à présent, on ne reconnaissait pas officiellement aux barbares les facultés mathématiques et la technique de l'arpentage nécessaires, car on croyait aveuglément les historiographes romains, et l'on fermait les yeux devant les trouvailles placées ouvertement sous nos yeux et témoignant sans équivoque d'activités de planification et d'arpentage. Déjà, du temps des Mégalithiques ou aussi pendant l'âge de pierre, mal interprété, de vastes réseaux d'orientation étaient disposés en ordre dans le paysage, servant le repérage des hommes sur terre et en même temps servant de calendrier, car nos ancêtres n'avaient pas de montres. Le premier roi des Atlantes, Uranos, enseigna au peuple « *à déterminer l'année par le mouvement du soleil, et par celui de la lune...* »[320]. Selon Diodore de Sicile, les Atlantes habitaient un pays fertile à proximité de l'océan.

Les astronomes modernes utilisent un cercle méridien pour mesurer les positions des étoiles. Les Mégalithiques et les Celtes se servaient d'un autre grand cercle, à savoir de l'horizon. Grâce à lui, les levers et les couchers étaient repérés au moyen de blocs erratiques, de piliers et de sommets de montagne. Les activités calendaires de l'humanité précoce se consacraient au mouvement du soleil, de la lune et des étoiles. En d'autres termes, il y avait une *observation de la lumière des astres à l'horizon*. Grâce au travail gigantesque d'Alexander Thoms (1967), qui a arpenté 500 des cercles de pierres initialement estimés à 10 000 en Grande Bretagne, on soupçonna aussi que les cercles de pierres mégalithiques avaient un but calendaire, et qu'il ne s'agissait pas seulement de temples du soleil, mais aussi d'observatoires de la lune.

Les cercles de pierres mégalithiques sont des calendriers horizontaux, en principe et fonctionnellement identiques avec les observatoires et les roues médecine d'Amérique du Nord. L'année est un cercle autour du bord du monde. Le grand cercle tracé par l'horizon sur la surface de la terre peut être divisé en quatre parties par les points cardinaux principaux, Nord-Sud et Est-Ouest. Si l'on prend en compte les points au bord de la terre où le soleil se lève et se couche au moment des équinoxes (égalité jour-nuit) et aux solstices (d'été ou d'hiver), on obtient une croix qui divise le cercle en huit parties. Des

320 Diodore de Sicile, livre 3.

lignes temporelles viennent s'ajouter quand par exemple on considère des étoiles qui brillent d'une manière particulièrement claire, et/ou le lever et le coucher de la lune.

Ces points cardinaux de l'année à l'horizon ne sont pas toujours identiques, mais dépendants de la latitude du lieu. Quand la latitude décroit, la croix se replie de plus en plus. À l'équateur, l'angle décroit jusqu'à 47 degrés de latitude horizontale. En d'autres termes, les points au bord de la terre (horizon), où par exemple le soleil se lève le jour le plus long ou le plus court, sont éloignés de façon différente. Plus ils sont éloignés, plus on se trouve au nord ou au sud.

Il faut aussi considérer l'horizon du paysage, car dans des terrains montagneux, il existe des différences notables dans les points de lever et de coucher. Les tombes a couloir attribuées à l'époque néolithique semblent liées avec le solstice. La tombe à couloir de Newgrange en Irlande donne le 21 décembre un spectacle lumineux durant 17 minutes (un peu plus faible une semaine avant et après), où les rayons solaires traversant une fente au-dessus de la porte se répandent rapidement sur le sol et éclairent par réflexion de la lumière l'ensemble de la chambre, et en particulier trois ornements en forme de spirale, qui ne sont éclairés qu'une fois par an.

Une architecture couplée avec les solstices se prolonge jusque dans le Moyen Âge. On trouve des témoins impressionnants de la dramatisation païenne de la lumière à Jüteborg (Marche de Brandebourg), Drüggelt (Westphalie) et Belsen (Wurtemberg). Dans la petite église romane de Belsen, on voit apparaître, pour les équinoxes (équinoxe de printemps et d'automne), sur la face intérieure du linteau de la porte ouest, une croix lumineuse, correspondant précisément à la croix sculptée de la porte extérieure – une particularité mégalithico-celtique. Qui a construit cette église ? Certainement pas les représentants de l'Église romaine catholique.

L'année paraît donc comme un cercle autour du bord du monde. L'horizon sert alors de cadran. Comme ce cadran, dépendant de la latitude et du site, a à chaque fois une situation différente, le point de vue doit être absolument fixé dans le site. Il était marqué par une pierre, un tronc d'arbre, un poteau etc. et indiquait le milieu de l'horloge terrestre. Les chiffres du cadran, à lire en fonction des différents états de la lumière, étaient éternisés dans le site à l'aide de bâtons, de planches, de sommets de montagne, de rochers, de blocs erratiques ou d'autres points marquants.

Les points au bord de l'horizon constituaient avec le point de vue adopté par l'observateur une ligne, comme si l'on associait un mar-

quage des heures déterminé sur une horloge, avec le point de fixation de l'aiguille, donc le point central. Au milieu (le centre d'observation) ces lignes se rencontrent. Des centres d'observation fixes sont reliés par les routes étoilées. Ces centres d'observation et lignes de visée étaient établis dans la nature, dès lors que d'un côté, on choisissait des points fixes naturels prégnants dans le site et que l'on amenait des marquages ou que l'on en créait directement des artificiels. De cette manière, on faisait apparaître sur de vastes surfaces un terrain arpenté en réseau à forme d'étoiles, avec des horloges calendaires insérées dans le paysage. Nous verrons que nos ancêtres avaient aussi des compas solaires transportables pour se repérer sur notre Terre, et établissaient même des cartes géographiques.

Depuis quelques années, l'archéo-astronomie étudie le rapport entre l'ordre d'anciens bâtiments et les points cardinaux ou les pôles magnétiques, mais aussi avec les lignes du ciel, qui peuvent déterminer l'orientation de certaines parties de bâtiments. D'un autre côté, il semble que la disposition de lieux sacrés ou aussi de constructions ait été déterminée en fonction des constellations, il s'agit même d'un principe régulier de planification. Car grâce au reflet des constellations sur la surface de la terre, l'unité de l'homme avec la nature (terre) et le cosmos (principe divin) était mise en harmonie avec la foi païenne et pagano-chrétienne.

Il faut citer un exemple connu, les trois grandes pyramides de Gizeh (Égypte), dont la disposition a une grande similarité avec les étoiles de la ceinture de la constellation d'Orion, alors que les surfaces du terrain sont orientées selon les points cardinaux[321].

Le philologue Xavier Guichard a trouvé en étudiant les anciennes langues et les noms de lieux le phénomène de l'arpentage préhistorique. Il a déterminé que certains types de toponymes peuvent être répartis dans toute l'Europe et être reliées par un système de lignes, ce qui permet de reconstruire un réseau d'arpentage dans l'ancienne Europe. Environ 500 noms de lieu européens avec des mots et des radicaux Alésia/Calais se trouvent sur un système de longitude constitué de cercles de longitude (méridiens) qui correspondent à nos cercles de latitude dans le domaine de l'Europe centrale. L'auteur français Gosselin, scientifiquement distingué pour son travail, a montré en 1786 en comparant les géographies de Strabon et de Ptolémée qu'il y avait une très ancienne tradition dans l'art de l'arpentage, dans laquelle aujourd'hui encore on peut découvrir les restes d'une science astronomique presque parfaite.

321 Bauval/Hancock, 1996.

* *Calendriers horizontaux en Amérique*

Partout en Amérique du Nord se trouvaient des calendriers horizontaux, qui comme en Europe n'étaient pas pris en considération par ignorance (consciente ?) et furent détruits. Werner Müller signale un tronc d'arbre pétrifié servant de point d'observation à l'est de Zuni (Nouveau Mexique). Faisait partie des points marquants d'une ligne de visée le reliquaire de Matsakya constitué d'un mur en forme de fer à cheval, ouvert vers l'est[322], qui se trouve à une demi heure de Zuni en direction du Sud-Ouest. Les lieux solaires de la première moitié de l'année, qui se déplacent vers le Nord, étaient repérés à partir de là[323].

James Teit s'occupe du calendrier des Inlandsalish de la Thompson River (Canada). « *Les Indiens réussissent à fixer les solstices à un jour près par la position du soleil par rapport à des arbres déterminés ou d'autres marques sur les montagnes. Il est possible de s'assoir à proximité, sur des lieux définis. Ils s'y rendent souvent, quand ils croient les périodes de changement proches* »[324].

Sur une étroite corniche de la *Fajada Butte* dans le Chaco Canyon (Nouveau Mexique), à peu près dix mètres au-dessous du sommet, il y avait plusieurs plaques de pierre superposées, séparées par des fentes. La lumière matinale du soleil qui les traversait était artistiquement limitée et dirigée. Elle produisait magiquement aux solstices et aux équinoxes des jeux de lumière indescriptibles sur deux spirales sculptées dans les rochers. Au solstice d'été, un rayon de soleil se déplace pendant 18 minutes verticalement de haut en bas à travers le centre de la grande spirale. Au solstice d'hiver, deux rayons de ce genre touchent l'image de roc sur ses deux côtés. Aux équinoxes, la plus petite spirale entre en action : le rayon de soleil transperce son centre[325]. Le calendrier rocheux le plus connu en Amérique est la roue médecine (Medicine Wheel) dans le Wyoming. Dans le moyeu de ce dispositif en forme de roue, s'élève un petit mur d'enceinte, le centre de visée, dans lequel un homme peut se tenir et à partir duquel 28 lignes de roc rayonnent. Un anneau ovale fait de pierres assemblées entoure cette étoile. Des petites constructions s'appuient à cet entourage dans les points cardinaux. John Eddy – du *National Center of Atmosphere Research* à Boulder – reconnut le premier la fonction de calendrier de la roue[326]. Les Angmassalik, découverts seulement en 1884 par Gustav

322 Fewkes, 1891, cf. 1898.
323 Cushing, 1882/3, p. 38 sq.
324 Teit, 1900, p. 239.
325 Sofaer et al. in « Science », 206, 1979, p. 283-291.
326 Eddy in « Science », 184/1974, p. 1035-1043.

Holm sur la côte est du Groenland, voient plus, dans la position du soleil, que la seule possibilité de définir le jour le plus court[327].

S'il y a en Amérique et en Europe des calendriers horizontaux, alors les cercles de pierres décrits dans le premier chapitre ne sont pas des produits imaginaires *fortuits*, mais sont le maillon d'une chaîne. Le cercle américain le plus connu a été découvert dans le centre de la ville de Miami (Floride), et son diamètre est de 11,40 mètres. Il se compose de vingt grand trous et un grand nombre de petits trous, qui sont enterrés dans le sous-sol de calcaire[328]. D'après Carr, le cercle doit être âgé de 1000 à 2000 ans et être orienté astronomiquement selon un axe est-ouest sur la trajectoire du soleil (entre autres sur les équinoxes) – des caractères typiquement mégalithico-celtiques.

Dans l'Ancien Monde, des constructions correspondantes ont vu leur âge estimé à 3000 ans. Il est clair que des constructions qui se ressemblent en Amérique et en Europe sont séparées par une barrière temporelle de plus de mille ans. S'agit-il de *périodes fantômes superflues, méritant d'être supprimées, en Europe de l'Ouest et centrale* ? S'il y a des calendriers horizontaux et des cercles de pierres en Amérique, on devrait y trouver aussi des routes étoilées.

Lors de mes recherches sur les *Earthworks* (œuvres de terre) et les mounds (tumulus funéraires) dans l'Ohio (États-Unis), qui s'étendaient autrefois en couvrant presque des surfaces entières, mais qui ont été entretemps largement détruits, et qui ressemblent à ceux de l'âge du bronze en Europe, j'ai eu pour la première fois l'attention attirée par une route étoilée américaine. Dans leur ouvrage standard *Ancient Monument of the Mississippi Valley* de 1848 Ephraim Squier et Edwin Davis ont documenté plusieurs ouvrages de terre, qui n'existent plus aujourd'hui, entre autres deux ouvrages de terre à Newark (Ohio). Ils dessinèrent à partir de là des murs de terre parallèles, et remarquèrent que cette *route* s'étendait sur 2,5 miles en direction du Sud. Déjà 28 ans auparavant, Caleb Atwater avait signalé, dans *Descriptions of the Antiquities Discovered in the State of the Ohio*, des *routes* vraisemblablement longues de 30 miles. Jusqu'à il y a peu de temps, les archéologues n'ont pas même pris connaissance de ces données. Il faut savoir que les constructions attribuées à la culture Hopewell (-100 jusqu'à +400) n'ont été que rarement réellement examinées et, si c'était le cas, l'examen n'était que sommaire, comme j'ai pu le constater sur place.

327 Holm, 1914.

328 Archeology Online, 28.9.1999.

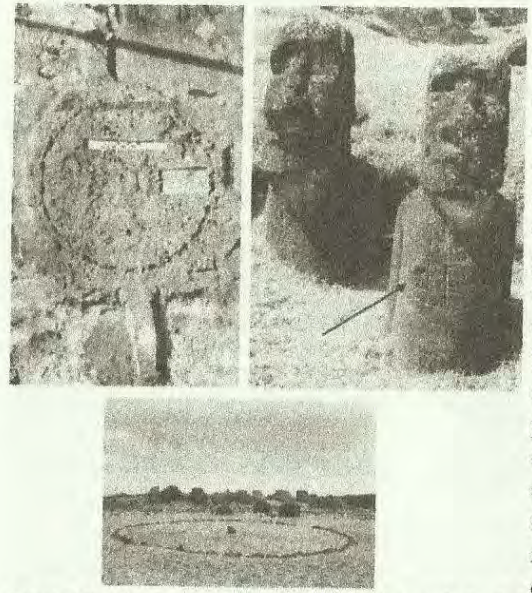


Figure 31 : Cercles de pierre. En haut : le cercle (celte) de Miami (photo aérienne). Droite : sur une statue maoi mise au jour par Thor Heyerdahl (île de Pâques) est gravé un bateau atypique pour l'océan austral, très grand, avec des mats (flèche). Ici aussi, il y a un cercle de pierres.

Cela peut être compréhensible si l'on donne un nom à une culture, mais si l'on ne connaît presque rien d'elle en dehors de quelques artéfacts, et qu'on ne sait même pas encore d'où proviennent ces gens, comment eux-mêmes ils s'appelaient, d'où ils tiraient leur savoir, et pourquoi ils édifiaient ces bâtiments. À mon avis, les tumulus funéraires et les terrassements américains indiquent une liaison transatlantique avec l'Europe, car les tumulus funéraires ont été érigés en Europe non seulement à l'âge du bronze, mais encore jusque dans le Moyen Âge par les Germains du Nord (Vikings). Bradley T. Lepper (conservateur de l'archéologie à l'*Ohio Historical Society*) a publié dans le magazine américain *Archeology* (novembre/décembre 1995) ses nouvelles recherches. Il a suivi en avion la route *Great Hopewell Road* délimitée par des levées de terre. Partant de Newark, elle s'étend droite comme une flèche sur environ 100 kilomètres en direction du Sud, jusqu'à proximité de la ville de Chilicothe (Ohio). Aujourd'hui il ne subsiste plus que de petits restes de cette route mais on a pu suivre son trajet avec une caméra infrarouges.

Il existe dans l'*Octagon State Memorial* (Ohio) les restes d'une construction géométrique qui était associée à un octogone. De là partent dans plusieurs directions des routes bordées de levées de terre. À la fin de la route de cent kilomètres se trouvent aussi plusieurs *Hopewell Mounds* et *Earthwork*. Une de ces constructions ressemble à celle de Newark, qui est éloignée de 100 kilomètres : le cercle est identique, mais l'octogone de Newark est, tout en étant construit de la même manière, plus grand. Mais la direction des deux dispositifs sont

tournées l'une par rapport à l'autre de précisément 90 degrés. Les archéo-astronomes Ray Hively et Robert Horn du *Earlham College* à Richmond pensent que ces dispositifs servaient à observer le ciel. Un axe principal du dispositif (ligne du ciel) indique le point le plus nordique du coucher de la lune à l'horizon. Ce scénario ne se produit que toutes les 18,6 ans.

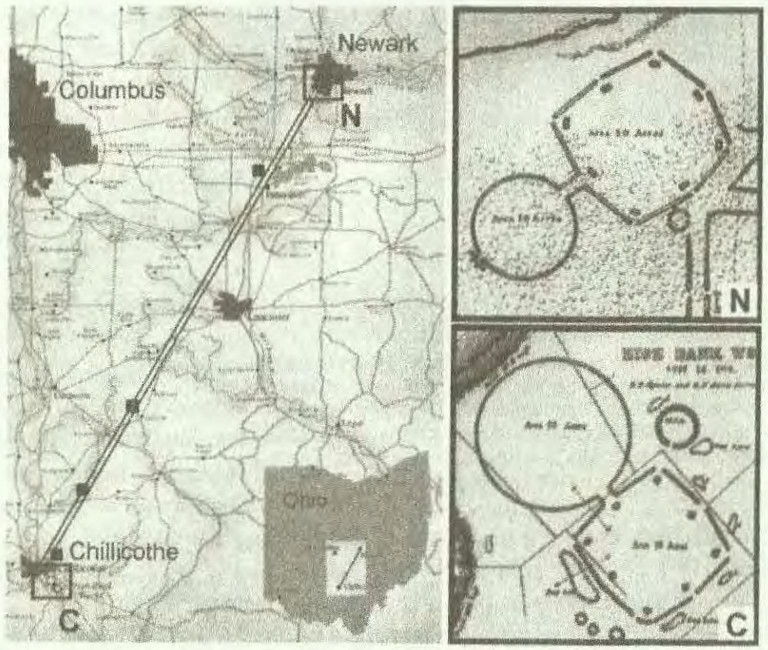


Figure 32 : Route étoilées. Deux fortifications celtes en Amérique se trouvent à l'extrémité d'une route préhistorique droite longue de cent kilomètres dans l'État fédéral de l'Ohio. Dessin d'après « Archeology » (Novembre/Décembre 1995).

Le professeur James P. Scherz de l'*Université du Wisconsin* à Madison m'a donné, à l'occasion de l'ouverture de l'exposition *Ancient Mysteries* à Vienne en 2001, sa documentation sur l'arpentage des *Newark Works*. Son équipe avait constaté, il y a quelques années, avec des instruments d'arpentage modernes, que l'on pouvait construire dans l'octogone symétrique un carré exact avec un côté de 606 pieds. Les *Newark Works* se trouvent approximativement au 40ᵉ degré de latitude, pour lequel la longueur des miles nautiques correspondant s'élève à 6070,8 pieds[329]. Ce mile nautique correspond à une minute d'arc de la

329 Scherz, 2001, p. 15.

circonférence de la terre, et d'un autre côté à dix fois un stade, une mesure de la *Grèce antique*. 600 stades (60 fois 10) à leur tour correspondent précisément à un degré de la circonférence terrestre, qui elle aussi se compose de 60 minutes d'arc. Prise exactement, la longueur précise du stade dépend de la latitude géographique. Il est aussi intéressant de noter que la mesure utilisée en navigation, nommée *brasse*, compte, avec six pieds anglais, un millième de mile nautique.

Bradley T. Lepper donne à penser que la *Great Hopewell Road*, en apparence démontrée, ne représente pas la seule *route* en Amérique : « *Comme il y a des correspondances entre diverses cultures, séparées l'une de l'autre par l'espace et le temps, il faudrait discuter la question de savoir si des routes de ce genre n'étaient pas répandues sur de grandes surfaces. Ainsi, la Great Ohio Road ne serait pas une anomalie* »[330]. À la période classique (1150-1450), la culture Hohokam éleva des maisons d'argiles à plusieurs étages (Casa Grande), des canaux d'irrigation longs de plus de cent kilomètres[331], ainsi que des routes de liaison[332] en Arizona.

* *Systèmes de mesure transatlantique*

Il semble que l'unité de mesure de la Grèce antique, le stade, ait été connue des deux côtés de l'Atlantique. Il est intéressant de noter que la *coudée des pyramides* correspond à 1/400 du stade et « *a été utilisée comme mesure néolithique à Odry (Prusse occidentale) et comme mesure antique en Grèce (pechys)* »[333]. En Europe centrale et de l'Ouest, les systèmes d'ordre que nous avons décrits (routes étoilées) se basent dans le site sur l'emploi du *stade*. Goslar Carstens a montré que les sanctuaires païens et les églises du Schleswig-Holstein et de Scandinavie, construits lors de la première christianisation irlandaise, se trouvent à des *distances sacrées* l'un de l'autre, qui sont de 30, 60 ou 120 stades[334].

Le fait que les représentants de la culture mégalithique utilisaient dans leurs constructions le yard mégalithique et la coudée mégalithique est incontesté depuis les recherches d'Alexander Thom (1967). Albrecht Kottmann[335] a examiné les unités de mesure chez les Égyptiens, les Grecs, les Phéniciens, à Malte ainsi qu'en Crête, et lorsque tous doutes sur les unités de mesure standardisées usuelles dans l'espace méditerranéen eurent été éliminés, il les compara avec des me-

330 « Archaeologie », novembre/décembre 1995, p. 56 (traduction HJZ).
331 « Journal of Field Archaeologie », 20/1993, p. 77-909.
332« Journal of Field Archaeologie », 25/1998, p. 89-96.
333 Maier, 1999, p. 511.
334 Carstens, 1982, p. 20.
335 1988, p. 7.

sures des bâtiments indiens de l'Amérique. À sa grande surprise, les deux mesures de longueur qui y étaient utilisées correspondaient avec les mesures de l'espace méditerranéen. Les comparaisons des anciens systèmes de mesure de longueur qui constituent aussi le fondement des anciennes constructions et des routes étoilées sont des domaines de recherche intéressants qui dépasseraient les limites de ce livre. « *La possibilité que les mêmes unités de mesure aient été développées indépendamment à deux endroits de la terre doit être exclue parce qu'elle est très invraisemblable* »[336]. Des visites seulement occasionnelles de marins ne peuvent pas avoir conduit au transfert persistant d'unités de mesure. Il doit y avoir eu une liaison transatlantique qui a facilité ce transfert – comme le pont du Groenland, formant un isthme entre l'Amérique du Nord et l'Europe.

Les cartes médiévales, qui ont été dessinées à la fin du XVe et au XVIe siècles, l'époque des voyages de découverte, sont très imprécises et déformées, car on pouvait sans doute déterminer très facilement la latitude géographique, mais pas la longitude. Il y a toutefois des cartes plus anciennes, dites cartes de Portolan, qui se distinguent par des figurations exactes de la surface de la terre. On ne sait pas comment ces cartes de Portolan ont pu être établies ; d'autant que parmi elles, il en existe 130 encore qui s'échelonnent du XIIIe au XVIe siècle. Il semble qu'elles aient été établies sur la base de coordonnées géographiques mesurées, longtemps avant Colomb, car même l'Amérique et l'Antarctique sans glace sont précisément arpentés et représentés, longtemps avant leur découverte. Ce fait absolument incontestable et la précision étonnante des cartes de Portolan ne cadrent pas avec l'image du cours de l'histoire que l'on nous transmet – notre image officielle du monde est fausse.

Comment pouvait-on dans l'antiquité établir des cartes aussi précises ? Ce thème, qui n'est pas officiellement l'objet de discussions, pourrait trouver sa solution dans l'emploi de l'arpentage horizontal que nous venons d'aborder. D'abord, on ne sait guère que tout autour de la Méditerranée, il se dressait sur les côtes des centaines de phares antiques, qui servaient aussi à la transmission d'informations. Selon un rapport de *Josephus Flavius*, le « *feu du phare d'Alexandrie* » illuminait à peu près jusqu'à 57 kilomètres.

Des bâtiments marquants sur la terre ou des signes servaient en outre à l'orientation. D'un autre côté, la surface du pays était mesurée avec des calendriers horizontaux, qui servaient de compas pour déterminer le cours du soleil et de la lune. Ces calendriers horizontaux

336 Kottmann, 1988, p. 229.

livrent une sorte de rose des vents, quand on associe les points singuliers fixés à l'horizon, avec le point d'observation. Sur les cartes de Portolan sont dessinés ce que l'on appelle les *systèmes de lignes de rhumb*, comme sur la carte de Piri Reis. Ces systèmes de rhumb sont reliés entre eux par des rayons. Le navigateur peut à l'aide de ces roses des vents apprendre d'une carte de Portolan le cap en reliant les deux lieux, en cherchant un rhumb qui lui soit parallèle, en tant que rayon orientant et en le poursuivant jusqu'au point nodal et en lisant sur la rose des vents le cap[337]. Les rhumbs, apparemment curieux, représentent manifestement des réseaux de directions qui sont aussi en relation avec le très ancien réseau d'arpentage (calendrier horizontal) voire même ont été développés à partir de lui. Cependant, les systèmes de lignes de rhumb de vent sur les cartes de Portolan que nous connaissons n'ont pas été pris à l'arpentage du site et transférés : on a d'abord dessiné ce système sur une carte, et l'on n'a transféré qu'après, sur place, les points d'arpentage que l'on avait obtenus.

Semblables arpentages de vastes espaces présupposent une organisation à direction centrale, des instruments d'arpentage ainsi que des connaissances scientifiques spéciales, surtout mathématiques. La forme sphérique de la terre était familière à ces cultures. Officiellement, on n'attribue pas aux Romains ces réalisations. Les débuts se situent bien plus loin en arrière, vraisemblablement à l'époque mégalithique, si ce n'est même à l'âge de pierre tel qu'on l'interprète faussement. Les Templiers sont censés avoir possédé des archives de cartes anciennes à La Rochelle (France) sur la côte atlantique. Vers 1300, des cartes de Portolan ont surgi à Majorque et dans d'autres ports de la Méditerranée.

* *Routes des Mayas*

En Amérique aussi, on a entrepris des arpentages exacts et même construit des routes (de rhumb) toutes droites, qui se rencontraient en étoile dans certains centres. Au XVIe siècle, les conquérants espagnols demandèrent quel était le sens des grandes routes droites, qui reliaient les centres mayas au Yucatan (Mexique). Elles étaient appelées par les Mayas, comme notre voie lactée, *sacbe* (route blanche), parce que la surface des routes constituées de gravier et consolidées sur les côtés par de gros blocs de pierre (*sacbe-ob*) étaient fabriquées en règle générale avec un mélange de chaux et de plâtres blancs brûlés venus des grottes du Yucatan. Ce mélange n'attire pas l'eau, il est d'un côté *non* hygroscopique (il n'attire pas l'eau à soi) et d'un autre côté aussi dur que du

337 Minow, 1994.

béton. La couche recouvrante est faite de calcaire plat, clair, une mixture de mortier de chaux a été coulée dans les fissures et les jointures et a durci comme du ciment, rendant les chaussées imperméables. Cette structure de la construction présente un avantage presque inappréciable dans une région tropicale : car la surface de la route ne chauffe pas autant que celle des routes de goudron usuelles aujourd'hui. Ces routes mayas sont de ce fait, au contraire des routes modernes, très peu fragiles.

Elles « *ont été conduites sur des dépressions marécageuses dans un terrain de karst ondulé sur de hautes digues taillées dans la pierre. La plus longue s'étend comme une flèche rectiligne presque sans courbures de Cobá, près de la côte est du Yucatan, vers l'Ouest en direction de Yaxuná, vers le Sud en direction de Chichén Itzá, et elle atteint une longueur d'environ 100 kilomètres. Elle est même aujourd'hui en partie facile à reconnaître dans le paysage* »[338]. On peut supposer que la longue route de 100 kilomètres de long a aussi été conduite de Cobá par delà Chichén Itzá vers Mayapan et Uxmal. Elle ferait alors 300 kilomètres.

Cobá (Mexique) était un point nodal du réseau routier étendu. Ici commençaient les routes lointaines dont les restes font supposer qu'elles continuaient probablement vers Cozumel et Tulum. Au moyen d'enregistrements infrarouges et aériens entre autre par la NASA[339], il est prouvé que les villes mayas étaient reliées entre elles par un grand réseau routier.

Ces extraordinaires performances d'ingénierie ne le cèdent guère aux nôtres d'aujourd'hui. Le système de routes, qui me rappelle les *routes celtes*, ne peut pas être l'œuvre d'un prétendu peuple de l'âge de pierre. L'existence des routes mayas est – si tant est qu'elle le soit – mentionnée seulement de façon marginale dans les livres spécialisés, ce dont chaque personne intéressée peut se convaincre. L'existence de chaussées n'est-elle tue que par honte ? Ou y a-t-il d'autres motifs derrière ce silence ? Selon les livres de Chilam Balam (manuscrits mayas) les sacbe-ob, en tant que liens conduisant dans le ciel, reliaient symboliquement les hommes avec les dieux – un principe à vrai dire celte. S'agit-il de routes étoilées qui n'ont pas été reconnues jusqu'à présent ? Officiellement, ces routes sont considérées comme des routes cérémonielles, puisque les Indiens en Amérique ne connaissaient prétendument pas la roue, bien que l'on ait trouvé plusieurs fois des jouets avec des roues.

S'il s'est agi de pures routes cérémonielles, on peut se demander

338 Prem/Dyckerhoff, 1986, p. 288.

339 « National Geographic », Nov. 1992, p. 104 sq.

pourquoi la plus large à Cobá est large de vingt mètres, alors que les routes longues étaient construites avec une largeur de 3,60 mètres jusqu'à 10 mètres. Pourquoi la construction était-elle tellement solide que les routes ont bravé plus d'un millénaire d'intempéries ? Pourquoi les Mayas ont-ils nivelé même la plus petite irrégularité, et ont-ils aplani soigneusement la surface des routes ? J'ai pu visiter à Coblá un rouleau compresseur de cinq tonnes, dont l'utilisation nécessitait 15 hommes (les bêtes de trait et de charge étant prétendument inconnues).

Pourquoi les routes longues passaient-elles par des marais et des fleuves, et même sur des ponts traversant des vallées à une hauteur s'élevant jusqu'à trente mètres, et coupaient des terrains plus élevés, si bien que les sacbe-ob ne présentent *presque aucune montée* ? Pourquoi leurs constructeurs ont-ils soutenu les routes dans les terrains marécageux avec des fondements tellement solides, que ceux-ci ne se sont pas encore enfoncés jusqu'à aujourd'hui ? Faisaient-ils marcher sur les routes des bêtes de sommes et de trait, se déplaçaient-ils à cheval sur elles ? Selon l'opinion enseignée, les bêtes de somme et de trait étaient inconnues des Mayas.

Plus les charges à transporter sont lourdes, plus le fondement doit être stable, avoir une structure produite par un ingénieur et avant tout être plan. Pour atteindre ce but, il y a aujourd'hui tout un catalogue de normes. Des pèlerins auraient pu aussi marcher sur une *route suivant le profil du paysage naturel*, qui auraient exigé un soubassement aux dimensions bien plus minimes.

Les *sacbe-ob* des Mayas étaient sans équivoque conçues pour le transport de charges lourdes, et la surface nivelée et cylindrée pour être plate parle en faveur de cette hypothèse. A-t-on transporté sur ces routes des biens lourds et massifs (pierres, matériau de construction, aliments, biens de ravitaillement), peut-être même des navires complets construits à plat ? Mais les Mayas n'étaient pas une puissance maritime ? À ce moment, les Vikings (Normands) étaient la puissance maritime dominante sur l'Atlantique.

À vrai dire, des navires d'origine chinoise et indienne sillonnaient à cette époque les mers du monde, et cultivaient des relations de commerce avec l'Amérique (photos 5 et 6).

~ 8 ~
Des Vikings voyagent dans le monde

Les cultures d'Amérique centrale et du Sud datant du Moyen Âge ont été influencées par des immigrants asiatiques mais aussi blancs, ou remontent en partie à eux. Les anciens européens ont fondé de nouveaux règnes – comme l'empire des Incas. Leurs chefs étaient des dieux blancs, des guerriers et des porteurs de culture élevés dans la foi celtique, qui introduisirent le christianisme en Amérique longtemps avant Colomb.

* *Vikings et Amérique centrale*

Les chaussées droites, larges, nivelées des Mayas (*sacbe-ob*) avec une assise solide étaient propres à transporter de grosses charges sur roulettes, peut-être aussi les drakkars des Vikings construits plats et larges. Selon Joachim Rittstieg (2001), les Vikings ont découvert l'Amérique centrale dès 754.

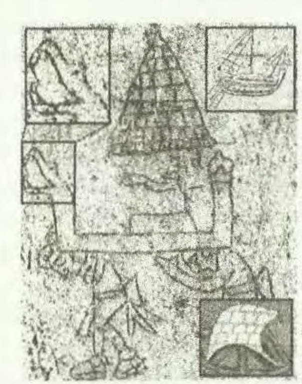


Figure 33 : Bateau-dragon maya. Le graffiti à Rio Bec B est censé représenter une chaise à porteurs. Ce qui est inhabituel, à côté de la forme de la proue en tête de dragon (insertion à gauche), c'est la voile représentée sous forme triangulaire sur l'image maya. Nous trouvons la forme correspondante d'une voile sur un relief romain à Leptis Magna (insertion à droite : dessin de W. Werner). La voile triangulaire pourrait représenter une voile latine, la forme la plus ancienne et peut-être la plus authentique, la plus pure que l'on connaisse – provenant probablement de l'espace arabo-indien. C'est en particulier en cas de vent latéral que cette voile facilite le louvoiement. L'insertion en bas à droite montre un navire de commerce antique, dans le port de Classe, sur une mosaïque du VIe siècle (Apollinare Nuovo, Ravenne). La voile rapiécée telle qu'elle est représentée sur l'image maya est aussi intéressante. Le graffiti mésoaméricain représente-t-il un navire nordique ou phénicien avec une voile latine, porté par son équipage ?

Ces Vikings (Danois) étaient peut-être des Angles du Jütland – non des Vikings d'Islande ou du Groenland – et sont arrivés en passant par l'Irlande ou l'Espagne. Le roi britannique Alfred le Grand écrit vers 1000 dans ses annales que le Viking Ottar von Halogaland a eu besoin lors d'une traversée vers Särkland, avec un bon vent, de trente jours, alors que vers l'Islande trois jours seulement suffisaient. Särkland (= le pays derrière la mer ou le *pays d'en face*) est générale-

ment considéré comme un territoire dominé par les Sarrasins (autour de Bagdad). Or pour y parvenir, les Vikings avaient besoin de bien moins de temps.

Eric Graf Oxenstierna écrit dans son livre « *Les Vikings* »[340] : « *Des pierres runiques suédoises mentionnent des personnes qui étaient en " Särkland ". Ce n'est certainement pas le pays des Sarrasins qui est ainsi désigné, mais le Pays de la soie* ». Par Pays de la soie, Oxenstierna désigne la Chine, car on a trouvé de la soie chinoise dans une tombe viking à Birka. Est aussi étonnante la découverte d'une bourse d'argent en Suède, faite de peau de lézard d'Inde.

Quel que soit l'endroit où se trouvait Särkland, c'était outre mer, mais il est certain qu'il ne faut pas chercher ce lieu dans l'espace méditerranéen, car il nécessitait un long voyage maritime. En tout cas, il y a quelques indices de Vikings chez les Mayas, les Aztèques et les Toltèques. Sont caractéristiques dans ces contrées les représentations de guerriers avec des boucliers ronds et des épées, l'armement typique des hommes du Nord.

Un siècle de disette, de guerres, d'esclavage et de pillages était sans doute trop pour les Germains du Nord (Vikings). L'extension par le feu et le glaive du christianisme romain papal signifiait pour tous les vaincus qu'ils perdaient non seulement leurs biens du fait des christianisateurs, mais aussi souvent la vie. La conséquence fut que de 1000 à 1400, sans que l'Église le sache, une fuite secrète sur les longs bateaux vikings fut organisée. Les païens quittèrent la ville de Haithabu, sur la rive de la mer Baltique, ou devaient se trouver, selon des sources anciennes, jusqu'à 3500 bateaux. Les derniers émigrants incendièrent leur ville, si bien qu'à partir de 1047 la surface de la ville d'Haithabu fut donnée à bail comme un champ par la ville de Schleswig. On ne rapporte pas dans les sources historiques un mouvement d'une population aussi importante dans d'autres domaines de l'Europe...

Sur un mur en ruine de la ville portuaire de Tulum, entourée par une muraille, sur la côte est du Yucatan (Mexique), le point de ravitaillement supposé des Vikings, se trouve un taureau modelé en stuc. La ruine est datée du Xe siècle. Mais les bovins n'ont prétendument été introduits au Mexique qu'avec les Espagnols, au XVIe siècle.

Dans le temple maya des guerriers à Chichén Itzá, des archéologues ont trouvé des peintures murales fidèles à la réalité d'hommes blancs avec de longs cheveux blonds qui lors d'une tentative d'accostage, avaient été capturé et ligotés par des hommes sombres (descendants des Olmèques ?). Le souvenir d'étrangers blancs et barbus, qui

340 1979, p. 91.

ont apporté à leurs ancêtres de nouvelles connaissances, techniques et marchandises, est tout aussi vivace chez les Mayas au Yucatan que chez les Aztèques du haut pays mexicain.

En 1730 a été publié un livre intitulé *Historia de la Provincia de San Vincento de Chiapas y Goathemala*. P. Ximenez y raconte que des tribus aztèques, comme les Juifs dans la bible chrétienne, portaient devant eux dans leurs déplacements une sorte d'arche d'alliance. Les porteurs devaient de temps en temps être relayés. Il rapporte plus loin que les porteurs, quand ils soulevaient l'arche, s'écriaient : *Neo manni*. Cette expression ressemble aux mots : *nouveaux hommes*. Mais *neo* est en vieux haut-allemand un adverbe temporel niant (nie = jamais) et n'est utilisé à l'avenant, même dans le moyen haut-allemand, que pour l'activité actuelle accomplie dans passée. Comment un élément linguistique allemand arrive-t-il, éventuellement par des mots d'emprunts, dans d'anciens récits indiens, si ce n'est par des contacts transatlantiques avant le voyage de Colomb ? Ces marins ont-ils aussi apporté l'histoire de l'arche d'alliance *prématurément* en Amérique centrale, et inversement des dindes en Europe?

Après l'effondrement de deux tours et de quelques parties de la cathédrale Saint Pierre au Schleswig en 1275, on construisit jusqu'en 1300 le chœur gothique avec des peintures figurées. Les peintures murales gothiques précoces de la cathédrale du Schleswig montrent des scènes tirées de la vie du Christ en peinture à lignes rouges. Dans la scène du *meurtre des enfants* sont représentées des dindes. Or les Espagnols ont trouvé cet animal pour la première fois en 1530 au Mexique. *Selon l'opinion officielle*, les artistes gothiques ne peuvent pas avoir vu une dinde de leurs propres yeux au XIIIe siècle, ou bien les Vikings ont apporté avec eux cette connaissance, voire même des animaux vivants, d'Amérique en Europe.

Ces œuvres d'art furent pour la première fois restaurées en 1890 par le peintre August Olbers. Il aurait selon des esquisses *dues à lui* complété les endroits défectueux dans les frises animales en médaillon par des dindes et non des renards, sinon Colomb n'aurait pas découvert l'Amérique le premier ! L'historien de l'art Stange a publié en 1940 son ouvrage sur la cathédrale de Schleswig et ses peintures murales. Dans une note, il explique que le restaurateur August Olbers aurait indiqué avoir *ajouté* la frise animale en 1890 à la peinture médiévale, donc l'avoir créée pour la première fois. Cependant, selon Stange, les adjonctions d'Olberts seraient bien reconnaissables à leur facture, ce qui n'est *pas* le cas dans la frise en question, et de plus, les dindes auraient été directement portées sur l'ornementation médié-

vale. Olbers au contraire n'aurait fait que peindre sur la couche moderne (ajoutée par lui). La critique n'alla pas plus loin, sinon un démenti aurait renversé l'image dominante du monde.

L'historien des bâtiments Meyer a signalé la possibilité d'une falsification, car dans les frises animales de Schleswig, il y aurait seulement deux animaux représentés alternativement, comme par exemple le lapin et l'aigle. Seule la dinde représente une exception, avec huit répétitions d'un unique animal. En fait, quarante ans après Olberts, on a restauré les peintures une nouvelle fois, cette fois sous la conduite du professeur Ernst Fey, peintre à Berlin. À la fin des travaux, quatre renards peints en alternance avec les dindes étaient devenus également des dindes. La critique de Meyer est ainsi caduque, car il y avait au moins depuis 1890, et probablement déjà avant cette date, une représentation alternante de deux animaux dans le style de la frise de Schleswig. Si l'on prend en compte la prise de position de Stange, l'affaire est claire : au XIIIe siècle déjà, on connaissait la dinde en Europe.

Selon R. Hennig les dindes, largement répandues en Amérique du Nord, ont été fort bienvenues pour les Vikings en guise d'approvisionnement en chair fraîche et pour lutter contre la maladie carentielle du scorbut. Mais seuls les exemplaires mâles ont été amenés en Europe, parce que les dindes femelles sont prétendument trop sensibles pour une longue traversée en haute mer. C'est pourquoi il n'y a pas eu de faune de dindes survivant pendant longtemps en Europe.

Une information sur dpa du 16 juin 1999 s'accorde par ses implications à ce fait : « *Les Britanniques ont exhumé des peaux de bananes vieilles de 500 ans... qui ont été trouvées parmi d'autres ordures des rois Tudor. Les déchets subsistèrent sur la rive de la Tamise, enfermés de façon hermétique dans un réservoir usagé, dans lequel on gardait à l'époque le poisson au frais... Cette découverte place la science devant de grandes énigmes, car jusqu'à présent, on était convaincu que la banane n'avait été introduite qu'au XIXe siècle en Angleterre.* » Il faut sans doute réécrire beaucoup plus que la seule histoire de la banane...

** Racines linguistiques européennes anciennes en Amérique*

Si les Vikings sont allés pendant un temps assez long en Amérique centrale, il doit y avoir quelques mots de la langue de ces Vikings qui se sont conservés. Effectivement, il y a des mots qui sont identiques dans la langue maternelle d'Europe du nord et dans les dialectes mayas. Ils proviennent en partie du *germanique de l'ouest*. L'enseignant d'école technique Joachim Rittstieg[341] a vécu six ans en Amérique centrale et a trouvé par pur hasard ces concordances sensationnelles. Car il maîtrisait l'*angeliter platt*, un patois germanique de l'ouest, qui n'est plus parlé que par quelques individus dans la petite région d'Angeln, une partie du Jütland (Danemark). Pas un seul linguiste s'occupant des langues mayas n'aurait pris en compte ce lien, et ne le pouvait pas non plus, car aucun scientifique actif dans ce domaine ne domine en même temps les langues germaniques anciennes et les dialectes mayas. Selon ses propres indications, Rittstieg a pu se comprendre avec trois anciens d'une tribu maya ! « *Les premiers chroniqueurs espagnols ont mis par écrit avec des caractères latins et une phonétique espagnole les " Cantiques divins " (ils se trouvent dans les archives du Museo del Prado à Madrid) et ont expliqué que ceux-ci n'étaient pas chantés dans la langue du peuple, mais en " Zuyua Than " (langue de Zuyua)... Cette langue était parlée par les prêtres aztèques et mayas, et par beaucoup de nobles dans les deux registres linguistiques. Quand un noble voulait revêtir une haute fonction, il devait d'abord passer un examen dans cette langue... (Cf. Roys, 1933) Cette langue " Zuyua Than " consiste pour une grande part, comme on peut le démontrer, en mots de germanique occidental* »[342].

La langue de Zuyua est documentée comme une série d'énigmes dans le codex maya *Chilam Balam of Chumayel* (Roys, 1933). Brian Ross (1983) la discute dans le magazine *American Ethologist*[343] comme une langue strictement secrète des Mayas. Il y avait des métaphores, des transformations et de multiples influences linguistiques. Mais l'*Angeliter Platt* semble être similaire à l'ancienne langue secrète maya. Beaucoup de ces mots semblent introduits dans les langues maya et nahuatl, et s'y être acclimatés. Les Mayas avaient des difficultés à prononcer correctement beaucoup de mots de la langue secrète Zuyua Than, parce qu'il n'y a pas de consonnes déterminées et courantes. Ainsi utilisaient-ils par exemple pour le *d* un *y*, à la place du *f* un *s*, à la place du *r* un *l* etc.

Sans m'étendre sur les détails et les difficultés de la transposition de la phonétique espagnole – dans laquelle les mots mayas ont été reproduits – à la phonétique allemande, je voudrais seulement présenter des exemples caractéristiques de la vaste collection de Rittstieg[344]: *lapin* se dit en Maya *tochtl*, exactement comme en *Angeliter Platt ;* ou *pizmicl* (maya), l'expression pour la fourmi, ressemble de façon frappante à *pismichl* en *Angeliter Platt*. Pour comparer avec les patois allemands : en bas prussien oriental, fourmi se dit *pissmiere* et en saxon

341 2001, p. 255 sq.

342 Rittstieg, 2001, p. 255.
343 10/1983, p. 150-164.
344 2001, p. 259.

pissämse[345]. Les mots mayas ont été tirés du dictionnaire *Espagnol/Maya*. Apparaissent particulièrement exemplaires des expressions comme *Halt's Maul* (ferme ta gueule), qui peut être traduit en Angeliter Platt ainsi qu'en maya (*Zuyua Than*) pareillement Hol Mul. De même, *Ich muss mal* (je dois une fois) devient *ik mut mal* (Angeliter Platt) et *ik mut mol* (Maya-Zuyua Than). S'agit-il ici des phantasmes d'un outsider ? Si ce n'est pas le cas, il s'agit d'une découverte sensationnelle. La langue secrète *Zuyua Than,* documentée en Amérique centrale, devrait enfin être étudiée officiellement.

Même si le vocabulaire du germanique occidental peut avoir trouvé le chemin menant par la langue secrète *Zuyua Than* à la véritable langue des Mayas, les linguistes Arnold Leesberg[346] et Kurt Schildmann[347] ont établi une liste abondante d'identités de mot pour les langues des Sémites et des Mayas. La comparaison linguistique se base pour les mots sémitiques sur le vocabulaire de l'Ancien Testament[348] et pour les langues mayas sur des recueils de mots du XVIIIe et du XIXe siècles, qui contiennent moins d'éléments linguistiques européens[349]. S'agit-il de parallèles fortuits, quand on trouve au Yucatan d'anciennes représentations mexicaines de l'étoile de David, par exemple pour décorer une boucle d'oreilles ?

Même s'il semble que des visiteurs venus de la côte levantine (Phéniciens) étaient présents en Amérique centrale, je ne veux en aucun cas affirmer que la langue des Mayas était une langue sémite. L'origine des Mayas ne doit pas être examinée ici. Il faudrait aussi considérer que la culture des Olmèques, qui sont regardés comme des ancêtres des Mayas, a manifestement été fortement influencée par la culture chinoise Sang. C'est ce que montrent des artéfacts de jade, de pierre et d'argile, qui ont été découverts en Amérique centrale et dans le Sud-Ouest des USA. Les inscriptions sur les objets ressemblent à d'anciennes inscriptions chinoises vieilles de 3000 ans. Mike Xu, de la *Texas Christian University*, a amené les artéfacts américains en Chine. Les experts de ce pays croyaient qu'il ne faisait que présenter de nouveaux exemplaires de la période chinoise Shang, entre -1600 et -1100[350]. Les symboles de l'agriculture, de l'astronomie, de la pluie, de la religion, des sacrifices, du soleil, du ciel, de l'arbre et de l'eau étaient

345 Knoop, 1997, s. 46.
346 1903.
347 1980 et 1981.
348 Fürst, 1876.
349 Brasseur de Bourbourg, 1872.
350 In : « Quaterly Journal of Shangai Academy of Social Sciences », 1999.



Semitisch (gespr.)	Maya (gespr.)	Deutsch
Yam	Yom	Meer, Welle
mokesch	mok	Knoten
malel	malel	welken
matah	mate	ausdehnen
taka	takah, tak	festmachen
tael	talel, tal	gehen/ankommen
alah	elah	aufsteigen
avak	abak	Ruß/Staub
eitsah	ist'at	Rat, weise
tsar	tsiri	Feind, böse
tso'ah	tsa'a	Kot
arok	rok	lang
sakel	zakol	vorsichtig
samal	schama	Norden
yalel	yahil	sich beklagen
schael	tschaol	beraten
chatan	ahatan	Ehepartner

Figure 34. Sémitique. Au Yucatan, une figure précolombienne montre un pendant d'oreille avec une « étoile de David » (insertion). Tableau de mots de Leesberg (1903) et Schildmann (1980 et 1981). (gespr. = parlé). (De gauche à droite : sémitique, maya, allemand). (De haut en bas : mer/vague ; noeud ; faner ; étendre ; fixer ; aller/arriver ; monter ; suie/poussière ; conseil/sage ; ennemi/mauvais ; boue ; long ; prudent ; Nord ; se plaindre ; conseiller ; époux.)

presque identiques dans les deux cultures[351]. L'Amérique centrale était manifestement un creuset de cultures.

Revenons aux langues germaniques. Avant Joachim Rittstieg, Brasseur de Bourbourg indiquait déjà un nombre considérable de racines ariennes, en particulier dans deux langues du Nouveau Monde : celle des Mayas (entre autres le dialecte Quiché) et celle des Incas (Quetchua). Mais comme en Amérique centrale, les Incas avaient en Amérique du Sud, en tant que membres de l'aristocratie *blanche,* une langue privée, que le peuple n'avait pas le droit d'apprendre. Cela signifie en fait seulement que la caste des seigneurs – pas le peuple en soi – venait de l'étranger. On a en vain cherché à reconstruire complètement cette langue qui déjà, du temps de la Conquista, disparaissait.

Comme Alcide d'Orbigny (1944), différents linguistes ont tenté d'établir des connexions avec des langues des indigènes, parlées en Amérique centrale, par exemple la langue des Aymará, qui habitaient autour de Tiahuanaco. En tout cas, les rares mots que nous connaissons de la langue privée des Incas ne sont pas Aymará.

En tout cas, dans le cadre de la systématique des évolutions historiques, on peut voir une connexion entre la *langue Zuyua en Amérique*

351 BdW, 9.9.1999.

centrale et la langue privée des Incas en Amérique du Sud. Ces langues privées étaient-elles les langues originelles des conquérants ? Quoi qu'il en soit, la provenance de la caste dominante inca est plongée dans l'obscurité de l'histoire. Personne ne sait d'où ils provenaient. Les Incas n'étaient – même selon l'opinion officielle – pas un peuple au sens strict du terme, mais seulement une couche de nobles et de souverains, qui avaient dominé la population indigène. Celui qui attend maintenant des Incas blancs ou blonds n'est pas déçu. Dans l'ensemble, on a trouvé d'innombrables momies dans des tombes préhistoriques du Pérou, qui appartiennent à deux types humains différents. Les une sont indéniablement mongoloïdes et ressemblent aux Indiens encore installés là : cheveux noirs, stature ramassée, et petite tête. Au contraire, les autres momies sont de grande taille, avec un visage mince, de longues tempes et des cheveux clairs, incluant toutes les nuances de brun à blond très clair.

Même la structure des cheveux est différente, car ceux des membres de la race blanche sont plus fins et plus légers que ceux des Indiens. En outre, la coupe est ovale, contrairement à la coupe ronde des cheveux bruns des indigènes des races indo-américaines. Des momies blondes en Amérique du Sud ne témoignent pas d'un pâlissement des cheveux, qui ne peut jamais être observé sous cette forme chez les indigènes d'aujourd'hui.

Le nom du souverain inca *Atahualpa* pourrait être dérivé du vieux haut-allemand, car (f)ata(r) = le père – mais selon Wackernagel[352] aussi : *titre de l'ecclésiastique cloîtré* – est complété par *alpa*. Cela signifie en vieux haut-allemand *robe de lin blanc pour le serviteurs de messe*[353]. *Alpa* est en vieux haut-allemand synonyme de *alba,* et celui-ci signifie aussi en latin : *habit blanc* ou *habit des jours de fête*. Le souverain inca *Atahualpa* était-il un serviteur chrétien de Dieu ?



Figure 35 : Runes. Inscription non identifiée en runes (extrait dans l'insertion) à la Rioja (Argentine).

L'abbé Étienne Brasseur de Bourbourg, déjà mentionné, se rendit en 1853 comme pasteur dans une partie du Guatemala où la langue

352 1861, p. 234.
353 Wackernagel, 1861, p. 7.

quiché des Mayas est parlée. Il analysa le *Manuscrito de Chichicastenango*, connu sous le nom de *Popol Vuh*, et en publia une traduction française. Il est intéressant de noter sous ce rapport qu'il publia en 1862 sa *Grammaire de la langue quiché*[354], qui en dehors des remarques philologiques contient un vaste vocabulaire, comptant plus de trois cents mots avec indication de leurs racines danoises, flamandes, anglaises, françaises et latines. Mais il ne mentionnait que marginalement les origines gaéliques (celtiques) de beaucoup de mots qui sont constamment identiques avec des formes germaniques ou leur ressemblent. La langue des Indiens Mandan, en partie clairs de peau, blonds, qui disparut en 1838 lors d'une épidémie, présentait une ressemblance stupéfiante avec le walisien, entre autres *koorig* et *corwyg* (bateau), *bara* et *barra* (beurre), *her* et *hen* (âgé)...

* *Écriture ogham sur des têtes colossales*

Bien que la langue privée des dieux blancs (langue Zuyua) en Amérique centrale ait été influencée par les idiomes vieux germains, la langue en soi n'est pas obligatoirement d'origine européenne. Son origine véritable se trouvait peut-être ailleurs : en Afrique occidentale ? Il y a des scientifiques américains, comme Constantine Rafinesque[355], qui situent la provenance de la langue Zuyua en Afrique occidentale et du nord et voit une influence dès -1000 chez les Olmèques, ce que suggèrent les expressions du visage avec les nez négroïdes, les lèvres charnues et les yeux apparemment asiatiques des têtes colossales olmèques en pierre. Mais même les comparaisons linguistiques avec des langues encore vivantes en Afrique occidentale donnent des indices qui vont dans ce sens[356]. La culture pré-classique des Olmèques, désignée *culture de La-Venta*, est d'un autre côté prétendument la culture la plus élevée sur le continent américain. Elle a commencé à peu près vers -1200 et a duré jusqu'à +400. Cette grande culture précolombienne « *au style inimitable, dont on ne peut trouver nulle part les racines... parce qu'elles se trouvent au-delà de l'océan...* »[357] brillait par ses techniques artisanales, ses réalisations manuelles, artisanales et architectoniques, mais aussi avec des peintures dans des grottes (qui semblent dater de l'âge de pierre) (Juxlahuaca à Guerrero) et des sépultures mégalithiques. C'est particulièrement en arithmétique et dans le calcul calendaire que la culture de La-Venta inspira d'autres peuples méso-améri-

354 Bourbourg, 1862.
355 1827/1828.
356 Cf Hau, 1978, et Winters, 1979.
357 Soustelle, 1979.

cains – les Mayas ont développé ce savoir relatif au calcul.



Figure 36. Hache d'Humboldt. Représentation d'un bateau-dragon (sur une surface navigable ?) et croix celte sur la hache de Humboldt (culture olmèque vers -500) au Mexique. Elle est composée de néphrite selon H. Fischer (1875), minéral qui se trouve en Nouvelle Zélande, en Chine, en Birmanie et en Russie.

Lors de notre discussion à Vienne, Neil Steed attira mon attention sur les lettres ogham qui sont censées se trouver sur les têtes colossales hautes de 1,50 à 3,40 mètres : une incitation pour moi à examiner de plus près sur place à Villahermosa (Mexique) ces colosses de pierre. Effectivement, les profondes rayures sur les têtes semble représenter des textes ogham (photo 80). Ont-elles été ajoutées plus tard ? Non, car sur de vieilles photographies faites lors des fouilles, on peut voir nettement les runes, et reconnaître chacune. Sauf que personne ne s'attend à trouver en Amérique centrale des inscriptions ogham de l'Ancien Monde.

Et le deuxième point de vue important est que l'écriture ogham de La-Venta est âgée au moins de 1600 ans et au plus de 3000. Ainsi, l'écriture ogham en Amérique est plus âgée qu'en Europe, où on lui reconnaît officiellement un âge d'environ 1600 ans. Cela rend méditatif. L'histoire des premiers temps et donc l'âge de l'écriture oghamique dans l'Ancien Monde a-t-elle été falsifiée pour dégrader nos ancêtres au rang de barbares méprisables ? Cette action de falsification cadrerait avec la motivation des christianisateurs sanglants, car ainsi, on pouvait, sans avoir des remords de conscience, avec tous les moyens disponibles « *en guise de justification devant l'histoire et devant Dieu* » civiliser ces païens barbares prétendument terribles. On se sentait littéralement forcé à cette démarche pour le bien des païens. Une tête d'argile trouvée à Tres Zapotes (Mexique), qui date de l'époque olmèque et est datée de -800, est très intéressante. Le couvre-chef et la barbe rappellent un marin phénicien plus qu'un Indien. Les phéniciens ont-ils amené en Amérique les jouets équipés de roues en guise de marchandises sur leurs bateaux ? Une recherche concernant l'influence africaine sur l'agriculture indienne[358] est aussi intéressante. On a également présumé que des Africains ont été amenés en Amérique comme esclaves sur

358 Winters, 1981.

des bateaux phéniciens. Car d'anciens écrits montrent que les Phéniciens ont navigué autour de l'Afrique, et ont aussi entretenu des bases sur la côte ouest de l'Afrique. Mais érige-t-on des têtes colossales pour des esclaves ? Je ne pense pas.



Figure 37 : Phéniciens. Des représentations trouvées en Amérique présentent souvent des traits du visage originaire de l'Ancien Monde, des barbes et des couvre-chefs antiques qui rappellent des marins de l'Ancien Monde. En haut à gauche : Figure de Monte Alba I (Oaxaca, Mexique). En haut à droite : pirate d'Amérique du Sud (Musée municipal d'Ica, Pérou). En bas à gauche : tête de l'ancien monde, de 200 à 800, Mexique. En bas à droite : marin olmèque d'allure phénicienne, à Tres Zapotes.

Les Olmèques appartenaient plutôt à une population originelle qui vivait depuis l'Afrique du Nord par delà l'Espagne jusqu'à l'Europe centrale, et même jusqu'au Groenland et au Canada. Dans ce cadre d'idées, je me rappelai la parenté du basque originaire avec la langue des Ainu au Japon d'un côté, et d'un autre côté des Dravidiens à la peau sombre (Malayalam, Canariens, Tamil, Telugu) en Inde. Selon le Dr N. Lahovary (1963), qui a composé un vaste tableau de mots, il y a correspondance entre le mot dravidien *ola* (dedans, à l'intérieur) et le basque *ola* (hutte), ou entre *biho* et *bihotz* (coeur). D'un autre côté, il existe « *des différences profondes par rapport aux langues indogermaniques dans la structure grammaticale* »[359]. Le basque a des constructions verbales similaires à celles du goupe linguistique ouralo-altaïque – finnois, estonien, hongrois et turc – et ressemble à des langues des Indiens comme le quechua, la langue administrative des Incas. Mais la parenté avec les langues géorgiennes et caucasiennes est aussi intéressante, si bien qu'officiellement, on parle « *du groupe linguistique euskaro-caucasien* »[360], ce qui souligne des relations étendues.

359 Jensen, 1936, p. 145 sq.
360 Bouda, 1949, p. 9.

Le basque est un reliquat très intéressant, une sorte de fossile vivant d'une langue vieille européenne nord-africaine parlée par les Mégalithiques, dont la parenté peut être mise en évidence presque dans le monde entier. Il n'est donc pas étonnant que j'ai pu documenter dans la patrie des Dravidiens en Inde des organisations mégalithiques de pierres, qui cependant existent aussi au Japon et chez les Olmèques en Amérique. On m'a raconté qu'il y a quelques années, un Ministre des affaires étrangères japonais avait pu, à la surprise des observateurs, se comprendre avec des Indiens d'Amérique centrale en vieux-japonais ! La langue vieille-japonaise des Ainu – un peuple qui fait partie des paléosibériens – possède aussi beaucoup de correspondances avec le basque. Par exemple, *se laisser descendre* se dit en ainu *hotkuku* et en basque *kukutu*, ou *dormir* se dit en ainu *mokor* et en basque *makar*. Prenons, dans la chronique japonaise la plus ancienne, « Nihongi », traduite en anglais en 1896 par W.G. Aston, les noms de dieux que l'on trouve en quantité dans ce texte. Ils se terminent souvent par *no Mikoto*. Dieu se dit en vieux haut-allemand *kot (cot, god)* et l'on pourrait traduire *no mi(n) kot(o)* par *maintenant mon Dieu*. Le vieux-haut-allemand *hoho (= élevé, haut, en hauteur)*[361] n'apparaît pas que dans *Hohodemi no Mikoto*.

Le basque est un reste qui justement a pu échapper à la furie de la christianisation et de l'Inquisition – contrairement aux langues celtes ou germaniques. On a anéanti les vieilles langues pour les remplacer par des langues européennes virginalement développées lors de la création des États, et pour éradiquer le sentiment d'entre-appartenance celto-germanique qui existait. Quand on l'étudie de plus près, le vieux basque ne se révèle pas comme une langue évoluée, car il a quasiment une structure construite de façon mathématique, un code conséquent, approprié à la programmation informatique – curieusement construit d'une façon aussi exacte que la langue aymara dans la région de Tiahuanacos (Pérou). Selon Edo Nyland (2001), ce code peut être décodé quand on applique une formule VCV et qu'on utilise un dictionnaire basque-anglais normal. La formule VCV (Voyelle-Consonne-Voyelle) signifie que l'on décompose les mots de nos prétendues anciennes grandes langues européennes, comme l'allemand, l'italien, l'anglais, l'espagnol ou le latin, en parties qui présentent la formule VCV.

Prenons comme exemple le mot *genesis*, pour faire apparaître le système. Nous le décomposons dans le système VCV et nous complétons les voyelles manquant avant et après les consonnes. Genesis devient : *.ge – ene – esi – is.* (les points indiquent des voyelles manquantes), et après insertion des voyelles manquantes *age – ene – esi – isa*. En basque, cela signifie : *ageri – ene – ezingehiagoko – izadi*, et traduit en anglais avec le dictionnaire : *revelation – my – supreme – creation*, donc *Supreme revelation of creation* – en français : *la révélation de la création*.

361 Cf. Schützelzeichel, 1974, p. 85.

Les formes verbales représentent apparemment des phrases entières. Maintenant, on peut comprendre la phrase écrite par Charles Berlitz : « *Mais le basque ressemble au type de langue polysynthétique, auquel appartiennent aussi les langues des Indiens d'Amérique, des Eskimos, (Groenlandais, HJZ)*[362] *etc., et dont la particularité linguistique consiste en formations verbales qui en réalité sont de véritables phrases* »[363]. Dans les langues polysynthétiques, donc plusieurs fois composées, les éléments de la phrase sont fondus par emboîtement en une grande phrase, entre autres comme dans la langue des Incas (quetchua), ou le groupe ouralo-altaïque – finnois, estonien, hongrois et turc. Si l'on prend en compte l'écho de beaucoup de mots basques dans les langues des Dravidiens et des Eskimos, ce fait devient presque inquiétant. Y avait-il, aux temps des mégalithes, une civilisation qui englobait le monde, avec une langue homogène ? Il existe même des concordances avec le vieux haut-allemand. Deux exemples parmi beaucoup d'autres en guise d'illustration : *Markt* (marché) se dit en basque *merkatu* et en vieux haut-allemand *merkat* (aussi : *market, markit*), ou *Tanz* (danse) se dit en basque *dantza* comme le vieux haut-allemand *dantz (tantz, tanz)*.

Vu que les anciens systèmes d'écriture, comme l'ogham, ne consistent qu'en consonnes, la détermination des voyelles convenables nécessite souvent des essais et des recherches. Le Dr Anthony Jackson de l'*Université d'Édimbourg* a étudié d'anciennes inscriptions en Écosse et a écrit : « *Il est clair que l'écriture oghamique a une base numérique et non linguistique* »[364]. Quand il affecta des chiffres aux lettres en correspondance avec l'alphabet, il trouva des combinaisons arithmétiques fascinantes. En d'autres termes, il existe une systématique, donc un produit mathématique artificiel, à partir duquel la langue latine a été créée, mais qui constitue aussi le basque et l'écriture oghamique. Si le texte de la Bible contient aussi un code, comme plusieurs publications le disent, il a été développé sur cette base mathématique au plus tôt vers la fin du bas Moyen Âge et est ainsi âgé tout au plus de mille ans.

362 Cf. Jensen, 1936, p. 147.
363 Berlitz, 1978, p. 147.
364 Jackson, 1984, p. 153.

On admet souvent que le substrat européen, existant avant les Celtes, se composait de Berbères, d'Ibères, de Ligures et de Rhètes. « *Il pourrait s'agir moins d'une immigration à partir du Maroc/de la péninsule Ibérique/du Sud de la France, que d'un substrat commun vieil-européen* »[365]. Les Olmèques d'aspect africain ont-ils été amenés par des Phéniciens depuis l'Afrique, ou provenaient-il plutôt du substrat *européen ancien* que je viens d'esquisser, et ont-ils fondé après avoir traversé l'Atlantique (en partant d'Afrique du Nord ou de la péninsule ibérique) une colonie en Amérique centrale ? Il ne serait plus énigmatique que les Olmèques aient laissé derrière eux en Amérique centrale des pierres levées mégalithiques. Les écritures oghamiques qui semblent étrangères, que l'on trouve sur les colossales têtes négroïdes, ne deviennent-elles pas maintenant non seulement compréhensibles, n'apparaissant plus non plus comme une curiosité, mais comme un signe évident, et même caractéristiquement univoque ? Le cercle se ferme-t-il maintenant ?

Ce substrat européen de l'époque des mégalithes avec un point fort sur la côte atlantique de l'Afrique de l'Ouest jusqu'à l'Europe centrale a été, c'est ce que je crois, détruit pas de grandes catastrophes naturelles, qui entretiennent un rapport avec l'inondation de la steppe de la mer du Nord et la rupture du détroit de Gibraltar en -400 (temps expérimental). D'après la datation officielle de la fin de la civilisation mégalithique olmèque vers +400, un autre raccourcissement de l'époque de l'histoire pourrait paraître plausible, si les Olmèques sont identiques avec les Mégalithiques en Europe.

Ce n'est qu'après ces violentes catastrophes naturelles qu'apparut la civilisation celte (= à l'origine scythe), partant de domaines entourant la mer Noire, dont l'eau douce était devenue imbuvable en raison de l'irruption de l'eau salée de la Méditerranée. Les peuples installés ici furent contraints à la fuite, et furent dispersés jusqu'au Japon, en Inde, en Europe et dans l'espace méditerranéen presque inhabité en raison de catastrophes naturelles et d'une terrible sècheresse. Ainsi, on comprend qu'il y ait des preuves de l'extension de l'empire des Scythes du nord dans l'angle Oder-Neisse ou dans la Marche de Brandebourg[366], de l'existence d'une colonie scythe sur le territoire brandebourgeois, et que des recherches prouvent « *la trace scythe importante dans la culture de Hallstatt* »[367] pendant l'ancien âge du fer en Europe centrale[368].

365 Friedrich, 1995, p. 64.
366 Rostowtzeff, 1931, vol. I, p. 270 ; cf Seger, 1928.
367 Koppers, 1936, p. 621.
368 Mararenko : « Les Scythes et Hallstatt », Helsinki 1930.

En raison du clergé des druides, caractéristique de la civilisation celte, il semble s'être agi ici d'une extension qui s'est accomplie à une époque essentiellement plus tardive de cette culture justement, partant des îles Britanniques, inspirée par une civilisation méditerranéenne, mais surtout par la dissémination du christianisme primitif et du style architectoniques de ce christianisme précoce par les moines itinérants. Cette civilisation forme un léger substrat qui vient recouvrir la civilisation et l'architecture exportée à partir de la Grèce ancienne et de l'Étrurie par bateau et par-delà le Pô, les cols des Alpes ou par les colonies grecques en Gaule du Sud (entre autres Massilia/Marseille et Emporion) directement vers l'Europe centrale comme une nouvelle mode. Ainsi est imitée une civilisation *proto-romane* superposée à la civilisation celtique et germanique, qui n'a existé qu'en tant que mode du style architectural, de la consommation et de la culture, mais non comme une culture de Romains conquérant le monde, un peu comparable à la situation après-guerre, quand les produits exportés d'Amérique (Coca-Cola) donnaient l'impression d'une conquête américaine de l'Europe.

Cette culture proto-romane en Europe centrale et du Nord est fécondée aussi par le transfert des impulsions culturelles reçues par les Normands dans l'espace méditerranéen puis développées par l'importation nouvelle en Sicile par les Vikings d'une architecture normando-romane. Cette époque culturelle finissant avec le début du gothique est connue comme sous le nom de romane (officiellement 1050-1230).

L'existence d'une population originaire présente *avant l'arrivée* des celto-scythes (germains de l'Est) provenant de l'Ouest de l'Europe et d'Afrique du Nord est attestée par les toponymes berbères dans la Bavière ancienne[369] et par l'existence en apparence curieuse de Berbères en Allemagne[370]. Celle-ci peut donc être considérée comme une persistance de la période précédant les catastrophes, donc avant le changement de millénaire. Cette couche très ancienne de toponymes semble indiquer des langues ou des dialectes *hamito-sémitiques*. « *Il faut se représenter cette population répandue autrefois sur de grandes parties de l'Europe occidentale – y compris l'Allemagne – comme ethniquement proche parente des anciens Rhètes, Ligures, Basques, Ibères et des tribus berbères habitant aujourd'hui encore au Maroc. En ce qui concerne ces derniers par ailleurs, chaque visiteur du Maroc est stupéfait de voir combien ces gens ressemblent dans leur aspect extérieur à un type que l'on rencontre en Allemagne et dans la région des*

369 Friedrich, 1990/a.
370 Wirth, 1928.

Alpes »[371]. L'étrusque, encore non décrypté, appartient-il à ce groupe linguistique ?

Le groupe linguistique hamito-sémitique comprend dans la branche hamitique (nom de Ham, dérivé du frère biblique de Sem) entre autres l'égyptien ancien, le copte, le houssa, les langues couchitiques, et dans la branche sémitique entre autres l'arabe, l'araméen, le phénicien, le cananéen, l'ugarite, l'accadien et le maltais. « *Bien que le groupe sémitique et le groupe hamitique dévient fortement l'un de l'autre, on peut constater une parenté. Ils ont des mots-racines communs en plus grand nombre que l'emprunt ne peut l'expliquer, et ils présentent aussi en grammaire quelques traits de caractère typiques communs* »[372]. D'un côté, le substantif sémitique possède des affixes possessifs (moyen de former des mots) comme le substantif dans les langues fino-ougriennes, et d'un autre côté, la grammaire sémitique rappelle des caractéristiques typiquement indogermaniques[373]. Comme le basque présente des constructions similaires à celles du groupe ouralo-altaïque, entre autre le finnois, et que selon Conte de Charency (sans date) le berbère, le basque et certains mots d'ancien gallois présentent une parenté indéniable avec les dialogues indiens d'Amérique du Nord et du Sud, les toponymes berbères en Europe centrale sont le témoignage d'une présence culturelle vaste, et même intercontinentale.

Considéré de plus près, le basque se dévoile comme le reste d'une langue encore plus ancienne, appelée par Edo Nyland (2001) *Old Saharan Language*, qui a survécu dans de nombreuses langues sous forme d'éléments linguistiques basques (nord-ibériques) que l'on doit encore identifier. Si j'ai déjà parlé de l'utilisation de la langue grecque chez nos ancêtres, il semble plus clair que ce n'est pas l'étrusque qu'il faut dériver de l'ancien grec, mais l'inverse. Et dire que l'étrusque est d'une manière quelconque apparenté au basque paraît moins mystérieux car en particulier l'ogham et le basque – comme l'aymara au Pérou – sont construits selon un modèle mathématique. Les moines bénédictins ont utilisé l'ancienne écriture oghamique qui est arrivée vers 300 en Irlande, avec le christianisme gnostique ; originellement, elle était écrite de droite à gauche (et souvent le long du bord de la pierre de bas en haut et de l'autre côté de haut en bas). Ils ont modifié l'ogham, l'ont écrit de gauche à droite et ont introduit des voyelles auparavant non écrites. L'écriture oghamique existant dans différentes variations doit de ce fait être classée au moins à deux niveaux temporels – avant et après la christianisation. Le grec ancien est arrivé, pour ainsi dire en tant que langue modifiée à partir des langues de l'Europe ancienne, celles des Celtes et des Scythes – dans le sillage de la recolonisation appelée romanisation –, dans l'Europe centrale et du nord. Des moines bénédictins développèrent à partir d'elle comme une variation le latin, raison pour laquelle des inscriptions d'apparence latine – en particulier anciennes – (latin vulgaire) représentent en fait des textes en vieux-grec. Les racines tudesques du vieux-grec témoignent que ce n'est pas la langue allemande qui a des mots d'emprunt au latin, mais que ces mots d'emprunt sont des mots qui proviennent de l'époque précédant la création du vieux haut-allemand, quand on pouvait encore se faire comprendre dans toute l'Europe avec des dialectes issus du scythe (celte, tudesque).

Il y a un livre, *Auraicept Na nEces* (The Scholar's Primer) dans lequel on trouve des discussions exhaustives et détaillées de la grammaire, de l'écriture et de la construction des phrases en irlandais. Les règles mathématiques contenues dans ce livre ont été utilisées avec différentes variations par les moines bénédictins pour inventer de nouvelles langues, en introduisant des irrégularités conscientes, en échangeant ou en remplaçant certaines lettres – ce qui a été interprété à tort comme un déplacement phonétique par les linguistes. La ressemblance ou l'identité de beaucoup de voyelles dans les diverses grandes langues européennes apparaît de ce fait comme une contrainte imposée, contraire à ce qui se passe dans les langues européennes originaires, qui ont eu leur propre développement (scythe et tudesque, celte, gothique). L'ogham ancien – contrairement à l'ogham plus récent – a été presque perdu à cause du travail des bénédictins. La preuve en est livrée par plusieurs pierres travaillées en Angleterre et sur l'Isle of Man, surtout en Écosse, qui portent des inscriptions en langue pictique. Les inscriptions pictiques ont le même style que les inscriptions oghamiques, mais comme nous ne savons rien de la langue pictique, toutes les tentatives pour la traduire ont jusqu'à présent échoué.

* *Latin et grec dans l'ancienne Amérique*

À proximité de Quito (Équateur) j'ai découvert par hasard un vieux livre d'Hector Burgos Stone (sans indication d'année), qui est paru en Équateur. L'auteur y fait une liste d'environs cent concordances entre des mots en quetchua et ceux du grec, du sanscrit et du latin. Qu'est-ce que ces langues européennes ont affaire avec la langue administrative des Incas ?

371 Friedrich, 1995, p. 28.
372 Bodmer, 1997, p. 226.
373 Bodmer, 1997, p. 231.

D'après les faits que nous avons présentés auparavant, les dieux blancs en Amérique du Sud et centrale semblent avoir été entre autres des Vikings ou des Celtes (Ibéro-Celtes) qui avaient déjà une foi pagano-chrétienne. L'empire inca n'a existé en Amérique du Sud que de 1438 à sa destruction par les Espagnols en 1533, soit à peu près un siècle. Quelle que soit la date d'invention du latin, cette langue artificielle existait à ce moment-là, et elle peut avoir pénétré sous forme de mots d'emprunts dans la langue nordique des Vikings, et donc dans le quechua, comme les expressions américaines dans les langues européennes. Fait intéressant, le surgissement des Incas s'accomplit d'un côté immédiatement avec ou après la fin de la domination normande dans le royaume de Sicile ou dans l'ensemble de l'espace méditerranéen, ce qui permet d'expliquer facilement les voyelles grecques en quetchua, et d'un autre côté avec le début de la prédominance de l'ordre des Templiers. D'anciennes recherches confirment que les histoire bibliques au Pérou et les mots d'emprunt en quechua étaient *déjà connus avant l'arrivée des conquistadors*.

Comme Brasseur de Bourbourg a trouvé des racines *latines* aussi dans le maya-quiché, il semble d'un côté à nouveau y avoir des développements parallèles vers le quetchua des Incas, et d'un autre côté, il semble qu'il puisse exister en réalité des racines cachées provenant du vieux grec, ou le cas échéant du celte, du germain ou du gothique.

Déjà en 1786, Sir William Jones, qui maîtrisait 28 langues, examinait une « *origine commune n'existant peut-être plus* », *qui expliquerait la grande correspondance aussi bien des radicaux des mots que des formes grammaticales entre le sanscrit et les langues des Grecs, Perses, Romains, celtes et Germains* »[374]. Franz Bopp a comparé en 1816 le système de conjugaison des langues latine, grecque, perses et allemande.

La présence des Scythes en Inde, dont la langue était selon Egenolff (1735) le fondement de la langue celte, gothique, et également grecque, indique-t-elle une langue-racine commune, la langue des Scythes ? Des restes, qui semblent un mélange de langues européennes anciennes ou aussi indiennes dans les langues de l'américain ancien, pourraient être facilement expliqués de cette manière et ne nécessiteraient pas diverses phases d'invasion de nombreuses cultures. Il faut signaler ici de façon purement informative le *Vocabulaire arien-quechua* de l'historien argentin controversé Fidel López[375], qui compte 44 pages mais est à vrai dire incomplet. En 1871 parut à Paris un autre

374 Jones, réimpression 1967, p. 15.
375 Cf. Mathieu, 1972, p. 127 sq.

ouvrage de ce scientifique[376] qui mettait en évidence 1300 mots avec des racines sanscrites.

Les développements qui précèdent se rapportaient à deux langues politiques principales importantes. Des recherches similaires seraient justifiées pour le nahuatl et la langue aymara. Même dans les langues indigènes, des travaux linguistiques des premiers siècles de la conquête permettent de découvrir des racines germaniques et latines. Hermann Leicht (1962) en a indiqué quelques unes dans un dictionnaire de la langue mochika, qui ont été rassemblées au XVIIe siècle par Fernando de la Carrera (1664). Quand deux langues ont en commun des centaines de syllabes complexes – et non de sons d'arrière plan spontanés de nouveaux-nés – alors on peut, avec toute les précautions nécessaires, arriver à la conclusion qu'il y a eu un contact quelconque entre les peuples qui parlaient ces langues. Est-ce simplement un hasard si la culture Mochica au Pérou d'un côté construit des routes comme des aqueducs d'aspect romain, et si d'un autre côté on peut trouver des racines linguistiques germaniques (tudesque) dans sa langue ?

Même en Amérique centrale par exemple, le mot nahuatl (mot aztèque) *lan* (*tlan*) est non seulement identique dans sa signification de place ou de lieu avec le vieux haut-allemand *lan*[377] et le gothique (toutefois aussi en usage en vieux haut-allemand)[378] *land*, mais il a la même signification : pays, région, territoire. Même le *tlan* (syllabe servant à fabriquer des noms de lieux[379]) pourrait être interprété après division de ce mot en deux syllabes comme le vieux-haut-allemand : *te lan* (cf. tepec : voir p. 186) dans la signification *das Land* (le pays).

En Amérique du Sud, la similitude entre le mot aymara *Huta* (maison) et le *Hutta* en vieux haut-allemand ainsi que le *Hytte* danois n'est pas la seule à faire se dresser l'oreille. Pendant mon voyage au Pérou, j'ai eu l'attention éveillée par les noms indiens de quatre lieux habités, qui commencent par *sacsa* et se trouvent à Lima, Cusco, Arequipa et Ancash. Ce nom de lieu rappelle le nom de peuple *sachse* (saxon) (aussi en vieux haut-allemand *Sahso* et *Sazze*) qui était lui aussi usuel en vieux-haut-allemand. Ce nom de peuple est dérivé du vieux haut-allemand sahs (aussi : *sachs, sax, saxs*), la désignation d'un couteau à cran d'arrêt ou d'un sabre court. Un hasard peut-être, mais il y a là-bas aussi des noms de lieu comme *Sacsahuite* près de Cusco. *Huite* rap-

376 López, 1871.
377 Cf. Schützeichel, 1974, p. 106.
378 Wrede, 1930, p. 449.
379 Cf. Karttunen, 1983, p. 282.

pelle de nouveau la maison Haus ou la Hutte. Mais hui devient aussi en vieux-haut-allemand wi[380] et donc *huite* devient *wite*, qui dans le domaine du bois signifie une activité comme associer *sous le joug* ou *lier* (vieux haut-allemand *weten*).

Deux autres lieux au Pérou – près d'Ayacucho et Junin – s'appellent *Sacsamarca*. *Marca* signifie en vieux haut-allemand limite, pays limitrophe ou partie de terre délimitée ou le Mark, comme dans Mark (Marche de) Brandebourg. Pourrait-on traduire la désignation de lieu en vieil indien *Sacsmarca* par *Pays limitrophe ou marche des Saxons* ? Il y a aussi d'autres noms de lieu d'apparence vieux haut-allemand ou germanique, comme *Marcahuisa* (maison de la marche ou capitale de province).

À Cusco (Pérou) se trouve la fortification *Sacsahuaman* connue pour ses murs cyclopéens sans joint, constitué de pierres gigantesques. *Sacsahuama* peut être lu en vieil allemand *sacsa wa(r) man, wâ* (= *waa*) étant l'abréviation de *wâr* réel ou vrai (Wackernagel, 1861, p. 360) et *man* signifiant homme ou être humain. Sacsahuama pourrait-il signifier : Saxons, les gens vrais ? Cette fortification est à tort attribuée aux Incas. Mais même les Vikings n'ont pas érigé de bâtiments dans ce style unique, que l'on trouve dans le monde entier, entre autres en Égypte.

Dans le lied des Nibelungen (strophe 362), un pays lointain s'appelle *Zazamanc* – d'après Wackernagel[381] un pays romanesque en Afrique. Comme en vieux haut-allemand on peut écrire *cz* simplement z, nous aurions comme pour les noms des lieux au Pérou *Zacsamanc*, et comme *manc* en vieux-haut-allemand signifie *mengen* (mêler) ou bien aussi en provenant de *manec*, *multiple*, Zazamanc (qui se trouve en Afrique) pourrait signifier un pays de Saxons nombreux ou mêlés. Je voudrais rappeler le fait que Geiserich, avec ses Vandales, est censé avoir fait irruption en 429 en Afrique du Nord, et y a fondé un empire. S'agit-il ici de parallèles linguistiques purement fortuits entre des désignations géographiques au Pérou et celles que l'on trouve dans d'anciens textes allemands ? Il y a d'autres lieux au Pérou, comme *Saccsacancha* et *Sacsaoto*. *Cot* (aussi : *kot, got*) est en vieux haut-allemand une désignation de Dieu. De même, Quetzalcóatl est désigné comme le dieu blanc en Amérique centrale, dont le nom est censé signifier le serpent à plumes (vertes). Dans le *Popol Vu*, des Maya-Quiché, on trouve à sa place le nom Quetzalcut. Le « coatl » aztèque est ici identi-

380 Wackernagel, 1861, p. 141.
381 1861, p. 390.

fié avec le mot maya « cu » pour dieu, synonyme de cot (= dieu) en vieux haut-allemand.

* *Constructions mayas en briques à la romaine*

Les Mayas avaient des établissements d'enseignement où des grands prêtres enseignaient et, de l'avis de plusieurs auteurs, rédigeaient à partir de 600 des livres[382]. Déjà Petrus Martyr, l'humaniste italien, décrit ces livres *indiens* d'une manière précise, dans leur matériel et leur exécution. Comalcalco pourrait avoir été l'une de ces universités des Mayas.

Ce lieu se trouve au Nord de Villahermosa et est presque inconnu, mais il est unique en son genre. Quand je foulai le site, je me sentis plongé dans un endroit de fouilles *romaines* de l'Ancien Monde : des briques *cuites* étaient utilisées comme matériau de construction, à la place du calcaire employé autrement pour tous les bâtiments mayas. En dehors de Comalcalco, ont été construits en briques cuites les lieux Bellote et Jonuta situés à proximité, ainsi que Balankan et Tenosique, qui sont distants de 100 et 130 miles en direction du sud-est dans l'État fédéral de Chiapas.

La seule étude archéologique publiée provient de fouilles entreprises en 1966 avec comme directeur George F. Andrew (*Université de l'Orégon*), qui ont été publiées en 1967 et ont été complétées en 1989 pour aboutir à un texte de 160 pages et de 13 pages de cartes. Constatation de ce scientifique : « *Ce défaut de publication de données laisse un vide considérable en ce qui concerne la chronologie spécifique des nombreuses composantes de Comalcalco et la nature des relations extérieures* »[383].

Ponciano Sálazar, le directeur de l'Institut d'histoire et d'anthropologie de Mexico, entreprit de 1972 à 1981 des fouilles, mais rien ne fut publié. Pourquoi ce secret ? Est-il dû aux découvertes inhabituelles, qui ne cadrent pas avec l'image de l'histoire ?

Brian Fell a identifié sur les briques cuites à Comalcalco des symboles arabes, libyens, romains catholiques, étrusques et vieux-grec ainsi que des runes[384]. Une inscription libyenne dit : « *Jésus protecteur* »[385]. On a même découvert des symboles qui doivent avoir leur origine dans la vallée de l'Indus (Inde)[386]. Une autre découverte intéressante est un calendrier punique qui montre une division en douze mois avec

382 Landa/Gates, 1987.
383 Andrews, 1989, p. 151.
384 Fell, 1989, p. 316 ainsi que Fell, 1990 ; Steede, 2001 et Eccott, 1998.
385 Fell, 1989, p. 318.
386 Rudgley, 1999, p. 77.

à chaque fois quatre semaines comptant chacune sept jours, représentant donc un calendrier lunaire. L'écriture punique, développée à partir du phénicien, a été utilisée à Carthage dans les trois premiers siècles de la nouvelle ère. Des amphores puniques du IIIe siècle ont été découvertes en 1972 à proximité de la côte caribienne du Honduras. Le gouvernement du Honduras interdit des recherches supplémentaires, pour ne pas nuire au prestige de Colomb[387].

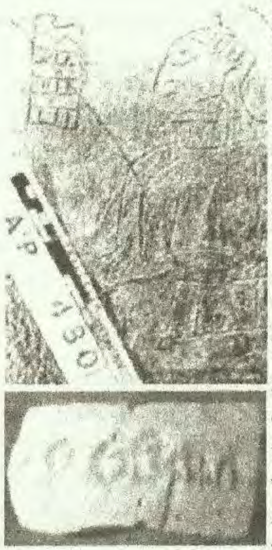


Figure 38 : Lybien. En haut : le Mexican National Institute of Anthropology and History a mis au jour à Comalcalco une tablette avec un cartouche libyen (en haut à gauche). Le texte traduit est : « Jésus, protecteur » et est l'indice de marins puniques (phéniciens) qui avaient déjà une foi pagano-chrétienne. En bas : sur ce fragment de Comalcalco, on voit des symboles écrits semblant provenir de l'Inde ancienne, en écriture de type coquillage, que l'on ne connaissait auparavant qu'en Inde.

Bien qu'il y ait eu des constructions en briques cuites en Amérique centrale, un fait s'oppose à l'influence *romaine* (orthodoxe), c'est qu'il n'y a pas à Comalcalco de construction de véritables ogives avec une clef de voûte. Des arcs, des voûtes et des coupoles représentent des caractères de construction plus évolués qui d'un autre côté n'étaient que sporadiques dans l'architecture grecque ancienne (terrasse du gymnase de Pergamon) et semble n'être pas encore connues à Comalcalco. Il faut d'abord distinguer le type de la construction des bâtiments et l'architecture employée. Nombre des caractères de construction employés à Comalcalco n'ont été employés qu'ici en Amérique *et* également dans l'Ancien Monde. Il s'agit ici de l'ordre de modèles de piliers dans les espaces qui confèrent aux murs une plus grande stabilité et peuvent de ce fait être plus fins. Tous les autres espaces des bâtiments mayas en d'autres endroits ont une structure carrée, non articulée, avec des murs plus épais. L'emploi de fondations maçonnées plus larges que les murs eux-mêmes n'a pas non plus été pratiquée ailleurs par les Mayas. De même, la construction des piliers indique une liaison avec l'Ancien Monde, parce qu'ils ont été faits à partir d'une enveloppe externe de briques, qui étaient liées de façon stratifiée au moyen de couches de briques continues et ainsi stabilisés. Les espaces creux

387 Fell, 1989, p. 318.

internes qui se trouvaient entre elles étaient remplis de gravats.

En revanche, l'architecture, contrairement à la construction de bâtiments, ressemble au style de construction des autres sites mayas. Les ordres des colonnes notamment dans les palais de Palenque et Comalcalco sont identiques. Mais Comalcalco se distingue considérablement, par l'emploi de murs de briques cuites, de tous les autres sites mayas.

La date de la construction est enveloppée de mystère. Le mortier calcaire fabriqué avec et à partir de coquilles de coquillages dans la Cube Tomb (tombe carrée) dans la zone de la *Grande Acropole* a été examiné en 1994 par les *Geochron Laboratories* à Cambridge (Massachusetts). Le résultat de l'examen au carbone radioactif a donné l'année 380. Mais ce genre de datations est par nature très exposé à l'erreur. En outre, on date l'âge des coquilles de coquillages, et non celui du mortier, car au moment de l'utilisation, le coquillage peut être mort depuis des décennies voire plus longtemps.

En tout cas, les bâtiments édifiés à Comalcalco avec des briques cuites ne présentent *aucune phase antérieure de développement*. D'une manière quelconque, le style et le type de la construction ont été soudain là. Cette technique de construction a-t-elle d'une manière ou d'une autre été importée de l'Ancien Monde ? L'expert britannique en archéologie David J. Eccott confirme « *que Comalcalco représente effectivement une preuve de la présence des Anciens dans le Nouveau Monde avant Colomb* »[388].

L'emploi de briques cuites à Comalcalco est situé à partir de 400, souvent à partir de 800 ou 1000[389]. De l'autre côté de l'Atlantique, selon le *Dictionnaire de l'Antiquité*, « *la technique vieille orientale de la cuisson des briques s'est perdue vers -1000 dans l'Europe ancienne ; on construisit ensuite soi-disant uniquement avec des briques séchées à l'air libre à grande échelle. Ce n'est que vers le milieu du -IVe siècle que l'on revint pour quelques grands bâtiments à la brique cuite* »[390].

L'emploi de briques cuites dans l'Ancien Monde se serait interrompu pendant 600 ans ? N'a-t-on pas séparé ici temporellement une phase de la technique de construction susceptible d'être mise en évidence dans diverses régions de l'Ancien Monde, pour la repousser arbitrairement en deux segments temporels différents ?

388 Eccott, 1998, p. 16.
389 Entre autres, Peréz Campos et Silva 1992, Peniche Rivero 1973.
390 Irmscher, 1984, p. 621.



Figure 39 : Drainage de l'eau. Le système de drainage de l'eau de la pyramide de l'étoile du matin à Tula est à peine remarqué par les visiteurs. La plateforme supérieure est liée par des rigoles (R) et des tuyaux de drainage (E) à un système de canaux dans le sol. (L) est un trou de drainage très récemment maçonné. Longtemps déjà avant la nouvelle ère, les Hittites fabriquaient en Asie Mineure des tuyaux coniques, insérables l'un dans l'autre et dotés de trous de révision (image du bas). On a trouvé à Camalcalco (Mexique) des tuyaux de ce genre en argile cuite.

La comparaison de périodes où l'on construisait avec des styles comparables, ne doit pas aller de l'Ancien Monde au Nouveau, mais se produire d'une manière précisément *inverse*. Les Phéniciens et les Étrusques connaissaient la technique des briques cuites. Carthage a prétendument été conquise par les Romains lors de la troisième guerre punique en -146, détruite, et les habitants réduits en esclavage. Si cette histoire est juste, alors on pourrait penser que les Carthaginois se sont enfuis avec leurs bateaux faits pour la haute mer en Amérique. Si nous prenons en compte maintenant les siècles obscurs qu'il faut supprimer dans la préhistoire européenne, alors ce moment avance de plusieurs siècles en direction du présent, et par là dans un laps de temps qui semble documenté par la datation au radio-carbone (en général douteuse) des coquilles de coquillages trouvées dans une sépulture de Comalcalco. J'ai été particulièrement frappé par les drains d'évacuation des eaux de Comalcalco, qui sont eux aussi faits d'argile *cuite*. C'est un cas unique en Amérique, bien que le visiteur attentif de Tula (Mexique) puisse observer un système de canaux faits de tuyaux d'évacuation des eaux, et que les Mayas eux aussi avaient construit un système ingénieux d'arrosage qui témoigne d'un niveau élevé de la technique de construction hydraulique. Ce qui est également unique en Amérique, c'est que les tuyaux d'évacuation des eaux à Comalcalco ont une forme conique, si bien qu'on peut les emboîter. À côté des Hittites, les Grecs employaient déjà à Pergamon (aujourd'hui en Turquie) ce genre de tuyaux et atteignaient ainsi à l'époque déjà une hauteur de 160 mètres. Ce système était aussi connu des Étrusques et des Phéniciens. Ce détail de construction, en apparence insignifiant, permet de mettre en évidence un parallèle supplémentaire entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Une énigme persiste : les tuyaux d'évacuation des eaux servaient-ils uniquement au Mexique à drainer l'eau de pluie, comme on l'admet ? Pourquoi la terrasse d'une pyramide de pierre aurait-elle besoin d'être drainée au moyen d'un système de tuyaux comme à Tula (Mexique) ? L'eau de pluie ne coule-t-elle pas toute seule sur les faces latérales en pierre de la pyramide ? On trouve sur la terrasse des pyramides des figures de pierres plus grandes que nature, les Atlantes de Tula. Ils portent un étrange pistolet géant dans leurs mains, qui évoque plutôt un outil. L'outil puissant et massif dans la main des Atlantes servait-il à détruire des pierres riches en airain ou en or ? À mon avis, la direction des systèmes de tuyaux indique une activité industrielle, car à Tula et Teotihuacán, on doit avoir déjà dans une phase précoce pratiqué la métallurgie, entre autres par les Mixètes[391].

* *Dieux blancs*

Après que le conquistador espagnol Hernan Cortes eut accosté au Mexique en 1519, on lui donna de la poudre d'or qui emplissait un ancien casque de chevalier. D'où les les Indiens tenaient-ils ce casque de chevalier ? Colomb n'avait pas foulé le sol du continent. Le casque provient-il des Vikings ? Dans quelle langue les Espagnols se faisaient-ils comprendre lors de leur conquête du Mexique et de l'Amérique du Sud ? Car dans quelles langues Malintzin, une esclave appelée après son baptême Donna Maria, que Hernan Cortes avait reçue des Tabascans en signe de soumission, pouvait-elle remplir son *service d'interprète*[392] ?

Quoi qu'il en soit, le cinquième souverain des Toltèques était Quetzalcóatl, qui régnait au milieu du Xe siècle. Les Toltèques le considéraient comme un dieu, un fils du soleil. C'est à lui qu'ils devaient leur culture élevée, leur religion, leurs lois, leur calendrier, et même la technique de l'agriculture et leur travail des métaux. Ce qui est particulier, c'est que Quetzalcóatl était blanc et barbu. Or les Indiens n'ont pas de barbe – un caractère qu'ils ont en commun avec les Asiates, dont il est sûr que de nombreux peuples indiens proviennent. En outre, Quetzalcóatl est représenté avec une croix et une crosse – comme ceux que les druides utilisaient. Quetzalcóatl est censé avoir foulé la terre à Pánuco, dans le golfe du Mexique. Tous les chroniqueurs sont unanimes dans la description du dieu blanc, en ce qui concerne la haute stature, la peau blanche et la longue barbe.

391 Rivet/Arsandraux, 1946.
392 Rackewitz, 1986, p. 97.



Figure 40 : Crosse épiscopale. Dans le « Florantine Codex », Quetzalcóatl est représenté au Mexique avec une croix et une crosse. Image de droite : crosse épiscopale irlandaise (Helgö, Suède). Complément de l'ornementation par l'auteur. Image du bas : comparaison entre Quetzalcóatl barbu (gauche) et une représentation du dieu nordique Odin avec un casque de chevalier (droite).

Mais en ce qui concerne son habillement, les textes divergent. Selon certains, il portait un habit blanc long et.ondulé, qui rappelle les druides celtes, et par dessus une cape semée de croix rouges, qui rappelle les Templiers – qui toutefois n'apparaissent que plus tard. Il portait des sandales, une sorte de mitre sur la tête et un bâton dans la main. D'autres le dépeignent avec une blouse de tissu noir grossier, avec des manches courtes et larges, et couronné d'un casque paré de serpents ornementaux. Se pourrait-il que les deux opinions soient exactes ? Le vêtement blanc rappelle aussi les gardiens de la foi celtes, et d'un autre côté, la robe noire avec de nombreux plis rappelle la tenue masculine des Vikings (Normands) du XIVe siècle. Un fait qui n'est surement pas universellement connu. On a trouvé une robe pour homme longue d'un pied dans une sépulture de la colonie groenlandaise Herjolfnes (photo 7). En outre, ils portaient ce que l'on appelle un capuchon à natte et des casquettes burgondes que l'on peut voir de temps en temps mais identiques sur les représentations de l'Amérique centrale – purs hasards ? En Amérique centrale, on peut voir des Indiens – souvent aussi figurés avec une peau blanche – qui portent une sorte d'équipement et dont les têtes sont dans des casques. On se mit à spéculer pour savoir s'il s'agissait de représentations de casques de



Figure 41 : Chevalier. Éric le Rouge dans une armure médiévale avec casque, épée et bouclier (image de gauche : Arngrimur Jonsonn, 1688). L'image de droite date du XVe siècle et montre Nezahualcoyotl (1402-1472), roi de Texcoco au Mexique, habillé en Viking

cosmonautes d'une intelligence extraterrestre. Les deux conceptions s'accordent peut-être.

Mais avec la présence de Vikings en Amérique centrale, on connaitrait aussi en Amérique des chevaliers avec des boucliers ronds, des armures et des casques. Car les Vikings étaient aussi chevaliers et portaient des côtes de maille, comme en témoigne une découverte accompagnée d'une *épée de chevalier* dans le marais de Vimose à Fünen[393]. Ou aussi la trouvaille de Valsgärde (tombe 8) avec casque, côte de maille, cuirasse et bouclier rond. Comme des historiens décrivent aussi des chevaliers romains, il faut à mon sens considérer ceux-ci comme des chevaliers celtes ou germains du nord (Vikings).

La version historique officielle est que les Vikings n'ont été christianisés par le courant romain papal que relativement tard. C'est cohérent avec ce que j'ai décrit. Mais les Celtes et les Vikings avaient déjà été auparavant (mais à vrai dire pas généralement) christianisés par les moines iro-écossais. Si Quetzalcóatl est représenté avec une crosse et qu'on mentionne d'un autre côté un vêtement blanc avec des croix, alors ce détail qui n'a guère été remarqué jusque-là soutient précisément mes développements. Même le comportement du dieu blanc s'accorde avec eux : un prêtre aux mœurs strictes, s'adonnant à des exercices ascétiques. Il avait interdit les sacrifices humains, mais était d'un autre côté un guerrier redouté.

Maintenant, les deux manières de s'habiller concordent avec tout cela : d'un côté un Viking combattant, de grande taille, qui portait une robe masculine sombre, et de l'autre côté un prêtre pagano-chrétien avec un vêtement blanc ondulant : les chefs des Celtes et des peuples du nord étaient *pour ainsi dire formés dans les choses spirituelles et mondaines*.

Quetzalcóatl, le roi et dieu blanc des Toltèques, est probablement identique à Kukulkán qui est venu de l'Ouest vers les Mayas.

393 Oxenstierna, 1962, tableau 20.

Mais les Mayas se rappelaient aussi d'une invasion d'hommes blancs et barbus avant Kukulkán qui, guidés par un prêtre nommé Itzamná, étaient venus de l'Est par delà l'Atlantique. Il avait toutes les qualités physiques et morales de l'ascétique Quetzalcóatl et donna aux Mayas leur écriture, leurs doctrines, leurs lois et leur calendrier.

Avec Francisco Nufiez de la Vega (1702), Ramon de Ordofiez y Aguiar écrit dans son manuscrit *Historia del cielo y de la tierra*, qu'un étranger apporteur de culture, qui était allé avec ses gens (prétendument en 995) depuis Cuba le long de la côte du Yucatan puis en suivant le fleuve Usumacinta jusqu'à proximité de Palenque, fonda des colonies et l'empire de Xibalbay. Les Tzendales de Chiapas, un peuple qui utilisait la langue des Mayas, rapporte cette histoire. Le nom qu'ils donnèrent à leur Kukulkán est remarquable : Votán ou Uotán. Le maître germanique des dieux Wotan (Wuoton, Vodan ou Voden), qui était aussi appelé Odin, se trouvait-il en Amérique centrale ? Francisco Nufiez de la Vega (1702) situe cette date à -600 et ainsi dans la phase de colonisation de la région des Mayas.

Nous rencontrons dans presque toutes les régions d'Amérique centrale des dieux blancs et barbus. Au Guatemala, les Quiches l'appellent Gucumatz (déformation du mot Kukulcá) et Xbalanque. Un dieu nommé Bóchica arriva prétend-on jusqu'à la Colombie d'aujourd'hui, après avoir traversé les plaines du Venezuela, où l'on trouve également sa mémoire comme dans de nombreuses tribus de la race des Tupi-Guarani jusqu'au Paraguay, où il s'appelle Zumé (Tsuma, Tamú et Tumé). Où disparut Bóchica ? Dans le haut plateau des Andes ?

Les hommes blancs et barbus du lac Titicaca, qui selon le chroniqueur Velasco étaient venus d'au-delà la mer, adoraient le soleil (Inti) et la lune (Quilla). Leur chef, Huiracocha (Huirakocha), que les Espagnols écrivaient Viracocha, était interprété de la manière la plus fantastique. Je rappelle que la syllabe *hui* en vieux haut-allemand a aussi été remplacée par la syllabe *wi*. Effectivement, pour le dieu créateur des Incas *Hui*rakocha on indique aussi dans la littérature le nom de *Wi*racocha. Comment cette particularité du vieux haut-allemand est-elle documentée dans le nom sud-américain du dieu de la création ? Cocha dérive-t-il du vieux haut-allemand cot (= dieu) ? On est unanime en pensant que Huiracocha doit être venu de l'eau : grand, blanc et à peau blanche. Une chroniqueuse, Betanzos, mariée avec un indigène, le décrit peut-être plus justement comme un prêtre à peau blanche, avec la tonsure et une longue barbe, habillé d'une soutane blanche qui lui tombait sur les pieds et qui portait apparemment dans sa main un livre.

Pourquoi les Indiens Aymaras construisent-ils auprès du lac Titicaca (Bolivie) jusqu'à aujourd'hui leurs bateaux en totora, qui satisfont même aux exigences élevées de la navigation en pleine mer ? Dans les gigantesques ruines mégalithiques de Tiahuanaco (Tiwanaku), il se trouve un monolithe haut de deux mètres. En Bolivie, on ne le connaît pas autrement que comme *Le moine* (*El Fraile*). Il tient dans la main droite un objet cylindrique allongé et dans la gauche une chose carrée qui présente toutes les qualités d'un livre médiéval avec un fermoir. S'agit-il de la fermeture métallique d'un bréviaire ou de la Bible ? Même les charnières sont reconnaissables dans toutes leurs particularité. Ce fait serait déjà assez remarquable si le moine ne semblait pas être une copie de la statue d'un apôtre inconnu qui est exposée dans la cathédrale d'Amiens. Le style artistique est différent, mais il s'agit apparemment de la même personne[394]. Le bâton cylindrique représente-t-il dans les deux cas un écritoire ?

On a beaucoup spéculé sur l'observatoire du soleil ou Kalasasaya, dans lequel se trouve le *moine*. Kalasasaya signifie *pierres dressées* et la dénomination confirme le fait que l'on trouvait là des pierres dressées, qui ont été murées de nos jours par les archéologues. On suppose qu'il s'agit d'un observatoire avec un mode de construction mégalithique.

L'ancien professeur Hector Gresleben (1957/1958) de l'Université de Buenos Aires, spécialiste d'histoire de l'architecture, pense que la célèbre porte du soleil qui est taillée dans un seul bloc de pierre avec pour mesures 2,80 x 3,60 x 1,40 mètres correspond à une porte dans le plein sens de ce terme. Alcide d'Orbigny pouvait encore, au début du XIXe siècle, constater sur la pierre le vert-de-gris provenant des gonds de bronze. Beaucoup de spécialistes ont tenté de sonder le sens du bas-relief. Arthur Posnansky (1932) a été le premier à considérer la porte du soleil comme un calendrier. En 1937, E.D. Dieseldorff a publié une étude qui signalait quelques relations avec le calendrier maya. Greslebin (1957/1958) voit contrairement à toutes les autres études dans la porte le portail principal d'une église.

Les constructeurs de la Kalasasaya sont censés avoir trouvé la mort selon les traditions dans une bataille à la fin du XIIIe siècle ou s'être enfuis. Il est intéressant de noter que le portail principal de la Cathédrale d'Amiens a été bâti entre 1225 et 1236.

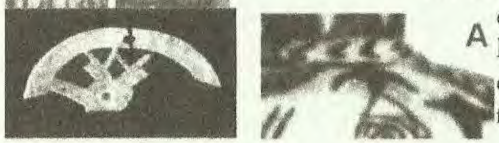
Vicente Fidel López (1871) a établi la concordance du zodiaque des Incas avec celui que l'on connaît dans l'Ancien Monde. Sept zodiaques incas sur les dix qui nous sont parvenus sont pratiquement identiques avec ceux d'Europe. Deux ont la même signification, mais

394 Mathieu, 1972, p. 219.



d'autres symboles, tandis que le dixième présente le même symbole et un sens au moins similaire. S'agit-il de concordances purement fortuites ?

L'Église catholique papale s'est bornée à donner aux fêtes religieuses, qui avaient une origine païenne aussi bien que chrétienne, une nouvelle signification. Mais ce n'est pas le cas pour le zodiaque. Il est resté conservé dans sa forme originale.



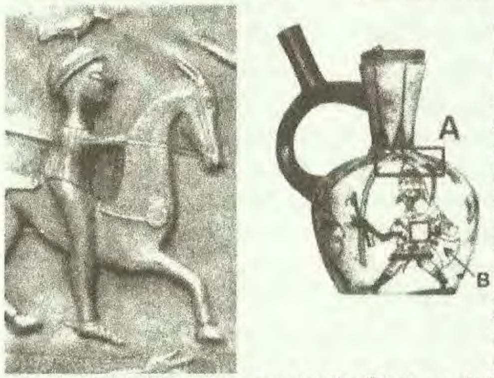


Figure 43 : Casques. En haut : l'auteur a découvert à Tucson la description de cet objet qui a été extrait lors de fouilles – selon le Dr Emil Haury (Université de l'Arizona) un cimier de casque – qui ont été faites à proximité de la Casa Grande NM (Arizona) en 1926. Au milieu : cavalier avec un casque à cimier sur le chaudron d'argent de Gundestrup dans le nord du Jütland (Danemark). En bas : guerrier de la culture mochika, qui bâtissait aussi de grandes pyramides, avec une hache (B) et un cimier de casque (A = agrandissement du détail), sur un vase de Trujillo (Pérou).

La question se pose donc de savoir qui a apporté le zodiaque en Amérique du Sud. Mais même les Indiens Algonquins nord-américains connaissaient des constellations, entre autres la grande ourse, qu'ils appelaient exactement pareil. Appelle-t-on de façon purement fortuite une constellation qui n'a aucune ressemblance avec un ours d'un côté et de l'autre de l'Atlantique ? Est-ce aussi un hasard si les scientifiques américains précoces ont été étonnés par les ressemblances des sépultures de pierre des Indiens Algonquins le long de la Delaware River[395] et des cistes de même construction au Danemark. Mais même les sépultures de pierre le long du Milk Creek en Illinois[396] sont identiques à celles de l'Europe.

395 Du Chaillu, 1889.
396 *Smithsonian Institution,* « Douzième rapport annuel ».

Les Vikings ne sont probablement arrivés que plus tard, car selon le point de vue général, ils connaissaient les signes du zodiaque mais ne les ont pas documentés. Le zodiaque est-il venu en Amérique avec les Celtes, plus précisément avec les Irlandais et les moines iro-écossais ? Le dieu blanc barbu Viracocha appartiendrait sans doute à ce groupe. Le type de construction mégalithique de Kalasasaya se dévoile ainsi comme celte, ou comme un bâtiment encore plus ancien. Si ce n'était pas le cas, il faudrait chercher une autre voie, plus directe, que le christianisme aurait empruntée pour parvenir en Amérique du Sud et en Amérique centrale.

Il faudrait aussi examiner une influence phénicienne en Amérique du Sud, car celui qui a apporté la culture Mochica pré-inca était représenté sur un portrait typique de céramique, souvent sous les traits d'un homme barbu, avec des chevilles dans les oreilles, et plusieurs fois avec un turban (cf. figure 37).

Avant les Incas, dont le dieu, sous forme d'*écume sur la mer,* était monté de la côte jusqu'au haut plateau et s'était installé dans la ville de Tiahuanaco, x générations de souverains Viracocha ont laissé des traces nettes au Pérou. Les Incas racontaient aux Espagnols quelque chose qui paraissait un conte de fée, à savoir que les Viracochas étaient capables d'abréger les distances et de changer les paysages, en dirigeant les fleuves à travers le désert et en plaçant les montagnes sur des plaines (= mounds, tumulus funéraires ?). Curieusement, on pourrait qualifier ces propriétés de celtes (ou de mégalithiques ?), car en Europe on changeait le cours des fleuves comme s'il s'agissait là de quelque chose d'évident, ce qui s'est passé d'une façon que l'on peut démontrer avec l'Igelsbach près de Manching[397], la boucle de l'Aar à Berne[398] et d'autres cours d'eau.

Même des *routes romaines* ont été construites dans la période précédant les Incas par les ingénieurs de Tiahuanaco en Amérique du Sud, ce qui permettait de raccourcir le temps de voyage par rapport à la durée de la marche à travers champs. Le système de routes, qui englobe 40 000 kilomètres dans les Andes avec deux tracés principaux en direction Nord-Sud était en partie pavé ou bordé de pierres. Les routes menaient de Tiahuanaco dans toutes les parties du royaume : à l'Est dans le bassin de l'Amazone, au Sud vers l'Argentine du Nord-Ouest, à l'Ouest dans la région de Nazca sur la côte péruvienne ou au-dessous vers la côte Nord où se trouve Tucume. La plupart de ces routes avaient été reprises par les Incas et peut-être allongées.

397 Rieckoff/Biel, 2001, p. 419.
398 Pfister, 2001.

L'affirmation selon laquelle les Viracochas pouvaient abréger les distances correspond à la réalité.

L'impressionnant terrassement des flancs de montagnes au Pérou, destiné à l'arrosage, commença avant la domination des Incas. L'aqueduc colossal – d'aspect romain – d'Ascope au Pérou, construit avec des pierres d'adobe (briques séchées à l'air libre) a une hauteur de quinze mètres et s'étend en surplomb sur 1,5 kilomètres. Le canal de La Cumbre est long de 84 km et les réservoirs – comme celui de San Jos – contiennent plusieurs centaines de milliers de mètres cube d'eau. En Europe, on attribuerait sans doute ces bâtiments hydrauliques – officiellement rattachés à la culture de Mochica – à l'énergie des Romains. Officiellement, on ne lit pour ainsi dire rien sur les aqueducs et l'architecture hydraulique des péruviens – par embarras ?

La longue liste des souverains Viracochas s'est terminée quand le premier Inca, douze générations avant l'arrivée des Espagnols, a été sacré empereur. Vers 1290, Viracocha et ses gens auraient été combattus et chassés par des envahisseurs à peau blanche. Il s'agissait vraisemblablement de Vikings qui avaient été chassés par les guerres de christianisation.

Les chroniqueurs précoces Sarmiente et Betanzos décrivent de façon détaillée le départ de Viracochas. Les Indiens Cana lui édifièrent un grand temple à l'endroit où il leur avait parlé, et y érigèrent une statue barbue de quatre mètres de hauteur dans laquelle les Espagnols virent plus tard leur Saint Bartholomé[399].

Le système de signes inca, qui jusqu'à présent n'a été déchiffré que partiellement (écriture avec des nœuds), le *quipu* est considéré comme une invention péruvienne ancienne et spécifique. Mais on connaissait un système similaire ailleurs, et pas seulement en Scandinavie.

Un genre particulier d'écriture par nœuds était, sous le nom de nœuds de meuniers, encore en usage en Allemagne du Sud jusqu'au début du XXe siècle. Certains nœuds, rosettes et tresses noués dans le cordon du sac désignaient le type et la quantité de farine[400]. Les combinaisons de couleurs et de chiffres peuvent être utilisés à des fins statistiques. Des systèmes correspondants font aussi réciter par le connaisseur des textes religieux. Déjà au VIe siècle avant JC, Lao-tseu exaltait : « *Faites à nouveau nouer des nœuds avec des cordes, et faites-les utiliser comme une écriture...* » Quand on ne connaît pas quelque chose, que l'on n'arrive pas à déchiffrer ou à traduire, on voit apparaître de fausses

399 Heyerdahl, 1997, p. 230.
400 Anders/Jansen, 1998, p. 12.

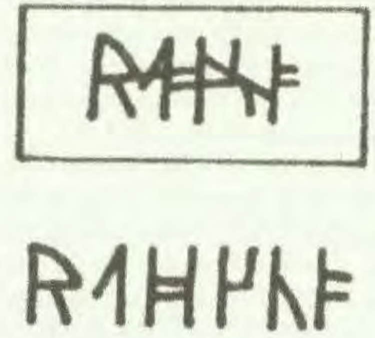


Figure 44 : Inscription de Nazca. Cet ornement d'un récipient de Nazca (Pérou) est-il une inscription runique ?

compréhensions. Ainsi, le chroniqueur Garsilaso de la Vega nous parlera d'un interprète de l'écriture à nœuds qui lisait ainsi le mystère de la trinité – *trois* personnes et *un* Dieu : « *Trois Dieux et un autre font quatre.* » La trinité de Dieu était donc déjà connue avant l'arrivée des Espagnols.

Les Vikings, et déjà avant eux les Irlandais et les moines, avaient apporté avec eux la foi chrétienne en Amérique. Cette variante que je présente n'a jusqu'à présent pas été discutée, parce que les Vikings ou d'autres aventuriers venus de l'Ancien Monde étaient regardés comme des barbares païens, qui s'opposèrent longtemps à la christianisation romaine papale.

Les blancs survivants de la bataille de Tiahuanaco furent dispersés dans plusieurs directions. Ils arrivèrent probablement à l'île de Pâques et peuplèrent la Polynésie après que des Indiens du temps précédant les Incas y soient allés.

Au moment de la conquista, rapporte Petrus Martyr, les Espagnols s'étonnèrent que les Péruviens aient des bateaux qui ne le cédaient pas en taille aux caravelles espagnoles. Et Balboa raconte que l'Inca Yupanqui avait fait piller deux îles de l'Océan Pacifique[401]. Les contacts précolombiens entre Océanie et Amérique sont donc historiquement définitivement établis.

Comme j'ai pu le constater lors de ma visite des Galápagos, on a trouvé sur l'archipel presque dépourvu d'eau potable en plusieurs endroits de la céramique du Pérou et de l'Équateur ainsi qu'une pipe d'argile de type Mochika, encore utilisable après nettoyage. On a découvert aussi, à côté, de petits tranchoirs d'obsidienne et de silex, donc un matériel qui n'existe pas dans les îles Galápagos et doit donc provenir, comme les récipients en argile, du continent.

Thor Heyerdahl fixe la date de l'arrivée des étrangers en l'an 500, ce qui est bien trop précoce, car il dit lui-même que les descendants des blancs, les Arii, représentaient l'aristocratie polynésienne, et que leurs ancêtres étaient adorés comme des dieux. Au XVIIe et au

401 Communication de la société du Proche Orient et de l'Égypte, 1926, p. 3.

XVIII[e] siècle, les Européens découvraient toujours des indigènes à la peau blanche et aux cheveux roux. Il serait absolument *impossible* que le type nordique de l'homme se soit conservé aussi longtemps, ne serait-ce même que dans quelques familles, sur les archipels océaniques. Il doit s'agir d'un laps de temps considérablement plus bref.

Quand Alvaro Mendana, à la fin du XVII[e] siècle, découvrit les îles des Marquises, Antonio de Murga parla de plus de « *quatre cents Indiens (des îles Solomon) grands et d'apparence fort agréable... avec des cheveux très beaux, bouclés, et beaucoup d'entre eux étaient blonds.* » Il y eut sans cesse des rencontres de ce genre pendant ce voyage. Le Hollandais Cark Frederick Behrens (1793) dit des habitants des îles de Pâques que « *en général, ils sont sombres comme les Espagnols ; cependant il y a assez de noirs et d'autres qui sont entièrement blancs.* »

* *Tous les chemins mènent à Tiahuanaco*

La découverte d'une bourse faite de cuir de lézard indien, de soie chinoise et d'une figure de Bouddha dans des sépultures de Vikings pourrait être un indice de la longueur des voyages qu'ils entreprenaient. Si c'est exact, ce dont je ne doute pas, la question se pose de savoir par quelle voie les Vikings sont arrivés en Chine ou en Inde. Si nous excluons la circumnavigation autour de l'Afrique, il reste, comme voie maritime directe, le Passage Nord-Ouest, aujourd'hui glacé, et le détroit canadien et/ou le long de la côte Nord de la Russie, dans chaque cas jusqu'au détroit de Béring. Une possibilité fondamentalement différente – *supplémentaire* – serait un voyage d'expédition qui suivrait le courant du Brésil le long de la côte Est de l'Amérique du Sud. Par la route de Magellan – qui n'a été officiellement découverte que plus tard – on parvient au Pacifique, et en suivant le courant équatorial on se déplace en direction de l'Indonésie et de l'Inde. Pendant ce voyage, on aurait éventuellement utilisé les bases de la côte du Pacifique, qui sont reliées par des routes à Tiahuanaco. Naturellement, ces ports pourraient avoir servi aussi directement de point de départ d'une possible route de liaison vers l'Inde et plus loin en direction du Proche Orient.

Eduard Stucken met en évidence « *un matériel linguistique polynésien en Amérique et à Sumer* »[402]. Cela n'est guère étonnant si l'on tient compte de l'existence de bâtiments mégalithiques sur les îles du Pacifique, qui avant les Vikings avaient été érigés par les Celtes ou Mégalithiques.

402 1926, Cahier 2.



Figure 45 : Inscriptions rupestres. A : inscription libyenne au Chili. Tiré de : « Journal Anthropologique du Canada », vol. 13, n° 2, 1975. Cf figure 7. B : dans l'Idaho. « Indian Rock Writting in Idaho », douzième rapport biennal de la Société historique de l'État de l'Idaho, 1929-1930, p. 35-111. C : en Californie. « University of California Publications in American Archaeology and Ethnology », vol. 24, 2/1929, p. 62-159. D : en Argentine. Tiré de : Quiroga (1931) in : « Impressa de la Universidad ». E : au Pérou. Tiré de : Hutchinson, 1873. F : pour comparaison, signes d'écriture ibérique (variante sudiste du -III[e] siècle), qui présentent des relations avec les écritures phénicienne, étrusque et de l'ancien grec (Haarmann, 1991, p. 421 sq.).

Comme je l'ai déjà montré, des routes menant dans toutes les parties de l'ancien royaume partaient de Tiahuanaco. Les voies conduisant dans le bassin amazonien et en direction du Rio Parana constituaient en fait déjà la route pour des conquérants européens dans le haut pays sud-américain : par les systèmes de fleuve ramifiés de l'Amazone au Brésil et des fleuves Paraguay et Paraná qui s'écoulent dans le *Rio de la Plata*, donc depuis le Pérou en passant par la Bolivie et le Paraguay jusqu'à la côte argentine sur l'Atlantique. Lors de ses expéditions exemplaires, le professeur français Jacques de Mahieu a mis en évidence des bases de Vikings (et de Celtes ?) au Paraguay. Il trouva dans les contrées sauvages du Paraguay 71 inscriptions runiques parmi d'innombrables autres inscriptions sur pierre effacées par le temps et les intempéries. Il y a aussi des témoignages mégalithiques en Amérique du Sud, comme le prouvent entre autres des menhirs en Argentine.

Pour des raisons de place, nous ne pouvons traiter plus précisément ici ces trouvailles intéressantes. Nous n'aborderons que les routes commerciales par lesquelles les Vikings barbus et blancs pénétrèrent dans le grand empire bien organisé d'origine européenne, qui ne s'ef-

fondra qu'en 1532 sous les coups des conquistadors espagnols. Les chroniqueurs témoignent que l'empire qu'ils ont abattu était dirigé par des hommes qui étaient « *plus blancs que les Espagnols* » et dont beaucoup d'entre eux étaient blonds aux yeux bleus.

Il n'est plus étonnant aujourd'hui que la célèbre carte de Piri Reis qui date de 1513 représente la source de l'Amazone, qui officiellement n'a été découverte que bien plus tard. Les îles Falkland ont été découvertes officiellement en 1592, mais sont représentées sur les cartes de 1513, soit 79 ans avant la découverte officielle, déjà à la bonne latitude. Les Vikings au plus tard, ou même avant eux les Celtes et les Mégalithiques avaient découvert toutes ces régions avant le voyage de Colomb.

Mais les Vikings arrivèrent aussi par la route du Nord, que l'on appelle le passage Nord-Ouest, en naviguant sur la mer du Nord à cette époque exempte de glace, le long de la côte dans le Nord du Canada (ou de la Sibérie), et ils traversèrent le détroit de Béring, qui n'a été comblé qu'avec la période neigeuse ; ils pouvaient ensuite suivre au choix la côte Ouest de l'Amérique ou la côte Est de l'Asie vers le Sud. C'est la raison pour laquelle les Anglais (entre autres) ont cherché plus tard désespérément cette voie navigable située en fin de compte dans le Nord du Canada, mais ils ne l'ont pas trouvée. Le navigateur et découvreur James Cook chercha neuf mois sans succès un passage Nord-Ouest.

Or le bruit de l'existence d'un passage Nord-Ouest n'était pas un conte de fée, parce qu'il existe. Sauf que cette voie navigable est aujourd'hui bloquée par la glace et n'est praticable que pour les brises-glace. La vérité, c'est que les Vikings ont utilisé avant 1350 le passage Nord-Ouest exempt de glace et naviguèrent par le détroit de Béring jusqu'au Pacifique. Plus tard ce fut impossible, même pour les Vikings, parce que l'île verdoyante du Groenland et le passage Nord-Ouest commencèrent à geler au début du petit âge glaciaire, comme je l'expliquerai plus précisément.

Les Vikings firent aussi le tour de l'Amérique du Sud, bien avant que le marin portugais Fernando Magellan (1480-1521) découvre le passage Sud-Ouest. Magellan lui-même n'hésita pas un instant dans sa recherche, en n'entrant pas dans la large et accueillante embouchure du *Rio de la Plata*, mais il navigua sans détour et chercha, *certain du but,* la route qui devait plus tard porter son nom, le détroit de Magellan – nettement plus étroit – tel qu'il était figuré sur une carte qu'il avait *sous les yeux,* plus au Sud. Il le *découvrit* enfin officiellement le 21 octobre 1520.

Ainsi, Magellan n'était pas le découvreur du passage Sud-Ouest, et il y avait une carte de régions qui n'étaient pas encore officiellement découvertes ? Oui, car dès 1515, donc cinq ans avant que Magellan ne traverse le détroit qui porte son nom, Johann Schöner figura le détroit sur son célèbre globe. En fait, il s'agit d'un plagiat de la carte du monde de Martin Waldseemüller datant de 1507. Sur cette carte, l'Amérique, en particulier l'Amérique du Sud, était figurée comme un continent entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Une information qui officiellement n'était pas encore connue avant le voyage de Magellan, qui a eu lieu considérablement plus tard ! Quand on sait que Pizarro, au moment de la publication de la carte de Waldseemüller, n'était pas même arrivé au Pérou, on obtient un tracé incroyablement précis pour l'Amérique du Sud – au contraire de la côte de l'Amérique du Nord, qui est représentée sans le Groenland, le Labrador et Terre Neuve, bien que ces régions de l'Amérique du Nord aient été officiellement explorées au cours des dix années précédentes.

Mais à vrai dire, l'Amérique du Sud était coupée au Nord du détroit de Magellan sur la carte de Waldseemüller – intentionnellement. Car les informations *secrètes* permettant de faire figurer l'Amérique du Sud provenaient de France, plus précisément de sources normandes. Des Vikings danois étaient allés en Amérique du Sud dès le Xe siècle. Les Normands du duché de Normandie (France) n'avaient jamais complètement perdu leur liaison avec leur pays d'origine, danois, et ils cultivaient constamment des relations maritimes[403]. Ils importaient du bois de pernambouc qui était déchargé dans les ports normands de France. L'extrait d'un bois rouge, nommé bakkam, fut d'abord – au lieu de troncs entiers – amené en Europe. Les Italiens appelèrent ce produit *bresil* ou *brasilly* et les Catalans *brazil.* Le trafic changea au XIIIe siècle quand des troncs entiers arrivèrent dans les ports de Normandie. Ce fait est documenté sans équivoque, car l'usage du pernambouc par les menuisiers et les tonneliers est décrit dans un livre que fit publier Estienne Boileau quand Louis IX était roi de France. On peut prouver que le commerce transatlantique avait déjà lieu plusieurs siècles avant le voyage de Colomb.

Dieppe est le port naturel de la ville d'Amiens, distante de 100 kilomètres ; on trouve à l'entrée principale de la cathédrale l'original de la statue pré-inca de Tiahuanaco, connue sous le nom de *Moine.*

Maintenant, on comprend aussi pourquoi, à côté d'autres, une île mystérieuse est dessinée sur plusieurs vieux atlas chaque fois en un lieu

403 Mollat, 1952.

différent à l'Ouest de l'Europe, dans l'Atlantique : l'atlas médicéen de 1351 l'appelle Brazil, la carte de Bianco de 1436 Berzil et celle de Benincasa de 1482 Bracill. La situation du Brésil était une connaissance bien gardée pour des raisons économiques. Le rapport écrit du capitaine Paulmier de Gonneville, de 1503, mentionne « *le pays de l'Inde de l'Ouest, ou se rendent depuis quelques années les navigateurs de Dieppe et de St Malo ainsi que d'autres Normands pour chercher du bois permettant d'obtenir la teinture rouge.* » Est-ce dans la connaissance des mystérieux territoires d'outre-mer que réside la cause du comportement du roi de France, qui était au courant avant même la décision officielle concernant la division du monde entre le Portugal et l'Espagne, que devait prendre le pape Alexandre VI (1431-1503) dans sa célèbre bulle de 1493 ? Car le roi français savait que les puissances ibériques, l'Espagne et le Portugal, n'avaient pas encore découvert de nombreuses et vastes parties de l'Amérique. Il introduisit son cousin, le duc de Lorraine, qui fit mutiler les cartes existantes des Templiers et/ou des Normands et en fit produire – avec une édition importante par rapport à l'époque de 1000 cartes – par Waldseemüller. Plus tard, la carte originelle avec le détroit de Magellan fut publiée par Schöner, et Magellan alla cinq ans plus tard vers son but, le détroit *découvert* par lui.

Le roi français, porteur du savoir des Normands et des Templiers, et donc des Vikings danois et probablement aussi des Phéniciens, avait au début du XVI[e] siècle un intérêt marqué à montrer aux nations maritimes et au pape que les pays qu'ils devaient découvrir étaient déjà connus. Le pape Clément VII dut sur ce expliquer que la bulle problématique de 1493 « *ne concerne que les continents connus et non les pays découverts auparavant par d'autres couronnes* ». On accorda ainsi officiellement que l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud étaient déjà des pays connus immédiatement après le premier voyage de Colomb !

Le résultat fut que le privilège hispano-portugais fut maintenu pour l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, mais qu'il fallut céder pour l'Amérique du Nord. La France put alors par la suite coloniser sans obstacle le Canada.

Maintenant, on comprend aussi pourquoi Waldseemüller a représenté exactement l'Amérique du Sud jusqu'au 40ème degré de latitude – pour des raisons stratégiques sans le détroit de Magellan, mais laissa de côté les pays déjà découverts auparavant, le Groenland, le Labrador et Terre Neuve, et ratatina l'Amérique du Nord jusqu'à la rendre méconnaissable, réduite quasiment intentionnellement à une contrée insignifiante. La France conserva sa connaissance des territoires nouvellement découverts ou encore à découvrir en Amérique du Nord, comme un as d'atout dans sa manche, et elle ne le joua qu'après l'émission de

la bulle, sûre de sa victoire et de son but. Entre la Normandie (France) et le Brésil se développa un trafic régulier de bateaux, après que le capitaine Paulmier de Gonneville eut installé avec un groupe de Normands en 1503 sur la côte de Santa Catarina une base. Ils ne furent chassés par les Portugais qu'en 1585.

* *Vikings en Amérique du Nord*

Colomb n'a absolument pas découvert l'Amérique le premier, car il a depuis été démontré que l'on a découvert à la pointe extrême du nord de Terre-Neuve trois maisons longues, typiques des Vikings, une forge et d'autres bâtiments plus petits, qui ont été entretemps reconstruits.

Selon les sagas, le Viking Leif Eriksson découvrit prétendument lors de son voyage l'île de Baffin, qui reçut le nom d'Helluland. Puis son navire se dirigea vers le Markland et finalement dans le pays du vin sauvage, appelé Vinland. On discute encore vivement pour savoir où ces pays figurés même sur les cartes anciennes – alors reliés par des ponts de terre qui existaient à cette époque mais n'existent plus maintenant – se trouvaient effectivement, car les sagas rapportent de grands voyages vers ces pays et disent aussi que du vin sauvage pousse en Vinland. Un représentation très contestée, car s'il s'agit d'une description proche de la réalité, les Viking groenlandais et islandais doivent avoir avancé le long de la côte Est de l'Amérique vers le Sud, peut-être même dans la région de Boston ou encore plus au Sud jusqu'en Floride. Cette affirmation apparemment hardie semble confirmée par la découverte archéologique de bois de *Butternut Treese* – une espèce américaine de noyer – dans la colonie de *L'Anse aux Medows* (Nord du Canada), car celui-ci ne pousse aujourd'hui que dans les contrées situées plus au Sud – là où il y a effectivement du vin sauvage. Une autre possibilité, jusqu'à présent non prise en compte, est que le climat aujourd'hui arctique était considérablement plus chaud.

On a beaucoup discuté sur les voyages des Vikings tels qu'ils sont décrits dans les sagas, et l'on prétend avoir localisé divers lieux le long de la côte nord-américaine et à l'intérieur de l'Amérique du Nord, comme dans la région des grands lacs. Mais les sagas ne sont pas des rapports de témoins oculaires. Il y a probablement eu un mélange des expériences de divers voyages de découverte au cours de plusieurs siècles. On n'a trouvé la fameuse Edda qu'au XVII[e] siècle, et la Bible elle-même ne parut qu'en 1594 en traduction islandaise. Pourquoi pas plus tôt ? On allègue que l'Islande fut christianisée dès 999 ou 1000. Cela se pourrait, mais par des moines iro-écossais et non catholiques.

On a publié dans le journal scientifique *Nature* des recherches zoologiques et géologiques qui semblent confirmer les voyages des Vikings au Vinland par l'existence de coquillages *américains, ma mye commune (Mya arenaria)*. Ce coquillage est prétendument *éteint* depuis le pléistocène *en Europe*. Il doit avoir il y a 700 ans été ré-introduit avec les bateaux des Vikings, tout du moins dans le Nord du Jutland a *Skagen*[404].

On a fait une découverte dont on peut prouver l'authenticité en Amérique ; elle provient de Norvège, et fut trouvée avec d'innombrables artéfacts de la préhistoire indienne, dont l'âge va jusqu'à 5000 ans, dans la région de Blue-Hill dans l'État fédéral US du Maine. Il s'agit d'une pièce de monnaie fortement corrodée que l'on considéra au début comme originaire d'Angleterre. Lors de ma visite du *Maine State Museum* à Augusta (Maine), cette pièce unique était justement prêtée, et je ne pus expertiser qu'une copie. À ma demande, on me donna quelques rapports d'examen. Il en ressort que des examens plus exacts par plusieurs experts, en particulier le Dr Kolbjorn Skaare (*Université d'Oslo*), ont identifié *sans équivoque* une pièce de monnaie viking datant d'environ 1065 à 1080. L'authenticité de la pièce et les circonstances de la découverte sont dans ce cas *incontestées*. S'agit-il donc d'une preuve de la présence d'individus nordiques dans le Maine ?

Par bonheur pour l'historien, *L'Anse aux Medows* a été entretemps reconnue comme une colonie nordique au Canada. Sauf que chaque pas vers le sud est déjà interdit sur le continent américain par une frontière (dogmatique) mentale. La solution officielle du problème est la suivante : cette pièce de monnaie provient du Groenland ou de *L'Anse aux Medows* et passa prétendument de mains en mains en raison de l'activité commerciale des tribus indiennes et éventuellement des Eskimos, sur 1600 kilomètres (à vol d'oiseau) vers le Sud, et même par-delà de larges voies maritimes.

La *Old Stone Mill* de Newport (Rhode Islande) représente le plus ancien bâtiment des États-Unis. Il existe différentes conceptions de la genèse précise de ce bâtiment rond supporté par des colonnes. Selon l'explication officielle, il s'agit d'une meule qui a été placée à l'époque des premiers colons sur les restes d'un bâtiment plus ancien, inconnu. Quelques historiens attribuent la construction aux Vikings (Normands) qui sont censé avoir accosté ici vers 1040. Chose intéressante, des archéologues danois ont trouvé en 1930 dans une ruine de la colonie viking groenlandaise *Ameralikfjord* un morceau d'anthracite brillant, que d'un côté on ne trouve pas au Groenland et qui ne peut

404 « Nature », volume 359, p. 679.

pas non plus provenir d'Islande ou de Norvège. Mais d'un autre côté, il n'y a que deux sites sur la côte Est de l'Amérique où l'on trouve le charbon correspondant – tous deux se trouvent à Rhode Island. C'est aussi dans cet État fédéral que se trouve l'ancien bâtiment rond en pierre.



Figure 46 : Sceaux. Gauche : sur le sceau des Chevaliers Templiers de 1167 (Bayerisches Staatsarchiv, Munich) on voit sur le revers une tour et sur la face antérieure des Chevaliers (Templiers), qui portent des heaumes semblables à ceux que les Vikings normands portent sur la tapisserie de Bayeux vers 1077. À droite, un sceau de l'Ordre du temple, qui se trouvait dans les Archives d'État françaises et qui fut confisqué en 1307, montre un Indien américain avec un pagne, une coiffure parée de plumes et un arc. L'inscription latine est « Secretum Templi » (Le secret du Temple). Avant 1307, la découverte de l'Amérique doit effectivement avoir été un secret strictement gardé pour des raisons économiques.

Sur un ancien sceau de la ville de Konghelle (aujourd'hui Kungälv/Suède), qui appartenait à l'époque à la Norvège, est figurée une tour sur des appuis, qui ressemble beaucoup par son style de construction à celle de Newport. Des examens approfondis de la tour ronde de Newport en 1942 par le célèbre chercheur Philip A. Means et en 1946 par Hjalmar R. Holand ont montré qu'il doit s'agir d'une église chrétienne du Moyen Âge qui pouvait en même temps être utilisée comme fortification en cas de siège. Le professeur Dr R. Hennig a signalé la grande similitude à l'extérieur et à l'intérieur, surtout avec la cathédrale de St Olaf à Tonsberg (Norvège) et l'église du Saint Sépulcre à Cambridge. Déjà en 1910, le Français Enlart avait procédé à des comparaisons avec des églises rondes de l'ancienne Suède.

La tour de la Narragansett Bay à Newport pourrait avoir été bâtie au XIVe siècle, car les dispositifs de feu et de cheminée, tels que ceux qui s'y trouvent, n'étaient pas usuels avant le XIVe siècle en Europe. En revanche, le type des églises rondes en Europe date du XIIe et du XIIIe siècle, ce qui n'exclut pas que l'on ait tenté de faire en Amérique des imitations basées sur de vieux souvenirs au XIVe siècle encore, ou bien s'agit-il de deux périodes distinctes qui devraient se recouvrir ?

Sur un vieux tableau de Newport datant de 1753, trois moulins à vent sont représentés, mais aussi la tour de pierre, qui était déjà une ruine. Cette représentation prouve que l'énoncé du gouverneur Benedict Arnold avait été mal interprétée quand il parlait de « *mes moulins à vent construits en pierre* ».

Sur la carte du monde de Mercator, datant de 1569, il y a, en Amérique du Sud mais aussi du Nord, dans des régions qui n'avaient pas été découvertes jusqu'à la date de l'établissement de la carte, un nombre notable de bâtiments. À Rhode Island dans la Narragansett, on reconnaît un bâtiment avec deux tours. Effectivement, on a établi, avec des examens au radar, qu'il y a en relation avec l'ouvrage de pierre rond d'autres structures dans le sol, qui indiquent d'autres constructions anciennes de bâtiments. Peut-être trouve-t-on aussi dans les lieux d'Amérique du Sud distingués par des maisons des restes d'anciennes constructions de bâtiments ? Il est établi que les premiers colons quittèrent le 21 décembre 1620 le Mayflower, 41 ans après la publication de la carte de Mercator, et s'installèrent au Sud de Boston.

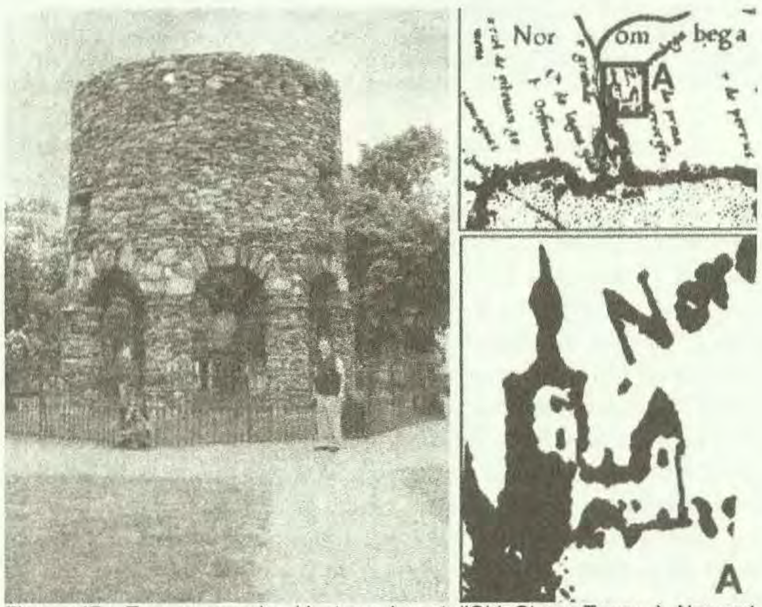


Figure 47 : Tour normande. L'auteur devant l'Old Stone Tower à Newport (Rhode Island) qui a vraisemblablement été construite par des moines irlandais ou des Normands. L'agrandissement de la carte du monde de Mercator de 1569 (image en haut à droite) montre un bâtiment à type de tour (agrandissement A) sur la Naragansett Bay, le lieu où se trouve l'Old Stone Tower.

La désignation *Norombega (Norumbega)* sur la carte de Mercator était une désignation usuelle de la région située au Nord de la côte est de l'Amérique du Nord. Les anciens toponymes de la région confirment les impressions des découvreurs du XVIe siècle. Le capitaine Jean Parmentier de Dieppe mentionne dans son rapport sur le Florentin Verazzano, qui se trouvait au service des Français, que ce pays est appelé « *Norvège en raison de ses habitants* »[405]. Sur le globe de Vulpius (tableau XII), qui date de 1542, est inscrit le nom Normanvilla au Sud du Labrador. Un indice de la présence des normands dans les nouveaux pays ?

Au Nord-Est de New York se trouve depuis 1930 une intéressante pierre portant des runes dans une ancienne station commerciale, l'*Aptucxet Trading Post*, dans le Massachusetts, qui malheureusement était fermée lors de ma visite. Auparavant, cette pierre se trouvait intégrée aux fondations d'une maison des Indiens Wampanoag à Komassakumkanit (Cap Code), et fut plus tard utilisée comme seuil d'une église. La pierre *Bourne* porte deux séries de signes gravés, en partie ressemblant à des runes, qui ont été différemment interprétés. Selon Barry Fell, l'écriture est ibérique[406]. Mais les trois premiers signes de la deuxième ligne pourraient représenter les lettres latines *AVM – pour Ave Virgo Maria* – et rappeler le christianisme précoce de l'Ancien Monde.

Les lettres latines AVM se trouvent aussi gravées sur la *Kensington Runestone*, un objet controversé qui peut être visité à Alexandria (Minnesota). La pierre a été découverte par un immigrant, un fermier suédois, Olof Ohman, à Kensington, Minnesota, sous les racines d'un arbre âgé de 70 ans. Le premier colon blanc ne foula le sol de cette régions qu'en 1858.

À l'*Université du Minnesota*, un spécialiste de la civilisation scandinave, le professeur O.J. Breda, a réussi à les déchiffrer presque entièrement sans grande difficulté. Seuls quelques signes sont restés incompris, mais furent plus tard identifiés comme des chiffres (voir le texte photographie 95). Le spécialiste des runes, le Dr Richard Nielsen et d'autres spécialistes de l'*Université du Danemark* ont montré dans des examens récemment publiés que l'écriture sur la pierre est effectivement de l'ancien suédois du XIVe siècle[407]. Comme les mots suédois n'ont été identifiés qu'au cours du XXe siècle, ils doivent logiquement

405 Ramusio, 1550-1559.

406 Fell, 1989, p. 162.

407 « Epigraphic Society Occasional Papers », vol. 16, 1987, et « Scandinavian Studies », vol. 72, 1/2001.

avoir été inconnus en 1898. Un signe a été traduit en 1914, et deux autres seulement en 1962. Si l'inscription est un faux, alors les falsificateurs étaient des clairvoyants. Mais on ne savait pas à cette époque que ces symboles employés avaient déjà été utilisés au XIVe siècle au Danemark, dans l'Ouest de la Suède et, curieusement, dans les Alpes du Tirol, comme le montrent des documents anciens.

En octobre 2000, la *Kensington Runestone* a été testée dans le *Laboratory of American Petrographic Services (APS)* avec un scan-microscope électronique (SEM). Les géologues ont confirmé que la pierre avait très longtemps séjourné dans le sol, car les cristaux de la grauwacke sont *complètement érodés* au niveau des angles et des surfaces, et aussi dans les encoches gravées pour les lettres. Il paraît aussi problématique que les Iroquois aient construit des maisons longues typiques, comme le faisaient les Viking de *L'Anse aux Medows* et au Groenland, ou aussi les Celtes. Sur une vieille gravure, on montre comment les Français, avec des troupes auxiliaires d'Indiens, encerclaient un village protégé où se trouvaient des maisons longues et qui présente un système dont le plan était fait de réseaux carrés réguliers, ce que l'on connait chez les Grecs. J'ai été particulièrement fasciné de voir que les Iroquois avaient apparemment dérivé un fleuve pour qu'il entoure cette petite ville. Les Celtes aussi déplaçaient le cours des fleuves.

Comme chez les Celtes, chez les Iroquois, la femme la plus âgée d'une famille (dans une maison longue) exerçait l'autorité. Le type de la maison longue des Iroquois correspond jusque dans le détail au type nord-européen construit jusque vers 1200 : entre autres sans fenêtre, avec un seul étage, très longue et rarement plus large que 6 mètres. Alors que les Iroquois sont restés fidèles à cette construction jusque vers 1800, Jacques Cartier a montré lors de ses voyages de découverte qu'entre autres les Indiens Huron construisaient des maison longues, qui correspondent au type islandais plus récent, plus large, datant du XIIIe siècle, avec des divisions. Y a-t-il eu deux vagues d'invasion ? De même, beaucoup de mots de l'ancien nord[408] se sont conservés[409] dans la langue des Iroquois[410]. Quelques exemples tirés de la langue de la tribu Mohawk[411] : direction se dit *ati* et en vieux nordique *att*, *essen* (manger) se dit *at* ou *ate* et en vieux nordique *eta*, *eintreten* (entrer) se dit *innion* et en vieux nordique *inni*...

408 Cleasby/Vigfusson, 1874.

409 Cf. Mallery/Harrison, 1972, p. 239-241.

410 « Archeologia Americana », vol. 2, 1836.

411 Bruyas, 1700.

* *Moines irlandais en Amérique*

Pourquoi les conquistadors appelaient-ils les prêtres des indigènes nahuas en Amérique *Papas* ? Le pape aussi est appelé affectueusement *Papa*. Il se serait agi d'un sacrilège si l'on avait donné aux serviteurs des idoles précisément le titre du pasteur supérieur du christianisme. La raison, c'est qu'il s'agissait de successeurs de prêtres qui étaient appelés Papas – comme les moines iro-écossais en Europe. Cela est confirmé dans le premier livre de géographie, *De mensura orbis terrae*, datant du IXe siècle, quand le moine irlandais Dicuil décrit l'Atlantique et interroge d'autres Papas qui naviguaient régulièrement en été vers Thulé.

Ce sont les Vikings eux-mêmes qui ont rapporté l'activité maritime précoce des moines irlandais. Dans le *Landnamabook,* on raconte que lors de leur arrivée en Islande, ils « *trouvèrent des hommes que les Normands appelaient " Papa ". Ils étaient chrétiens, et on suppose qu'ils étaient venus par mer de l'Ouest, car on trouva chez eux des livres, des cloches et des crucifix* ». Il est question en outre d'un certain Ari Marsson, qui lors d'un voyage vers le Groenland fut entrainé avec son bateau par des courants et atteignit le *Weissmännerland* (Pays des hommes blancs), aussi appelé *Huitramannaland* ou *Grande Irlande.* Il est censé s'y être fait baptiser. S'agissait-il de la côte Est de l'Amérique du Nord ?

Grâce à l'expédition de Tim Severin, on a prouvé que les moines irlandais, dans leurs bateaux de cuir sans quille, appelés *Curaghs*, pouvaient atteindre l'Amérique. L'histoire de la chrétienté précoce en Europe du Nord est éclairée par St Brendan comme par un rayon de lumière brillant ; celui-là alla au VIe siècle (= IXe siècle en temps expérimental) depuis l'extrême Ouest de l'Irlande via les îles Féroé en Islande, puis via le Groenland jusqu'au Canada, peut-être même jusqu'aux Açores et dans les Caraïbes, où il trouva des fruits méridionaux, des pierres précieuses et un climat tempéré. Ce voyage aurait été une punition parce qu'il avait brûlé un livre dans lequel il était dit « *qu'il y a deux mondes sur terre, où dans l'un il fait jour alors que dans l'autre la nuit règne* », ce qui représente une preuve claire de la connaissance de la rotondité de la terre.

Les découvertes de Brendan furent rédigées en se basant sur des traditions orales, comme un mélange de légende sacrée, de rapports de visions, de contes et d'histoire d'aventures. Elles ont déposé leur trace sur les cartes médiévales depuis le XIIe siècle : celles-ci font figurer une île Brendan (Insula Sancti Brendani). Sur le célèbre globe de Martin Behaim à Nuremberg, datant de 1492, donc avant que Colomb ne prenne la mer et découvre l'Amérique, est représentée une île Brendan

au large de la côte du Brésil à la hauteur de l'embouchure de l'Amazone.

Il se pose maintenant la question de savoir si les Celtes ont colonisé en bateau l'Amérique, ou bien s'ils ne vivaient pas depuis longtemps des deux côtés de l'Atlantique, cependant que leur savoir s'était perdu, par exemple par l'effet d'une catastrophe naturelle. Il faut discuter encore si une liaison terrestre, le pont du Groenland déjà mentionné dans mes premiers livres, a d'abord été inondé, les cultures jusque-là en contact étant isolées. C'est après seulement qu'eut lieu la découverte ou la redécouverte de l'Amérique par bateau par les moines irlandais. Il faut remarquer que cette phase de colonisation nouvelle, plus tardive, concerne la culture maritime des moines irlando-chrétiens. Des idées chrétiennes et des histoires de l'Ancien Testament arrivèrent en Amérique par des contacts transatlantiques longtemps avant Colomb. Quand les premiers représentants de l'Église romaine papale allèrent à terre avec les Espagnols, ils s'étonnèrent que les indigènes connaissent déjà des histoires de la Bible.

Le professeur d'anthropologie français, Étienne B. Renaud (1880-1976) de l'*Université de Denver* a entrepris de nombreuses expéditions vers le Sud-Ouest des États-Unis et a documenté les restes des Indiens préhistoriques. Dans le onzième rapport de la *Archeological Survey Series : Petroglyphs of North Central New Mexico*, il documente en 1938 plusieurs dessins sur roche, qui montrent des guerriers avec des haches de guerre, et même une double hache, connue dans l'ancienne Europe sous le nom de *labrys*. La *correspondance entre la représentation d'un évêque tenant une crosse*[412] dans le Colorado, qui a été documentée avec d'autres dessins rupestres préhistoriques, et celle d'un manuscrit islandais de l'époque suivant 1300[413], est impressionnante.

Selon les données que l'on a rassemblées jusqu'à maintenant, c'est d'abord la foi pagano-chrétienne qui régnait au Groenland comme en Islande, et non la foi romaine papale, car « *ce n'est que vers la fin de l'époque des Vikings que la phase romaine papale s'introduisit* »[414], c'est-à-dire le travail de mission papale. En conséquence, le premier évêque, Erich Gnupson, n'arriva qu'en 1112 au Groenland, bien que la foi chrétienne ait déjà été introduite depuis environ 1000 ans.

412 Renaud, 1938, N.M. 224, tableau 6.

413 Kongelige Bibliothek Kopenhagen.

414 Simek, 2000, p. 125.

En 1121, l'évêque Gnu-pson alla en Vinland (= Amérique ?) pour s'occuper des Vikings (et des Celtes ?) qui y étaient installés. Apparemment, il y est resté – porté disparu ; selon d'autres rapports il est revenu. Ce n'est qu'en 1200 qu'un évêque groenlandais alla à Rome, et dans le sillage de la christianisation, le Groenland se rattacha en 1261 à la couronne, car le Groenland – l'île verte – n'était pas une colonie, mais un État viking indépendant qui exportait en Europe des marchandises recherchées.



Figure 48 : Évêque. Le dessin de gauche montre une représentation médiévale et vient d'Islande (après 1300), et celui de droite, presque identique, a été documenté scientifiquement en 1938 dans le Colorado avec des dessins rupestres préhistoriques (pétroglyphes) (Renaud, 1938).

Les légendes nordiques font état de colonies irlandaises qui constituaient dès le Xe siècle l'Huitramannland (pays des hommes blancs) qui est aussi à l'occasion appelé Grande Islande et est localisé par quelques auteurs au Sud du Vinland, sur la côte est-américaine. L'ADN des mitochondries, qui n'est hérité que par l'ovule maternel, a été analysé chez 1700 personne d'Islande, de Grande Bretagne, de Scandinavie et d'autres régions. Il apparut que 60% des habitants féminins de l'Islande n'étaient pas scandinaves, mais celtes[415]. Dans le sens de l'argumentation présentée ici, il faut considérer comme une interprétation fausse l'idée que ces femmes ont été enlevées, ce que l'on peut tout à fait attendre de pirates. En effet, ce n'est pas parce qu'il n'y avait dans leur pays originaire qu'une terre pauvre et donc pas de nourriture que les Vikings entreprenaient leurs voyages lointains : au contraire, il régnait à cette époque ce que l'on appelle l'optimum climatique médiéval qui va jusqu'à la moitié du XIVe siècle : les pays originaires des Vikings étaient extrêmement fertiles. Le chiffre de la population nordique explosa, et la conséquence fut que les jeunes hommes des grandes familles devaient quitter leur pays, pour trouver au loin une nouvelle patrie. Dans le *Livre de l'annexion du territoire*, il est confirmé que les premières femmes d'Islande ne sont *pas* parties en compagnie des hommes de Scandinavie.

415 « American Journal of Human Genetics, vol. 68, p. 723.

Ainsi, on comprend mieux la question de savoir si les runes germaniques provenant du nord-ouest germanique sont le vieil anglais que Herbert Penzl[416] a examiné.

** Fondoirs américains*

Les Indiens d'Amérique ont vécu prétendument jusqu'à ce qu'on les découvre à l'âge de pierre, et de l'âge du cuivre jusqu'à l'âge du bronze, mais pas dans ce que l'on appelle âge du fer. Seulement on a retrouvé par hasard dans l'État fédéral de l'Ohio environs 130 fondoirs anciens – d'autres en Virginie (16), en Géorgie, au Kentucky et au Nouveau Mexique. Ils sont censés avoir servi à fondre le cuivre.

Dans l'Ancien Monde, la fonte, la production et le travail du fer sont mis en évidence dans beaucoup de colonies celto-germaniques sous forme de bas fourneaux, de foyers, de forges et de four souterrain. La source de la matière première était avant tout le minerai de fer dans les tourbières et les marécages, dans les dépressions humides. Le fer situé dans le sol est aujourd'hui encore dissocié de l'eau souterraine et précipité non loin de la surface par l'oxygène sous l'action conjuguée de microorganismes ; il est ensuite détaché en couches dont l'épaisseur va jusqu'à deux mètres formant ce que l'on appelle fer limoneux.

Le point de fusion du fer se situe à 1539 degrés Celsius. Dans les dispositifs alors en usage, on n'atteignait toutefois qu'environ 1200 degrés Celsius. Le fer ne fondait pas, mais devenait malléable (zerrann), d'où la désignation de rennfeuerofen (bas fourneaux). De fait, on n'attribue pas de réelle production de fer sous cette forme aux Indiens nord-américains, bien que l'on ait mis au jour quand même des gisements de fer en Amérique. Mais, fait intéressant, on a trouvé aussi des fours à fonte dans des tertres (mounds) dans lesquels on trouve du fer, comme par exemple dans l'Ohio dans le *Turner Mound Group,* près de Milford, l'*Edwards Farm Group* près de Reading. Arlington Mallery a identifié et examiné des fondoirs correspondants[417]. Mais comment une technologie âgée de plus de 2500 ans peut-elle arriver en Amérique ? La doctrine officielle dit que des colons venus d'Europe il y a 200 ans se sont souvenus de la technologie antique et ont produit en Amérique du fer forgé.

416 1996, p. 137-145.
417 Mallery/Harrison, 1951.

L'archéologue amateur William Conner, qui étudie depuis plusieurs années les fondoirs de l'Ohio, a malheureusement refusé il y a peu une rencontre avec moi prévue dans l'Ohio, simplement parce que je suis convaincu de l'existence des contacts transatlantiques avant Colomb et que je vois dans la présence de fondoirs une preuve supplémentaire de mon idée. Conner a publié deux datations de l'âge d'échantillon, qui donnèrent un âge de 160 ans. Mais il ne put pas prouver définitivement que les pièces trouvées proviennent du temps de l'usage des fondoirs[418].

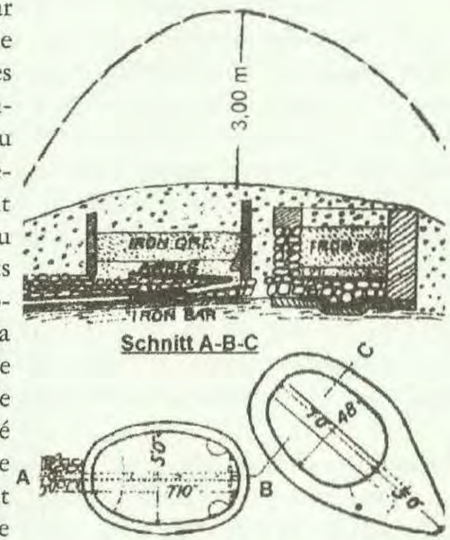


Figure 49 : fondoir. Dessin du fondoir préhistorique dans l'Arledge Mound (Ohio), qui a été exhumé par Arlington Mallery (1979, p. 17). Vers 1900, le mound était plus élevé de trois mètres qu'à l'époque des fouilles en 1948.Ursprüngliche Höhe des Mounds = hauteur originale du mound.Schnitt ABC : coupe ABC.

Dans le *Glacial Kane Furnace*[419], on a trouvé en même temps que des barres de fer, du fer limoneux, du charbon de bois et des scories, une hache de pierre longue de 18 cm qui est classée archéologiquement *sans aucun doute comme préhistorique*. Or ces trouvailles constituant un mélange de diverses ères ne sont pas une exception, mais plutôt la règle. Peut-être que les colons américains étaient tout simplement des adorateurs de la culture préhistorique qui utilisaient leur technologie et laissèrent derrière eux des fragments destinés à embrouiller notre compréhension de l'histoire. À quoi ressemblaient ces fondoirs ? Normalement, on connaît en Europe des fours à puisard d'environ un mètre de haut, qui étaient approvisionnés alternativement par du minerai en petits morceaux et du charbon de bois. Mais on utilisait aussi des fosses de traitement. Or cette construction spéciale de fondoirs est documentée en Amérique du Nord ! Mallory a découvert plusieurs fondoirs aussi bien sous les mounds qu'à l'intérieur, donc dans des tertres mystérieux dont la région du Mississippi par exemple était parsemée.

418 Cf. internet www.iwaynet.net.
419 Ross County, Ohio.

Mais sur plusieurs milliers de tertres, 500 dans l'Ohio à lui seul, il n'en reste malheureusement que peu. Quand on trouve des bas fourneaux sous des mounds préhistoriques, on en conclut que le bas fourneau est au moins aussi ancien que le mound où il se trouve... mais non, les bas fourneaux doivent avoir été bâtis après coup, *plusieurs siècles après*, dans les mounds. Est-ce que seules les cultures indiennes ont édifié des tertres en Amérique du Nord ? Non, il y en a aussi en Amérique centrale, mais ils n'ont guère été examinés. Les constructeurs classiques des tertres sont les Celtes. Mais les Vikings eux-mêmes ont construit des mounds, sous lesquels, curieusement, ils enterraient aussi des bateaux, comme le bateau d'Oseberg ou de Gockstad, avec des chambres mortuaires de bois, semblables à des tentes, et d'autres artefacts, comme des patins ou des voitures à quatre roues.

* *Earthworks et fortifications carrées*

Des deux côtés de l'Atlantique, les tertres contiennent des constructions de bois et de pierre, ainsi que de véritables tombes carrées, des chambres mortuaires de pierre, ou des tombes en couloir, semblables à celles que nous connaissons en Europe du Nord et centrale. Les parallèles manifestes entre ce côté côté de l'Atlantique et l'autre ne peuvent guère être méconnus. La fortification carrée (fortification celte), un des bâtiments les plus construits dans le monde[420], représente une construction à peine remarquée et mal comprise par les archéologues. Leurs caractéristiques principales sont une forme quadrangulaire, le plus souvent carrée ou n'en déviant que peu, souvent avec au moins un angle droit. Souvent, le plan est aussi ovale, en forme d'œuf ou triangulaire. Les fortifications carrées sont entourées par un rempart devant lequel s'étend un fossé, simplement interrompu par un accès au niveau du sol. La longueur de leurs côtés est souvent de quatre vingt jusqu'à cent mètres.

Des constructions identiques ont été élevées dans l'Est de l'Amérique, par milliers. L'Ohio par exemple est parsemé par ces *earthworks*, qui ressemblent aux fortifications carrées d'Europe. En Amérique et en Europe, ces bâtiments sont entourés par un fossé ainsi que par des gravats rassemblés en une levée de terre. Parallèles purement fortuits ? En Europe, les bas fourneaux et les remparts celtes ont été édifiés à la même époque. À l'intérieur des *earthworks* américains, on trouvait des fondoirs, comme au *Turner Mound Group* près de Milford, ou dans l'*Edwards Farm Group* près de Reading, tous deux dans l'Ohio. Peut-on conclure à une édification contemporaine en Amérique ? Officielle-

420 (Geise, 2002)

ment, ce point de vue n'est pas permis, car les fondoirs découverts dans les tertres et les remparts américains ont été prétendument édifiés après coup par les colons venus d'Europe pour les intégrer dans les ouvrages de terre préhistoriques qu'ils avaient trouvés pour produire du fer il y a 200 ans avec une technologie vieille de 2000 ans...

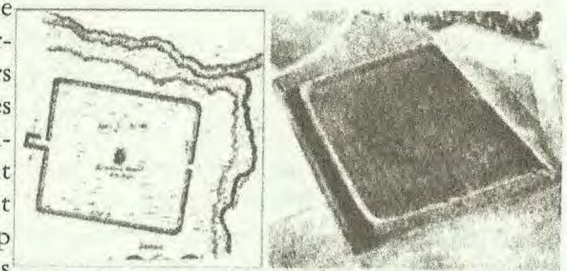


Figure 50 : Ouvrages de terre. À gauche : earthworks à Winchester dans l'État fédéral US de l'Indiana. À droite : fortification quadrangulaire à Starnberg en Bavière (Allemagne).

Il paraît donc presque évident que pour édifier les ouvrages en terre entourés par le mur de terre et le fossé, des sommets entiers de montagnes ont été *rasés* pour obtenir une surface plane, comme j'ai pu le constater lors de ma visite de la grande structure de *Fort Ancien* dans l'Ohio. Il existe aussi en Europe des murs de ce genre, qui ont été édifiés sur un sommet de montagne plan, comme au grand Dörnberg sur le bord ouest de la dépression de la Hesse. Autour du plateau court un rempart, et à certains endroits on trouve encore un fossé. En Amérique centrale, on a également rasé le sommet d'une montagne pour édifier le monumental ensemble de Mitla près d'Oaxaca (Mexique). Ce n'est que sur place que j'ai vu l'immense dépense de travail qui n'est guère inférieur à celle de l'édification des pyramides de Mitla.

* *Périodes reportées*

On situe les cultures indiennes, en particulier celles d'Amérique du Nord, et en dépit de l'existence d'artéfacts de fer, dans l'âge du cuivre. Jusqu'à il y a peu, on croyait que les Indiens ne travaillaient le bronze que froid, donc en le martelant. Comme le confirme Gregory Perino[421], on a trouvé lors des fouilles du site cérémoniel de Cahokia dans la région du *Cahokia State Historic Park*, à proximité de St Louis, des artéfacts qui avaient été constitués avec du cuivre *fondu*. D'autres cultures indiennes fondaient le cuivre également, même en Amérique du Sud. Un parallèle autrefois nié entre l'Ancien Monde et le Nouveau est ainsi établi.

Mais si ces cultures vivaient à l'âge du bronze et inhumaient les morts dans des tertres (en particulier la culture Adena et Hopewell),

421 « Central states Archeological Journal », vol. 33, janvier 1986.

pourquoi l'époque correspondante en Europe doit-elle être située vers -1500 (âge du bronze moyen), alors que par exemple le *Grave Creek Mound* à Moundsville (Ouest de la Virginie) doit avoir été érigé par la culture Adena vers -250 jusqu'à -150 – donc plus de mille ans après les constructions comparables en Europe ? Il en va de même pour les ouvrages de terre de la culture Hopewell dans l'Ohio, qui ont été prétendument édifiés de -100 à +400.

Mais il faudra changer notre mode de pensée devant ces niveaux temporels. Après ma visite du *Serpent Mound* dans l'Ohio, construit comme un serpent, j'ai eu mon attention attirée à l'*Ohio Historical Center* de Columbus (Ohio) par un panneau indicateur disant que des archéologues avaient dégagé en 1991 une étroite tranchée de communication. En même temps, ils avaient extrait profondément, du *corps* du serpent de terre, du charbon de bois. Une datation ne donna qu'un âge de 1050 ans, ce qui suscita l'étonnement des scientifiques. En conséquence, le *Serpent* Mound, auparavant attribué à la culture Adena et de ce fait, pour des raisons de classification, estimé à 2000 ans, semble être plus récent que mille ans, et s'inscrit donc au moins temporellement dans l'époque des Vikings, et justement pas dans celle de la culture Adena. Ne faut-il pas aussi soumettre à une cure de rajeunissement en apparence révolutionnaire les chronologies, y compris celles d'Amérique ? Car dans le même musée, on peut voir une photographie de fouilles où l'on peut reconnaître, parmi les restes de la culture Hopewell, prétendument âgé d'environ 2000 ans, une hache de l'âge de pierre, qui toutefois selon l'opinion des archéologues doit être plus âgée de plusieurs milliers d'années ! Les experts se demandent comment cette hache ancienne est parvenue dans cette couche de culture récente. Comme ces outils et ces armes prétendument très anciens sont aussi documentés dans des sites avec d'anciens fondoirs en Amérique, on peut se demander si l'on ne reporte pas volontairement ici des découvertes dans des couches culturelles inventées, séparées par des millénaires, au lieu de les considérer comme des trouvailles fragmentaires de cultures éventuellement différentes – puisque qu'elles *se trouvaient ensemble dans une couche géologique*. Il faudrait obligatoirement réduire le nombre et la durée des prétendues couches culturelles.

C'est pourquoi il faut énergiquement repousser l'argument du déplacement du temps en Europe et en Amérique, qui sert aux scientifiques d'argument mortel contre les contacts transatlantiques. Le professeur Stephan Williams (1995), le curateur du *Peady Museums* de la célèbre *Université de Harvard*, a écrit le livre « Fantastic Archaelogy » et il y discrédite entre autres son collègue Barry Fell, qui enseigne à la même université, simplement parce que celui-ci avait écrit plusieurs livres et présentait des preuves de contacts précolombiens.

Le professeur Stephan Williams ne peut infirmer les arguments et les innombrables trouvailles, mais il indique sans cesse les différences d'époque soi-disant importantes des stades culturels de ce côté-ci de l'Atlantique et de l'autre. Cet ouvrage de Williams m'a incité à reprendre entièrement de façon différente le projet de ce livre, car même si dix livres emplis de descriptions et de trouvailles, de preuves et de théories étaient présentés, l'argument des niveaux de temps déplacés l'un par rapport à l'autre porte toujours et sert d'argument mortel contre les contacts précolombiens.

En Amérique, l'histoire des cultures indiennes a été effacée par l'Église tout comme celle – rarement documentée – des Celto-germains en Europe. Mais la différence réside en ce qu'en Europe, dans les cloîtres, une nouvelle histoire inventée était écrite et de vieux souvenirs étaient revêtus d'un habit adapté à la finalité. C'est pourquoi les expériences de l'humanité avec les catastrophes ont été décrites d'une manière tout à fait exacte et se sont introduites dans l'Ancien Testament. La Bible peut donc être fondamentalement plus récente qu'on ne le pensait jusqu'à présent. Malgré tout, des événements très réels y sont décrits, comme je l'ai montré dans « L'erreur de Darwin ». Conclusion : la détermination temporelle des cultures s'approche plus de la vérité en Amérique que celles de l'Europe. C'est pourquoi il faudrait déplacer et raccourcir l'axe temporel de l'Ancien Monde.

Peut-être que le lecteur comprendra maintenant pourquoi j'ai fait un si vaste détour par les Celtes, le christianisme et les Vikings. L'Église romaine papale a inventé comme fondement de sa prétention au pouvoir une histoire qui lui est agréable et par là sa propre légitimation. Pour ce faire, il fallait réécrire ou écrire des documents. Dans le laps de temps de la domination de l'Église catholique, des documents anciens ont été éliminés ou modifiés lors de leur copie, et les périodes ainsi créées étaient comblées par des histoires inventées (par exemple Charlemagne).

Par manque d'imagination, les histoires se ressemblent comme le montre de façon impressionnante B. Francesco Carotta dans son livre *Jésus était-il César ?*. Car les biographies de l'empereur César et de Jésus de Nazareth se déroulent parallèlement et ne sont pas uniquement reliées par des structures et des séquences comparables, mais aussi par des similitudes de nom, en particulier quand on compare les textes grecs. Par exemple, César (Jésus) commence son ascension en Gaule (Galilée), lui (comme Jésus) traverse un fleuve frontière et entre dans

Corfinium (Capharnaum)[422]. Je renonce pour des raisons de place à une démonstration plus longue. Absurde ? Peut-être pas, car le mathématicien Anatolij Fomenko de l'*Université de Moscou* a examiné la datation de l'histoire à l'aide de méthodes statistiques[423]. Il a cherché si les chroniques étaient nées indépendamment ou non l'une de l'autre. Les séquences historiques furent placées sur l'axe du temps, pour déterminer si des structures similaires se répétaient dans d'autres périodes et/ou dans d'autres cultures. Après cette rastérisation plutôt grossière, des événements historiques concrets ont été examinés quant à leur identité et les noms de lieux, de personnes et d'événements furent réduits à leur suite de consonnes et également comparés. Selon Fomenko, l'histoire européenne entre 900 et 1600 se retrouve avec d'autres noms et dates séparés par des intervalles temporels dans d'autres régions ; il parle ce-faisant de *shifts* – déplacements de blocs historiques entiers en blocs d'événements – qui présentent même certaines régularités. Chose intéressante, les époques du 2e empire romain (-82 à 235), du 3e empire romain (284-553), de l'empire carolingien (681 jusqu'à 888), du royaume de Judas (-928 jusqu'à -640), des parties de la genèse et d'autres époques tombent dans *une seule période* (cf. photo 72). Les résultats de Fomenko ne devraient ni plus ni moins être considérés comme un pas d'itération par rapport à une révision de l'histoire qui a été obtenu de manière purement mathématico-statistique, car il ne tient compte ni des monnaies antiques ni des découvertes archéologiques.

D'après les développements de ce livre, cela devrait à vrai dire être même un avantage dans le sens d'une appréciation neutre. Beaucoup de systèmes de souveraineté partielle et donc de segments culturels – que ce soit chez les Perses, les Grecs, les Francs ou les Romains – pourraient se révéler des fictions, car diverses histoires antiques semblent n'être que les variations d'un petit nombre d'événements effectifs qui ont été rédigés à partir de divers points de vue dans différentes langues avec des ornementations pleines d'imagination. La conclusion surprenante de ces investigations pourrait être que notre histoire, même avant 1618, doit être considérée comme massivement falsifiée. Il me paraît plus vraisemblable que des fragments d'histoire approximativement réels après certains scénarios-catastrophe – accompagnés de reculs dramatiques de la population – ont été plusieurs fois rabattus dans le sombre passé, ont donc été multipliés. Par conséquence, la période de l'optimum climatique médiéval à partir de 900, en Europe à partir de la moitié du Xe siècle, devrait être relativement réelle, mais après coup *redressée* et datée. Ce n'est qu'après les nouvelles catastrophes avec le début du petit âge glaciaire au XIVe siècle que l'histoire devient plus tangible et solide. L'histoire plus ancienne, dans la mesure où elle n'est pas artificiellement reproduite et multipliée, se rapproche avec l'effacement des siècles obscurs de l'événement catastrophique.

422 Carotta, 1999, p. 36.
423 Fomenko, 1994.

Venons-en à la comparaison des cultures dans l'Ancien et le Nouveau Monde. Si l'on ne compte pas les siècles en apparence obscurs discutés dans l'histoire romaine, alors l'âge du bronze moyen (où on peut démontrer que du fer aussi était travaillé), mais aussi l'époque discutée dans mes livres de la coexistence des dinosaures (dragons) et des hommes ainsi que ce que l'on appelle (en l'interprétant faussement à mon avis) l'âge de pierre en tant qu'époque post-diluviale avance de plusieurs siècle en direction du présent. En fin de compte, même le déluge global situé dans *L'erreur de Darwin* à environ -3500[424] devrait être situé peut-être mille ans plus tard ou plus. Ainsi, le stade culturel du néolithique, le magdalénien – auquel appartiennent avec Altamira, Niaux et Lascaux beaucoup de grottes peintes – devrait avancer de quelques milliers d'années dans le passé le plus récent, selon le Dr Heriberg Illig au -2e millénaire[425]. Les peintures rupestres, qui paraissent toutes fraiches, semblent correctement placées grâce à une cure de jeunesse. Posons comme hypothèse de travail que l'âge du bronze en Amérique et en Europe a eu lieu à peu près à la même époque que l'érection des tumulus funéraires, alors l'âge du bronze moyen avance dans le -IVe siècle, au milieu de la prétendue souveraineté mondiale des Romains, que j'ai déjà décrite comme époque de style celto-germanique, ce qui supprime les contradictions qui en apparence résultent du déplacement temporel.

Si nous comparons la réduction de l'histoire de l'Europe avec un élastique tendu, et que nous le laissons se détendre après avoir rayé les siècles obscurs comme des périodes fantômes, alors les stades culturels en Amérique et en Europe avant l'âge du fer deviennent comparables. Il est indubitable que le stade culturel de l'âge du bronze a duré plus longtemps en Amérique qu'en Europe, presque jusqu'à notre époque. Car en apparence, ce n'est qu'avec les moines irlandais et les Vikings, peut-être aussi avec des Templiers et des Basques que la véritable éla-

424 Zillmer, 2001, 195 sq.
425 Illig, 1988, p. 254.

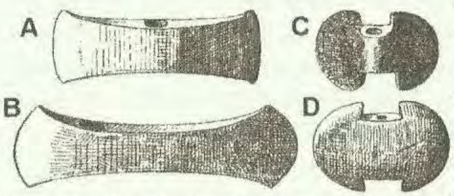


Figure 51 : Comparaison. Les haches de pierre du Wisconsin (A) et de Posen en Pologne (B) semblent stylistiquement identiques, de même que les ornements en jaspe brun d'Amérique du Nord (C) et en ambre du Danemark (D). Tiré de : Much, 1907.

boration du métal à grande échelle est arrivée en Amérique, laquelle était redécouverte à cette époque, comme elle le fut plus tard encore une fois par Colomb. Comme le contact transatlantique semble avoir été coupé après l'âge du bronze européen, il se pose la question d'une catastrophe naturelle ayant joué le rôle d'élément déclenchant de l'interruption temporaire de l'échange culturel. Une preuve de la colonisation précoce de l'Amérique par un type européen et non asiatique a été trouvée le 28 juillet 1996 dans l'État de Washington : l'homme de Kennewick. L'âge originellement indiqué de -9300 a été révisé à -7200. Son ADN a été examiné à *Yale*. Il ressemble à celui des Européens et de la population première du Japon les Ainou. De même, il faut, à côté de la fondation coréenne ancienne, ramener la fondation de la culture chinoise ancienne à l'influence de ces celto-germains (Scythes, Protogoths). Leurs colonies se trouvaient il y a 3500 ans de façon prédominante sur la route de la soie. Le saut au-dessus du Pacifique vers l'Amérique par cette population originaire (qui dressait des pierres mégalithiques de l'Europe jusqu'à l'Asie et la Polynésie) semble prouvé par l'homme de Kennewick. Il est considéré actuellement comme le père de la civilisation américaine. Quelques tribus indiennes comme par exemple les Yakama sont censées être ses descendants directs.

~ 9 ~
Mégalithiques et Celtes en Amérique

Notre image de l'histoire a été nouvellement construite dans le sillage de la christianisation et avec l'introduction du féodalisme, tantôt par création de novo, tantôt par falsification. Cet énoncé doit être faux s'il n'y a pas eu depuis le déluge global d'autres catastrophes naturelles qui ont conduit à une amnésie en règle dans les cultures concernées et qui ont gardé des souvenirs nébuleux d'un passé en partie doré. Plusieurs catastrophes naturelles et désastres climatiques dans les temps historiques ont causé une cassure culturelle brutale et par là une perte mnésique de la conscience collective.

* *La fin de l'âge du bronze*

Ammianus Marcellinus (vers 391) rapportent que les Doriens – qui constitueront plus tard les anciens Grecs – habitant les pays glacés les plus extrêmes et les régions situées au-delà du Rhin (c'est-à-dire à l'ouest du Rhin) ont été chassés de leur patrie par de grandes inondations de la mer déchaînée et ont migré vers la Grèce[426]. Le géologue F. Forchhammer, qui enseigne à l'*Université de Copenhague*, avait apporté dès 1837 de nombreuses preuves d'une terrible inondation catastrophique. 15 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer, il trouva des champs de l'âge de pierre sous les dépôts marins (sable, coquillages, varech) causés par l'inondation. Sous ces dépôts, se trouvaient aussi des tertres funéraires datant de l'âge du bronze, sur les îles de Sylt et d'Amrun. Comme on a trouvé à proximité de l'actuel niveau de la mer des tertres funéraires de l'âge du fer qui ne présentent pas de dépôts marins ou de nivellement par les flots de la mer, Forchhammer concluait qu'il y avait eu une grande inondation à la fin de l'âge du bronze et avant le début de l'âge du fer[427].

Ces constatations ont été confirmées par le géologue de Kiel, K. Maack[428], qui en se basant sur beaucoup d'observations est arrivé au résultat que le *Grand Flot* faisait 18,8 mètres de haut et doit avoir eu lieu à la fin de l'âge du bronze. Les raz-de-marée les plus graves dans la mer du Nord peuvent au maximum s'élever à une hauteur de 5 à 6 mètres au-dessus de la crue moyenne. Seuls des séismes sous-marins puissants et les vagues de tsunamis ainsi produites peuvent avoir pro-

426 Ammanius Marcellinus, Lib. XV, 9.
427 Forchhammer, 1837.
428 1869, 63 sq.

voqué le triple de cette hauteur. D'autres recherches géologiques ont aussi démontré cette inondation catastrophique sur la côte ouest du Schleswig-Holstein à la fin de l'âge du bronze[429]. Le pays de marécages fertiles et étendu bien au-delà de la région des îles fut inondé et détruit « *au passage de l'âge du bronze à l'âge du fer* »[430]. Des déferlantes de dix mètres de haut se sont accumulées pour former de nouvelles « moraines ».

Comme l'a démontré O. Pratje, on trouve dans la terrasse de déferlement à l'Ouest et à l'Est d'Heligoland à environ 300 mètres de distance de la côte ouest d'aujourd'hui une falaise abrupte haute de dix mètres qui ne peut être que la conséquence d'un effondrement soudain du massif[431]. On a vu au Chili le 21 mai 1960 quelles conséquences graves les tremblements de terre et les éruptions volcaniques peuvent avoir : « *Dans plusieurs régions, la terre s'est affaissée de plusieurs mètres, et même de 300 mètres sur une longueur de 40 kilomètres. La terre a complètement changé d'aspect* »[432]. Les textes contemporains de *Medinet Habu* (Égypte) documentent les dires de guerriers de la région de la mer du Nord prisonniers : « *leurs îles sont en même temps arrachées et emportées par les flots* », ou « *la puissance du Nun (l'océan) brisa et engloutit dans une grande vague d'eau leurs villes et leurs villages* ». D'autres textes égyptiens rapportent la migration des peuples de la mer du Nord à travers l'Europe et l'Asie mineure jusqu'à la limite de l'Égypte. Selon l'archéologue Dr Oskar Paret, cette catastrophe « *a eu des répercussions à l'échelle du monde* »[433] et « *a mis les peuples de toute l'Europe centrale et du Sud ainsi que de l'Asie mineure en mouvement, elle a renversé l'ancien monde et créé la base d'un nouveau monde* ». Les grandes inondations s'accompagnèrent dans un court laps de temps d'autres catastrophes naturelles, « *une sécheresse et une famine extraordinaires qui incitèrent la population paysanne de la basse plaine eurasiatique, et même des nomades des steppes arabes et africaines, à quitter le sol de leur patrie* »[434]. Dans les textes de Medinet Habu, Ramsès III rapporte : « *La Libye est devenue un désert, un flambeau terrible jetait ses flammes depuis le ciel... Leurs os (ceux des Libyens) brûlèrent et se calcinèrent dans leurs membres.* » Dans le papyrus 1116 B, il est dit : « *Le fleuve de l'Égypte est vide, on peut le traverser à pied. On cherchera de l'eau (le Nil) sur laquelle les bateaux pourront se déplacer...* »

429 Hinrichs, 1925.
430 Beckmann, 1933, 53 sq.
431 Pratje, 1923.
432 « Die Zeit », 21.5.1960.
433 Paret, 1948, p. 212.
434 Paret, 1948, p. 144 et chapitre 5.

La période de sécheresse, qui entraîna aussi l'assèchement des marais européens, se situe selon Oskar Paret dans l'âge du bronze final : « *Il est maintenant possible, au moyen de cet horizon archéologique continu, d'établir un lien immédiat entre l'âge du bronze en Europe centrale et par là les colonies des régions marécageuses et riveraines de cette époque avec l'histoire orientale jusqu'aux restes de temples à Medinet Habou. De ce fait, la sécheresse a sans doute commencé en Europe aussi vers 1250 avant JC. L'afflux des hommes de la civilisation des champs d'urnes et le niveau bas des lacs qui rendait la plage colonisable peuvent s'être produits vers 1200 avant JC* »[435].

Jürgen Spanuth considère comme le déclencheur de la catastrophe une comète, *Phaéton*, tombée non loin d'Héligoland dans la mer du Nord[436], et effectivement, même aujourd'hui, on peut y reconnaître une profonde dépression.

Comme nous l'avons déjà discuté, cet horizon temporel se déplace dans le -IVe siècle, si Ramsès III et Nektanebos I (380-362) sont identiques. Ainsi, les stades culturels prétendument reportés dans le temps de ce côté-ci de l'Atlantique et de l'autre tombent dans des périodes comparables, et les contacts transatlantiques deviennent théoriquement pensables. La *seule objection* du professeur Stephen Williams (1991) contre l'échange culturel ne serait plus tenable.

Divers auteurs localisent la catastrophe qui a indubitablement eu lieu à la fin de l'âge du bronze au -XIIIe siècle[437], d'autres vers -850[438], les -VIII/VIIe siècles[439], vers -700[440] et au -IVe siècle[441]. Que disent les géologues et les géophysiciens à ce sujet ? Officiellement, il n'y a pas de catastrophe à la fin de l'âge du bronze (ni à cette époque ni à une quelconque date des temps historiques dit-on à l'unisson), bien que beaucoup de scientifiques spécialistes aient démontré cet événement – comme nous en avons discuté– par des recherches de terrain. En tous cas, on voit au -Ier millénaire un changement de climat qui n'a aucune raison en dehors de l'impact de catastrophes naturelles : on observe un passage rapide d'un climat chaud-sec à un climat froid-humide. Un rapide changement des températures de 16 degrés Celsius au centre du Groenland a été mis en évidence par de nouvelles recherches qui

435 Paret, 1948, p. 144.
436 Spanuth, 1965, p. 144.
437 Spanuth, 1980.
438 Professeur Kenneth J. Hsü, 2000.
439 Velikovsky, 1956.
440 Friedrich, 1990.
441 Heinsohn et Hillig, 1990.

ont été présentées dans le magazine scientifique *Science*. Cette modification climatique qui est située par les scientifiques à une date de 70 000 ans avant JC, doit ne s'être produit à une période datant – du point de vue géologique, *seulement* – de 1090 ans avant JC[442].

Avant de discuter un tel changement de climat dans son rapport avec les événements post-diluviens, je voudrais étayer la catastrophe naturelle et l'effondrement climatique à la fin de l'âge de bronze par une étude scientifique approfondie.

* *Effondrement climatique il y a plus de 2000 ans*

Le livre *Modifications climatiques et mouvements de la croute post-glaciaires en Europe centrale*, de Helmut Gams et Rolf Nordhagen, paru en 1923, est tout à la fois intéressant et explosif. Officiellement, cette recherche de terrain menée avec minutie n'a pas été prise en considération par le monde spécialisé. Cela n'est pas sans raison, car pour Gams et Nordhagen, les dix mille ans suivant la période glaciaire ne se déroulent pas d'une façon uniforme et homogène, mais clairement catastrophique. Dans leur résumé des résultats de leur recherche[443], ils indiquent sans malentendu possible les raisons expliquant que les géologues, les biologistes, les archéologues et les géographes ont trop vite fait confiance à des schémas provisoires et n'ont pas continué à réfléchir. Le souhait de Gams et Nordhagen, que leurs recherches et vérités « *puissent être une incitation forte à continuer à chercher ici aussi avec de nouvelles méthodes et une nouvelle force* », n'a pas été réalisé, pas même sous forme d'ébauche[444].

Même les catastrophes décrites dans mes livres ne cadrent pas avec l'image du monde forgée par Charles Lyell (géologie) et Charles Darwin (biologie) il y a environ 150 ans, avec pour base le principe de la seule efficacité de forces actuelles minuscules conditionnant le changement de la surface de la terre, principe qui fonde presque toutes les théories et dogmes du passé de la terre et de l'homme.

Scientifiquement, on ne veut rien savoir du fait que notre climat, depuis la fin de la période glaciaire – que j'appelle période neigeuse et que je considère comme un événement consécutif au déluge et bref[445] – a fait de véritables bonds. Un changement climatique abrupt à la fin de l'ère glaciaire est confirmé par une recherche récente[446]. Mais on

442 « Science », 29.10.1999, volume 286, page 934-937.
443 Gams/Nordhagen, 1923, p. 129 et 283.
444 Gams/Nordhagen, 1923, p. 17.
445 Zillmer, 2001, p. 227 sq.
446 Severinghaus/Brook in « Science », 1999, vol. 286, p. 286, p. 930-934.

croit qu'après la fin de la période glaciaire, il y a eu une phase d'amélioration du climat jusqu'à ce que se soient installées à peu près les conditions climatiques d'aujourd'hui. Les températures et les quantités des précipitations sont censées depuis n'avoir oscillé que d'une manière minime : énoncé définitivement faux.

Naturellement, toute la terre n'est pas touchée de la même manière par les oscillations climatiques, car sous les tropiques il n'y a jamais eu de période glaciaire, même selon la conception officielle, depuis plusieurs centaines de millions d'années. C'est pourquoi les oscillations climatiques sont plus nettes et prégnantes dans les régions très éloignées de l'équateur, car un refroidissement de quelques degrés avec une température moyenne de 25 degrés Celsius dans des régions tropicales n'a que peu d'influence sur la flore et la faune. Helmut Gams et Rolf Nordhagen ont présenté des observations qui ne se bornent pas uniquement à l'Europe. Ils ont eux-mêmes entrepris des études de terrain dans le Nord des Préalpes, ils ont pris en compte et collecté des évolutions climatiques en Russie, dans les pays de l'est de la Méditerranée, du Proche Orient, et même d'Amérique. Le résultat est qu'il s'est produit de rapides bouleversements climatiques en rapport avec des rejets tectoniques violents dans l'époque historiques, et ce en -850 (= 350 en temps expérimental) et en 800 (= IXe siècle en temps expérimental).

Comme Gams et Nordhagen suivent la chronologie scientifique conventionnelle, il y aurait si l'on tient compte des temps fantômes que nous avons discutés un déplacement temporel en direction de la période actuelle. Il faut aussi considérer qu'en raison de la réduction temporelle, le bouleversement climatique de -850 (= -350 temps expérimental) ne s'est pas produit en glissant lentement, mais sous forme d'un effondrement climatique brutal. C'est là un point de vue important. *Ötzi*, l'homme du néolithique trouvé dans un glacier des Alpes de la vallée d'Ötz, est le témoin oculaire d'un effondrement soudain de la température. Ce cadavre est parfaitement atypique, car il ne présente presque pas de développement de zone de graisse, et l'épiderme supérieur est totalement détaché. Il s'agit plutôt d'une momie séchée par l'air libre, comme nous en trouvons dans le désert du Sahara. En d'autres termes, *Ötzi* n'a pas pu mourir dans la glace. Il a été en premier exposé à des températures élevées et non basses. La nouvelle conception peut surprendre, quand elle dit que l'homme n'a été poussé que plus tard par l'eau de fonte à l'endroit – couché sur un rocher – où il trouva seulement plus tard sa tombe de glace à 3145 mètres de

haut[447]. On a trouvé des grains de pollen de houblon dans le gros intestin. Sauf que le houblon ne pousse aujourd'hui qu'à une altitude maximale de 1200 mètres. Y avait-il seulement de la glace à une altitude de 3000 mètres à la date de la mort d'Ötzi ? On trouva aussi, dans son intestin, des traces de Neckera complata qui n'apparaît pas à cette altitude mais est aujourd'hui fréquente dans la *partie basse de la vallée de Schnals*[448]. Juste à côté du cadavre se trouvait aussi une prunelle séchée (*Prunus spinosa*), un indice de températures élevées ou, comme on le pense, de victuailles séchées depuis *plusieurs mois*, qui étaient séchées comme l'est le pruneau sec. À vrai dire, si Ötzi est passé rapidement de la vallée jusqu'à la glace située plus haut, comme le prouveraient les restes de Neckera Complata dans l'intestin, on se demande pourquoi il est monté sur la haute montagne avec plusieurs mois de vieilles prunelles séchées et n'en a pas pris de fraîches ? La prunelle a-t-elle été séchée avec le cadavre d'*Ötzi* ?

D'autre part, les scientifiques sont surpris du fait que les grains de pollen de houblon étaient *frais au moments de la mort*. Ce scénario rappelle les mammouths de Sibérie congelés raides qui, vivant dans un paysage florissant, avec dans la gueule et l'estomac du fourrage fraichement mastiqué avaient été exposés en un bref laps de temps à un effondrement de température soudain et furent comme *Ötzi* ensevelis dans une glace de formation rapide. Les deux événements se situent-ils au même niveau temporel – identiques avec la période neigeuse que je propage ?

Quoi qu'il en soit, dans la période de chaleur post-glaciaire, après le *début* de la période neigeuse (= scientifiquement : la *fin* de la période glaciaire), une nouvelle période climatique commence : la période subatlantique. « *Celle-ci commence d'après Rutger Sernander à peu près au passage de l'âge du bronze nordique à l'âge du fer*[449] *avec une péjoration climatique soudaine qui eut comme conséquence une rapide augmentation de l'eau souterraine et la croissance des marécages, une extension des épicéas et des ormes, et un puissant recul des frontières du nord et en hauteur de plusieurs plantes et animaux.* »[450]

« *Des recherches paléobotaniques sur les végétaux de l'Allemagne du Nord ont indiqué qu'un climat chaud et sec s'était transformé au début de ce que l'on appelle période subatlantique en un climat humide et pluvieux. Cette transformation est manifestée par une frontière tranchée dans plusieurs marais*

447 « SpW », juillet 2003, p. 35.
448 « SpW », juillet 2003, p. 39.
449 Cf. Montelius, 1912.
450 Gams/Nordhagen, 1923, p. 303.

au nord-ouest de l'Europe entre une couche de tourbe " blanche " et une noire. Les restes dans la " tourbe blanche " sont des outils de l'âge du bronze, ceux dans tourbe noire font partie de l'âge de pierre. Le changement de climat est daté de 850 avant JC et a eu des répercussions dramatiques... » *écrit Kenneth J. Hsü, professeur de géologie dans différentes universités*[451].

La hausse de l'eau souterraine documentée par Gams et Norhagen et la croissance des marais sont-elles en rapport avec la gigantesque vague de l'inondation qui a balayé les tumulus funéraires de l'âge du bronze et chassé dans la mer Méditerranée les peuples de la mer ? Les inondations de la côte de la mer du Nord étaient-elles responsables du fait que des dolmens sous les tumulus furent emportés dans la région de la plaine profonde, et que de ce fait d'autres, en particulier à des altitudes supérieures en Europe centrale, attendent encore d'être découverts ?

* *La mer du Nord peuplée*

Dans le *Hamburger Echo* du 15 septembre 1951, on fait état de trouvailles en apparence curieuses : « *Le navire d'expéditions " Meta " a pu faire lors de son dernier voyage vers l'île de Héligoland des trouvailles d'une valeur inestimable. À trente mètres de profondeur, deux tumulus furent découverts dans une couche de limon. On a aussi dégagé des restes de bâtiments, des accessoires funéraires, des outils d'artisan extrêmement anciens et d'autres objets utilitaires du néolithique et de l'âge du bronze* »[452].

Des pêcheurs de Norfolk distants de 70 kilomètres ont ramené à bord un fragment de tourbe, dans lequel se trouvait une pointe de javelot taillée dans des ramures de cerf et datant du néolithique récent[453]. Le long des plages d'Écosse et d'Angleterre comme dans le Dogger Bank, on a trouvé en pleine mer des souches d'arbres avec des racines encore ancrées dans le sol. La mer du Nord, tempétueuse, est un bassin très récent. Les géologues admettent que cette région, à un stade précoce de l'ère glaciaire, aurait été emplie de décombres de pierres d'Écosse et de Scandinavie et se serait alors transformée en terre ferme. Il est établi que le Rhin à l'époque coulait à travers cette région et que son embouchure se trouvait à proximité d'Aberdeen en Écosse[454]. La Tamise était à l'époque un affluent du Rhin. Pendant l'âge du bronze, nos ancêtres vivaient dans la région qui est aujourd'hui la mer du Nord. Toute l'Europe du Nord et aussi la mer du

451 Hsü, 2000, p. 174.
452 Cité in Mayer, 1999, p. 490.
453 Janssens, 1946.
454 Cf. Overeem et al., 2001.

Nord, asséchée, étaient des endroits idéaux pour s'installer, et pendant l'âge du bronze régnait un climat optimal, officiellement de 3500 à 800 avant JC. On appelle aussi scientifiquement cette période subboréale.

On a aussi admis que la constitution de surfaces étendues de la mer du Nord dans la période subboréale est née de l'affaissement du continent. Ce processus a été situé par quelques auteurs approximativement à 1500 ans avant JC, soit une époque où les catastrophes de la montée des eaux anéantissaient les colonies sur pilotis de l'Europe centrale.



Figure 52 : Inondations. Des recherches géologiques ont mis en évidence, à la fin de l'âge du bronze, une inondation catastrophique touchant la côte ouest du Schleswig-Holstein (Hinrich, 1925) qui a entrainé de grandes pertes de terre (d'après Spanuth, 1965).

En tout cas, la mer ne s'est pas étendue très progressivement, mais fit irruption dans les terres, en partie avec des vagues de tsunamis gigantesques à la recherche de nouvelles rives. Le Dogger Bank pourrait encore avoir dépassé de l'eau, mais fut finalement englouti par la mer. Le professeur de géographie David Smith, de l'*Université de Coventry*, a présenté lors d'une journée scientifique à Glasgow (Écosse) sa théorie, basée sur des dépôts épais de 25 centimètres : la Grande Bretagne n'a été séparée du continent et transformée en île qu'*après* la période glaciaire[455]. Des forêts englouties ont été trouvées en de nombreux endroits, par exemple au Groenland et sur la côte est de l'Amérique. On voit sans cesse surgir des rapports sur la découverte de murs de villes englouties sous le niveau de la mer : dans la Méditerranée, autour de l'Europe, dans la mer du Nord, dans les Caraïbes, au large du Japon et sur la côte de l'Inde.

Des ruines sous-marines, qui couvrent une surface de plusieurs miles carrés, ont été découvertes par des plongeurs au large de la côte sud-est de l'Inde. L'équipe, sous la direction de Monty Halls, s'est appuyée, dans sa recherche de la ville engloutie, dont le lieu se trouve

455 BdW, 14.09.2001.

près de la ville portuaire de Mahabakuipuram, sur des indications de pêcheurs indigènes et sur une vieille légende indienne où se trouve décrite la submersion d'une grande ville[456].

Fortuitement, avec mon collègue auteur Thomas Ritter et ma fille Larissa, nous avions visité quelques jours auparavant justement Mahabaklipuram, à proximité de laquelle on peut admirer des constructions d'aspect mégalithique, ainsi qu'une *Wackelstein* (monolithe basculant) de taille gigantesque, qui pèse environ deux cents tonnes. Il y a, pas loin d'elle, un bloc de granit, dans lequel une baignoire de plus de deux mètres de diamètre a été coupée comme dans du beurre. Le granit est très dur. Quels outils ont été employés ? On trouve des baignoires coupées dans le roc de la même manière au Japon et dans l'altiplano au Pérou. Parallèles étranges. Une autre ville, prétendument âgée de 9000 ans, qui est attribuée à la culture Harappa, a été découverte sur le fond marin dans le golfe de Cambay à l'ouest de l'Inde par des scientifiques spécialistes des mers appartenant au *National Institue of Ocean Technologie*[457].

Le Dr Masaaki Kimura, un professeur japonais, explorateur des océans à l'*Université Ryukyus* d'Okinawa, avec lequel j'ai discuté à Vienne et à l'occasion de ma conférence à San Marino, a découvert un gigantesque complexe mégalithique, l'Atlantide du pacifique, sous le niveau du Pacifique : lignes droites, marches et trous qui d'après ce que dit Kimura ne peuvent être qu'un fondement destiné à des colonnes, et qui ne peuvent être l'œuvre que de mains humaines.

On a découvert d'un côté des cercles entiers de pierre de l'époque mégalithique ainsi que des bâtiments préhistorique d'aspect égyptien sous le niveau actuel des eaux. Mais d'un autre côté, il y a quelques villes portuaires de cultures plus tardives loin au-delà de la côte actuelle, dans les terres intérieures, comme par exemple quelques localités antiques en Turquie, que j'ai visitées. Pourquoi des villes construites temporellement plus tard sont-elles éloignées de la côte d'aujourd'hui et de plus anciennes se trouvent-elles sous le niveau de la mer ?

* *Abaissement du niveau de la mer*

On croit que le niveau de la mer pendant la dernière période glaciaire se trouvait entre 100 et 150 mètres, selon Blackwelder[458] 130

456BdW, 16.04.2002.
457 BdW, 21.01.2002.
458 Blackwelder et al., « Science », 1979, 204, p. 618 sq.

mètres au-dessous du niveau actuel. La raison en serait la masse de l'eau liée dans la glace. C'est une erreur, bien qu'il y ait eu des abaissements du niveau de la mer. La fonte de la glace aujourd'hui déposée sur le Groenland ne ferait augmenter le niveau de la mer que de 6,40 mètres[459].

J'ai discuté de manière approfondie dans mes livres le fait qu'il y a certes plusieurs théories, mais aucune qui soit évidente et compréhensible pour expliquer la genèse de la période glaciaire en tant que telle, et a fortiori le déroulement en plusieurs périodes glaciaires et interglaciaires. Il est un fait : « *les hypothèses auto-cyclique développées jusque-là ne sont pas satisfaisantes* »[460].

Mais si l'on tient compte d'un déluge global, il y a quelques milliers d'années, on obtient une chaîne d'événements logique. Martin Schwarzbach constate à juste titre dans « *Le climat de la préhistoire* » : « *La glaciation nécessite – hypothèse dans un premier temps étonnante ! – une mer exempte de glace ; car elle seule peut produire suffisamment de précipitations pour une formation de glaciers étendus* »[461]. Il est un principe : sans précipitations pas d'iceberg ! Les précipitations sous forme de neige et de pluie qui gèle ne se constituent que quand par exemple il y a quelque part une mer exempte de glace, et même chaude, et des mers avec une eau froide ou bien une surface terrestre froide. Plus la mer est chaude, plus il y a de précipitations qui augmentent la neige et la glace à proximité du pôle. Il ne peut donc que paraître étonnant à un partisan invétéré de la période glaciaire que bon nombre de glaciers, comme le glacier de Sankt Joseph en Nouvelle Zélande, *ont fondu* pendant le refroidissement global de 1940 à 1970 et ont par la suite *augmenté* parallèlement avec le degré du *réchauffement*.

En revanche, si ces dernières années la plupart des glaciers se ratatinent alors que la plupart des glaciers norvégiens ont augmenté, nous nous trouvons définitivement devant une question de chute de la température. Je ne veux pas répéter la chaîne d'argumentation précise de mes livres, mais pénétrer plus avant la succession temporelle. Le déluge se déroule après l'impact d'une météorite comme suit[462] : violents tremblements de terre, volcanisme déchaîné à l'échelle du monde, raz-de-marée, nuit due à l'impact (nuages sombres), hiver lié à l'impact suivi par des pluies importantes qui se précipitent sur de larges régions et sur de hautes montagnes sous forme de « pluie » de

459 Severing/Brook, « Science », 1999, p. 930-934.
460 Schwarzbach, 1993, p. 312.
461 Schwarzbach, 1993, p. 309.
462 Explication dans « L'erreur de Darwin », p. 202sq.

neige. L'effet de serre, suivant obligatoirement l'événement, reflète de manière idéale, qualitativement, la période chaude post-glaciaire à trois stades, décrite par Helmut Gams et Rolf Nordhagen[463] :

- *Climat sec-chaud (continental) (époque boréale).*
- *Climat humide-chaud (maritime) (temps Atlantique).*
- *Climat plus sec et chaud, vers la fin de l'optimum climatique (période subboréale), finissant en 850 avant JC (soit -350 en temps expérimental).*

Chose qui n'est pas la moins importante, la grande faculté de stockage des mers et leur réchauffement accompagnant la catastrophe (incendies à l'échelle mondiale, réchauffement de la mer par le magma brûlant déversé à travers les fissures de la terre) provoquent une chute importante de température par rapport à la surface terrestre des continents. Car les températures de surface des continents refroidirent pendant l'*hiver suivant l'impact,* après quatre à cinq mois, jusqu'à 20 degrés Celsius – dans les régions arctiques et antarctiques, le sol gela durablement. Naturellement, cette première couche de glace était relativement mince, et dans les zones inondées aussi un peu plus épaisses, car les masses d'eau projetées violemment sur la terre sous forme de tsunamis gelaient directement et constituèrent des lacs glacés en bonne et due forme. Les mammouths furent victimes par milliers de ces chocs frigorifiques. Le niveau des mers avait déjà diminué à ce moment. Il chuta encore car la différence marquée de température entre surface continentale et surface de la mer faisaient apparaître, à la suite de la différence de température et de pression, de violentes tempêtes qui, parallèlement aux isothermes (ligne de relation entre lieux de même température), tourbillonnaient dans ce cas le long de la côte, sur l'Atlantique le long de la côte est américaine vers le nord, et à gauche (vers l'ouest) sur les terres froides ou glacées.

Comme à cette époque, le pôle Nord géographique se trouvait un peu au sud du Groenland[464], il se produisit dans les latitudes nord du continent nord-américain une glaciation dont l'épaisseur était à vrai dire plus mince que les experts en période glaciaire n'aiment à le penser. Le professeur Kurt M. Cuffey confirma dans le magazine spécialisé *Nature* que le bouclier de glace pendant la période de chaleur d'il y a 130 000 ans était considérablement plus petit qu'on ne le pensait jusque-là[465].

463 1923, p. 293-303.
464 Voir « Erreurs de l'histoire de la terre », p. 232sq.
465 BdW, 6.4.2000.

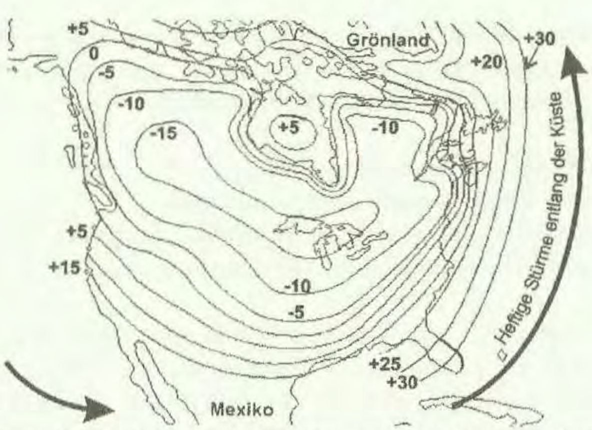


Figure 53 : Groenland vert. La différence marquée de température (indiquée en degrés Celsius) et de pression entre la surface continentale froide et la surface chaude de la mer a provoqué après le déluge des tempêtes violentes qui ont balayé la côte est de l'Amérique en direction du pôle nord (Heftige Stürme entlang der Küste = violentes tempêtes le long de la côte), et a fait tourbillonner un air humide-chaud vers le Groenland et au-dessus de l'océan arctique (d'après Oard, 1990).

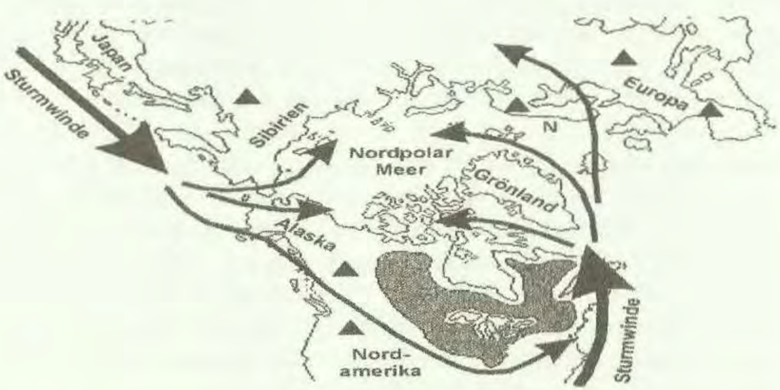


Figure 54 : Phase 1. Le pays intérieur de l'Amérique du Nord et les hautes montagnes du Groenland, des Alpes et de Norvège (signalés par des triangles) se sont congelés, alors qu'en même temps un climat tropical régnait sur la côte : la période neigeuse commença et produisit dans le pays intérieur de l'Amérique du Nord une mince couche de neige. Au début de la période neigeuse, des coraux se développaient encore dans ce qui constitue aujourd'hui les mers arctiques, et les arbres-mammouth, qui aiment le climat humide-chaud, croissaient en Alaska. Le Groenland était vert (N = Norvège, Sturmwinde = vents d'ouragans). D'après Oard, 1990.ss



Figure 55 : Phase 2 de la période neigeuse. Avec une augmentation du transport d'humidité, la neige a recouvert des régions froides, des montagnes (symbolisées par des triangles) ainsi que le Groenland (G) et la Norvège, alors que l'Islande (Isl.), la face nord du Groenland et le détroit de Béring restaient exempts de glace. Le climat en Europe centrale allait d'humide-chaud à tropical, tandis qu'en même temps les Alpes et les Pyrénées gelaient. L'Angleterre (E) resta exempte de glace.

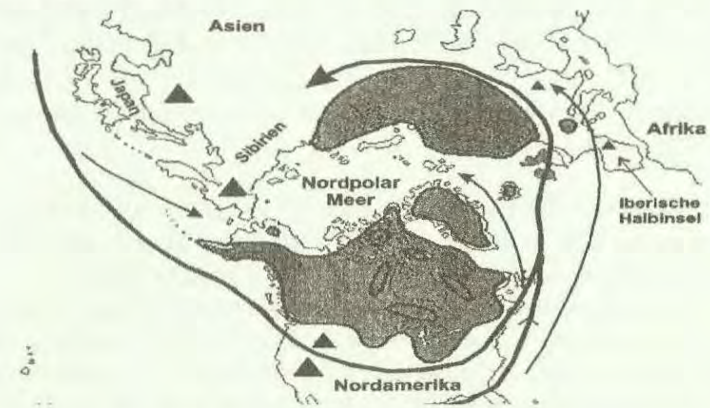


Figure 56 : Phase 3 de la période neigeuse. La période neigeuse atteignit son point culminant. La température de l'air des courants éoliens diminua et de ce fait, le transport d'humidité dans le Nord diminua aussi. La glaciation s'acheminait vers son point culminant. L'Islande et la partie nord de l'Angleterre gelèrent, mais le détroit de Béring resta exempt de glace. Avec un refroidissement croissant et une différence de température et de pression des surfaces terrestres et maritimes minimes, en dépit (ou justement à cause) des températures très froides (arctiques), la formation de neige nouvelle rétrocéda, et c'est à partir de ce moment seulement que la mer fut glacée. La formation de glace dans l'eau de la mer du pôle nord (océan arctique) commença à la fin de la période neigeuse et non à son début ! En même temps, la glace se réduisit sur les glaciers et les surfaces terrestres, car l'apport d'humidité était trop minime.

C'est pourquoi la chute du niveau de la mer ne peut pas, même approximativement, avoir été causée par la liaison de l'eau de mer sous forme de glace. Comme l'eau de mer, même au pôle sud et nord, était non seulement exempte de glace, mais doit avoir été très chaude pendant la formation des icebergs, des quantité gigantesques d'eau chaude se sont évaporées. L'air chaud put stocker de grandes quantités de l'humidité qui fut apportée avec les tempêtes en direction des pôles. Ces masses d'eau évaporées s'étendirent vers le nord par dessus la terre sous forme de neige qui s'accumulait, et *à seulement quelques kilomètres de distance au-dessus de la mer chaude sous forme de pluie.*

La circulation des tempêtes chaudes autour de l'Amérique du Nord et du Groenland dans le sens contraire des aiguilles d'une montre faisait que le détroit de Béring *n'était jamais complètement fermé.* Ce phénomène représente une énigme inexplicable pour la théorie de l'âge glaciaire, et donc pour les théoriciens de cette théorie. Avec la période que j'appelle période neigeuse suivant l'inondation, à vrai dire une période glaciaire abrégée sur un laps de temps bref, on peut expliquer le détroit de Béring dépourvu de glace par un raisonnement, sans se casser la tête. Du fait de la chute du niveau de la mer, il y avait aussi un *pont de terre non glacé avec un climat tropical-humide de l'Asie à l'Amérique du Nord, alors qu'à la même période à l'intérieur des terres de l'Alaska et du Groenland se formaient des glaciers.* Un climat contraire à quelques kilomètres de distance !

Alors que le Canada et le Groenland à l'intérieur des terres commençaient à glacer, la mer du Nord couverte aujourd'hui de glace était toujours exempte de glace, car les vents chauds la réchauffaient.

Il est plus facile d'expliquer de cette manière pourquoi on peut démontrer que des coraux croissaient dans les zones côtières du Groenland, du Spitzberg et aussi de l'Antarctique. Le problème est simplement qu'ils ont besoin d'une température minimale de 20 degrés Celsius pour survivre – bien que le Groenland soit devenu en même temps un désert glacé. On peut expliquer maintenant pourquoi la pointe nord, donc la partie du Groenland située le plus près du pôle Nord, n'a jamais été couverte de glaciers, car sur les côtes, l'eau chaude et l'air chaud chargé d'humidité engendraient un climat tropical-humide. C'est ainsi que s'explique le fait que les arbres-mammouths qui poussent dans la Californie d'aujourd'hui pouvaient pousser il y a moins de mille ans en Alaska, donc dans les contrées arctiques, constituant une énigme jusqu'à présent irrésolue et peu volontiers discutée par les géologues et les géophysiciens.

Feng Sheng Hu de l'*Université de l'Illinois* et ses collègues ont mis en évidence pendant les 2 derniers millénaires d'autres périodes de température inhabituellement élevée dans les régions du nord-ouest de l'Alaska. Au moyen de noyaux sédimentaires recueillis dans le Farewell Lake, ces chercheurs ont pu montrer que pendant 300 ans après la nouvelle ère (= 300-600 temps expérimental) et dans le laps de temps de 850 à 1200 (temps officiel = temps expérimental), il faisait excessivement chaud. Cet période médiévale de climat optimum peut être mise en évidence dans plusieurs parties du monde. Pendant le petit âge glaciaire qui commence au XIVe siècle, il faisait en outre très chaud dans la région, ce qui se reflète dans le nombre important de feux de forêts[466].

La chute du niveau de l'eau se produisit d'un autre côté du fait de l'eau propulsée par la vague sur les continents, et dans la période suivant le déluge par l'évaporation des océans, des mers, mais aussi des lacs. Si l'on tient scientifiquement pour possible un niveau des eaux allant plus bas, jusqu'à 180 mètres, pour les océans durant la période glaciaire (donc pendant ce que l'on appelle le néolithique), il en résulte une modification dramatique du tracé des côtes dans le monde entier. Le socle continental à très faible déclivité, situé aujourd'hui au-dessous de la surface des eaux, devient une terre sèche, fertile – pas seulement dans la région de la mer du Nord



Figure 57 : Pont de terre. Au maximum de la glaciation, les côtes n'étaient pas glacées le long du détroit de Béring. Le niveau de l'océan, abaissé, produisit un pont de terre (isthme) entre la Sibérie et l'Alaska. La figure montre la surface terrestre sèche pendant la période glaciaire (= période neigeuse), qui se trouve aujourd'hui à 100 mètres au-dessous du niveau de la mer. L'extrême nord du Groenland resta toujours exempt de glace jusqu'à nos jours.Zur Eiszeit Land = terre pendant la période glaciaire.Eis = glace.

466 SpW, 21.8.2001.

actuelle, qui, constituant un socle continental sec, était encore colonisée à l'âge du bronze. Même les côtes autrefois colonisées de l'Islande se trouvent sous le niveau de la mer, ce qui explique que cette île ne présente pas de trace de colonies pré-irlandaises.

La chute correspondante du niveau de la mer au Moyen Âge eut aussi d'un côté pour conséquence la fermeture des Dardanelles aussi bien que du Bosphore : la liaison entre la Méditerranée et la mer Noir fut asséchée. D'un autre côté, la grande baie atlantique est très plate. Seul est resté libre un chenal aujourd'hui profond de 200 mètres, et après l'ère glaciaire peut-être de 70 mètres, si *aucune* modification tectonique ne s'est produite depuis cette époque.

Mais considérons la quantité des arrivages de sédiments dans les régions côtières voisines, par exemple au nord de Cadix ou dans le Golfe de Gascogne, alors on peut imaginer que pendant la dernière période glacière, une barrière de sédiments compacts ait fermé l'accès à la Méditerranée comme une bonde. J'ai déjà discuté ailleurs[467] ce pont de terre entre l'Europe et l'Afrique, et j'ai indiqué que les singes à cette époque pouvaient encore passer à pied sec de l'Afrique au rocher de Gibraltar. C'est seulement l'inondation de la Méditerranée qui les sépara, assis sur leur rocher, de leurs congénères en Afrique du Nord[468].

La mer Méditerranée est aujourd'hui une mer déficitaire. À chaque seconde, des quantités gigantesques d'eau entrent, venues de l'Atlantique, à travers le détroit de Trafalgar-Tanger, pour remplacer ce qui s'évapore à la surface de la mer et n'est pas compensé par l'afflux des fleuves. Après le déluge et la fermeture de la route de Gibraltar, le niveau de l'eau de la Méditerranée commença à diminuer constamment, favorisé par l'effet de serre suivant obligatoirement le déluge global, qui correspond aussi à la triple phase examinée par Helmut Gams et Rolf Nordhagen (1923) et qui se termine vers -850 (= -350 temps expérimental).

Les célèbres géophysiciens américains Walter Pitman et William Ryan (1998) ont montré sans aucun doute possible, en pratiquant des forages dans le fond de cette mer, que la Méditerranée avait même été un désert. Ils ont confirmé en même temps que la Méditerranée s'est remplie dans un bref laps de temps, et ce en moins de cent ans[469]. D'après ces auteurs, le désert de la Méditerranée s'est constitué il y a 5 millions d'années ; d'un autre côté, Pitman propose « de chercher une

467 « Erreurs de l'histoire de la terre », p. 244 sq.
468 Cf. de Sarre, 1999.
469 Pitman/Ryan, 1998, p. 217.

période de sécheresse relativement récente : ne pourrait-ce pas être une période peu après la fonte du dernier inlandsis continental ? »[470] Ici je suis d'accord avec Pitman, mais comme il n'y a pas eu de période glaciaire, ce moment se situerait dans la phase de chaleur *après* le déluge, quand les déserts asiatiques et le Sahara se constituaient simultanément et relativement vite.

La transformation du Sahara, qui d'une steppe subtropicale avec des hippopotames, des crocodiles et des éléphants est devenu un désert de sable en grande partie hostile à la vie, s'est produite seulement il y a tout au plus 5000 à 6000 ans, comme l'ont montré des analyses de pollen et d'ossements. Les conditions climatiques ont pu dès 1998 être reconstruites grâce à l'*Institut de recherche climatique de Potsdam*. La genèse de cette région désertique, la plus grande du monde, a été simulée par un modèle informatique, *CLIMBER (CLIMate and BiospHERe)*[471]. On trouva comme cause une successions d'oscillation de l'axe terrestre. Quand le paysage de forêts, de lacs et de steppe se transforma après le déluge du fait de l'effet de serre et d'oscillations de l'axe terrestre, il y a un petit nombre de millénaire, en un désert de sable, l'eau de la Méditerranée s'évapora également[472]. L'enchaînement causal semble évident. Y a-t-il des indications, et même des preuves pour le modèle de pensée apparemment révolutionnaire que je propose ici ?

On a trouvé, avec des os de mammouth, des parties de crâne d'un Néandertalien sur ce qui est aujourd'hui l'île de Malte. Si les hommes de l'âge de pierre n'y sont pas allés à la nage ou en bateau, ils vinrent simplement à pied sec en traversant la terre.

La chute générale, plusieurs fois mentionnée, du niveau de l'eau de 130 mètres aurait sans doute agrandie l'île de Malte, mais l'aurait laissé être une île. Seule une chute de 350 mètres fait apparaître un large pont de terre entre la Tunisie, la Sicile et l'Italie, avec Malte comme terre montagneuse dépassant de façon notable. En même temps, les îles de la Corse et de la Sardaigne non seulement se seraient unies en une île plus grande, mais elles auraient aussi constitué une péninsule avec l'Italie continentale. La même chose s'applique aux Baléares, qui étaient ainsi reliées à la péninsule ibérique.

470 Pitman/Ryan, 1998, p. 216.
471 BdW, 12.7.1999 et 16.9.1999.
472 Zillmer, 2001, p. 241 sq.



Figure 58 : Assèchement. La Méditerranée s'asśecha. Avec une profondeur du niveau de la mer de 350 mètres au-dessous de celui d'aujourd'hui, la colonisation préhistorique des îles de la mer Égée et de l'ensemble d'îles des Baléares devint possible. La Méditerranée était divisée en deux, et il y avait un isthme de l'Italie jusqu'à l'Afrique. Même les hippopotames vivant de l'Europe centrale à l'Afrique pouvaient maintenant arriver à Malte et à Chypre, où ils se retrouvèrent isolés après l'inondation de la Méditerranée, et s'éteignirent.Iberische Halbinsel = péninsule ibérique. Schwarzes Meer = mer Noire. Kleinasien = Asie mineure. Wüstenbildung = désertification.

Il est maintenant relativement simple d'expliquer pourquoi l'on trouve tant de milliers de constructions mégalithiques, de nuraghes, de talayots et de dolmens à Malte, en Corse, en Sardaigne ou dans les Baléares. Les îles d'aujourd'hui étaient à l'époque reliées au continent. Probablement mille ans après le déluge environ, le niveau de l'eau de l'Atlantique avait tellement monté que l'eau passa par dessus la digue Trafalgar-Tanger comme dans un goulot et déborda dans la Méditerranée. Le Dr Hubert Zeitlmair[473] a découvert sous l'eau au large de la côte de Malte des structures mégalithiques d'un temple situé sous le niveau de l'eau, *qui correspondaient aux constructions mégalithiques que l'on peut trouver à terre à Malte.*

Déjà Charles Lyell, juriste et précurseur de nos géologues, avait relaté au XIXe siècle que sur quelques îles de la Méditerranée, une quantité de nouveaux mammifères avaient surgi soudainement – comme du néant[474]. À mon avis, les animaux et les hommes s'étaient enfuis vers les sommets des montagnes qui représentent maintenant les îles que nous connaissons. Il faut aussi expliquer maintenant pourquoi il y avait des hippopotames sur les îles comme Malte, la Crête ou Chypre, car ils n'ont pas pu y arriver en nageant. Ils finirent par s'éteindre dans les endroits qui ne faisaient pas partie auparavant de leur espace de vie.

473 2001, p. 104 sq.
474 Azzaroli, 1981.

Une fois que le bassin de la Méditerranée fut empli, la percée du Bosphore se produisit, et la mer Noire, réservoir d'eau douce, dont le niveau se trouvait à 120 mètres au-dessous du niveau actuel, fut emplie par l'eau saline de la Méditerranée. Il se produisit une migration : les habitants des rives furent privés de leur source d'eau douce et chassés par le niveau rapidement montant dans toutes les directions vers l'Europe, l'Asie, l'Inde, la Mésopotamie et le Proche Orient[475]. Faut-il voir là l'origine commune, qui peut-être n'existe plus, des langues des Perses, des Grecs, des Celtes et des Germains, ainsi que du sanscrit[476], c'est-à-dire du scythe ?

Toutefois, Pitman et Ryan ne voient aucune relation temporelle entre l'emplissement de la Méditerranée, la percée du Bosphore et l'emplissement qui s'en suivit de la mer Noire, mais séparent ces événements conformément à l'échelle temporelle géologique, dont ils sont scientifiquement les débiteurs, en horizons temporels indépendants, largement divergents. Mais le niveau de la Méditerranée se trouvait-il, contrairement à l'opinion scientifique, non pas il y a des millions d'années, mais plutôt il y a quelques milliers d'années, plus bas qu'aujourd'hui ?

La *Carta Nautica di Iehudi Ben Zara*, qui date de 1497, mais remonte à des originaux plus anciens, est intéressante. Elle présente d'un côté des détails étonnants sur des îles au large de la côte atlantique française et d'un autre côté, la partie nord de l'Angleterre n'existe pas, exactement comme si cette partie était encore sous la glace (cf. figure 56). Mais ce qui est remarquable, c'est que sont figurées, dans la mer Égée, beaucoup plus d'îles que nous n'en connaissons maintenant. On peut en conclure que le niveau était plus bas lors de l'établissement de cette carte. Il est aussi intéressant de noter que le pôle nord magnétique se trouvait à ce moment en apparence à l'est et non, comme aujourd'hui, à l'ouest[477], si les indications de la carte sont justes.

Considérons maintenant d'un peu plus près les conditions après le déluge pendant la phase de chaleur jusqu'à -850 (= -350 temps expérimental) dans le domaine de l'Atlantique. D'un côté, lors de l'effondrement du niveau de la mer de 130 mètres après le déluge, il n'y eut pas de relation de l'Atlantique avec la Méditerranée. Ce qui s'accompagnait de distances bien plus courtes qu'aujourd'hui entre les côtes post-diluviennes de la Norvège, du Spitzberg et du Groenland (figure 62). En outre, il se trouve entre le socle continental (avec la Grande

475 Cf. Pitman/Ryan, 1998, p. 245 sq.
476 Jones, 1786.
477 Hapgood, 1966, p. 172.

Bretagne) et l'île (= montagne) de l'Islande la *dorsale des îles Féroé* ainsi que le *seuil Groenland-Islande*, tous deux formant communément en tant que chaîne de montagnes sous-marines un verrou de sûreté contre la mer du Nord européenne (dépendance de l'Atlantique Nord située entre l'Islande, le Groenland, le Spitzberg et la péninsule scandinave). Cette mer du Nord européenne est à son tour séparée de la mer polaire nordique (mer glaciale nordique) et de la mer de Barent par un seuil sous-marin élevé qui n'est interrompu que par un chenal d'environ cent kilomètres de large.

Ces bassins, relativement isolés lors d'une baisse du niveau des océans, atteignent des profondeurs de plus de quatre kilomètres et ne permirent pas en général, en raison des masses d'eau relativement chaudes dues à la capacité de stockage de la chaleur, la persistance constante d'une couverture de glace. Si la température de l'eau, élevée au moment de l'ère neigeuse, descend dans la mer du pôle nord presque au point de congélation, il apparait d'après un modèle de calcul de R.L. Newson[478] par échange de chaleur une élévation de la température de l'air jusqu'à 40 degrés Celsius dans le pôle nord exempt de glace. En conséquence, on note au-dessus du Canada, du Groenland et de la Sibérie des températures de l'air de 10 à 30 degrés Celsius[479].

La glaciation de la mer du pôle nord que l'on observe aujourd'hui se produisit ensuite dans une *phase tardive* de la période neigeuse. La climatologie actuelle n'accorde pas qu'il y aurait une glaciation de l'Océan Arctique si la couche de glace venait soudain à disparaître[480].

Le changement radical de la répartition de la terre et de la mer dû à un effondrement du niveau des océans, et ainsi donc des zones climatiques dans la région de l'Atlantique Nord, produit un effet surprenant. Puisque l'eau de l'Atlantique après le déluge était très chaude du pôle nord au pôle sud, il n'y avait pas encore, au début de la phase post-diluviale, de *Gulf Stream*. Celui-ci n'existait pas non plus pour le cas contraire, si après la fin de la période glaciaire l'eau de l'océan était froide et devait « *être mise en branle quasiment au moindre coup* »[481].

Selon mon modèle de la période neigeuse, c'est seulement une augmentation progressive du refroidissement de la température de l'eau qui initie l'activité du Gulf Stream, et c'est alors seulement que les violentes tempêtes de la côte nord-américaine et la rotation de la terre le font circuler infatigablement.

478 « Nature », 1973, vol. 241, p. 39 sq.
479 Warshaw/Rapp, 1973 ; cf. Orade, 1990, p. 75.
480 Donn/Ewing, 1962, p. 102 sq.
481 « Nature », vol. 424, 31.07.2003, p. 532-536.

Le Gulf Stream se heurta au seuil décrit à l'instant, plat, sous-marin, avec des parties sèches, entre l'Écosse, l'Islande et le Groenland. Une branche du Gulf Stream passa entre le Groenland et le Canada par le détroit de Davis, pénétra dans la mer de Baffin et continua vers la mer Polaire. Même le canal de la Manche entre la France et l'Angleterre était sec, si bien que le Gulf Stream fut dirigé en direction du Sud, le long du socle continental au large des îles Britanniques dans le golfe de Gascogne et au large de la côte de la péninsule ibérique.

L'eau chaude du Gulf Stream comprimée dans le golfe de Gascogne a produit ici et dans les régions attenantes entre les Pyrénées et les Alpes, jusqu'à l'Écosse, un climat tellement chaud que des hippopotames, des lions, des rhinocéros, des éléphants et d'autres animaux des tropiques vivaient dans un climat tropical en Europe centrale, alors que le Groenland, la Scandinavie, les Alpes et les Pyrénées commençaient à geler. C'est pourquoi on a trouvé en masse des restes d'hippopotames non pas en Afrique, mais en Allemagne et en Angleterre – une énigme pour les paléontologues, car selon tous les modèles géophysiques, il régnait prétendument en Europe, du vivant de ces animaux aimant la chaleur, la grande période glaciaire. Comme il y avait des ponts de terre de l'Afrique jusqu'à la péninsule ibérique et aussi en Italie, les hippopotames, les éléphants et les girafes pouvaient sans barrière climatique vivre d'Afrique en Europe dans le même climat tropical.

On comprend maintenant aussi pourquoi à proximité du Golfe de Gascogne les somptueuses peintures rupestres, qui semblent si modernes, de Niaux, Lascaut, Rouffignac, Altamira ou Bedeilhac ont été produites, qui représentent la faune tropicale de l'Afrique d'aujourd'hui et des hommes partant *nus* à la chasse, prétendument pendant la dernière période glaciaire extrêmement froide. Comme nous l'avons décrit pour le détroit de Béring, il y avait dans le Sud de la France un climat tropical, alors que les hautes montagnes, avec la persistance de la période neigeuse, commençaient à se glacer. Les contradictions, qui semblent insurmontables, disparaissent et les paléontologues n'ont pas besoin de représenter la flore et la faune tropicales dans le Bas-Rhin, où des forages de quelques mètres découvrent les restes, pour prouver un passé vieux de x millions d'années. Car sans un changement de climat marqué, le monde spécialisé croit devoir déplacer l'Europe centrale avec l'Allemagne à l'équateur, ce qui est prétendument prouvé par le climat tropical indubitablement présent pas seulement dans le Bas Rhin.

Il en va aussi de l'octroi de subventions publiques destinées à la recherche. On comprend ainsi que le professeur Dr Hans-Georg Herbig, détenteur de la chaire de paléontologie et de géologie historique à l'université de Cologne, dans une lettre au *Kölner Stadtanzeiger* le 11.2.2000 dit que mes développements « *sont conjugués à de l'ignorance et du mépris, et que le forage de recherche du Geologisches Landesamt, financé par les moyens publics considérables à Refrath, est traité avec un haussement d'épaule (par Zillmer) – alors qu'il est le grand projet géoscientifique le plus couteux dans la région depuis longtemps.* » En haussant les épaules, je n'avais certainement pas rejeté les forages, mais seulement présenté les résultats scientifiques prétendument spectaculaires dans un long article de ce journal comme une évidence à laquelle il fallait s'attendre si l'on s'était basé sur mon modèle du déluge.



Figure 59 : Climat tropical. La carte montre le tracé des côtes de l'Europe avec une baisse de 100 mètres au-dessous du niveau de la mer. Pendant l'âge du bronze, nos ancêtres vivaient aussi dans la région de ce qui est aujourd'hui la mer du Nord (N) et la Baltique. Cette région constituait avec l'Angleterre (E) et l'Irlande (I) une masse de terre cohérente, tandis que la péninsule ibérique était reliée par un pont de terre avec l'Afrique, comme l'Italie avec la Sicile et l'Asie mineure avec l'Europe. Les dorsales sous-marines (G et F) constituaient une barrière pour le Gulf Stream qui était dirigé le long de la côte continentale de l'Irlande, de l'Angleterre et du sud de la France, et produisait ici un climat tropical chaud. À cette époque, quand les hippopotames étaient chez eux en Europe centrale, les hautes montagnes des Alpes, des Pyrénées, de Scandinavie et du Groenland – symbolisées par des triangles – gelaient en même temps.

Car il n'y a que peu de milliers d'années, et justement pas il y a x millions d'années, il régnait un climat tropical dans le bas Rhin, et les forages mettent au jour des choses évidentes selon mon interprétation de l'histoire de la terre, et rien d'étonnant. Ce qu'il faut rejeter en revanche, ce sont les interprétations scientifiques à faire dresser les cheveux sur la tête, qui se rapportent à la tectonique des plaques et à l'histoire de la terre, car *l'Allemagne ne s'est jamais trouvée à l'équateur,* comme on prétend le croire scientifiquement – ce qui serait dit-on prouvé par la découverte des animaux tropicaux sous nos latitudes. Cela représente une fausse interprétation scientifique éclatante, qui en plus pompe une quantité énorme de subventions pour la recherche. Non, la solution est la suivante : il y a peu de temps, donc avant les scénarios d'inondation et le bouleversement climatique, il y avait en Europe centrale une chaleur tropicale, et l'Allemagne se trouvait là où elle s'est quasiment toujours trouvée – seule la climatologie s'est radicalement modifiée (pas elle seule) en Europe. Il est vrai que la tendance notée aujourd'hui à l'augmentation de la température se poursuivra même dans l'avenir – sans l'intervention de l'homme. Dans tout au plus 5000 ans, il n'y aura plus de glace aux pôles, situation analogue à celle qui a été scientifiquement reconnue pour l'époque où vivaient les dinosaures.

J'ai pu constater en Écosse ce que seule la chaleur du Gulf Stream peut produire. Car presque personne ne sait que dans les fjords de l'abrupte côte ouest de l'Écosse croissent même aujourd'hui de grands et somptueux palmiers, et ce à la même latitude géographique que la péninsule *Alaska Peninsula* sur la côte sud de l'Alaska.

De même, des recherches[482] montrent qu'au XXe siècle, des sécheresses dévastatrices ont sévi en Afrique du fait du réchauffement de l'Océan Indien (cf. figure 54-56). Pendant la période neigeuse, l'eau du Pacifique était considérablement plus chaude et la formation de déserts était intense à l'avenant, pas seulement en Afrique...

* *Vagabond du monde*

La baisse du niveau des eaux fit apparaître obligatoirement un pont vert qui par delà le Groenland menait au continent américain : le pont du Groenland. Les premiers hommes doivent à la fin de la période glaciaire, il y a environ 11 000 ans, avoir immigré en Amérique depuis la Sibérie en passant sur le pont de terre qui correspondait au détroit de Béring. C'est possible, mais le chemin depuis l'Europe par le pont du Groenland (figure 62) jusqu'à l'Amérique est quand même

482 « Science », 7 nov. 2003, vol. 302, p. 1027-1030.

plus court de 3000 kilomètres et donc plus direct que par toute la Sibérie, avec des courants larges, des toundras gigantesques et la traversée du détroit de Béring. Un contact transatlantique par le pont vert (non glacé) du Groenland peut résoudre une énigme apparente, car la céramique qui provient du nord-ouest de la Russie est plus étroitement apparentée à celle d'Amérique du Nord qu'à celle de Sibérie de l'Est ou à la marchandise baïkale. C'est le contraire de ce que l'on attendait[483].

Une faune de mammifères riche, très différenciée, a été découverte en 1878 à Cernay près de Reims[484], « *et peu après, on trouva une faune tout à fait correspondante dans la couche puerco du Nouveau Mexique. Des trouvailles ultérieures, à Siebenburgen, en Souabe, en Suisse, en Angleterre, dans l'Utah et le Wyoming, ont démontré leur large dissémination. Dix espèces sont communes à l'Europe et à l'Amérique...* » Et Johannes Walther, professeur de géologie et de paléontologie à l'Université de Halle, continue : « *On pourrait croire que la faune des mammifères de l'éocène (il y a 55 à 36 Ma), celle des catastrophes de Cuvier, était séparée par un abîme temporel du crétacé* »[485]. En d'autres termes, *il y avait des deux côtés de l'Atlantique un développement unitaire de mammifères hautement spécialisés. Et ce à une époque où les continents avaient atteint prétendument depuis quelques millions d'années des positions très éloignées l'une de l'autre. Sans liaison terrestre (pont du Groenland), une faune de mammifères identiques sur deux continents séparés par un vaste océan serait impensable.* Je voudrais signaler, en complément, que des trouvailles d'allosaures en Amérique du Nord et en Europe suggèrent l'existence d'un pont de terre, probablement lui aussi par delà le Groenland (discussion exhaustive dans le *Manuel des dinosaures*).

Des signes d'écriture découverts dans diverses parties du monde, de forme géométrique-linéaire, se ressemblent, que ce soit à Glozel (France), au Portugal, à Malte, au Pérou, dans l'Illinois, dans les îles Canaries (Fuerteventura) ou en Amérique du Sud. Comme l'a exprimé (1999) le président de la fédération d'étude linguistique allemande, Kurt Schildmann, et comme il me l'a expliqué lors d'un entretien commun, il a déchiffré avec la même clef des textes de Glozel en France et des textes similaires provenant d'Amérique du Sud et du Nord (Burrows Cave). Jusqu'à présent, on avait même posé la question de savoir si l'on se trouvait dans ces cas en face d'une véritable

483 Ridley, 1960, p. 46 sq.
484 Lemoine, 1878.
485 Walther, 1908, p. 481.

écriture ou seulement de faux pleins d'imagination. De ce côté-ci et de ce côté-là de l'Atlantique, on *connaissait une langue commune, et même une écriture concordante* !

Même l'écriture de l'Indus (entre autres Harappa, Mohenjo Daro) que Schildmann a déchiffrée comme du sanscrit, est une variante de ce système d'écriture. Une culture de l'Indus pré-*arienne*, dravidienne, dans laquelle déjà le sanscrit (*indo-européen*) était utilisé, pourrait représenter un parallèle important à la découverte par M. Ventris et J. Chadwick en 1952 : la conséquence en serait que l'*écriture linéaire B* crèto-mycénienne, que l'on avait rattachée à une culture pré-arienne-minoenne, devrait être située dans une période de *grec indo-européen* (provenant de la culture scytho-celtique ?)



Figure 60 : Signes. Ressemblance des signes linéaires à Glozel (France) et en Patagonie en Argentine (à droite).

Dès 1978, John Dayton[486] avait postulé une civilisation pré-arienne allant de la Crète à l'Indus, qu'il pensait plus tard recouverte par une civilisation *arienne*, guerrière. Mais considérons les parallèles entre l'Ancien et le Nouveau Monde : qui ne connaît pas les offrandes aux sources (celtiques) en Europe, par exemple dans la source géante de Dux en Bohême, dans laquelle, en dehors de beaucoup de bracelets, on trouva plus d'un millier de fibules en bronze de la période de La Tène ? Dès 1906 est paru un rapport dans la « Gartenlaube » concernant des idoles faites d'or, manifestement des représentations des dieux et des démons, dont un nombre immense avaient été jeté dans les bassins de cratères emplis d'eau, à une altitude élevée, dans la cordillère d'Amérique du Sud. Les mêmes pratiques ont été effectuées de ce côté-ci et de ce côté-là de l'Atlantique.

Comme en de nombreux lieux d'Europe, la trépanation (ouverture) du crâne était utilisée aussi dans diverses régions d'Amérique – même sur des personnes vivantes qui survivaient aussi à cette procédure, comme on l'a constaté récemment. La momification des cadavres a atteint chez les anciens Égyptiens la plus grande perfection, mais les anciens Péruviens maitrisaient aussi cet art. D'autres aspects singuliers se rencontrent encore dans ce cadre, qui rendent très frappante l'identité dans les deux pays : ainsi l'emmaillotement épais dans du tissu,

486 1978, p. 132 et 425-433.

l'adjonction d'objets utilitaires, la situation dans des grottes rocheuses etc. D'ailleurs, la momification peut être mise en évidence non seulement en Égypte et au Pérou, mais aussi en Asie.

Déjà, lors des enterrements simples en Amérique, l'usage était fréquent d'enterrer le cadavre dans un grand récipient d'argile, de fermer celui-ci par un deuxième récipient ou un conteneur[487] et ensuite de le rendre à la terre. On rencontre cette coutume depuis l'Asie mineure (à Troie) en passant par l'Égypte et l'Espagne et par delà le Pacifique jusqu'en Amérique du Nord, au Brésil et en Argentine[488]. Les tombeaux en céramique sont souvent ornés de visages humains, d'où leur nom d'urnes funéraires à visage. Ces découvertes ont été souvent faites à proximité de marques de civilisation mégalithique (menhir, dolmen, tumulus et cromlech).



Figure 61 : Comparaison de cruches. On trouve des motifs en spirale d'espèce particulière par exemple sur une cruche du Mondsee (à gauche) en Autriche et dans l'État fédéral US de la Caroline du Nord.

Le professeur Marcel F. Homet a fait une découverte sensationnelle, celle d'urnes funéraires doubles dans le Nord de l'Amazone, dont l'existence en Amérique du Sud était jusque-là inconnue, et même scientifiquement impensable. Mais des urnes doubles de ce genre ont été trouvées aussi en Europe centrale, et en Crète[489]. Le fait qu'il ne s'agit pas d'une ressemblance purement fortuite est démontré par la découverte de squelettes peints en rouge du type de l'homme de Cro-Magnon dans les urnes funéraires et dans les urnes doubles dans le Nord de l'Amazone. Peut-on conclure, de ces coutumes funéraires répandues sur les continents, à un culte des ancêtres aussi répandu et profond, et à un ordre social issu de lui, à des conceptions religieuses et à des prescriptions morales dans l'Ancien et le Nouveau Monde ? Herbert Wendt (1954) a écrit d'un point de vue de spécialiste en anthropologie, que « partout sur le continent américain, du Minnesota jusqu'au détroit de Magellan, on a découvert de nombreux squelettes et restes de culture. Ces Américains natifs réunissent les critères de l'homme de Cro-Magnon avec des traits mongoles et indiens. »

487 Bransford, 1881, p. 7, figures 1-10.
488 Cf. Much, 1907, p. 28.
489 Homet, 1958, p. 240.

* *Enfoncement du pont du Groenland*

Il y a 40 000 ans déjà, des hommes sont censés avoir avancé depuis l'Europe jusqu'au cercle polaire, comme le confirment les études de John Inge Svendsen (*Université de Bergen*) parues dans le magazine scientifique Nature. Ce sont des découvertes, dans la partie arctique des montagnes de l'Oural, d'outils de pierre et d'une défense de mammouth travaillée, qui en ont été l'occasion. « *Ces découvertes indiquent que la glace couvrait moins de surface terrestre que beaucoup de scientifiques ne le pensaient. Car la présence de mammouths parle en faveur d'un environnement à type de steppe avec un herbage libre* »[490]. Pas de trace de zones de permafrost (âge de pierre) en Sibérie, et, comme le prouvent des découvertes similaires, au Spitzberg.

Or comme, par suite du lavage de cerveau (endoctrinement) pratiqué systématiquement depuis 150 ans – par les spécialistes de l'histoire de la terre – sur la conscience collective, une *grande période glaciaire* durant deux millions d'années s'est imprimée dans nos cerveaux, Richard Fester décrit dans son livre *La période glaciaire était entièrement différente* (1973) la théorie du *pont blanc*, selon laquelle ce pont était prétendument fait de glace et s'étendait depuis le nord de la Norvège en passant par le Spitzberg et le nord du Groenland jusqu'au Canada. Nos ancêtres sont censés avoir utilisé ce pont atlantique de glace. Mais la glace n'est venue que très longtemps après, à la suite du déluge, et c'est pourquoi le Groenland, le Spitzberg et les autres îles arctiques étaient exemptes de glace, et le pont du Groenland était *vert*, et non blanc. Helmut Gams et Rolph Nordhagen[491] confirment que la période glaciaire postglaciale a laissé des traces distinctes jusque dans l'Arctique[492]. Gunar Holmsen[493] démontre dans une publication spécialisée que *le sol de glace au Spitzberg ne s'est formé qu'après la fin de la période chaude (!)* Ce constat confirme exactement la démarche de démonstration que je présente ici.

La période chaude à trois phases était caractérisée aussi par des changements climatiques comme les périodes de sécheresse ou entraî-

490 BdW, 6.9.2001.
491 1923, p. 260.
492 Cf. A. Jensen, P. Harder et D. Andersson, in Geol. Stockolm, 1910.
493 1912/1913, p. 139.

nait des catastrophes naturelles. En d'autres termes, le climat et les changements climatiques de survenue soudaine influençaient aussi et précisément à cette période le cours de l'histoire d'une façon déterminante. Ainsi, l'extension des dresseurs de grandes pierres depuis la côte espagnole et française de l'Atlantique jusqu'aux régions du nord et de l'est doit être considérée comme en rapport avec un climat qui devient progressivement plus froid.

La période chaude se termina avec l'effondrement du climat postdiluvien (dit postglaciaire) à partir de -850 (= -350 temps expérimental), et céda la place à un climat humide, et même particulièrement pluvieux : c'est la période subatlantique. La dégradation soudaine du climat[494] entraîna une élévation rapide de la nappe phréatique ainsi qu'une multiplication des marais et des tufières plus jeunes, accompagnée par une érosion accrue des rivières et des fleuves, l'agglomération de cônes de déjection et des inondations boueuses.

Les lacs existant – comme le lac de Constance, le lac d'Ammersee, le lac de Federsee ou les lacs de Suisse – s'amplifièrent par la formation d'éminences sablonneuses et de rives en terrasse, accompagnée de l'anéantissement de tous les bâtiments sur pilotis et autres colonies riveraines. Avec la dégradation du climat, les mouvements de la croute terrestre atteignirent une intensité particulière et conduisirent à la constitution de nouveaux lacs à Munich, Tölz et Memmingen. La formation de sables mouvants et de lœss se termina à cette époque, et les dunes du lac de Constance, du haut Rhin et d'autres régions se boisèrent successivement[495].

Les « *gisements de minerai et de sel sont abandonnés dans des conditions catastrophiques. Les restes peu abondants des siècles suivant se concentrent dans les vallées les plus chaudes, dans lesquelles se constituent partout des types indépendants, à peine touchés par le commerce et les échanges* »[496]. La limite des neiges éternelles s'abaissa, et les Alpes se couvrirent de glace, comme le faisaient en même temps les montagnes du Groenland. Le commerce alpin se termina à cette époque, et ne reprit que trois ou quatre siècles avant l'ère chrétienne (= environ en 300 temps expérimental) quand les tribus celto-germaniques refranchirent les Alpes pour aller en Italie ; à leur surprise, ils y rencontrèrent des tribus apparentées et conquirent prétendument Rome...

Des scénarios dramatiques ont dû se passer dans le domaine de la mer du Nord, car la steppe d'alors fut inondée par de violents raz de

494 Gams/Nordhagen, 1923, p. 303.
495 Gams/Nordhagen, 1923, p. 304.
496 Gams/Nordhagen, 1923, p. 224.

marée avec un niveau de l'eau en constante élévation, ce qui est aussi le cas du Dogger Bank. « *Les chevaux sauvages, que l'homme avait peint sur les parois des grottes de Niaux et Lascaux, allèrent à travers la steppe de la mer du Nord vers le nord de la Norvège et furent forcés d'y rester quand la mer revint* »[497]. Il s'agit en fait de chevaux de petite taille, résistants (poneys) et endurants à la course. Par nature, ces chevaux n'ont rien à chercher dans les vallées de hautes montagnes des fjords. Ils ont été isolés pendant des siècles par l'inondation de la savane de la mer du Nord et sont donc considérés comme une race de chevaux indépendante. Les Vikings amenèrent ces animaux en Islande et c'est pourquoi ils ont été aussi nommé par la suite chevaux islandais.

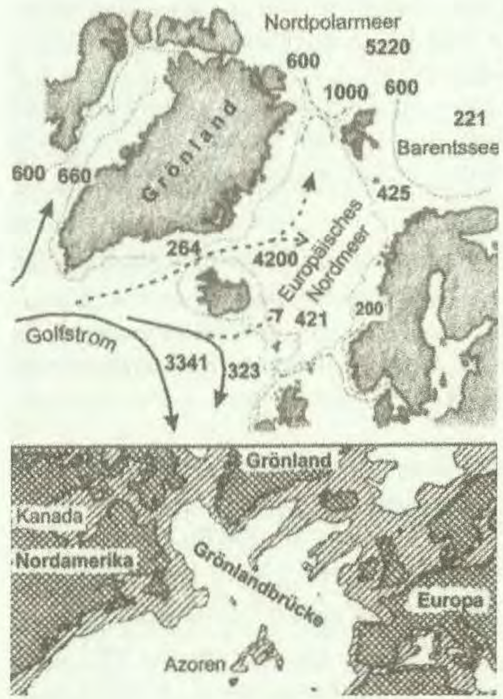


Figure 62 : Pont vert. Le pont du Groenland était la liaison la plus brève entre l'Europe, le Groenland et le Canada, qui ne fut interrompu avec un niveau des eaux plus bas jusqu'à l'âge du bronze que par d'étroits chenaux. Comme le montrent des recherches de Fridjof Nansen, le bassin s'est affaissé au nord de l'Atlantique avec l'Islande comme centre, de façon isostatique par une diminution de l'étiage du magma. L'Islande, le pilier de soutènement du pont vert du Groenland, était autrefois notablement plus grande, comme le montre la carte de Zeno datant du XIVe siècle. Des trouvailles de l'âge de pierre aux Spitzbergen et sur la côte nord de la Sibérie montrent que les zones arctiques étaient autrefois colonisées, tout comme de grandes parties de la mer de Barent. La carte en haut indique la profondeur actuelle de la mer. Celle du bas montre la répartition actuelle de la terre avec un niveau de l'eau abaissé de 1500 mètres ou respectivement un pont du Groenland affaissé de cette hauteur dans l'Atlantique nord, « dans le passé le plus récent ».

497 Fester, 1973, p. 32.

Mais la raison se trouvait peut-être dans l'abaissement de l'Atlantique Nord que Fridjof Nansen avait constaté, avec un point capital dans le domaine de la mer du Nord européenne. Ceci est considéré par les géologues et les géophysiciens (ne vous en déplaise !) à tort comme une preuve de l'existence d'icebergs de trois à quatre kilomètres de haut, sous la charge desquels l'affaissement du sol de l'Atlantique Nord se serait accompli.

Pour moi, c'est une fausse interprétation. L'existence d'icebergs aussi haut n'est qu'une supposition, qui d'un côté (en tant que conclusion inductive, qui ne constitue pas une preuve) est fondée sur la mesure énorme de l'affaissement du sol de l'Atlantique autour de l'Islande (preuve indirecte) et représente d'un autre côté une conversion purement théorique des masses d'eau des niveaux d'eau abaissés en rapport avec des masses de glace postulées hypothétiquement. Il n'y a pas d'icebergs de quatre kilomètres de haut et il n'y en a *jamais eu*. Naturellement, cela ne change rien au fait que des sommets de hautes montagnes, même dans les circonstances post-diluviennes que j'ai décrites, ont pu se glacer fortement !

Comme troisième fondement de l'existence de ces colosses de glace puissants, on se base sur le fait que les masses continentales autour de l'Atlantique nord – prétendument par la décharge du poids conditionné par la fonte des icebergs – augmentent lentement et constamment jusqu'à nos jours.

L'observation est exacte, mais la fondation est fausse. Otto Muck constate justement : « *Les petits fragments de glace sont, à la suite de l'abaissement du niveau du magma, abaissés isostatiquement, noyés* »[498]. Et le professeur Johannes Walther donne à penser « *que de grands mouvements de l'écorce terrestre et par là des changements profonds dans la répartition de l'eau et de la terre, dans les courants maritimes et les voies barométriques, par leur rencontre fortuite avec un déplacement du pôle, ont conditionné l'accumulation accrue de neige dans les pays côtiers de l'Atlantique Nord. Nous savons, par le voyage hardi de Nansen (expédition polaire de 1893 à 1896 à bord du Fram), qu'actuellement la plus grande partie de la région du pôle nord est un sol d'eau profonde, et pourtant, de nombreuses coquilles de Yoldia artica (une espèce de coquillage)... et de nombreux otolithes de poisson des eaux basses, trouvés à une profondeur de 1000 à 2500 mètres entre l'île Jan Mayen et l'Islande, nous enseignent que cette partie de la mer du pôle nord s'est abaissée très*

498 Muck, 1978, p. 164.

récemment de 2000 mètres (cf. figure 62, HJZ). Si des changements aussi profonds se sont accomplis dans la lithosphère, alors il est aisé d'imaginer qu'en même temps, une répartition foncièrement différente des masses devait se faire jour, qui ne pouvait rester sans influence sur la situation du pôle rotatoire »[499].

En raison de ce grand changement, l'Islande avait une surface dépassant la mer quatre fois plus grande qu'aujourd'hui et était ainsi aussi une grande pierre de construction sèche du pont vert du Groenland. Comme en Norvège, il y a en Islande aussi des fjords caractéristiques sous forme d'étroits chenaux qui représentent des vallées noyées. C'est pourquoi l'Islande paraît beaucoup plus grande sur nombre de cartes géographiques antiques. D'autres îles figurées sur d'anciennes cartes se trouvent aujourd'hui sous l'eau, ou sont maintenant seulement découverte, comme tout dernièrement des îles à 70 kilomètres du Groenland, qui étaient tenues auparavant pour des icebergs[500].

L'enfoncement isostatique de la zone atlantique autour de l'Islande conduisit aussi à un déplacement partiel de la croûte terrestre (lithosphère), pas seulement dans la zone du Groenland et de l'Atlantique nord. Ce déplacement se produisit naturellement d'une manière rapide, et non infiniment lente. De ce fait, des ponts de terre anciens furent démantelés, des tsunamis destructeurs furent provoqués, et de nouvelles routes maritimes furent alors seulement constituées. La topographie des masses de terre des zones attenantes se modifia presque instantanément par l'affaissement de la croûte terrestre, et il se constitua de nouvelles rives plus profondément dans les terres intérieures. D'anciennes colonies furent inondées et une histoire culturelle que nous connaissons à peine fut engloutie par les flots.

L'impact d'un météorite mesurant deux kilomètres dans la mer de Barent au large de la côte norvégienne est-il en relation avec cet événement ? Le journal scientifique *Gemini* a publié que des géologues de *IKU Petroleum Research* ont trouvé à cet endroit un cratère gigantesque avec un diamètre de 40 kilomètres. Les scientifiques croient que pendant l'impact, il y eut durant un bref laps de temps des températures extrêmes allant jusqu'à 10 000 degré Celsius – des conditions idéales pour le commencement d'une nouvelle période neigeuse, si l'on suit mes développements et si l'on raye une paire de zéro de la datation officielle. Les raz de marée qui en résultaient allèrent jusqu'au Canada. De la boue et des roches furent catapultées depuis le fond de

499 Walther, 1908, p. 516.
500 BdW, 17.6.1998.

la mer, dans un enfer débridé, jusque dans l'atmosphère[501]. Les anciennes cartes de Portolan ont été examinées à l'aide d'un *treillis de distorsion*, comme celle de Giovanni Carignano de 1310. Les champs du réseau du treillis sont réguliers dans l'espace méditerranéen et correspondent souvent aux proportions d'aujourd'hui. En revanche, on constata de grandes distorsions sur la côte de la mer du Nord. S'agit-il d'un indice de changements profonds de la croûte terrestre, voire d'un impact de météorite dans la région de l'Atlantique Nord à la période historique ?

**** Les peuples fuient***

Avec le bouleversement du climat, de grands groupes de peuples migrèrent de l'Europe du Nord et centrale vers le sud-ouest, jusqu'en Espagne, et y créèrent une marchandise de céramique à encoches apparentée à la céramique d'Hallstatt de l'Allemagne du Sud. Des catastrophes et des famines contraignirent les habitants à émigrer. Par la suite il se produisit de plus grandes migrations des Celtes, les guerres médiques, la floraison d'Athènes du temps de Périclès, l'irruption des Gaulois (= Celtes) en Italie et la migration des Galates vers l'Asie mineure.

L'élévation du niveau de l'eau fit éclater le détroit de Gibraltar quelque temps avant l'inondation de la savane de la mer du Nord, et l'eau se précipita dans la Méditerranée. Le grand différentiel de pression permit à la Méditerranée d'atteindre en moins de cent ans le niveau de l'Atlantique. Mais maintenant, même la voie menant à la Méditerranée était libre, en premier lieu pour les peuples atlantiques fuyant les régions surpeuplées du Nord. L'infranchissabilité des cols des Alpes, due à l'accroissement de la glaciation, servit d'explication simple d'un côté pour l'absence de découvertes archéologiques sur les cols des Alpes, et d'un autre côté pour le fait que jusqu'en -200 (temps officiel) le commerce transcontinental ne se faisait *que par bateau*.

L'augmentation constante de l'inondation incita les gens du nord à chercher en bateau une nouvelle patrie, avec toute leur famille. Ils atteignirent avec leurs navires susceptibles de naviguer en haute mer non seulement l'Amérique, mais aussi le Pacifique. Après que le détroit de Gibraltar fut redevenu praticable, un torrent de fugitifs se déversa dans la région de la Méditerranée et conduisit à la bataille des peuples entre Ramsès II et les Peuples de la mer – qui paraissent mystérieux à nos historiens. Si Immanuel Velikovsky a raison et si Nektanebos I (380-362) est identique à Ramsès III, la bataille des Peuples

501 BdW, 10.2.1999.

de la mer a logiquement eu lieu temporellement après la phase du bouleversement climatique, mais selon la datation officielle avant. Or elle ne peut guère s'être produite avant, car du temps officiel où régnait Ramsès III (-1187 à -1156), le chas d'aiguille qu'était Gibraltar n'était pas navigable en raison de l'abaissement du niveau de la mer Méditerranée il y avait plus de 3000 ans, comme le prouvent les bâtiments égyptiens (pas seulement) qui gisent au fond de la mer.

La colonisation grecque du VIIIe et du VIIe siècles avant JC peut être considérée comme une recolonisation par les Peuples des mers, qui étaient chassés par la famine causée par la sécheresse (assèchement du Nil). L'Italie du Sud et la Sicile étaient justement des régions affamées de ce genre.

Le mystère apparent de la néo-colonisation de l'Italie par les Étrusques et les Grecs, à partir de la mer et seulement longtemps après, de nouveau, par les cols des Alpes devenus praticables, paraît maintenant être une conséquence qui semble évidente de la catastrophe climatique et ne constitue pas plus longtemps une énigme.

La culture de Hallstatt de l'Europe centrale, qui date de l'âge du fer, est-elle née, après la catastrophe climatique, du mélange de la culture vernaculaire du bronze avec des cultures importées comme la culture illyrique venue du paysage montagneux du nord-ouest de la péninsule des Balkans ? L'avancée des glaciers, vraisemblablement jusqu'à la constitution des moraines de Daun, conduisit indirectement à l'interruption de l'exploitation des mines : les mines de minerai et de sel ont été abandonnées, on peut le prouver, dans des circonstances catastrophiques.

C'est alors seulement que se forma la celtité, car il n'y avait pas de Celtes primitifs à l'époque du bronze. Les pérégrinations celtes et les légendes racontées en plusieurs lieux doivent de nouveau être examinées, tout comme l'expansion puissante des Celtes dans la péninsule ibérique.

Le mouvement du peuple celte représente l'événement le plus riche en conséquences de l'histoire de l'Europe du nord et de l'Europe centrale. Il semble que bien des choses qui paraissaient jusque-là énigmatiques et étaient donc rejetées, trouvent un nouveau sens quand on les regarde du point de vue des changements climatiques. « *La tradition de l'antiquité gréco-romaine n'a rien pressenti de la portée historique de ces migrations et a tiré les pires conclusions erronées : non seulement la bizarre légende gauloise dite de lieu en lieu, que nous lisons, issue d'une source inconnue,*

chez Livius V 34 sq. et Trogus-Justinus XXIV 4, mais encore – César VI 24 avec sa supposition (répétée par Tacite, Germania 28) que les Volcae installés en Allemagne centrale avaient émigré de Gaule – montrent la fausse orientation est-ouest »[502]. Concluons cette phase de total bouleversement avec les mots du professeur Kenneth J. Hsü : « *Les indo-iraniens sont arrivés, après l'effondrement des civilisations de l'âge du bronze récent, au Moyen Orient. Les " Indo-germaniques " allèrent, au début de l'âge du fer, dans les pays du Moyen Orient, dévastés par la sécheresse* »[503]. Il voit des rapports avec une phase froide globale d'installation progressive, qui doit être mise au même rang que la période neigeuse post-diluviale et conduit à « *l'émigration de gens fuyant le Nord glacé* » – la phase terminale de la période neigeuse.

* *Fin de la période neigeuse*

À partir de -120 (environ +53 temps expérimental), à l'époque gallo-romaine, les glaciers reculèrent et le commerce transalpin reprit, uniquement sur les cols les plus bas à vrai dire. Les Celtes entrèrent en Italie et rencontrèrent les Étrusques qui leur étaient apparentés. Le commerce que nous avons déjà décrit entre la Grèce et l'Europe centrale par le Pô et les routes commerciales commença d'un côté par voie terrestre, mais d'un autre côté on pratiquait aussi le commerce par voie maritime jusqu'à l'Europe centrale et l'Europe du Nord, ainsi que le commerce transatlantique jusqu'en Amérique, comme en témoignent beaucoup de découvertes et d'inscriptions.

Dans les siècles suivants, les glaciers reculèrent fortement, et il se produisit une élévation importante et renouvelée des lacs. Les marais de Hollande, d'Allemagne du Nord et du Danemark s'étendirent considérablement[504]. Les islandsis du Groenland et de l'Amérique du Nord fondirent en ne laissant que quelques restes. La période neigeuse s'achemina vers sa fin, car l'élévation du niveau de la mer fit perdre de la force au Gulf Stream en raison de sa ramification forcée, car il pouvait maintenant s'écouler dans le canal de la Manche et dans la nouvelle mer du Nord, et rencontra frontalement des masses d'eau de la mer du Nord européenne qui entretemps s'étaient considérablement refroidies.

La température de l'air qui s'abaissait globalement après l'effet de serre entraîna aussi un refroidissement des températures de l'eau. Mais cela occasionna l'arrêt de l'apport d'air humide dans les régions arc-

502 Norden, 1920, p. 358.
503 Hsü, 2000, p. 183.
504 Gams/Nordhagen, 1923, p. 306.

tiques, car *plus l'air est froid, moins il peut porter de vapeur d'eau* : lorsque la température de l'air recule de 10 à -2 degrés Celsius, la teneur en vapeur d'eau diminue à seulement 40% (avec une humidité de l'air de 100%). La conséquence en est que les glaciers s'engagent dans un recul rapide, puisque l'appui de la neige manque – bien qu'il fasse plus froid !

Ce qui est surprenant, c'est « *que la mer polaire reste exempte de glace jusqu'à ce que se soient formées les grandes régions de la glace intérieure ; alors seulement, la glaciation s'introduit dans l'Arctique... favorisée par l'aplanissement du seuil Islande-Féroé. Mais en même temps que la glaciation de la mer polaire, la fin de la période glaciale est arrivée ; les glaciers ne sont pas assez alimentés et disparaissent* »[505].

Fondamentalement, on peut être d'accord, mais contrairement à Martin Schwarzbach, je ne vois pas ce scénario s'accomplir plusieurs fois pendant la grande période glaciaire dans les deux millions d'années passés : je le considère comme un événement décisif juste au début de la période chaude à trois phases. Je suis aussi d'un autre avis concernant l'islandsis du Groenland, car il a fondu à la fin de la période neigeuse. Ne restèrent glacés que quelques hauts sommets du Groenland, ainsi que des Alpes – les glaciers des Alpes ont reculé il y a 2000 ans[506].

Les preuves de l'âge *jeune* de la calotte glaciaire du Groenland sont discutées dans mes livres : en me servant de l'épaisseur de la couche de glace qui s'était étendue depuis 47 ans sur deux avions accidentés, j'avais évalué que si l'on présupposait un taux constant de formation de la glace, on obtenait un âge de 1818 ans pour la carapace de neige épaisse de 3028 mètres du Groenland. Si l'on avait – dans le cadre d'un déroulement normal – à signaler une chute de neige plus intense et donc une formation de glace après une catastrophe climatique, le laps de temps raccourcirait considérablement. Dans ce cas, à moins d'un millier d'années. La glace aujourd'hui présente est-elle apparue pour la plus grande partie avec le début du petit âge glaciaire à partir de 1350, après avoir déjà fondu dans la suite de la période neigeuse au cours de l'*optimum climatique romain* et ensuite dans la *période chaude médiévale* il y a environ mille ans ?

La réflexion suivante montre à quelle rapidité un glacier peut fondre : la diminution normale de la température de l'air vers le haut s'élève à 0,1 degré Celsius pour une hauteur de 15 mètres. Pour une pente d'une langue de glacier de 20% (donc 2m de différence de hau-

505 Schwarzbach, 1993, p 309.
506 Gams/Nordhagen, 1923, p. 305.

teur sur 10m de longueur de glacier), il suffit donc d'une augmentation de 0,1 degré Celsius pour raccourcir de 75m (avec 15m de haut) la langue. Pour une pente de seulement 5%, on a même une diminution de 300m. Si nous considérons une élévation d'un seul degré Celsius, nous obtenons dix fois les valeurs calculées plus haut, si aucune alimentation sous forme de neige n'est apportée à la glace. En tout cas, une petite cause (réchauffement minime) peut produire un effet aux conséquences dramatiques.

*** *Un changement de climat renouvelé***

La deuxième vague de migration des peuples causa de nouveau de l'inquiétude en Europe, car ce n'est pas la nature nomade des Goths et des Germains (Celto-germains), mais probablement l'installation du froid qui poussa des familles entières vers le Sud. L'Afrique du Nord était toujours le grenier à blé des Vandales et d'autres arrivants. Mais il se produisit alors un nouveau changement climatique. L'eau souterraine et le niveau des mers recommencèrent à augmenter vers 800. Si nous éliminons les siècles obscurs du Moyen Âge, alors nous nous trouvons en face d'un changement de climat d'installation non pas insidieuse, mais abrupte, d'un véritable bouleversement climatique. Les documents qui sont censés décrire les événements dans ce laps de temps fictif qu'il faut éliminer d'un trait, doivent être considérés comme des projections en arrière d'une époque située après l'an mille, ou même 1350.

Bien que cela ne soit pas mentionné dans les livres d'histoire, il a dû se passer au début du Moyen Âge une catastrophe naturelle dont les conséquences ont été sensibles sur la terre entière. C'est ce que conclut le paléo-écologue Mike Bailling de la *Queen's University* de Belfast en Irlande du Nord, à partir d'analyses de cernes de bois : il s'est produit vers 540 « un événement catastrophique que l'on peut mettre en évidence dans les arbres du monde entier »[507]. « *Est-ce une violente éruption volcanique qui a causé la période glaciaire au VIe siècle ? Ou est-ce un impact de météorite qui a mis en branle la migration des peuples ?* » Pendant que Mike Baillie ramène le recul des températures au VIe siècle à un impact météoritique, le vulcanologue Ken Wohletz du *Los Alamos National Laboratory* croit que c'est l'irruption d'un volcan géant dans l'actuelle Indonésie qui a causé la *période froide* qui s'installe à partir de l'an 535 (= IXe siècle temps expérimental)[508].

507 BdW, 13.9.2000.
508 BdW, 9.1.2001.

David Keys consacre un livre entier aux catastrophes du VIe siècle et indique aussi l'année 535, suggérée par les forages du noyau glaciaire et les analyses de cernes d'arbres. Comme toujours, je renvoie, en ce qui concerne les problèmes de datation appliquée aux forages du noyau glaciaire et aux méthodes de datation, et en ce qui concerne les analyses de cernes d'arbres et de méthode au radio-carbone au livre « C14-Crash »[509]. Dans la datation utilisant la méthode au radio-carbone, on part d'un état constant de la concentration en radio-carbone radio-actif (C14) dans tous les réservoirs de la terre qui entrent en compte dans ce cadre :l'atmosphère, la biosphère et l'humus. Si l'on tient compte des changements climatiques violents et abrupts qui sont discutés dans ce livre, et qui ont eu lieu dans les millénaires passés depuis le déluge, les datations par la méthode au radio-carbone n'apportent obligatoirement que des résultats faux. Car de grandes quantités de dioxyde de carbone (CO_2) sont dissoutes dans l'eau des océans et sont par là liées. Si les océans se réchauffent, même peu, des quantités gigantesques de dioxyde de carbone sont libérées. En même temps s'élève la proportion de vapeur d'eau dans l'atmosphère (condition du début de la période neigeuse), comme cela s'est accompli après le déluge pendant l'effet de serre. Mais ce que l'on appelle El Niño (phénomène climatique dans le Pacifique) libère au large de l'Amérique du Sud approximativement autant de dioxyde de carbone que ne le fait l'ensemble de la production humaine de dioxyde de carbone pendant une année entière. Soulignons encore une fois nettement les interactions :

- *Immédiatement après le déluge, l'eau s'est réchauffée dans les océans et a libéré de grandes quantités de dioxyde de carbone.*
- *Après le refroidissement des océans, pendant la période neigeuse, de grandes quantités de dioxyde de carbone ont été à leur tour liées dans l'eau des océans.*

Seule la diffusion forte de dioxyde de carbone ancien, dépourvu de radiocarbone, depuis les océans vers l'atmosphère fait *diminuer la concentration en C14 de l'atmosphère*. « *Un simple exemple de calcul montre que la concentration en C14 dans les océans ne doit se modifier que de 2% en mille ans pour modifier la rapidité de l'horloge à C14 de 100% durant ce laps de temps* »[510]. Si la teneur en dioxyde de l'atmosphère double ou se divise par deux, il apparaît un changement de température d'environ trois degrés Celsius[511].

509 Blöss/Niemitz, 1997.
510 Blöss/Niemitz, 1997, p. 37.
511 Plass, 1956.

En d'autres termes, vu qu'après le déluge il régnait de hautes températures de surface dans la mer du pôle nord, températures qui passèrent lors du refroidissement au-dessous du point de congélation, la teneur en dioxyde de carbone de l'atmosphère se modifia puissamment et les aiguilles de l'horloge au radiocarbone (C14) commencèrent à se déchaîner : seulement une élévation modérée de la concentration en C14 de l'atmosphère de 12% fait paraître l'âge du C14 mesuré dans ce laps de temps de 100% plus vieux – les aiguilles de l'horloge de l'histoire se déchaînent (dans cet exemple) deux fois plus vite et les anciennes cultures sont jugées considérablement plus âgées qu'elles ne le sont.

On peut dire en résumé que la période froide-humide (refroidissement global) qui n'a duré que quelques siècles après la période de chaleur triphasique, a trouvé son pic significatif dans les VIe/IXe siècles avec l'installation d'une période froide et d'un climat sec. Une migration des peuples en fut la conséquence[512]. Ensuite commença la période chaude du Moyen Âge. Le professeur Brian Fagan (*Université de Californie*) décrit en suivant la chronologie officielle, mais d'une façon qualitativement correcte, que le changement climatique « *a introduit une assez longue période chaude qui commença vers l'an 800 et atteignit son pic entre 1150 et 1300* »[513], la période des découvertes faites par les Vikings et les moines Irlandais.

Au Nord de Trondheim, sur le 64e degré de latitude, près du cercle polaire, on pouvait cultiver du blé pendant cette période de chaleur du Moyen Âge, ce qui n'avait jamais été possible auparavant. Dans l'ouest de l'Angleterre, on planta des vignes jusqu'à une hauteur de 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dans les *Lammermuir Hills* au sud-est de l'Écosse, on cultiva des céréales jusqu'à 400 mètres. Les températures moyennes des îles Britanniques étaient entre 1140 et 1300 plus élevées de 0,8 degrés Celsius qu'entre 1900 et 1950. Nous n'atteignons pas aujourd'hui en été les températures de la période de chaleur du Moyen Âge. Il en résulte que le prétendu *effet de serre fait-maison* d'aujourd'hui ne représente, comparé au XIIIe siècle, qu'une normalisation sous la forme d'une *tendance à la convalescence*.

La prospérité relative qui en résulta pendant la période chaude du Moyen Âge en Europe aboutit, à partir du premier changement de millénaire, à la vague de fondations de villes que j'ai exhaustivement décrite et que seuls le changement climatique et l'intensification des cultures qui l'accompagnait rendit possible. Au XIIe siècle, la

512 BdW, 9.1.2001.

513 Fagan, 2001, p. 195.

construction de cathédrales s'étendit de façon explosive en Europe. Chartres et d'autres cathédrales étaient une magnification de la fertilité du sol et de la richesse des générations d'alors.

À cette époque, la culture des Incas atteignait son sommet, alors que vers 900 (temps officiel = temps expérimental), la civilisation des Mayas s'effondrait pendant une période de sécheresse durable et que les Anasazi souffraient de la grande sécheresse au XIIe siècle. On peut fort bien reconnaître l'influence du climat global sur les cultures du monde ; un thème qui ne peut qu'être indiqué dans le cadre de ce livre. Mais nous nous intéressions aux découvertes de l'Amérique avant Colomb. Que se passait-il au Groenland ?

* *Le Groenland vert*

Quand les Vikings, suivant les Celtes, colonisèrent l'Islande (dont l'ancienne côte se trouve aujourd'hui sous le niveau de la mer), à la fin du bouleversement climatique du IXe siècle, ils colonisèrent à partir de 982 le Groenland, qu'ils appelèrent pertinemment *Grünland* (en anglais : Greenland, pays verdoyant). Les Vikings groenlandais étaient des fermiers, ils cultivaient au Groenland quelques céréales, pratiquaient une économie de pâturages et possédaient des vaches à lait. L'évêque de Gardar (colonie de l'est) lui-même avait le nombre considérable de cent vaches à l'étable[514]. Une communication du Königsspiegel annonce que le Groenland a « *beaucoup de lait et de fromage* », mais peu de grains. Les fosses à déchets nous montrent qu'en plus des vaches, ils élevaient aussi des moutons et des chèvres, plus rarement des porcs.

Il faut se demander comment les fermiers du Groenland pouvaient tout simplement survivre avec leurs vaches à lait. Car l'obscurité durait longtemps pendant l'hiver. Il faut récolter suffisamment de fourrage pour les bêtes et les approvisionner pendant le long hiver. Et tout cela au bord de la glace ? Le Groenland était-il seulement (ou encore) couvert de glace ? Cette île portait à juste titre le nom de Grünland, parce que la glace de la période neigeuse avait en grande partie fondu, les vallées étaient exemptes de glace et seuls les hauts sommets montagneux, qui sont aujourd'hui couverts de glace, avaient des calottes identiques à celles des Alpes.

L'optimum climatique et le dioxyde de carbone libéré par la mer en cette période chaude accéléraient considérablement la croissance des plantes, ce qui favorisait aussi la vie des animaux. Les rendements croissants des récoltes n'aidèrent pas seulement les Vikings à obtenir la

514 Lechler, 1939, p. 22.

prospérité au Groenland. La situation climatique du Groenland pendant l'optimum climatique jusqu'au début du petit âge glaciaire au XIVe siècle se distingue radicalement de celle d'aujourd'hui. Pendant cette période – comme nous l'avons déjà expliqué – les Vikings islandais et groenlandais entreprirent des voyages jusqu'au grands lacs à l'intérieur de l'Amérique du Nord et le long de la côte est de l'Amérique, peut-être même jusqu'en Floride.



Figure 63 : Parallèles. À Akureyi (Islande), on a trouvé une statuette de bronze qui représente prétendument le dieu nordique Thor (à gauche). En Amérique du Sud se trouve une stèle haute de trois mètres, qui a été placée à côté d'une disposition de pierres mégalithiques à San Augustin (Colombie).

Pendant l'optimum climatique du Moyen Âge, il y eut une autre voie, pas seulement pour les Vikings groenlandais et islandais. Elle passait soit par le Spitzberg et la pointe nord du Groenland, soit par le détroit de Davis, entre le Canada et le Groenland, soit le long de la côte nord de la Sibérie jusqu'au détroit de Béring. Après avoir passé ces détroits, la voie était libre vers l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, mais aussi vers la Chine, l'Inde et peut-être l'Afrique. En 1956, on a trouvé sur l'île de Lillön (Suède), à la grande stupeur des archéologues, une figure de Bouddha en bronze[515], qui est rattachée au VIIe siècle et provient du Cachemire. On a pu mettre en évidence de la soie de Chine dans une tombe viking à Birka[516].

Le passage Nord-Ouest exempt de glace, utilisé par les Vikings groenlandais avant le début du petit âge glaciaire, fut désespérément cherché au XVe siècle par les futures puissances coloniales, car on connaissait l'existence d'une ancienne voie maritime Nord-Ouest menant à la Chine et à l'Inde.

515 Oxenstierna, 1962, p. 130.

516 Oxenstierna, 1962, p. 91.

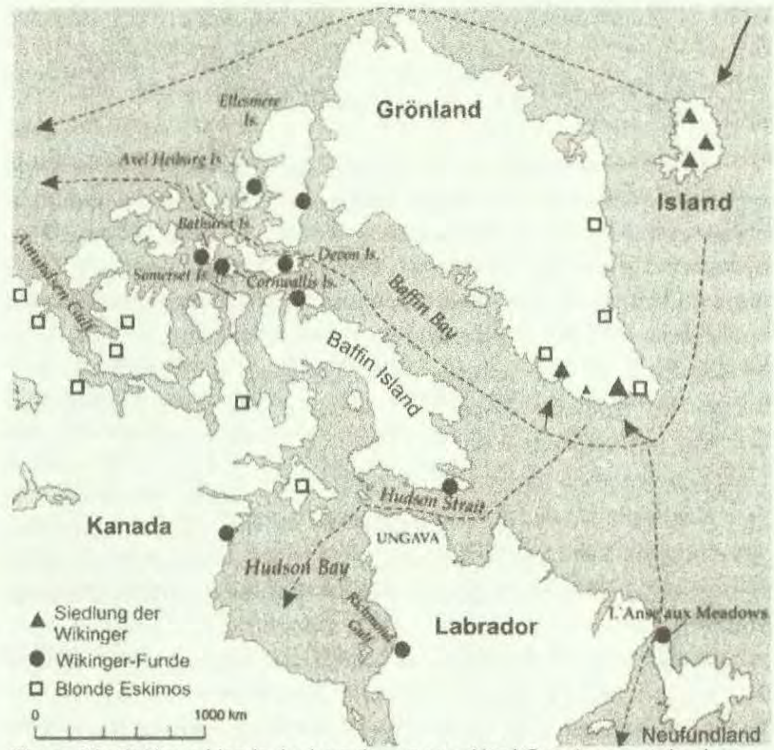


Figure 64 : Eskimos blonds. Le long du passage Nord-Ouest exempt de glace jusqu'au petit âge glaciaire, on a découvert des Vikings blonds (Greely in : « National Geographic Magazine », vol. XXIII, n° 12, 1912) ainsi que des artéfacts des Vikings (Fitzhugh/Ward, 2000, in « Vikings », Smithonian Institution). Les Vikings pouvaient à cette époque faire voile vers le Canada et par le détroit de Béring exempt de glace vers le Pacifique. ▲ Colonie de Vikings● Découvertes relatives aux Vikings□ Eskimos blonds

Le passage Nord-Ouest ne put être trouvé, parce que les conditions climatiques s'étaient entretemps fondamentalement modifiées : en effet, le petit âge glaciaire fit geler les eaux auparavant navigables à partir du XIVe siècle. On a trouvé encore une pierre runique haut au nord, au 70e degré de latitude nord, donc très au nord du cercle polaire. On trouve un indice du vaste rayon d'action des Vikings dans une étude de A.W. Greely[517] sur la répartition des Eskimos blonds au Groenland et au Canada le long du passage Nord-Ouest (figure 64). Deux régions sont à proximité de l'ancienne colonie viking, sur la côte ouest du Groenland. Les Vikings sont censés n'avoir pas colonisé la côte est en raison des courants marins et d'une mer arctique froide.

517 « National Geographic Magazine », vol. XXIII, n° 12, décembre 1912.

Avant le début du petit âge glaciaire, l'eau était plus chaude et il n'y avait pas de glace sur la côte est. Peut-être trouvera-t-on un jour une ferme viking sous la glace actuelle – éventuellement à proximité des régions dans lesquelles il y a des Eskimos blonds.

La culture de Thulé au Canada arctique a connu son plein développement vers la fin du premier millénaire. Alors que les Inuits qui habitaient auparavant le nord arctique vivaient de façon largement indépendante, il y a des indices qui suggèrent que la culture de Thulé native de l'Ouest du Canada a été modelée par des immigrants venus du Nord de l'Alaska. Cette culture, appelée aussi Thulé-Inuit, s'est-elle formée, comme on le dit officiellement, par refoulement de la culture de Dorset (environ -600 à 1000), déjà installée auparavant dans l'Est du Canada, ou plutôt par métissage de la culture déjà établie avec les Celtes et les Vikings, qui venaient de l'Est et suivaient le réchauffement climatique ? Pour poser la question autrement : la culture de Dorset a-t-elle été, comme la culture allemande d'après-guerre, transformée par l'admission de cultures étrangères au point d'être presque méconnaissable, et alors seulement nommée culture de Thulé ?

Les hommes de la culture de Dorset ont érigé de 600 à 900 de mystérieuses maisons longues – comme les Celtes et les Vikings. Sur l'île de Padmiok, au nord du Québec (Canada) on a découvert de mystérieuses structures semblables aux maisons longues avec une longueur de plus de 44 mètres, qui avaient été auparavant attribuées aux Vikings[518]. Mais on ne trouva prétendument que des artéfacts de la culture de Dorset[519]. À vrai dire – comme la *Smithsonian Institution* le confirme – une hache viking en fer trouvée sur cette île a été perdue...[520]

En tout cas, il existe des rapports fascinants des ethnologues sur les Eskimos blonds (Inuits) et les Indiens Mandan à peau claire, cheveux blonds et traits du visage nordique, qui comme les Iroquois et les Vikings vivaient dans des maisons de bois à la manière scandinave ; leur « *mythologie fait état d'un dieu amical, qui était né d'une vierge et mourut d'une mort expiatoire. Depuis des générations déjà, ils vivaient dans le Middelwest, quand, à l'époque suivant Colomb, les premiers colons avancèrent dans les Appalaches. Et la seule explication satisfaisante de la présence de ces dits " Indiens blancs " est qu'ils sont les derniers descendants assimilés des colons vikings (et/ou des Celtes, HJZ)* »[521].

518 Lee, 1972 ; Miowat, 1998.
519 Plumet, 1982.
520 Fitzhugh/Ward, 2000.

Déjà, dans mes livres, j'ai prédit avant l'impression de ce livre qu'à un moment ou un autre on trouverait, sous la cuirasse de glace de l'Antarctique, prétendument âgée de 30 Ma, ou sous l'islandsis du Groenland, soi-disant âgé de 250 000 ans, des traces de colonisation humaine. Un mois seulement après après la livraison de ce livre, il parut une annonce sensationnelle : « *Le petit âge glaciaire a incité les Vikings à abandonner leurs fermes du Groenland. La ferme viking près de Nipaatsoq au Groenland a été enfouie sous le sable d'un glacier pendant 600 ans. Pendant des siècles, les scientifiques se sont demandé ce qui pouvait avoir contraint les Viking à abandonner leurs colonies au Groenland. Des examens archéologiques avec des techniques modernes font maintenant porter la faute principale au changement climatique du XIVe siècle* »[522]. « *Des études du sol ont montré que le petit âge glaciaire, débutant au milieu du XIVe siècle, rendait la vie insupportable sur les côtes nordiques du Groenland* », dit Charles Schweger, professeur d'archéologie à l'*Université de l'Alberta*.

Les fermiers ont-ils été surpris par cet événement ? Non, des fouilles entreprises sous la direction de Jette Arneborg ont mis au jour environ 2000 artéfacts qui indiquent tous que les Viking ont fait calmement leurs bagages puis ont abandonné leur colonie. Des analyses archéologiques ainsi que des échantillons du sol et des examens du pollen ont montré que, contrairement à ce que l'on a longtemps supposé, ce ne sont *pas* des confrontations guerrières qui ont conduit à l'abandon de la colonie, mais un *changement de climat*.

Les répercussions se marquent nettement dans les découvertes archéologiques. La proportion croissante de poisson (au lieu d'os de bovins et de mouton) montre que l'économie de pâturage n'était qu'à peine encore possible. Les tisserands durent aussi mêler leur laine de mouton avec la laine de caribou, d'ours polaire, de renard et de loup. La ferme était une partie de la colonie de l'ouest, que les Vikings ont construite vers l'an 1000 et ont abandonnée en 1350[523].

Il n'y a jamais eu d'*empire viking homogène*. Gisle Oddson, évêque de Skalholt en Islande, écrit dans les « Annales Islandaises » : « Les habitants du Groenland se sont rendus chez les peuples de l'Ouest ». Or c'est l'Amérique qui se trouve immédiatement à l'Ouest du Groen-

521 Cameron, 1968, p. 119 sq.
522 BdW, 10.5.2001.
523 BdW, 10.5.2001.

land... On croit que les Vikings ont été menacés par les Eskimos, quand ils quittèrent le Groenland en 1350, avant que d'autres colons n'arrivent plus tard. Mais la raison était en fait l'apparition du petit âge glaciaire, avec une dégradation dramatique du climat et la reformation de la glace au Groenland. Mais y a-t-il d'autres preuves d'un Groenland sans glace pendant l'optimum climatique du Moyen Âge ?

* *Des cartes prouvent l'existence de pôles sans glace*

Le rapport du prêtre norvégien Ivar Bardasson au XIVe siècle, qui constitue une topographie du Groenland à l'occasion de sa visite de l'île, montre que les champs immenses de banquise et de glaces flottantes au large du Groenland de l'Est n'ont pas toujours été là. Il décrit la voie maritime partant de l'Islande et allant au Groenland, et remarque qu'il y a une *ancienne voie* qui conduit directement depuis l'Islande vers l'Est, jusqu'au Groenland. Mais « *aujourd'hui, la glace du Nord-Est est descendue », si bien que personne « ne peut naviguer en suivant l'ancienne route et espérer que l'on entendra de nouveau parler d'elle* »[524]. Cette aggravation climatique a été confirmée par le Dr Lauge Koch (accompagnateur de l'explorateur polaire Alfred Wegener) grâce à un recueil de données obtenues en faisant le tour de l'Islande en 1945. Selon ses recherches, la mer du Nord était de 860 à 1200 toujours exempte de glace autour de l'Islande, ce qui concorde avec les indications du «Miroir des rois » norvégien. À partir de 1200 commença le recouvrement par la glace, phénomène précurseur du petit âge glaciaire, et il augmenta jusqu'à un maximum entre 1260 et 1400. Ce recueil de données se recoupe avec les indications des Vikings dans le *Miroir des rois* et avec le rapport d'Ivar Bardasson.

Les Vikings semblent avoir traversé l'Atlantique en étant sûrs de leur but, même si, comme les sagas le disent à propos d'un cas, ils dévièrent de la route prévue. Les rapports anciens ne parlent ni de péril en mer ni de banquise sans issue. On ne croit pas que les Vikings barbares disposaient d'instruments ou d'un compas. Mais celui qui peut tracer des cartes devrait aussi pouvoir naviguer.

L'archéologue C.L. Vebaeck trouva lors de fouilles au Groenland la moitié brisée d'une plaque de bois mesurant une dizaine de centimètres avec des incisions et des encoches particulières, qu'il identifia comme une partie de compas. Ce *compas de poche* fonctionne selon le principe de l'horloge solaire. Un expert en navigation, le Danois Sören Thierslund, voit en lui la clef de l'art de la navigation des Vikings. Il est aussi surprenant d'apprendre que les Vikings connaissaient déjà des

524 Cité in : Steinert, 1982, p. 230.

lentilles optiques qui peuvent même être utilisées dans des télescopes. Des scientifiques autour de Bernd Lingelbach de l'*Institut d'optique de l'œil* de l'*Université spécialisée de Aalen* ont examiné une lentille venant d'une colonie Viking de Gotland. On ne les avait auparavant jamais considérées que comme des ornements ou des parures[525].

Par là, le point de vue officiel, selon lequel la navigation ne se pratiquait à l'époque que le long des côtes, est caduc. C'est aussi pourquoi il n'y a pas lieu de s'étonner de cartes géographiques partiellement contestées des Vikings. En octobre 1965, des savants de l'*Université de Yale* à New Haven annoncèrent au monde étonné qu'ils étaient en possession d'une carte médiévale qui montrait déjà une partie de l'Amérique du Nord avant même que Christophe Colomb n'ait entamé son voyage historique. Une querelle s'alluma autour de la carte. Une datation du parchemin minutieusement effectuée avec la méthode au radiocarbone indique l'année 1434. Il faudrait aussi dater l'âge de l'encre pour avoir une preuve de l'authenticité de la carte, mais cela n'a jusqu'à présent pas été possible en raison de la faible quantité d'échantillon disponible.

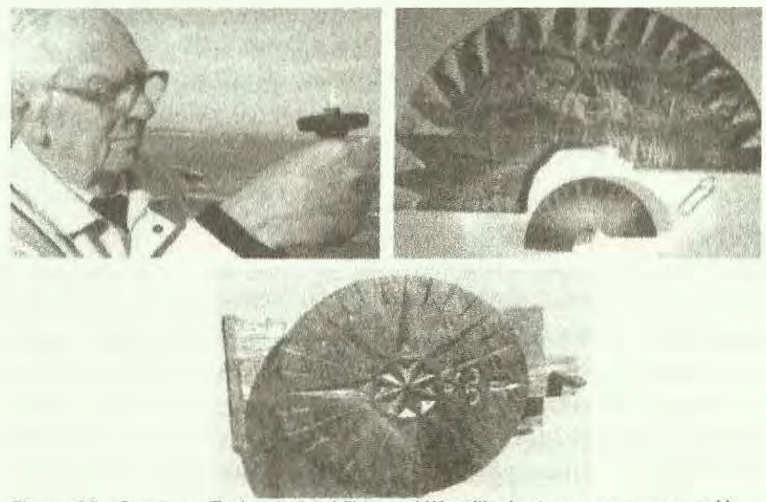


Figure 65 : Compas. En haut : les Vikings déjà utilisaient un compas pour déterminer le pôle Nord ; il fonctionnait selon le principe de l'horloge solaire. À gauche, le compas circulaire à pendule des Vikings avec au-dessus une rose des vents pour l'orientation magnétique.

On a pourtant établi que la partie du Vinland a été tracée avec une encre un peu différente. On ne peut dire jusqu'à présent si un

525 SpW, 12.4.2000.

nouveau flacon d'encre a été ouvert, ou si quelques jours ou semaines se sont écoulés entre les dessins, ou même des siècles. Selon des examens effectués en 1972, l'encre contiendrait des proportions notables du minéral *anatas*. Cet oxyde de titane n'a été synthétisé à grande échelle qu'au début du XXe siècle. Il semblait de ce fait que le Vinland de la carte avait été rajouté après coup. Ce n'est que 15 ans plus tard que d'autres chercheurs ont pu constater que l'anatas n'était en fait présent *qu'à l'état de traces minimes*, telles que celles qui apparaissent souvent dans l'encre métalo-gallique du Moyen Âge[526].

Conclusion : la carte est peut-être authentique et prouverait que les Vikings ont entrepris des voyages bien plus lointains vers l'Amérique qu'on ne l'admettait jusque-là. Pour établir une carte, on a besoin aujourd'hui, à côté du compas déjà mentionné, de la mesure du nord magnétique. Erich Neumann a reconstruit un compas de navigation avec une partie orientable présentant des runes. Il a découvert les mystérieuses méthodes de repérage de la préhistoire et de l'histoire précoce, qui divergent de la technique du compas magnétique actuel. Les Vikings employaient un compas à pendule à poids sans aiguille magnétique, que Erich Neumann[527] a reconstruit. Le *principe de la mécanique des corps subtils*, qui se trouve à la base de cette technique, a été jusque-là complètement ignoré par notre science à orientation occidentale (christianisée) et de ce fait banni dans le domaine des sciences-limites, dans ce cas la discipline de la géomancie.

Nos ancêtres, depuis les Mégalithiques jusqu'aux Celtes, pouvaient mettre en œuvre pour atteindre leurs fins des énergies particulières qui appartenaient à leur *principe divin*. De nos jours, les anciennes connaissances s'insinuent de nouveau dans nos vies par la porte de derrière. Que ce soit en acupuncture (la direction des énergies corporelles), ou la prise en compte des flux énergétiques dans l'organisation interne des espaces, la position ordonnée des habitation jusqu'à la configuration du paysage (pratiques celtes), partout la prise en compte de la technique des forces subtiles (Feng Shui) peut améliorer les résultats. Ce n'est pas pour rien que ces connaissances nous reviennent de l'Orient (Chine), car dans la zone d'influence de l'Église romaine papale, le vieux savoir a été radicalement éradiqué, mais est par bonheur resté conservé dans d'autres parties du monde.

Nos ancêtres pouvaient donc avant la christianisation dessiner des cartes (cartes de Portolan) plus précises que les cartes des navigateurs du XVe et du XVIe siècles, qui semblent primitives et déformées. Un des piliers de soutènement de mes premiers livres était l'existence de plusieurs cartes antiques qui montrent l'Antarctique indubitablement et authentiquement dépourvu de glace. Elles montraient même la topographie de ce continent qui est aujourd'hui recouvert d'une cuirasse de glace. C'est seulement dans l'année internationale de la géophysique (du 1/7/1957 au 31/12/1958) que l'on découvrit, à la surprise des scientifiques, qu'il y a effectivement de la terre au-dessous du pôle Sud, car au pôle Nord (exception faite du Groenland, de Spitzbergen et de petites îles) il n'y a pas de masse de terre sous la masse de glace. Le professeur Charles H. Hapgood constata que la carte tracée par Piri Reis en 1513 selon le modèle de cartes plus anciennes rend le véritable tracé des côtes sous la glace d'aujourd'hui, avec il est vrai un isthme jusqu'en Amérique du Sud – un indice de l'abaissement des niveaux de la mer après le déluge global[528].

Une carte établie par Philippe Buache en 1733 montre les masses continentales de l'Antarctique telles qu'elles étaient avant la glaciation, et ce 81 ans *avant la découverte officielle* en 1818 de l'Antarctique. Mais on est convaincu que la glace éternelle de l'Antarctique avait été formée déjà il y a 30 millions d'années. Aucun scientifique, représentant de l'opinion enseignée orthodoxe, ne peut expliquer comment on a pu cartographier l'Antarctique sans glace alors qu'il était censé y avoir à cet endroit, selon l'opinion scientifique, de la glace depuis 30 millions d'années.

Il n'y a pas que les indications sur les cartes de Buache et de Piri Reis pour prouver que notre vision du monde est définitivement distordue et que tout ce qui concerne les périodes glaciaires et la modification des niveaux de l'eau doit s'être déroulé de façon toute différente. Car il est intéressant de noter que ce n'est pas seulement l'Antarctique sans glace qui est figuré sur la carte de Buache, mais aussi des parties du tracé des côtes d'Australie et de Tasmanie. Ce fait prouve que la découverte des côtes de l'Amérique du Sud et de l'Antarctique dépourvu de glace était achevée, mais que les côtes de l'Australie ne l'était que partiellement. Mais y a-t-il aussi des cartes du Groenland qui représentent cette grande île sans sa glace ? Une des cartes les plus inhabituelles et les plus contestées de l'histoire de la cartographie remonte à un voyage qui en 1380 fut entrepris par le noble vénitien Nicolò Zeno.

Le rapport sur ce voyage fut publié en 1558 par Francesco Martolino à Venise. On lui donna la carte – Carta de Navegar – qui avait

526 SpW, 31.7.2002.
527 1992, p. 88 sq.
528 Hapgood, 1966.

été reproduite aussi bien que possible à partir de l'original ancien en partie pâli. L'ouvrage traduit en anglais parut en 1600 dans le *Voyages, Navigations, Traffiques, and Discoveries of the English Nation* de Richard Hakluyts.

La carte de Zeno montre beaucoup de données topographiques qui sont figurées sur l'Engronelant (Groenland). On est surtout frappé par les contreforts montagneux qui portent des noms de lieux ; « le plus au nord d'entre eux – 540 miles nautiques au nord du Cercle polaire – est le contrefort Neuf. On trouve sur l'île de Friesland 40 désignations géographiques, parmi lesquelles il y a sept noms de villes »[529].

Hapgood a découvert que la carte de Zeno a été tracée en projection polaire et non dans la projection de Mercator qui nous est habituelle, et que plusieurs lieux figuraient avec le degré de longitude et de latitude exact[530]. Officiellement, une détermination précise des degrés de longitude n'est possible d'une manière approximative que depuis le début du XVIIIe siècle, et d'une manière exacte depuis 1761. Qui a donc confectionné ces cartes précises il y a quelques siècles ? Les seuls auxquels je pense sont les Celtes ou leurs prédécesseurs, qui connaissaient déjà un système d'arpentage. Il est probable que lors des actions d'anéantissement menées pendant la christianisation romaine papale, beaucoup de cartes extrêmement exactes ont été détruites. Les nouvelles cartes de la science christianisée étaient notablement plus mauvaises que les cartes de Portolan bien plus anciennes, car l'ancienne technique d'arpentage a été détruite en même temps que les païens.

Les cartes antiques exactes, dont on a démontré l'authenticité, qui représentent le pôle Sud, prouvent de façon définitive et irrévocable que la conception du monde et de l'histoire de la Terre que nous propageons est fausse – sans réserve ! Même si maint scientifique n'est pas prêt à y croire, ne serait-ce que de façon rudimentaire. D'un côté, le pôle Sud a été définitivement représenté exempt de glace, et d'un autre côté le Groenland l'a été de façon contestée, avec des caractéristiques topographiques qui se trouvent de nos jours sous la glace *éternelle,* comme l'est aussi la Sibérie sur la carte de Mercator. Même l'année 1380 comme prétendue année de voyage de Nicolò Zeno dans l'Atlantique cadre encore avec le laps de temps qui, vers la fin de la période chaude du Moyen Âge, précédait encore la glaciation du Groenland. Donc assez précoce pour cartographier le Groenland encore exempt de glace, tout au moins en

529 Johnson, 1999, p. 111.
530 Hapgood, 1966.

grande partie. Mais pourquoi apparut-il, après la période chaude du Moyen Âge, une nouvelle, deuxième période neigeuse sur l'hémisphère nord (pas celui du sud), appelée aussi petit âge glaciaire ?

* *Le déclencheur du petit âge glaciaire*

Je voudrais traiter ce thème, source de discussions rares mais controversées, uniquement de manière brève dans ce livre, et par ailleurs renvoyer à un futur projet de livre sur ce thème.

Les températures plus élevées pendant la période chaude médiévale furent vraisemblablement responsables d'une douche froide qui se déversa dans le lac du Labrador entre le Groenland et l'Amérique du Nord : à l'époque, les grands lacs constitués pendant la première période neigeuse d'eau de fonte de la grande couverture de glace recouvrant l'Amérique du Nord (Canada) se vidèrent et se déversèrent brutalement dans le lac du Labrador entre le Groenland et l'Amérique du Nord.

Cet événement a été aussi scientifiquement examiné et reconnu par Donald Barber (*Université du Colorado* à Boulder), mais à vrai dire avec un horizon temporel déplacé de 10 000 ans à la fin de la période glaciaire que l'on propage généralement. Selon les calculs des scientifiques, plus de dix mille mètres cubes d'eau de fonte s'écoulèrent catastrophiquement dans le lac du Labrador. Cela eut pour conséquence que l'Atlantique du Nord – une région qui joue un rôle important dans la régulation du climat – transmit à l'atmosphère moins de chaleur qu'auparavant et causa ainsi le bouleversement climatique que l'on a observé[531].

Des chercheurs rassemblés autour de David Rind du *Goddart-Institut* de la NASA ont publié dans le magazine *Journal of Geophysical Research – Atmospheres* des estimations de l'apport d'eau fraîche venant de glaciers fondant à la fin de la dernière période glaciaire. Dans la stimulation, le Gulf Stream disparaîtrait pratiquement après environ 300 ans[532].

D'un autre côté, une nouvelle recherche a montré que le petit âge glaciaire a été causé par des oscillations dans l'intensité du rayonnement solaire. Des oscillations relativement minimes dans l'intensité du rayonnement solaire ont d'énormes répercussions sur le climat terrestre. Une équipe internationale de chercheurs, avec parmi eux Bernard Kromer, de l'*Académie des Sciences de Heidelberg*, a mis en évidence pour les 12 000 dernières années un rapport entre l'intensité du

531 BdW, 22.7.1999.
532 SpW, 21.11.2001.

rayonnement solaire et des changements climatiques, qui présentent un cycle de 1500 ans. « *Le dernier minimum de cette période se recouvre avec le petit âge glaciaire, qui a duré de 1350 à 1800. Le dernier maximum coïncide avec la période de chaleur médiévale (à peu près entre 950 et 1250 après JC)* »[533].

Cependant, l'influence des super raz-de-marée, jusqu'à présent méconnue par la géologie, mais qui en quelques milliers d'années ont modifié de façon décisive le visage de notre terre, est plus importante. Cette *théorie du béton naturel,* que j'ai présentée dans mes premiers livres, sur la genèse rapide des roches et strates sédimentaires, ne fait pas seulement postuler au moins une grande catastrophe, mais aussi une série de catastrophes qui se suivent, et qui conduisent à de profonds remaniements dans la croûte terrestre. Ces processus ont fait naître de nouvelles couches sédimentaires, quasiment du jour au lendemain, avec des conséquences graves pour le climat à l'échelle mondiale.

Quand, à la fin prétendue de la période glaciaire, une digue de glace haute de 600 mètres qui limitait le lac *Missoula* (270 kilomètres de long) dans l'Idaho se rompit, l'ensemble de l'eau du lac s'écoula en l'espace de deux jours sur le continent nord-américain. Le flot qui emportait tout amena avec lui dix fois plus d'eau que tous les fleuves de la mer réunis[534].

Dans le journal scientifique *Science*[535], Victor R. Baker (Département d'hydrologie et des ressources en eau, *Université de Tucson*) confirme que les géologues ignorent l'action de super raz-de-marée, par ce « *qu'ils partent de l'idée que les gorges et les vallées sont formées par le lent travail du vent et de l'eau. Le fait que l'ensemble du paysage du pacifique nord-ouest peut être en quelques heures reformé de novo par un événement unique est depuis longtemps inimaginable pour un géologue* »[536].

Il y a eu sur d'autres continents aussi des super raz-de-marée : par exemple en Asie, où des lacs glaciaires en Sibérie ont creusé d'immenses bassins, dans lesquels se trouvent aujourd'hui encore la mer Caspienne et le lac d'Aral. Il est possible que l'eau de fonte du grand bouclier de glace qui se trouvait sur les mers épicontinentales d'Asie du Nord, dans son trajet vers le sud, inonda même des hauts plateaux qui se trouvaient sur sa route et dont la largeur se comptait en kilomètres.

533 BdW, 16.11.2001, d'après « Science », vol. 294, p. 2130-2136.
534 BdW, 4.4.2002.
535 29.3.2002, vol. 295, p. 2379 sq.
536 BdW, 4.4.2002.

La submersion gigantesque ouvrit de l'Ouest vers l'Est à travers les hauteurs des chenaux que l'on voit nettement sur des images satellitaires de l'Asie centrale. Même pour le climat, les super raz-de-marée ont joué un rôle important. Il est probable que l'écoulement soudain du gigantesque lac d'eau de fonte causa en Amérique un retour du climat froid : l'énorme quantité d'eau douce mit à l'arrêt dans l'Atlantique du Nord la circulations des courants maritimes qu'entraînait l'eau riche en sel, lourde. Cela paralysa le transport de chaleur des tropiques vers le Canada et l'Europe du Nord-Ouest pour environ mille ans[537].

Cependant, une pure diminution des températures fait sans doute apparaître un climat plus froid, mais est loin de faire naître des icebergs. Par exemple, si de l'eau froide s'écoule dans le lac du Labrador, l'eau relativement chaude – à l'époque plus chaude de 2 degrés Celsius que 700 ans auparavant et 600 ans après[538] – rencontre l'eau de fonte glaciale des islandsis. Il se forme davantage de vapeur d'eau et, par la suite, de la pluie, qui selon les principes déjà décrits à propos de la première période neigeuse précipitait sous forme de glace en fonction de la thermodynamique, après avoir refroidi en tombant sur le Groenland et le Canada ; et maintenant aussi, contrairement à la période neigeuse, elle conduisait à la formation de glace sur les surfaces de l'eau fortement refroidie de la mer du pôle Nord. Mais il faudra des études à venir pour déterminer si les causes que je viens de discuter suffisent pour expliquer une formation de glace excessive au XIVe et au XVe siècle. Une étude de Julian P. Sachs et Scott J. Lehman de l'*Institut de recherche arctique et alpine* de l'*Université du Colorado* à Boulder[539] montre qu'il a pu se produire en 250 ans une chute rapide de la température allant de trois à cinq degrés.

* *Modification de l'histoire de la culture*

Au moins deux grandes catastrophes naturelles se sont produites après le déluge global qui a eu lieu il y a 5500, peut-être même 4500 ans. Le monde antédiluvien, où il n'y avait pas de glace aux pôles et où les hommes et les dinosaures vivaient ensemble, se termina en raisons d'oscillations de l'axe de la terre. Les catastrophes naturelles qui se sont obligatoirement produites à la suite sous forme de phénomènes secondaires au déluge ont conduit au moins trois fois à une perte de la mémoire collective. Il ne restait plus que des *souvenirs* de la civilisation

537 BdW, 4.4.2002.
538 Loyd D. Keigvin, « Science », 29.11.1996, vol. 274; p. 1508-1508.
539 « Science », vol. 286, p. 756-759.

engloutie. En d'autres termes, le climat changea le cours de la civilisation. On observe en Amérique au moins deux vagues de colonisation. Les cultures qui suivaient à chaque fois la catastrophe naturelles n'avaient plus que des *souvenirs* du continent déjà découvert, l'Amérique, et le redécouvrirent comme les Celtes et les Vikings. La dégradation du climat après la période de chaleur médiévale eut instantanément des conséquences sur l'agriculture européenne. Une succession d'étés inhabituellement humides entraîna sur de vastes superficies des pertes de récoltes. La famine qui en résulta emporta des millions de personnes. Plusieurs fois, les hommes furent confrontés à des plaies littéralement bibliques : des sauterelles venant de l'Orient firent irruption en Europe (1322-1338 et 1350-1364) et dévorèrent les récoltes.

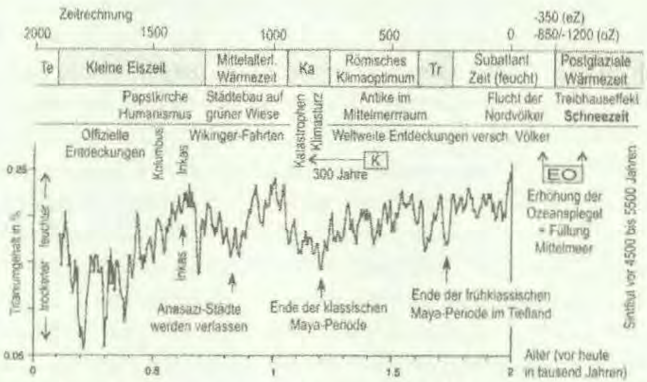


Figure 66 : Déroulement. Dans Science (vol. 299, p. 1731-1735) a paru en mars 2003 une série de données sur le climat (voir la courbe) basée sur la teneur en titanium des sédiments fluviaux dans le sud des Caraïbes. Selon le magazine scientifique, il y a eu quatre période de sécheresse terrible vers 760, 810, 860 et 910 responsables de l'abandon des villes mayas. Bien que cette série de données climatiques soit censée être représentative de l'Amérique centrale, elle réfléchit selon Science aussi des phases climatiques vérifiées officiellement dans l'Ancien Monde : petit âge glaciaire et période de chaleur médiévale. Pourtant cette série de données climatiques des derniers 2000 ans s'accorde avec la chronologie présentée en abrégé dans ce livre et reflète un changement climatique qui s'accomplit rapidement, au IXe siècle. Après cette rupture grave de l'histoire culturelle s'opère, avec l'installation de l'optimum climatique un élan culturel avec l'édification de wvilles médiévales en rase campagne dans l'Ancien Monde, finissant avec le début du petit âge glaciaire et le renouvellement de la glaciation du Groenland. La série de catastrophes naturelles (K) datée du XIe siècle par plusieurs auteurs n'est pas constatée par ces données climatiques et devrait comme une couverture égale être placée environ 300 ans plus tard dans le IXe siècle (Ka). Elle pourrait ainsi marquer la fin de l'Antiquité et de l'expansion scythes-gothique-celtique. Au Xe siècle, des voyages de découvertes du monde entier furent entrepris sous forme de phases d'expansion nouvelle, séparées par les Celtes (moines iro-écossais) et les Vikings. Tr = phase de sécheresse, Te = phase d'élévation de la température de l'air débutant au XIXe siècle et qui dure encore (= phase naturelle de normalisation d'une nouvelle période de chaleur).

Des villages entiers furent désertés ou leur population fut décimée. Au milieu du XIVe siècle, la mort noire fit périr les gens affaiblis par la faim. Une catastrophe aux lourdes conséquences survint en 1362, un ouragan dévastateur responsable d'une inondation, la *grote Mandrank*[540], au cours duquel de nombreuses paroisses et ainsi de grandes régions de la Frise du Nord disparurent, ce qui entraîna l'engloutissement dans la mer du Nord d'une vaste partie des terres. En Norvège, ou le temps froid et la peste avait réduit de deux tiers la population, les fermes des hauteurs étaient désertées. Les Vikings et les Celtes émigrèrent, notamment vers l'Amérique. Les Groenlandais quittèrent leur île et firent voile vers l'Amérique, car dans d'anciennes sources de l'Islande et de la Norvège, il n'est nulle part question du retour des Vikings groenlandais en Europe. C'est ainsi seulement, de cette manière extrême, que l'on peut expliquer le passage abrupt au féodalisme et la création de la propriété foncière. C'est ainsi seulement que l'on peut expliquer que la christianisation romaine papale ne pouvait agir quasiment que dans un espace presque sans histoire. Le vide historique qui n'est presque comblé que par la transmission orale, put être comblé en fonction des besoins. Des documents ont été rédigés et post-datés. Des documents anciens, éventuellement existants, furent modifiés, complètement falsifiés ou même anéantis.

L'histoire certainement riche des vieux peuples européens, en particulier des Celtes et des Étrusques, fut complètement effacée, seuls furent conservés des monuments de pierre, d'anciens objets artistiques, commerciaux ou ornementaux, ou aussi des pièces de monnaie, mais ils furent interprétés comme romains, ou présentés comme des artéfacts imités par les Celtes – les cultures élevées d'Europe centrale ou du Nord se transformèrent soudain en peuples barbares sans histoire – l'ère de l'Église papale commençait. La réécriture de l'histoire, ou mieux le nouveau début de l'histoire, ne fut possible que parce que l'Europe centrale, mais aussi dans une certaine mesure les pays méditerranéens, étaient dépeuplés. On fonda nouvellement les villes sur des terrains libres, souvent près des ruines d'anciennes places de marché fixes, qui servaient aussi de carrière.

Il y avait à cette époque des cartes anciennes – en partie recopiées – qui avaient été conservées ; elles représentaient aussi l'Amérique, et même le détroit de Béring, asséché, et des pôles exempts de glace, tout cela avant la découverte de l'Amérique par Colomb. Ce n'est qu'à la fin du XVe siècle que l'on recommença à naviguer sur les

540 Kuss, 1825.

océans et à redécouvrir des pays lointains. Colomb est officiellement célébré comme le découvreur de l'Amérique – d'une certaine manière à juste titre, car il introduisit de nouveau, et avant tout officiellement, l'Amérique dans le champ de vision du monde occidental, bien que peu de temps auparavant ainsi que dans un passé plus reculé, non seulement des navires allaient en Amérique, mais aussi des Cro-Magnons pouvaient atteindre l'Amérique à pied sec : d'un côté par le détroit de Béring, d'un autre côté par le Groenland. L'Amérique fut aussi découverte et colonisée depuis l'Orient à travers le Pacifique par d'anciens peuples asiatiques, et ce aussi par bateau. Ce fait établi n'était pas l'objet de ce traité, qui n'éclaire donc qu'un aspect partiel de la colonisation de l'Amérique.

Quel que soit celui qui a le premier découvert l'Amérique, Colomb apparaît comme le premier dans l'histoire nouvellement écrite pendant le Moyen Âge et donc dans notre conscience, bien qu'il soit arrivé le dernier...

Postface

Contrairement à l'idée officiellement favorisée d'une langue celte à répartition plutôt *régionale* en Europe centrale, nous avons montré qu'il s'agit du reliquat linguistique d'une langue originelle européenne. Cette opinion a été confirmée : la langue celte remonte « *à une seule langue première commune* » et par là à une culture « *qui peuplait de vastes parties de l'Asie et de l'Europe et qui s'est dispersée au quatre vents... La langue autrefois homogène s'est démantelée en nombreuses sous-langues* »[541], comme l'écrivait déjà August Egenholff en 1735 dans son histoire de la langue allemande. Si l'on suit cette idée, la langue celte n'est pas une branche morte de ce que l'on appelle – en l'interprétant mal – l'arbre des langues indoeuropéennes, mais appartient au *tronc de l'arbre des langues européennes anciennes*. Selon Egenholff, l'ancien grec, le gothique et le tudesque y trouvaient leur origine. Le professeur Theo Venneman considère toutefois, en se fondant sur des études linguistiques, le basque ou un précurseur dit vasconique de cette langue, comme la « langue première des anciens Européens »[542]. D'un autre côté, l'étude des toponymes a montré que « dans beaucoup de noms de fleuves et de lieux se trouvent des mots apparentés au basque... Dans toute l'Europe, les hommes, aujourd'hui encore, sont étroitement apparentés avec les Basques »[543].

Comme je l'ai esquissé dans ce livre, les Anciens Européens ne constituaient pas un mixte de différentes races ou de peuples foncièrement ennemis, mais un substrat au développement culturel divers, constituant un tronc métissé. Déjà, l'ethnologue autrichien Felix von Luschan (1854-1924) rejetait la division darwinienne de l'humanité en races de différente provenance. Si tous les anciens Européens sont parents, ils ont dû avoir une langue première homogène, et non deux.

C'est pourquoi le basque primitif pourrait être apparenté au celte (scythe) et au tudesque qui en dérive. Selon Vennemann, par exemple, la première syllabe des noms de lieu Ebersperch ou Eparesberg (aujourd'hui : Ebersberg) est dérivée du basque.

En complément, je remarque que la deuxième syllabe correspond à l'expression en vieux haut-allemand *berch* ainsi que *perc* pour Berg

541 « Proceedings of the National Academy of Sciences », 22 juillet 2003, vol. 100, n° 15, p. 9079-9084.
542 « SpW », mai 2002, p. 32-44.
543 « SpW », mai 2002, p. 32.

(montagne), et est utilisée en nahuatl, la langue des Aztèques, sous la forme de *tepec* (analogue au vieux haut-allemand *te perc*) pour désigner la montagne[544].

Comme les anciens Européens vasconiques, les Basques d'aujourd'hui comptent en base vingt et non dix. Les Celtes et les Gaulois comptaient aussi selon cette méthode (système vigésimal) qui s'est conservée en partie jusqu'à aujourd'hui en français (par exemple quatre-vingt) et en danois. Or de l'autre côté de l'Atlantique, le chiffre 20 constitue l'unité fondamentale du système numérique maya. Parallèles fortuits ?

D'autres parallèles ont aussi été documentés en septembre 2003[545]. Au Sud de l'Amazone (Brésil), on a découvert une région autrefois urbanisée dans un style imposant, avec plusieurs villes qui étaient relayées par des routes. Cette civilisation pré-colombienne flanquait les places et les routes de liaison principales de levées de terre – comme j'ai pu en documenter pour les earthworks en Amérique du Nord, mais aussi pour les routes celtes en Irlande. Une culture précolombienne inconnue dressa dans la jungle du Brésil à partir du XIIIe siècle – à la fin de l'époque des Vikings, ou pendant la floraison de l'Ordre des Templiers – des mounds, des digues, des ponts et des barrages ; comme les Celtes et les Vikings.

544 Cf. p. 166.

545 « Science », vol. 301, p. 1710-1713.

Épilogue

Le lecteur a entamé un voyage intéressant, qui a commencé après le déluge global il y a quelques milliers d'années et s'est terminé avec la catastrophe du XIVe siècle, le début du petit âge glaciaire, ainsi que le bouleversement climatique qui a alors débuté. Il en est sorti de nouveaux points de vue, relations et dates historiques qui ébranlent l'image de l'histoire qui nous est habituelle. En même temps, l'historiographie expérimentale que j'ai exposée ici ne constitue pas une nouvelle vérité. Le professeur Dr Bazon Brock écrit avec pertinence : « *Mais ce ne sont que des images dotées d'une évidence séductrice, avec lesquelles nous avons le droit seulement d'expérimenter, comme le pense Zillmer. Les tenir pour vraies serait remplacer un vieux dogme par un nouveau.* »

De même, une nouvelle grille obtenue empiriquement et concernant l'histoire de la terre et de l'humanité a été développée pour constituer une image du monde à partir d'évidences. Évident signifie : immédiatement compréhensible, non démontrable mais aussi non contestable. Les argumentations présentées sont censées montrer une sorte de première démarche d'itération, qui a pour but de conduire notre conscience à œillères, au moyen de réflexions et de modèles de pensée interdisciplinaires, vers de nouveaux horizons de pensée.

En tout cas, l'histoire de l'humanité se présente comme la réplique du développement climatique. Elle n'avance pas depuis la fin de l'ère glaciaire sur des rails fixés, elle n'est donc ni progressive ni homogène. Depuis le déluge, il y a eu dans l'hémisphère nord des périodes neigeuses et de violents bouleversements climatiques qui ont changé décisivement la vie de nos ancêtres. « *Le paradigme est la théorie de l'exode en masse à l'époque du refroidissement global, avec abandon des régions à production agricole marginale. L'Europe du nord était l'une de ces régions. Il y eut de mauvaises récoltes, et les gens quittèrent dans toutes les petites périodes glaciaires leur patrie* », écrit justement le professeur Kennet J. Hsü[546], même si je vois différemment sa division des époques. Il n'y a pas que des auteurs spécialisés comme Hsü (2000) ou Fagan (1999) qui confirment qu'une « *machine météorologique* » active à l'échelle mondiale, ainsi que des modifications climatiques influencent sur notre globe l'histoire des sociétés humaines et leur développement. Des inondations, des périodes de chaleur ou de froid contraignent les cultures et les sociétés à s'adapter ou à périr. Les cartes furent alors complètement mélangées, comme après la Guerre Mondiale au XXe

546 2000, p. 315.

siècle. L'Église romaine catholique utilisa les troubles suivant les catastrophes naturelles et distribua sur le champ un nouveau jeu de cartes avec des cartes biseautées.

Notre chronologie est fausse. Si nous éliminons tous les temps obscurs, nous nous trouvons à l'entrée du deuxième millénaire plus que du troisième. Ainsi, les scénarios et événements géologiques se rapprochent de notre horizon temporel. L'élastique de l'histoire qui se contracte, que j'ai laissé se détendre pour les temps originaires et la préhistoire dans « Erreurs de l'histoire de la terre », raccourcit aussi considérablement l'histoire culturelle de nos peuples préhistoriques.

Prenons comme exemple le fameux Suaire de Turin, dans lequel Jésus crucifié est censé avoir été enveloppé, et dont l'image semble avoir été marquée au fer rouge dans le suaire. Le suaire devrait donc avoir environ 2000 ans. L'Église catholique a fait pratiquer des examens scientifiques, qui datent le linceul du XIII[e] siècle. Pour l'Église, ce résultat était important, et même vital, car il fut prouvé, au grand effroi de l'Église papale, que le crucifié qui se trouvait dans le tissu avait survécu. Or Jésus ne peut jouer son rôle de Sauveur que s'il est *définitivement mort sur la croix, et n'a justement pas survécu*. L'Église pouvait en silence pousser un soupir de soulagement, car elle voulait prouver, pour les raisons citées, qu'il ne s'agissait pas du linceul de Jésus Christ ! Maintenant, admettons que la datation du linceul de Turin est à peu près exacte, alors il a existé un crucifié il y a à peu près 1000 ans, mais pas 2000, et il a survécu à cette torture. La Bible a-t-elle aussi été rédigée à cette époque ? Celui qui songe que la première Croisade, pour moi d'une façon incompréhensible, est censée n'avoir commencé qu'en 1096, verra peut-être des parallèles.

Les tesselles de mosaïque rassemblées dans ce livre ne peuvent qu'être incomplètes, mais elles s'adaptent l'une à l'autre et livrent une nouvelle image, qui en fait n'était que dissimulée sous les déchets de l'histoire et distordue par des interprétations erronées. Ce livre ne peut pas assumer la tâche de rétablir complètement l'image, si beaucoup de parties semblent perdues. Mais sa tâche était de poser sous forme d'une hypothèse de travail une image la plus vaste possible, et de mettre en discussion des aspects alternatifs. D'autres collègues auteurs travaillent avec un but bien précis sur différents aspects de la démonstration, et compléteront les tesselles manquantes, voire souvent en remplaceront certaines.

L'image du monde présentée ici permet de rendre de nouveau crédibles des trouvailles en apparence falsifiées, ou invraisemblables.

Quand j'ai rendu visite à Ica au professeur Javier Cabrera Darquea, qui depuis est décédé, après la parution de mon livre *L'erreur de Darwin*, il nous montra sa *chambre secrète*, que très peu de gens ont eu le droit de visiter. Cabrera nous dit à cette occasion que les gens n'avaient pas encore compris ces découvertes, et que les temps n'étaient pas encore venus. Il avait raison. Car figurer ensemble des dinosaures et des hommes est déjà incroyable, bien que cela soutienne mes théories. Mais il y avait dans la chambre des pierres qui montraient en plus des scènes christiques. Des dinosaures, des hommes et le Christ dans la même soupière temporelle firent triompher une équipe de télévision et d'autres critiques, qui dans ces contenus d'image voyaient une preuve claire de falsification de toutes les pierres, plus de 12 000, car le christianisme n'est prétendument arrivé qu'au XVI[e] siècle en Amérique. Considérons maintenant mes thèses, laissons le christianisme venir avec les Vikings en Amérique et laissons la coexistence des dinosaures et des hommes être réalité jusqu'au déluge, et en partie aussi après, alors les représentations sur les pierres d'Ica sont réelles, même s'il y a sûrement dans le musée quelques pierres falsifiées à côté des autres authentiques.

Un autre cas est constitué par la trouvaille d'extrémités humanoïdes, que j'ai découverte chez un collectionneur privé, le professeur Jaime Guiterrez Lega à Bogota (Colombie). Cette trouvaille aussi que j'ai présentée au monde entier pour la première fois dans les « Erreurs de l'histoire de la terre » pouvait être vue à l'exposition de Vienne. Des géologues ont confirmé que cette roche contient des fossiles stratigraphiques typiques, qui permettent de déterminer un âge d'au moins 65 Ma. La trouvaille date donc du temps des dinosaures. Les différents examens de l'objet ont donné des résultats différents : le Hofrat Dr Reinhard Fous (médecin-chef de la direction de la police fédérale de Vienne) et le professeur Dr Friedrich Windisch de l'*Institut anatomique de l'université de Vienne* ont trouvé pour résultat qu'il s'agit d'un pied droit humanoïde et d'une main. Ces spécialistes se réfèrent à un seul os, que l'on ne peut localiser que dans les extrémités *humaines*.

Le professeur Dr Gerhard Forstenpointer de l'Université de Vienne pense que l'objet pourrait correspondre aux os d'un reptile ou d'un lézard, car il doit reconnaître le grand âge de la roche d'après la datation géologique. C'est du désemparement et du désespoir purs qui s'expriment ! Forstenpointer ne peut naturellement pas démontrer son opinion par manque de découvertes. Alors nous attendons jusqu'à ce qu'un jour un os humain soit trouvé chez un dinosaure du mésozoïque.

Jusqu'à ce jour, nous considérerons comme prouvé que les humanoïdes et les dinosaures vivaient ensemble. La question est de savoir quand : il y a 65 Ma ou peut-être il n'y a que quelques milliers d'années – nos dragons étaient-ils des lézards ou des dinosaures des premiers temps ?

Des figures de dinosaures qui ont été trouvées par centaines à Acambaro (Mexique) sont pour certaines exposées dans un nouveau musée. Le Dr Froelich Rainey du laboratoire de l'*Université de Pennsylvanie* a daté des échantillons correspondants d'un âge de 4500 à 6500 ans. Même si les résultats de l'examen ont dû être revus plus tard, après que l'on eut appris qu'une figure d'argile d'un dinosaure avait été datée, l'institut *Teledynes Isotopes Laboratories* arriva à des âges similaires pour les échantillons. Cela confirme l'affirmation de la coexistence des hommes et des dinosaures discutée dans l'« Erreur de Darwin » et les « Erreurs de l'histoire de la terre ». Car comme on n'a commencé à reconstituer des dinosaures que depuis 150 ans, des représentations de dinosaures qui sont au moins âgés de plusieurs siècles prouvent que l'artiste a vu lui-même des dinosaures ou qu'on lui a parlé de ces animaux originels. Contrairement à la théorie de l'évolution, la coexistence de primates et de dinosaures est depuis considérée comme possible[547].

Les chaînes d'argumentations que j'ai présentées font se ratatiner les temps premiers et se rapprocher de la préhistoire, qui se présente elle-même aussi comme une *phase foncièrement abrégée*. Non seulement les temps premiers étaient hier, mais ils couvrent avec la préhistoire un horizon que nous mesurons en nombre d'années absolu plus que nous ne le désignons *historiquement*.

Il est vital pour nous en tant qu'humanité de couper les vieilles nattes et de reconnaître enfin les rapports dans un cadre plus vaste et dans des périodes temporelles plus longues, avant d'entreprendre d'affiner les détails, et c'est pour cela que ce livre devait être écrit et que d'autres vont suivre...

Des questions intéressantes sont restées sans réponse. Y a-t-il eu un Jésus primordial, et si oui, quand vivait-il ? D'une manière exceptionnelle, Jésus n'incarne pas une pure invention de l'Église romaine catholique, car il joue avec une importance variable aussi dans d'autres directions de la foi chrétienne *précédant l'Église papale,* un rôle d'importance variable. Un autre problème est posé par la structure mathématique des langues européennes anciennes (et dans ce sens peut-être de la Bible). Qui a développé quasiment au début de l'histoire de l'humanité un système de modules verbaux, compatible avec la programmation informatique, et doté d'une structure systématico-mathématique, qui a servi à l'Église catholique romaine médiévale de mode d'emploi – comme un programme informatique – pour inventer nos hautes langues ?

547 « Nature », 18.4.2002, vol. 416, p. 726-729.

~ Table ~

kovsky stupéfiante. Si 20% des concordances légendaires sont réelles, il y a quelque chose d'important à expliquer » **Dr Carl Sagan Cette nouvelle édition contient la biographie de Velikovsky, l'histoire du livre, des documents, des listes, une liste de ses découvertes incroyables ? confirmées depuis par les sondes spatiales ?, et bien-sûr le « Mondes en collision » lui-même, avec les sources.**

Revue de Presse

(quelques extraits de 1950 jusqu'à 2010 sur plus de 250.000 articles avec l'analyse de **Robert Rickard parue dans « Fortean Times »**)

« Un tremblement de terre littéraire » **New York Times** « Le Dr Velikovsky a rassemblé dans un travail monumental, des preuves issues des premières civilisations sur les cataclysmes gigantesques ayant touché la Terre en 2000 et 1000 ans avant J.C. (...) Un panorama stupéfiant d'histoires terrestres et humaines. (...) Un ouvrage magnifique » **New York Herald Tribune** « Si le Dr Velikovsky a raison, ses livres sont la plus grande contribution jamais faite aux études des civilisations anciennes » **Dr Robert H. Pfeiffer, Harvard University** « "*Mondes en Collision*" n'est que mensonges et rien que des mensonges. - Question : *Vous l'avez lu* ? - Non, je n'ai pas lu ce livre, et je ne le lirai jamais ! » **Dean MacLaughlin, Harvard University** « Aussi fascinant qu'un roman de Jules Verne... » **Reader's Digest** « Ridicule » **Times magazine** « Si vous voulez un choc intellectuel, lisez "*Mondes en Collision*" du Dr Immanuel Velikovsky » **Book of the Month Club News** « Ce livre aura un effet explosif dans le monde scientifique » **This Week** « Excitant, étonnant, surprenant, incroyable et certainement une histoire révolutionnaire de l'Univers » **Dallas Times Herald** « Ce livre pourrait affecter la manière de penser de ce siècle » **Louisville Courier Journal** « Un livre étrange et merveilleux » **Detroit News** « Gigantesque, sensationnel, génial » **Glasgow Daily Record** « Rien dans les dernières années n'a excité autant l'imagination du public » **Pageant** « Ses conclusions finales sont encore plus terrifiantes » **Newsweek** « La science elle-même, bien que la plupart des scientifiques aient considéré que son cas était définitivement enterré, se dirige dans la direction montrée par Velikovsky. Ses propos, qui semblaient tellement scandaleux et choquants lorsqu'il les a tenus à l'époque, sont maintenant très communs. La mise à l'écart de Velikovsky, ainsi que son lynchage par la communauté académique, nécessite maintenant un véritable réexamen par les scientifiques » **Harper's Magazine, août 1963** « Les travaux du Dr Immanuel Velikovsky doivent être reconsidérés » **The New Scientist, Angleterre, 1972** « Nous demandons à la communauté scientifique, dans la tradition de la véritable recherche, de continuer, sans aucun parti pris, à examiner le formidable challenge présenté par le Dr Velikovsky » **Pr Trainor, Department of Physics of Toronto, 1974** « Des thèses totalement ridicules (...) et qui ne respectent aucune loi physique » **Bulletin of the Atomic Scientist, 1964** et... « Velikovsky pourrait bien avoir raison » **Bulletin of the Atomic Scientist, 1975** (!!!) « Velikovsky fut le scientifique le plus controversé de ce siècle... mais l'acceptation de ses travaux est maintenant inévitable » **Industrial Research & Developement, 1979** « Les observations de Vénus par la sonde Pioneer n'ont pas confirmé toutes les prédictions de Velikovsky sur sa nature (...) mais Velikovsky a aussi correctement prédit les changements de pôles de la Terre, les caractéristiques de la surface de Mars, les ondes radio de Jupiter, la température de Vénus. (...) A lui seul, Velikovsky a influencé tout le programme spatial de la NASA grâce à ses idées. L'intérêt croissant pour l'exploration des planètes dans les années 70 a été lancé et inspiré par ses théories et ses analyses » **Transactions of the American Geophysical Union, 1980** « Lorsqu'il a publié en 1950 son premier best-seller " *Mondes en Collision* " , Immanuel Velikovsky a déclenché la fureur du monde académique. Bien des mythes anciens de dévastation ou de déluge, affirmait-il, représentent une réalité factuelle des cataclysmes causés par des événements cosmiques. Et les batailles des dieux reflètent les trajectoires des objets célestes d'après lesquels ils étaient nommés » **E. Krupp, dans « Search of Ancient Astronomies » 1980** « Les recherches du Dr. Velikovsky dans les textes anciens ont révélé des histoires de feu et de cendres tombant du ciel... de lave dégoulinant de la terre... des pluies de bitume... des tremblements de terre... des océans bouillonnants... des raz-de-marée et des nuages épais de poussière recouvrant la face de la Terre. Des témoignages similaires apparaissent dans les légendes de peuples dispersés autour du monde, de la Méditerranée aux Caraïbes en passant par le Mexique » **Robert Jastrow, « Héros ou Hérétique? » in Science Digest, Oct. 1980** « Il semble que tous les mille ans nous assistons à une sorte de mini-âge glaciaire, résultat d'un bombardement provenant de l'espace. Les histoires de feu tombant du ciel dans les mythes, légendes et les archives historiques doivent être prises au pied de la lettre. Plutôt que d'être exceptionnelles, ces catastrophes sont normales tout le long de l'histoire humaine. (...) La Grande-Bretagne a vécu ces périodes de destructions massives, suivies par des années de migrations, des cieux noirs et des années sombres. Pourquoi était-ce si grave ? Les références chinoises parlent d'une comète dans l'année 442 et une pluie catastrophique de météores au cours de l'année 524. (...) Ce qui est curieux, est le niveau de la civilisation: il faut attendre 1300 ans pour retrouver le même niveau de développement. Est-ce que l'humanité a failli suivre le même chemin que les dinosaures ? » **Dr Victor Clube, Oxford University, in « The New Scientist », Angleterre, dans le numéro "anniversaire" de la catastrophe de Tungushka - Sibérie - paru le 8 septembre 1988.** « (Depuis Velikovsky) le catastrophisme est devenu très à la mode » **« Catastrophic Episodes in Earth History » par Claude Albritton, Ed. Chapman and Hall, London, 1989.** « Parmi tous ces érudits qui ont voulu réécrire l'histoire du monde, l'un d'entre eux est particulièrement célèbre. C'est Immanuel Velikovsky qui a brossé, dans ce qu'il a appelé un "*essai de cosmologie historique*", une fresque qui a obtenu un succès commercial mondial, mais non sans contrepartie. Son livre fameux, "*Worlds in Collision*",

paru en 1950, a eu un double effet. Il a plu au grand public par son côté mystérieux et par le parfum d'érudition qu'il dégage en première lecture. Mais, revers de la médaille, il a contribué à faire passer Velikovsky pour un charlatan qui s'est mis la quasi-totalité de la communauté scientifique de l'époque à dos. Car il faut le redire, même si cet auteur passe encore parfois pour un martyr de la science, son livre est inacceptable sur le plan scientifique, bien que la partie historique soit assez remarquable. La méconnaissance de Velikovsky sur la partie *astronomique* du sujet est flagrante. Vouloir faire de Vénus une ancienne *comète* éjectée par Jupiter, il y a seulement quelques milliers d'années, a fait crier à l'imposture tous les astronomes » **Michel-Alain Combes, Docteur en Astronomie, dans son livre « *La menace du ciel* », chapitre 17, Paris 1999** « Les orbites des planètes ne sont plus inscrites dans le marbre. (...) Il semble que les planètes Saturne, Uranus et Neptune aient étendu leurs orbites depuis le début du système solaire, alors que Jupiter a réduit la sienne. (...) Les interactions entre Neptune et Pluton ont poussé les planètes plus petites à passer d'une orbite circulaire à une orbite plus excentrique et cela avec un plan plus incliné par rapport aux autres planètes » **Renu Malhotra, Scientific American, 1999** « *Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous puissiez continuer à le dire* » . Voltaire à Rousseau. Ce fut vraiment un choc entre mondes différents ! Comment un psychiatre osait-il non seulement écrire sur l'astronomie mais de plus, citer comme une évidence les écritures hébraïques ? (...) " *Mondes en collision* " affola à ce point les astronomes professionnels qu'ils en vinrent à un acte extraordinaire : ils se liguèrent pour empêcher le succès de ses ouvrages et les censurer, et ce à plusieurs occasions au cours de deux décennies. Le grand exploit de Velikovsky était de montrer comment les catastrophes naturelles -principalement les collisions manquées de peu avec des comètes- marquèrent l'histoire humaine, sans en appeler à Dieu, au paranormal ou aux extraterrestres. De nos jours, ces idées sont tellement répandues qu'elles forment la structure de films populaires, mais dans les années cinquante elles étaient aussi dangereuses que de la dynamite (...) Velikovsky poursuivit ses recherches depuis son domicile de Princeton, jusqu'à sa mort survenue le 17 novembre 1979. Pleinement satisfait d'instruire une nouvelle génération d'historiens, d'astronomes et de physiciens planétaires qui, il l'espérait, échapperaient à l'étroitesse d'esprit de leurs prédécesseurs. **Robert Rickard, in "The Fortean Times" n°118 de janvier 1999. Traduit de l'anglais par Marcelle Gerday. Avec l'aimable permission de Mr Robert Rickard pour le Jardin des Livres.** « L'influence de Velikovsky a été significative dans le monde anglo-saxon (USA, Canada, Angleterre, Australie et Nouvelle Zelande) alors que le monde latin y échappa, sans doute par manque d'intérêt pour les sujets bibliques. En Italie, rappelons que Velikovsky a reçu un accueil positif du grand mathématicien Bruno de Finetti, et que l'historien Federico Di Trocchio lui a consacré un chapitre conséquent dans son livre " *Il Genio Incompreso* " » . **Pr. E. Spedicato, Université de Bergamo, Italie, 2000** « Russe d'origine, ce génie scientifique ami d'Albert Einstein a publié, entre 1950 et 1979, une série d'ouvrages qui ont agité et agitent toujours le monde scientifique. Pour Velikovsky, l'histoire de l'humanité est jalonnée de catastrophes naturelles d'origine cosmique qui éclairent d'un jour nouveau nombre de grands mythes du passé, tels les plaies d'Egypte et le déluge » **Kadath, Cahiers des civilisations anciennes N° 92, France, 2001** « Les théories d'Immanuel Velikovsky concernant l'histoire géologique de la Terre exposées dans « *Mondes en Collision* » sont récemment devenues très très à la mode, merci aux trajectoires des divers et très larges corps célestes qui ont joué avec nos nerfs. Est-ce que notre planète a été façonnée par un bombardement de météorites et des débris cosmiques ? Est-ce qu'ils sont responsables de la soudaine période glaciaire et de l'extinction des dinosaures ? La toute jeune science du catastrophisme, basée sur le travail précurseur de Velikovsky répond à ces questions et tend à confirmer les mystères de l'Ancien Testament comme le déluge ou l'ouverture de la mer Rouge » **Richard Metzger, Disinfo, Angleterre, 2001** « Velikovsky souleva immédiatement la colère des astrophysiciens qui clamèrent à juste titre que Vénus n'avait jamais pu être une comète. (...) Pour ma part, je n'ai aucune honte à dire que la lecture du livre hérétique de Velikovsky lorsque j'étais adolescent a puissamment contribué à ma vocation d'astrophysicien ! » **Jean-Pierre Luminet in « Le Feu du Ciel » , page 246, Editions Le Cherche-Midi, 2002.** « Velikovsky était une sorte de prophète » **Jean-Pierre Girard, Le Monde Inconnu, 2002** « Le trio mythique Freud-Einstein-Velikovsky est recomposé. Mais on pourrait aussi dire que le cerveau de Velikovsky est le résultat hallucinant de ce qu'aurait pu donner l'union intime entre Sigmund Freud et Albert Einstein. Freud représente l'irrationnel, l'inconscient, l'intuition, l'instinct et nos peurs ancestrales. Einstein représente le rationnel, la logique, les mathématiques, la déduction empirique, bref la science avec un grand « S » . Velikovsky, dans une formidable intuition s'est servi de l'un pour expliquer l'autre : au lieu de considérer les rédacteurs des textes bibliques comme des demeurés avides de surnaturel, il a démontré avec une *maestria* sans égal dans l'histoire de la littérature et des sciences humaines que les mythes religieux qui agissent toujours en arrière-plan, proviennent tous des observations factuelles du ciel et des planètes. Dans " *Mondes en Collision* " , on assiste, fasciné, à la naissance des dieux et des déesses que l'on pensait être une création poétique des Romains et des Grecs. Velikovsky transforme le lecteur en astronome car son livre, métamorphosé en télescope, permet d'observer le « Big Bang » religieux. C'est un pur chef d'œuvre dans lequel les mythes humains s'opposent violemment à la pure logique des mathématiques. Bien qu'il ne l'ait pas fait exprès, Immanuel Velikovsky n'a eu qu'un seul tort, humilier tous les astrophysiciens de son époque, époque d'autant plus difficile que la course à l'espace n'avait pas encore commencée et qu'une partie du public était persuadée que des martiens habitaient la planète rouge. En déclarant, entre autres, en 1950, qu'il y avait eu des océans sur Mars, Velikovsky s'était suicidé » **Présentation de « Mondes en Collision » , janvier 2003. A propos de l'eau sur Mars :** }« La NASA s'apprête à envoyer un robot sur Mars afin de trouver son eau. L'appareil est un véritable géologue ambulant capable d'analyser seul tout ce qu'il trouve. Le reportage de... » **Claire Chazal, journal de 20**

heures, TF1 samedi 18 janvier 2003 « Une météorite provenant du coeur de Mars contiendrait de l'eau. La pierre martienne a été trouvée par deux chercheurs français (...) « *C'est très intéressant pour nous car c'est une manière indirecte d'observer l'eau martienne* » explique Philippe Gillet directeur de l'Institut National des Sciences de l'Univers (INSU) , une des principales branches du CNRS » **Le Monde, 12 juin 2001.**

LE MENSONGE UNIVERSEL

Le texte sumérien qui a servi à composer le jardin d'Éden et comment il a été modifié par l'auteur de la Bible pour nous culpabiliser de Pierre Jovanovic

Le plus grand mensonge de l'histoire des religions est celui du Livre de la Genèse dans lequel il est écrit qu'Ève est née d'une côte d'Adam, et qu'à cause de la pomme mangée dans le jardin d'Eden, elle a conduit l'Humanité à sa perte. Pourtant, une tablette sumérienne (antérieure de 1500 ans à l'invention de l'écriture hébraïque) prouve que le rédacteur du Livre de la Genèse a plagié le texte et l'a modifié pour exclusivement se venger des femmes. - Le « serpent » était en réalité un conseiller qui a encouragé un dieu à séduire des jeunes déesses. - Ce dieu s'était empoisonné dans un jardin en mangeant des plantes. - Il a été maudit par une déesse. Et bien-sûr : - De la côte de ce dieu est née... une autre déesse. Conséquence de ce plagiat soi-disant dicté par Dieu à Moïse, et universellement répandu par les Hébreux, par saint Paul et par saint Augustin: les prêtres, les rabbins et les imams ont avili, culpabilisé et manipulé hommes et femmes en brandissant le « péché originel » accusateur qui, finalement, n'est qu'un pur mensonge. Le Mensonge Universel comprend l'analyse du texte sumérien, son historique, l'adaptation littéraire, la table des correspondances, et bien-sûr la traduction de la tablette originale, réalisée par un grand spécialiste, le Pr. Attinger, assyriologue de l'Université de Berne.

La race de la Genèse

de Will Hart

L'Homo-Sapiens, l'espèce qui a émergé après la disparition du Neandertal, a vécu pendant des millénaires sous forme primaire de chasseurs-cueilleurs. Et soudain vers 4000 av. JC, la première des six grandes civilisations a jailli avec ses pyramides, sa technologie et son écriture, suivie par les autres. Leur apparition soudaine et les similitudes de leur développement remettent en cause la théorie darwinienne car, entre ces hommes évolués et les chasseurs primaires qui les

ont précédés, il n'existe aucune trace d'un Homo-Sapiens intermédiaire. Alors comment ont-ils soudain obtenu un savoir technologique aussi avancé ? Le *Livre de la Genèse* serait-il exact ? Avec les dernières découvertes génétiques, associées aux découvertes archéologiques, Will Hart montre que l'hypothèse des dieux descendus du ciel pour donner l'intelligence et le savoir aux humains, exactement comme Eve recevant soudain la Connaissance par la pomme du jardin d'Eden, est plus que plausible. Et la preuve se trouverait dans l'ADN. Ce qui expliquerait pourquoi toutes les grandes civilisations possèdent le même mythe créatif dans lequel les dieux sont descendus sur terre pour façonner les hommes à leur image, et pour leur enseigner le savoir.

La *Race de la Genèse* est une enquête fascinante qui bouleverse toutes les idées reçues, et qui nous entraîne aux quatre coins du monde pour briser le mystère des 7 filles d'Eve, la célèbre étude scientifique sur l'ADN qui a établi que toute la race humaine descend de seulement 7 femmes (ou 7 mères) différentes.

Le Grand Dérèglement du Climat

par Art Bell et Whitley Strieber

Nous vivons des changements de climat que les météorologues officiels se gardent bien de commenter : fontes de glaciers grands comme la France, tornades jamais vues en Floride comme en Bretagne ou en Alsace, réchauffement soudain de la Méditerranée, vents de plus en plus violents, tempêtes et pluies diluviennes, inondations soudaines et dramatiques, etc., etc. Pour Art Bell et Whitley Strieber en revanche, ces changements ne sont que les prémices d'un immense bouleversement climatique en raison du réchauffement progressif des courants marins qui risquent tout simplement de s'arrêter et d'inverser aussi le climat. **Best-seller mondial, une minuscule partie de ce livre a directement inspiré le film *Le Jour d'Après* avec plus de 200 millions de spectateurs. A lire absolument.**

777 la chute de Wall Street et du Vatican selon l'Apocalypse de saint Jean

de Pierre Jovanovic

Le 29 septembre 2008, l'index du Dow Jones s'est effondré de 777 points, plongeant le monde entier dans la consternation et déclenchant aussitôt une crise économique mondiale, pire que celle de 1929. Par simple curiosité, l'auteur a rapproché le 777 de Wall Street du 777 donné par l'Ange dans l'Apocalypse de Saint Jean. Et ce qu'il a trouvé dépasse l'entendement : le texte de Saint Jean, qui a presque 2000 ans, annoncerait en réalité la chute du Vatican en même temps qu'une période de confusion totale, due à une... banqueroute universelle ! Dans cette analyse effectuée à partir des propos de l'Ange, Pierre Jovanovic démontre que l'Apocalypse de Saint Jean est en réalité un extraordinaire avertissement pour notre époque qui s'apprêterait à connaître des bouleversements sans précédent. De plus, avec cette nouvelle approche, le texte de l'Apocalypse de Saint Jean devient plus clair (**le fameux 666 par exemple s'explique de lui-même**) et l'ensemble recoupe exactement la Liste des papes de saint Malachie ainsi que les prophéties de la Vierge de La Salette.

RENDEZ-VOUS SUR www.jovanovic.com
pour toutes les critiques

Notre-Dame de l'Apocalypse

ou le 3e secret de Fatima

de Pierre Jovanovic

Revue de Presse

« À la manière d'un roman policier, le journaliste Pierre Jovanovic nous offre ici une enquête édifiante et fort bien documentée sur l'un des plus grands secrets de l'Eglise catholique. Intelligemment mené et rédigé

d'une plume alerte, cet essai met surtout en perspective différentes prophéties, le dérèglement climatique, la crise économique, une quantité faramineuse d'informations scientifiques et spirituelles, et des entretiens surprenants comme une rencontre avec un Jacques Attali étonnamment connaisseur en ce domaine. À découvrir ». **Eric Pigani, Psychologies Magazine, janvier 2009**

« Le Savoir est aussi la mise en perspective d'informations diverses qui se recoupent. C'est ce qu'a fait Pierre Jovanovic dans ce livre qui peut faire froid dans le dos. Mais que peut-on contre les faits ? » **Dominique Langard, France-3**

« Jovanovic est un personnage attachant, un rien mystique et parfois exalté. Ne prend-il pas ses obsessions pour des réalités ? » **Paul Wermus, France-Soir**

« J'ai annoté toutes les pages. Un livre FORMIDABLE qu'on ne peut que lire d'un coup. Incroyable enquête! » **Laurent Fendt, Radio Ici et Maintenant**

« La conclusion de ce travail d'investigation laisse sans voix et fait un peu froid dans le dos tellement tout semble logique. À lire pour comprendre ». **Françoise Bachelet, www.livres-a-lire.net.**

« Quelle documentation dans ce livre, des sources uniques! » **Pierre-Yves Cazin, Radio RCF Nancy**

« Un livre rempli de surprises ! » **Jean-Claude Astruc, Radio RCF-Mende**

« Ce livre fait vraiment réfléchir... » **Jean-Marie Tosse, Radio Rambouillet**

« J'ai beaucoup aimé cette enquête sur Fatima » **Olivier Cattiaux Radio France Bleu Reims**

« Livre particulièrement bien documenté qui ne peut qu'accrocher le lecteur et l'éclairer sur bien des prédictions et des phénomènes laissés dans l'ombre. Des révélations stupéfiantes. » **Patrick Martinez, Radio Coteaux 31**

« Un livre remarquablement documenté. Espérons que Pierre Jovanovic a tort » **Philippe Tesson**

« Si l'on entre aisément dans le rythme d'une enquête policière, ponctuée de sources et d'interviews diverses, on sera encore épaté de la prouesse de Pierre Jovanovic à faire se rencontrer entre eux des faits qu'on n'aurait pas forcément eu l'idée de mettre ensemble... Un ouvrage qu'on dévore » **Paul-Emmanuel Biron, Radio RCF Bruxelles**

« Un livre qu'on ne peut lire que d'une traite. Il est réellement passionnant de suivre cette enquête journalistique allant de découvertes en découvertes, de comprendre le cheminement de la pensée analytique de l'auteur et d'être mis devant l'évidence des conclusions » **Site « Elevation »**

« Un très bon livre, une enquête de type journalistique qui propose une synthèse passionnante sur les messages liés aux apparitions, Fatima, Malachie, Garabandal, Akita et autres. Mais il nous conduit aussi avec bonheur sur des chemins peu empruntés. Mais ce livre présente d'autres intérêts... » **Rémi Boyer, La Lettre du Crocodile.**

« Un remarquable travail d'investigation sur un secret trop bien gardé ! » **Pierre Souchier**

« Une enquête rigoureuse sur Fatima » **Radio des Vallons, 88**

« Fascinant... » **Thierry Livoir, Radio RCF Ardennes**

« Pour moi, ce livre va devenir un immense best-seller. J'ai adoré » **Yannick Urrien, Radio Kernews, La Baule**

Le Livre Mystérieux de l'Au-Delà

de Johannes GREBER

Strict prêtre catholique ne croyant absolument pas au surnaturel, Johannes Greber a vécu une expérience unique en Allemagne : il a communiqué avec des esprits qui lui ont expliqué avec beaucoup de détails comment leur monde « spirituel » agissait sur notre monde « matériel ». Ensuite, ces esprits ont révélé au Père Greber comment les textes bibliques ont été modifiés au fur et à mesure des siècles pour plaire à chaque pouvoir politique, tout en lui expliquant la véritable nature des textes originaux avec presque 40 ans d'avance sur les découvertes et traductions des Manuscrits de la Mer Morte et d'autres codex ! **Véritable trésor caché de la littérature spirituelle, Le *Livre Mystérieux de l'Au-Delà* reste à ce jour un ouvrage majeur et furieusement contemporain: dans plusieurs pays, ce livre est régulièrement imprimé depuis 70 ans.** Nouvelle traduction de la version originale allemande. A LIRE ABSOLUMENT.

L'EXPLORATEUR DE L'AU-DELA

d'Anne-Marie BRUYANT et Pierre JOVANOVIC

« Après avoir traversé bien des zones, je peux avouer que je reviens vraiment de très loin. Dans vos langues, ces zones ne possèdent pas de nom puisqu'elles ne se trouvent nulle part. Aussi, en m'efforçant d'être aussi bref et clair que possible, j'aimerais vous raconter mon voyage dans

l'au-delà afin que ceux qui s'apprêtent à prendre le même chemin que moi sachent ce qui les attend »

L'Explorateur de l'Au-delà commence là où les biographies normales se terminent : debout à côté de son cercueil, Franchezzo, un aristocrate richissime, découvre qu'il est mort. N'étant guère familier avec les questions spirituelles, il refuse son état, puis, dépité, commence à explorer son environnement jusqu'à découvrir progressivement les différentes sphères qui composent ce que les Evangiles appellent « *les nombreuses demeures* » de l'Au-delà. *Témoignage unique sur le fonctionnement des diverses strates de l'après-vie,* l'Explorateur de l'Au-delà *(qui a inspiré les films « Ghost » et « Au-delà de vos rêves ») est le plus grand texte disponible à ce jour parce qu'il emporte le lecteur dans un véritable tourbillon ; alors il ne demande qu'une seule chose, que la lecture dure éternellement.*

La Divine Connexion + Le Contact Divin du Dr Melvin Morse

Chapitres en ligne sur www.lejardindeslivres.fr

Après quinze années de recherches, le Dr Melvin Morse, médecin urgentiste et pédiatre, affirme que 1) nous disposons tous dans notre lobe temporal droit d'un circuit biologique spécialement conçu pour dialoguer avec Dieu et que 2) les souvenirs de notre vie ne se trouvent pas dans notre cerveau ! S'appuyant sur les dernières découvertes médicales et scientifiques, son livre explique pour la première fois avec une logique implacable l'ensemble des phénomènes surnaturels et mystiques, tout comme les vies passées, les sensations de déjà vu, l'intuition, les guérisons spontanées et surtout le don de « voir » des parcelles de l'avenir. De façon simple et claire, le Dr Morse donne des cas précis et raconte comment il est parvenu à ses conclusions après avoir travaillé sur les expériences aux frontières de la mort infantiles. Salué par la presse anglo-saxonne comme une avancée majeure pour le XXIe siècle, ce livre ouvre des portes insoupçonnées et donne une dimension, nouvelle, phénoménale à la spiritualité. Des pilotes de chasse aux épileptiques, des neurologues aux physiciens et des médecins aux magnétiseurs, sa thèse prend vie et s'impose comme une évidence. Ce livre monu-

mental peut changer votre vie. Version mise à jour et avec une préface française du Dr Melvin Morse ainsi que du Dr Charles Jeleff.

La découverte du « Point de Dieu »

(début du chapitre 1 de la « Divine Connexion »
du Dr Melvin Morse)

Les neurologues de l'University of California de San Diego ont annoncé en 1997, avec beaucoup de courage, qu'ils venaient tout juste de découvrir dans le cerveau humain une zone « *qui pourrait être spécialement conçue pour entendre la voix du Ciel* ». Avec des recherches spécialement élaborées pour tester cette zone, les médecins ont établi que certaines parties du cerveau, le lobe temporal droit pour être exact, s'harmonisent avec la notion d'Etre suprême et d'expériences mystiques... Ils ont donc baptisé cette zone « *le module de Dieu* », précisant qu'elle ressemblait à un véritable « *mécanisme dédié à la religion* ». Si bien des scientifiques furent ravis de cette découverte, l'un d'eux, Craig Kinsley, neurologue à l'University of Virginia de Richmond, fit cette remarque pleine de bon sens : « *Le problème est que nous ne savons pas si c'est le cerveau qui a créé Dieu ou si c'est Dieu qui a créé le cerveau. Néanmoins, cette découverte va vraiment secouer les gens* ». Je comprenais parfaitement ce qu'il voulait dire. Dans mes trois livres précédents sur les expériences aux frontières de la mort, j'avais déjà identifié le lobe temporal droit comme l'emplacement de ce point de contact entre l'homme et Dieu. C'est là qu'Il semble habiter en chacun de nous, dans une zone au potentiel illimité et inexploité que j'appelle le « *Point de Dieu* » ou le « *Point Divin* » ; il permet aussi bien la guérison du corps que le déclenchement de visions mystiques, de capacités médiumniques et d'expériences spirituelles inoubliables. En clair, le lobe temporal droit nous permet d'interagir directement avec l'Univers. Bien que les événements vécus au cours d'une expérience aux frontières de la mort (EFM) soient considérés aujourd'hui comme notre dernière communication et interaction avec la vie, il semble que rien ne puisse être aussi inexact. L'EFM est seulement une expérience spirituelle qui se déclenche lorsqu'on meurt. Mais en étudiant ces expériences, nous avons appris que chaque être humain possède ce potentiel biologique pour interagir avec l'univers et ce à n'importe quel moment de sa vie. Pour cela, nous devons simplement apprendre à activer notre lobe temporal droit, là où habite Dieu. En tant que pédiatre, j'ai vu ce qui se passait lorsque cette zone était activée chez les enfants passés « *de l'autre côté* ». J'ai aussi remarqué combien ils étaient marqués à vie par leur expérience : ils devenaient plus équilibrés non seulement au niveau mental et physique, mais aussi au niveau spirituel ! Ils mangeaient une nourriture plus saine, obtenaient de meilleurs résultats scolaires et possédaient plus de maturité que leur camarades. Ils sont conscients de lien avec l'Univers alors que la plupart de leurs camarades ignorent jusqu'à son existence. Ces enfants ont même le sentiment absolu d'avoir une tâche à accomplir sur terre. Ils ne craignent plus la mort. Mieux, ils suivent en permanence leurs intuitions et savent qu'ils peuvent retrouver cette présence divine aperçue dans leur EFM à tout moment, sans être obligés de mourir à nouveau. « *Une fois que vous avez vu la lumière de l'autre côté, si vous essayez, vous pouvez la revoir* » m'a dit l'un de mes jeunes patients. « *Elle est toujours là pour vous* » .

Où se trouve le Point de Dieu ? Ne le cherchez pas dans un livre d'anatomie, la science médicale contemporaine ne le reconnaît pas, pas plus qu'un autre d'ailleurs, comme étant celui de Dieu. En fait, les livres classiques de neurologie décrivent le lobe temporal droit simplement comme étant le « *décodeur* », l'interprète de nos souvenirs et de nos émotions. Dans ce livre, nous allons montrer que le lobe temporal droit fonctionne plutôt comme une zone « *surnaturelle* » procurant des capacités d'auto-guérison, de télépathie et surtout de communication avec le divin. Comme ces capacités sont « *paranormales* », elles sont donc controversées.

Mais comment cela est-il possible ? Comment pouvons-nous ignorer, et ce depuis des millénaires, quelque chose d'aussi important que la faculté de communiquer avec Dieu ? La réponse la plus simple pourrait être la suivante : « *nous sommes au Moyen-âge de la spiritualité* » et devons encore évoluer pour en sortir. En effet, l'histoire humaine comporte d'innombrables cas d'aveuglements intellectuels. Ce sont les (suite dans le livre)

Enoch, Dialogues avec Dieu et les Anges

(versions complètes éthiopienne et slavonique)

Le texte que le Christ connaissait par cœur parce qu'il le citait en permanence

par Pierre Jovanovic et Anne-Marie Bruyant.

Premiers chapitres en ligne : www.jardindeslivres.com

Ce livre demeure une référence absolue sur le dialogue avec Dieu et les Anges. Une expérience mystique, assortie de la plus extraordinaire sortie hors du corps jamais racontée. Pour la première fois en France depuis 1898, un livre fait le point sur les dernières découvertes à propos d'Enoch en proposant les textes complets en langage contemporain (versions éthiopienne et slavonique) avec des interviews du professeur James C. Vanderkam et surtout de Joszef Thadeus Milik, le paléographe des Manuscrits de la Mer Morte.

Analysé depuis plus de 150 ans par des linguistes et des théologiens, le Livre d'Enoch est un véritable livre magique, raison pour laquelle il survit depuis au moins 2700 ans. Indispensable à tous ceux qui cherchent le dialogue avec Dieu et ses Anges.

Le Livre des Secrets d'Enoch

La version bilingue slavonique du Pr. André Vaillant
avec un nouveau dossier historique
de Pierre Jovanovic
Premiers chapitres en ligne : www.jardindeslivres.com

Dans ce livre unique, la recherche historique est axée uniquement sur la version slavonique qui livre des informations révolutionnaires. Où l'on découvre que la seule ambition de l'Eglise a consisté à empêcher chaque personne de trop réfléchir, que les premiers livres de l'Ancien Testament ne sont que des pâles copies de textes sumériens bien plus anciens, et surtout qu'ils ont été modifiés vers les 600 av. JC dans le but de nous culpabiliser avec la notion du péché. La version bilingue (vieux slavonique à gauche, français à droite) du Pr. Vaillant, professeur des Langues Orientales, a été respectée et reproduite *in extenso*, avec un dossier historique de plus de 100 pages.

Nouvelle version :

Enquête sur l'Existence des Anges Gardiens, 600 pages

de Pierre Jovanovic

Lors d'un reportage à San Francisco, alors qu'il se trouvait dans une voiture, Pierre Jovanovic se jette soudain sur la gauche, une fraction de seconde avant qu'une balle ne pulvérise son pare-brise. En discutant avec ses confrères journalistes, il découvre d'autres histoires étranges similaires: journalistes arrachés à la mort par miracle alors qu'elle était inévitable, temps qui «ralentit» mystérieusement, «voix intérieures» qui avertissent d'un danger, sentiment d'insécurité, gestes «inexpliqués» qui sauvent. Tout le monde connaît au moins une histoire totalement incompréhensible de ce genre, et ce livre recense les différentes variantes de ces faits quotidiens inexplicables. «Enquête sur l'Existence des Anges Gardiens» est également le premier ouvrage qui étudie d'une manière approfondie les apparitions d'Anges dits «gardiens» dans les expériences aux frontières de la

mort (EFM), révélées par le docteur américain Raymond Moody. Les résultats de cette investigation de 6 ans dans le domaine des EFM ont poussé Pierre Jovanovic a examiner les apparitions d'Anges chez les grands mystiques chrétiens et à les comparer à celles des EFM, ce qui constitue également une première. La presse internationale, d'une voix unanime, a qualifié cet ouvrage d'exceptionnel: le lecteur est progressivement plongé dans l'impénétrable des EFM, parce que la démonstration est mené à la façon d'une enquête policière. Une fois l'ouvrage commencé, le lecteur ne peut plus s'arrêter, emporté par la curiosité et la volonté de savoir s'il possède, lui aussi, son Ange gardien. **FIGARO LITTERAIRE:** «La présence angélique est évidente» Laurence Vidal, **PARIS MATCH:** «Peut-on croire aux Anges ?» Marie-Thérèse de Brosses. **JOURNAL DU DIMANCHE:** «Une enquête de six ans que vous lisez comme un policier», **LE REPUBLICAIN LORRAIN:** «Ce livre laisse le lecteur fasciné» Gaston Schwinn, **AISNE NOUVELLE:** «Une enquête de détective» **CENTRE PRESSE:** «On demeure perturbé lorsqu'on le finit». **COURRIER PICARD:** «Les anges en 6 ans d'enquête» **L'EST REPUBLICAIN:** «Une enquête par un journaliste scientifique» **NICE MATIN:** «Une enquête avec beaucoup de distance et d'humour» **OUEST-FRANCE:** «Ne l'appelez pas «hasard». **LE COURRIER DE L'OUEST:** «Le premier livre sur les anges gardiens dans les NDE» **TELE 7 JOURS:** «Un best-seller», **TF1 MAGAZINE:** «Les anges flottent». **LE POINT:** «Pierre Jovanovic a importé les anges en France...» Stephanie Chayet. **LE CANARD ENCHAINE:** «Les ailes du délire». **ELLE:** «Une enquête de police... ». **MARIE-CLAIRE:** «Le livre le plus détaillé sur les Anges» Isabelle Girard. **MADAME FIGARO:** «Des mystiques aux NDE, on y est presque», **FEMME:** «Une enquête très sérieuse» Judith Belisha, **BULLETIN DES MEDECINS:** «Une première...», **MYSTERES:** «Enquête détaillée», **FAMILLE CHRETIENNE:** «Le premier livre sérieux sur les anges» Luc Adrian, **ROYALISTES:** «Un retour doctrinal» Gérard Leclerc, **REPONSE A TOUT:** «Vous devez lire ce livre», **JEUNE AFRIQUE:** «Une enquête sur les anges faite par un journaliste» Jean-Claude Perrier, **Radio CANADA:** «Un livre extraordinaire» Richard Cummings **LE SOIR ILLUSTRE -BRUXELLES:** «Vous pouvez le lire» Patrica Hardy, **Tv Ad-Lib CANADA:** «Un livre impressionnant» Jean-Pierre Coalier, **TV-5 ESPAGNE:** «Une enquête impressionnante» Benigno Morilla, **ELLE-ITALIE:** «Un travail exceptionnel» Michela Cristallo.

Le Dictionnaire des Anges

de Gustav Davidson

plus de 4000 entrées & 133 illustrations

« *Unique !* » **Isaac B. Singer, Prix Nobel de Littérature.**

« *Sublime. Le fruit de quinze années de recherches en littérature biblique, talmudique, gnostique, cabalistique, apocalyptique, grimoires,...* » **Wall Street Journal**

« *Le Triomphe du savoir universitaire* » **New York Times**
« *Magnifique ! Un bonheur sans fin* » **The Times of London**

Conservateur à la Bibliothèque du Congrès de Washington, Gustav Davidson a passé sa vie à rechercher les Anges dans toutes les bibliothèques du monde, nationales ou privées, y compris celles des châteaux et des couvents les plus isolés. Papyrus, codex, textes saints, grimoires, formules magiques, écrits apocryphes, rites cabalistiques, incantations, etc., il n'a négligé strictement aucun domaine. Au bout de 15 années de travail acharné, il a dressé le tableau des habitants des quatre coins du Ciel en rédigeant la fiche de plus 4.000 Anges, Archanges, Dominations, Vertus, Puissances, Trônes, Principautés, Chérubins et Séraphins, sans jamais tenir compte de la distance qui les sépare du Trône de Dieu.

Le Principe de Lucifer

le livre « phénomène » sur la violence de Howard Bloom

www.jardindeslivres.fr/05bloom1.htm

468 p., ***«Du caviar pour l'esprit», «Le livre qui fait sensation»***. Les lecteurs seront émerveillés par le miroir que Bloom tend à la condition humaine et fascinés par la masse éclectique de données qui surgissent avec la grâce et la furieuse intensité de la volée d'une balle de tennis. Son style est attirant, plein d'esprit et vif. Il se repose sur une douzaine d'années de recherches dans une véritable jungle de spécialités universitaires diverses... et prouve méticuleusement chaque information...» **The Washington Post** Un immense plaisir à lire et débordant d'informations fantastiques. **The New York Review of Books** «Ce livre couvre un sujet que les sources plus timides et plus conventionnelles n'osent pas confronter: la nature et les causes de la violence humaine.. vigoureux.. fervent... une théorie fraîche et viable sur l'évolution de l'humain social». **The Washington Times** «Le travail de Bloom rassemble une telle quantité d'évidence, qu'il rappelle «l'Origine des Espèces» de Darwin». **Wired** «Provoquant... explosif... fringuant... un assemblage de grenades rhétoriques qui remettent en cause nos innombrables formes de satisfaction de soi». **The Boston Globe** «Howard Bloom bouleverse toutes nos idées préconçues, et au passage libère notre manière de penser, nous permettant de voir le monde différemment».**Los Angeles Weekly** «Le tour de 'science' et d'histoire de Howard Bloom Bloom est fascinant... une idée grandiose, extraordinaire» **The Detroit Free Press** «Elegant... Un dîner quatre étoiles pour le cerveau... Une nouvelle vision révolutionnaire de la nature humaine... Un travail monumental d'un penseur merveilleux et original. Tout simplement extraordinaire». Newark Star-Ledger. «Un regard philosophique sur l'histoire de notre espèce, qui alterne entre le fascinant et l'effrayant. Le lire fut comme lire du Stephen King. Je n'ai pas pu le poser. Exceptionnel». **Rocky Mountain News** «Howrad Bloom a un telle maîtrise de se son sujet, et une telle facilité à communiquer de manière attrayante que ce livre est quasiment enivrant... L'Histoire entre les mains de Bloom devient tellement excitante qu'on en devient sceptique. Mais chaque exemple d'information difficile à croire, comme par exemple ces 30.000 Japonais qui se sont suicidés en sautant d'une falaise d'Okinawa, est soutenue par les sources en annexes. On y trouve également une bibliographie impressionnante. Howard Bloom nous a fait une faveur: son livre passionnant et quelque peu choquant pulse avec des ponctions bizarres dans l'histoire, la sociologie, et l'anthropologie» **The Courier-Mail** «Un travail fascinant. La théorie de Howard Bloom peut être résumée de la manière suivante: Premièrement les replicateurs (les gènes par exemple) qui produisent leur matière si facilement de façon exponentielle que le résultat à leur bout, entre autre, c'est moi, c'est vous. Deuxièmement, les êtres humains, comme toutes les formes de vie des mongeese aux singes, existent à l'intérieur d'un superorganisme: Nous sommes, dit Bloom, des composants jetables d'un être plus important que nous mêmes. Troisièmement, les Memes, ces grappes d'idées qui se répliquent d'elles-mêmes, devenues la colle qui maintient les civilisations. Quatrièmement, le réseau neuronal, le groupe de pensée qui nous transforme en une massive machine d'apprentissage. Enfin, le dernier point, l'ordre de préséance qui existe chez les hommes, les singes, les guêpes et même les nations qui explique pourquoi le danger des barbares est réel, et pourquoi les idées de notre politique étrangère sont souvent fausses». **Los Angeles Village View** «Un livre dérangeant (...) de la nourriture pour l'esprit, plutôt que raison de désespoir». **Booklist** «Saisissant... Habile... Gracieux... Howard Bloom est quelque chose qu'on ne rencontre plus beaucoup de nos jours: un esprit universel. Le principe de Lucifer est vraiment épatant à lire, ce type de livre qui donne l'envie d'attraper le téléphone pour avoir une bagarre avec l'auteur pratiquement toutes les trois pages, simplement pour voir ce qui va se passer... Hérétique... Enervant... Divertissant et engageant, ce qui est - selon ma définition - une bonne description d'un compagnon agréable».

Bon de Commande (France métropolitaine uniquement)

Titre	Prix	Q	Ss-Total
La Divine Connexion	19,9		
Le Contact Divin	19,9		
La Vierge du Mexique	21		
La Vierge de l'Egypte	21		
Voie Express Paradis	19,9		
L'Explorateur de l'Au-delà	19,9		
Derrière les portes de la Lumière	19,9		
Le Livre Mystérieux de l'Au-Delà	22,7		
Enquête Anges Gardiens 600 p.	28,8		
Enoch, Dialogues avec Dieu	22,7		
Le Livre des Secrets d'Enoch	22,7		
Biographie de Gabriel	22,7		
Mondes en Collision	22,7		
Les Grands Bouleversements Terr.	22,7		
Le Désordre des Siècles	22,7		
La Race de la Genèse	22,7		
Le Principe de Lucifer	22,7		
Le Principe de Lucifer T2	22,7		
Hiver Cosmique	22,7		
Jésus le Nazaréen	24,9		
Rome	24,9		
Encyclopédie Mysticisme T1	30		
Encyclopédie Mysticisme T2	30		
Le Mensonge Universel	19,9		
Saint Jude	19,9		
Le Grand Dérèglement du Climat	19,9		
Le Dictionnaire des Anges 660 p	29,9		
L'Escholier de Dieu	24,9		
L'Etrusque	24,9		
Le Serviteur du Prophète	24,9		
ss-total:			
Frais de port : 2,90 Euro pour le 1er livre, + 1 Euro pour le 2e et +0,5 E pour le 3e.	Gratuit à partir de 4 livres		
TOTAL:			

Les envois sont faits en toute sécurité avec *Colissimo*

Votre Prénom et Nom : ______________________________

Votre Adresse : ______________________________

Code Postal : __________ Ville : ______________________

Un téléphone (au cas où) : ____________________

Observations particulières : ______________________

Visa CB Mastercard :____ ____ ____ ____ Exp : ____

Les 3 derniers chiffres au dos : ___

Si vous le souhaitez, votre chèque peut être encaissé en fin de mois, dans ce cas n'oubliez pas de l'indiquer.

Renvoyez ce bon (ou recopiez que les titres qui vous intéressent) avec votre règlement à l'adresse suivante:

Le Jardin des Livres
243 Bis Blvd Pereire 75857 Paris Cedex 17

Tél : 01 44 09 08 78

Recevez notre catalogue couleurs sur le web
ou par téléphone : 01 44 09 08 78



Achevé d'imprimer en septembre 2013 par CPI Firmin Didot
pour le compte des éditions Le jardin des Livres
Boîte Postale 40704, Paris 75827 Cedex 17
Dépôt Légal : sept 2013
N° d'édition : KOL-0109213
N° d'impression : 119783
Imprimé en France

